

33 ⁶/₈

LES STEPPES
DE LA MER CASPIENNE,
LE CAUCASE, LA CRIMÉE ET LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

VOYAGE

PITTORESQUE, HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

XAVIER HOMMAIRE DE HELL.

Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de S. Vladimir de Russie,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Voyage qui a remporté le grand prix décerné en 1844 par la Société royale de géographie de France.

—
Tome second.
—

PARIS,
CHEZ P. BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE.
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 65.

—
1845.



LES STEPPES

DE LA MER CASPIENNE ,

LE CAUCASE , LA CRIMÉE ET LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE V.^e BERGER-LEVRAULT.

LES STEPPES

DE LA MER CASPIENNE,

LE CAUCASE, LA CRIMÉE ET LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

VOYAGE

PITTORESQUE, HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

XAVIER HOMMAIRE DE HELL,

Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de S. Wladimir de Russie,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Voyage qui a remporté le grand prix décerné en 1844 par la Société royale de géographie de France.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ P. BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE.

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 65.

STRASBOURG,

Chez V.^e LEVRAULT, LIBRAIRE, RUE DES JUIFS, 33.

1845.



RECEIVED

DEPT. OF JUSTICE

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED
JUN 11 1964
428592
JUN 11 1964

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED



LES STEPPES

DE LA MER CASPIENNE,

LE CAUCASE, LA CRIMÉE ET LA RUSSIE MÉRIDIONALE.



CHAPITRE I.^{er}

Départ d'Astrakhan. — Passage du Volga. — Littoral de la mer Caspienne. — Déserts de sables. — Prouesses de notre faucon. — Arrivée à Houdouk, à l'embouchure de la Kouma. — Horrible ouragan. — Deux jours passés dans une station de poste. — Résignation stoïque de marchands arméniens. — Insensibilité des Russes. — Vol commis par les Kalmouks. — Départ de Houdouk pour la mer Caspienne. — Coup d'œil original de notre caravane. — Déception à propos des chameaux. — Mésaventure de notre drogman. — Koumskaia. — La mer Caspienne. — Aspect désolé du pays. — Maisons enterrées dans les sables. — Nouvelle tempête. — Tentes kalmoukes emportées dans la mer. — Une invasion de *Tarakanes*. — Situation intolérable. — Un Tatar nous propose d'aller à la recherche d'une mine d'or.

Nous partîmes d'Astrakhan sur les huit heures du soir. Les dames Zakarévitch vinrent nous accompagner jusqu'au bord du Volga que nous devions traverser pour rejoindre la route de poste. Je ne m'étendrai pas sur nos adieux; ils furent tristes, bien tristes, et nous firent chèrement expier les jouissances d'une liaison qui s'était si promptement changée en amitié.

Longtemps encore, après avoir pris congé de nos amis, nous continuâmes à voir sur le rivage leurs formes blanches agitant des mouchoirs en signe d'affection et de regret.

La lune éclairait notre traversée, versant une lueur indécise, et sur les vagues du fleuve, et sur les dômes, et sur les flèches de la ville que nous laissions derrière nous. Un calme profond régnait dans l'atmosphère; mais la sérénité de cette belle soirée était impuissante à combattre la mélancolie qui s'était emparée de nous. Nos yeux ne pouvaient se détacher de cet Astrakhan où nous avions passé de si heureux jours, et qui nous apparaissait alors à travers les molles demi-teintes du soir, comme une ville du royaume des ombres. A mesure que nous avançons, tout s'effaçait insensiblement, les formes se confondaient; une brume légère s'élevant du Volga, enveloppait les monuments d'un voile qui en augmentait l'aspect fantastique. Bientôt nous ne distinguâmes plus que la majestueuse métropole qui semblait nager dans un océan de lumière vaporeuse. Mais peu à peu elle disparut à son tour, comme ces nuages qui, après avoir présenté les tableaux les plus brillants, s'effacent lentement du ciel et disparaissent enfin sans laisser aucune trace de leur merveilleuse apparition. Alors il ne nous resta plus rien d'Astrakhan, plus rien que son beau fleuve qui la sépare du désert par une double barrière d'îles et de canaux. Malgré quatre vigoureux

rameurs, nous mîmes plus d'une heure à traverser le Volga, dont la largeur en face de la ville dépasse deux mille mètres. Arrivés sur la rive opposée, nous aurions pu nous croire transportés soudain à cent verstes d'Astrakhan. Des Kalmouks, du sable, des tentes de feutre, des chameaux, en un mot, le désert et ses hôtes avaient brusquement remplacé l'Europe et sa civilisation. Il y avait déjà plus de deux heures que les chevaux étaient attelés à notre brichka, et que notre cocher kalmouk, assis sur son siège, attendait impassiblement notre apparition : notre officier et le drogman montèrent dans un télègue ou chariot de poste, et la clochette fit bientôt entendre ses tintements joyeux ; mais en partant nous ne pûmes nous empêcher de jeter encore un regard de regret sur le Volga, dont la nappe, réfléchissant les rayons de la lune, semblait parsemée de paillettes d'argent.

Il est impossible de se figurer quelque chose de plus horrible que la route d'Astrakhan à Kizliar. Pendant deux jours et deux nuits nous voyageâmes dans une éternelle sablière, ne rencontrant sur notre passage que des kibitkas kalmoukes à moitié ensevelies, servant de stations de poste, et quelques champs d'absinthe, dont le triste feuillage était parfaitement en harmonie avec la physionomie désolée du pays. Les masses de sable que nous traversions simulaient les plus capricieux accidents de terrain. Nous avions sous les yeux des collines, des ravins, des cascades, d'étroites vallées,

des tumulus; mais rien ne restait en place : un pouvoir invisible et toujours en travail variait à l'infini les formes et les aspects, sans laisser au regard le temps d'en suivre la rapide transformation.

Le soir du jour qui suivit notre départ, nous eûmes enfin l'occasion de juger de l'adresse et de l'audace du faucon, notre compagnon de voyage. Le premier théâtre de ses exploits fut un petit étang couvert de canards et d'oies sauvages qui promettaient un riche butin.

L'officier tatar, sur un signe de mon mari, débarassa l'oiseau du capuchon fixé sur sa tête et lui donna sa liberté. Jamais je n'oublierai l'ardeur avec laquelle le faucon fendit l'air lorsqu'il se sentit maître de l'espace. Rasant la surface du steppe, il se dirigea, sans balancer un instant, du côté de l'étang et se perdit bientôt à nos yeux dans les roseaux, où sa présence fut saluée par une rumeur étourdissante, dont nous ne tardâmes pas à avoir l'explication, en voyant s'élever du milieu des joncs une multitude d'oies sauvages évidemment fort effarées. Les cris, les allées et venues, la frayeur et la colère de ces bipèdes, ne sauraient se dépeindre. L'approche de l'officier put seule les mettre en déroute et délivrer leur assaillant de leurs criailleries. A peine l'oiseau avait-il pris son essor, que notre Tatar était parti au grand galop, dans la direction de l'étang, en frappant avec force sur un petit tambour attaché à sa selle. Quant au faucon, campé

avec autant de fierté que de résolution sur le dos d'une des plus récalcitrantes, il attendait philosophiquement que son maître vînt le tirer de sa situation critique.

L'officier nous assura, en nous donnant tous les détails de cette chasse, que sans sa présence et le bruit du tambour, les oies auraient été capables de tuer leur ennemi à coups de becs pour lui arracher leur compagne. Toutefois en pareille circonstance, le faucon tient tête à l'orage avec un sang-froid imperturbable, et s'avise d'un singulier expédient quand les attaques deviennent trop vives et que son maître tarde trop à se montrer. Sans se désespérer de sa victime, il se laisse glisser sous les larges ailes de cette dernière, dont il se sert alors comme d'un bouclier. Une fois dans cette position, il est invincible, et les coups de becs qui pleuvent autour de lui ne sont fatals qu'à la pauvre prisonnière, qui par une raillerie du sort doit protéger celui qui la tient haletante sous sa terrible serre.

Lorsque le chasseur arrive, son premier soin est de trancher la tête du gibier pour en donner la cervelle au faucon. Tant que cette opération n'est pas faite, ce dernier reste immobile sur sa proie, et toute la volonté de son maître ne pourrait lui faire lâcher prise.

Cette chasse, aussi originale que nouvelle pour nous, se renouvela deux ou trois fois avant que nous eussions atteint Houdouk, et nous procura d'abon-

dantes provisions qui ne nous furent pas inutiles dans cette misérable station de poste.

Pendant ce voyage nous passâmes souvent très-près de la mer Caspienne, mais sans l'apercevoir.

A Houdouk situé à l'embouchure de la Kouma, nous trouvâmes notre escorte arrivée déjà depuis deux jours. Tout était prêt pour notre départ; mais une pluie furieuse nous retint prisonniers pendant trois mortels jours dans cette cabane, la plus détestable mesure que nous eussions encore rencontrée. Deux chambres, l'une destinée aux voyageurs et l'autre à la famille du maître de poste, composaient toute l'habitation. Nous nous arrangeâmes, tant bien que mal, dans la première, qui n'avait pour tout ameublement qu'une longue table et deux bancs. Les murs de cette tanière, faits de planches mal ajustées, laissaient entrer le vent et la pluie, de manière à la rendre inhabitable. Pour surcroît d'ennui, elle servait d'antichambre à l'autre pièce, et se trouvait ainsi la propriété de tout le monde. Les poules, les enfants, l'écrivain la traversaient continuellement et ne nous laissaient pas un moment de repos. Notre position était vraiment intolérable; la tempête augmentait tellement de violence, que nous ne savions comment cette chétive maison de bois pouvait résister à ses secousses. Tous les éléments semblaient confondus. On ne reconnaissait plus ni ciel ni terre. Mais ce désordre de la nature, tout effrayant qu'il pouvait être, me semblait

beaucoup plus supportable que ce qui se passait autour de nous. Là au moins il y avait quelque chose pour l'imagination; l'âme s'élevait en face de cette tourmente qui grandissait incessamment et semblait prête à faire rentrer la terre dans le chaos dont elle est sortie. Mais à la vue des enfants qui se battaient dans la chambre, des poules qui sautaient sur la table et les bancs; au milieu de l'atmosphère viciée que nous respirions, des habitudes ignobles qui s'étaient sous nos yeux, j'avais réellement des accès de désespoir! Pour compléter encore nos embarras, des marchands arméniens qui se rendaient à la foire de Tiflis, se trouvant dans l'impossibilité de continuer leur route, vinrent partager le repaire où nous étions déjà si mal à notre aise.

Mais ce nouvel incident fut presque une leçon de philosophie pour nous. En présence de ces hommes, qui s'entretenaient tranquillement en fumant leur tchibouk sans manifester la moindre impatience, parlant des pertes énormes que ce temps pouvait leur occasionner, avec le même calme que si leur intérêt n'eût pas été en jeu, nous ne pûmes nous empêcher d'envier la résignation stoïque dont les peuples orientaux ont seuls le secret. Rien de tel que leur fatalisme pour s'accommoder des choses; n'est-ce pas là le *nec plus ultra* de la sagesse humaine?

Notre escorte passa ces trois jours de déluge dans un coin du grand hangar attenant à la maison. Couchés sous

leurs peaux de mouton, ces hommes de fer dormaient aussi tranquillement, exposés au vent et à la pluie, que s'ils eussent été dans une chambre bien close. Il faut avoir vécu parmi les habitants de la Russie pour se figurer avec quelle insensibilité ils supportent tous les genres de privations. Leurs corps, façonnés aux intempéries d'un climat rigoureux, à la nourriture la plus grossière, aux habitudes les plus spartiates, s'endurcissent tellement, que tout ce qui deviendrait mortel pour d'autres, glisse sur eux, sans déranger en rien l'équilibre de leur santé et même de leurs facultés.

Enfin, la pluie cessa vers la fin du troisième jour. Un vent d'ouest lui succéda aussitôt et chassa vers la mer ces couches de nuages sombres et menaçants qui nous avaient si longtemps dérobé la vue du ciel. Quoique le temps montrât encore assez d'indécision, nous nous décidâmes à nous rendre à la mer Caspienne, dont nous n'étions éloignés que de trente verstes. Le désir qu'avait mon mari de commencer ses opérations géodésiques, et surtout le besoin de changer d'air et de quitter cette malheureuse chambre où se rattachaient de si mauvaises impressions, nous firent braver la perspective d'une nouvelle bourrasque en plein steppe.

Cependant un incident tout à fait inattendu vint jeter le trouble dans la station au moment de notre départ, et le retarda de quelques heures. Un Kalmouk cosaque arriva en grande hâte sur son chameau pour nous apprendre que les marchands arméniens, partis

avant le jour, avaient été attaqués à une certaine distance de la poste, par une troupe de Kalmouks, et que, forcés de céder au nombre, ils avaient été dépouillés de la plus grande partie de leurs marchandises.

Notre officier cosaque, après avoir écouté avec indignation ce récit, demanda à mon mari la permission de se mettre à la poursuite des voleurs. Toute l'escorte se réunit et partit au grand galop; mais ses recherches furent inutiles. Les Kalmouks ayant quelques heures d'avance, avaient déjà pu gagner les roseaux de la mer Caspienne. Par suite de ces délais nous ne pûmes nous mettre en route que dans l'après-midi, et encore eûmes-nous mille peines à partir; car le maître de poste, épouvanté de ce qui s'était passé le matin, nous suppliait instamment de ne pas l'abandonner dans une circonstance si critique. Sa frayeur, fort peu fondée du reste, m'avait presque gagnée, et ce ne fut pas sans redouter quelque rencontre dangereuse que je me décidai à m'éloigner de la station.

Il serait difficile de se faire une idée du coup d'œil original et grotesque qu'offrait notre caravane. Trois chameaux remorqués par un conducteur traînaient notre brichka; et plusieurs autres quadrupèdes de la même famille, ainsi que quelques chevaux chargés de bagage, étaient montés par des Kalmouks et des Cosaques. Notre escorte nous suivait, et tous les hommes dont elle se composait, armés de sabres, de fusils et

de pistolets, avaient un air assez belliqueux pour nous rassurer et tenir en respect les plus hardis pillards. Quant au chef du cortège, le prince tatar, il chevauchait son faucon sur le poing, sans oublier, chemin faisant, de déployer ses talents de chasseur et d'écuyer. Sans plus songer à l'alerte du matin, je me livrai avec un vif plaisir à tout ce que cette excursion nous promettait d'extraordinaire. J'allais enfin voir cette mer Caspienne, reléguée au fond de l'Europe; cette mer qui baigne les bords des plus riches provinces de la Perse, qu'on a baptisée de tant de noms différents, et qui depuis que les hommes s'occupent de questions géographiques, a sans cesse été l'objet de leurs recherches et de leurs hypothèses! Outre tous ces titres, elle avait encore un intérêt bien plus puissant pour nous, car elle était pour ainsi dire le seul but de notre voyage. C'était pour lui demander la solution d'une question soulevée depuis des siècles, qu'abandonnant la vie civilisée, nous avions traversé tant d'ennuis et de privations. Malgré mon ignorance scientifique, il me semblait qu'en partageant les fatigues de mon mari, je m'associais en quelque sorte à ses travaux, et que par conséquent j'avais comme lui, mes droits sur la mer Caspienne. Aussi étais-je fort impatiente de la voir; mais nos chameaux, qui n'avaient pas les mêmes raisons pour se hâter, se traînaient avec une lenteur à laquelle nous étions loin de nous attendre. D'après tout ce que nous avions lu

sur la rapidité de ces vaisseaux du désert, je ne pouvais reconnaître ces animaux modèles, insensibles à la fatigue, à la faim, à la soif, et plus dociles aux volontés de l'homme que la feuille au souffle du vent. En dépit d'une grosse corde passée dans une de leurs narines, et qui leur causait une vive douleur chaque fois qu'ils faisaient les récalcitrants, nos chameaux ne marchaient guère plus de deux heures de suite sans se jeter à terre. Il fallait sans cesse batailler avec eux pour les tirer de leur torpeur et les empêcher de se mordre les uns les autres. Aussitôt qu'un des chameliers tirait un peu rudement la lisière de sa bête, nous entendions des cris d'autant plus effrayants, qu'ils ressemblaient à la voix humaine. En un mot, nos chameaux se conduisirent si mal durant ce court trajet, que nous perdîmes singulièrement de la bonne opinion que notre grand naturaliste nous avait donnée de leur espèce, dans des descriptions plus poétiques que vraies.

A quelque distance de Houdouk nous trouvâmes deux campements de Kalmouks, improprement appelés Chrétiens. Ces tribus, qui passent pour être adonnées au vol, sont généralement méprisées des autres Kalmouks. Nous en parlerons plus loin, dans notre notice historique de la Kalmoukie russe. Toute la contrée jusqu'à la mer Caspienne est d'une extrême aridité, uniquement accidentée par quelques étangs d'eau saumâtre. Les bords de ces petits lacs sont peuplés d'une quan-

tité innombrable de volatiles, parmi lesquels se trouvent en première ligne les hérons blancs dont les plumes fournissent de si belles aigrettes. Malheureusement ces oiseaux sont d'une telle méfiance, que notre chasseur ne put en prendre un seul, malgré son habileté et l'ardeur de son faucon.

Un incident assez burlesque vint égayer notre voyage. Antoine, notre drogman, curieux de monter un chameau, pria un des Kalmouks de lui céder le sien. Sa requête lui ayant été accordée, il se juche sur l'extrémité de la selle, tout content d'essayer ce nouveau genre de monture, et ne comprenant pas pourquoi les cosaques et les chameliers se regardent en riant. Mais aussitôt que sa bête s'ébranle, sa figure se rembrunit, il pâlit, et bientôt nous l'entendons demander à grands cris qu'on vienne à son secours.

C'est qu'à moins d'être Kalmouk, il est presque impossible de soutenir le trot du chameau. Son allure saccadée secoue si rudement le corps, qu'une course sur son dos est un véritable supplice, même pour des cosaques. Le malheureux Antoine, resté à quelque distance de l'escorte, s'efforça vainement de nous rejoindre ; il fut obligé, bon gré mal gré, de garder sa monture jusqu'à la mer Caspienne, où il n'arriva que deux heures après nous. Jamais je n'ai vu homme plus démoralisé. Ses gémissements, lorsqu'on l'enleva du chameau étaient si lamentables, que nous ne savions réellement plus que penser de son état.

Il existe dans la nature deux types opposés dont les éléments varient jusqu'à l'infini, quoique l'imagination croie sans cesse pouvoir fixer leurs limites. Nous voulons parler de la beauté et de la laideur. Combien de fois sommes-nous persuadés qu'il nous sera à jamais impossible de rencontrer rien d'aussi beau que l'objet momentané de notre admiration : mais à peine avons-nous épuisé pour lui toutes les formules de l'enthousiasme, qu'un visage plus charmant, un site plus sublime, une forme plus gracieuse, viennent nous faire oublier ce qui nous semblait le comble de la perfection, pour être bientôt détrônés par d'autres objets, que nous proclamons à leur tour bien supérieurs à toutes nos anciennes idoles. Il en est de même de la laideur. On a beau avoir sous les yeux le dernier degré qu'elle nous semble pouvoir atteindre, on tourne la tête, et l'esprit reste confondu devant de nouvelles découvertes qui révèlent les intarissables combinaisons de la nature. Ces réflexions me venaient à l'esprit à mesure que nous approchions de Koumskaia. L'aridité des steppes qui entourent Odessa, les plaines désertes du Volga, le sol si triste et si brûlé des environs d'Astrakhan, en un mot, tout ce que j'avais vu jusqu'alors de moins séduisant, était admirable et enchanteur en comparaison de ce qui nous attendait au bord de la mer Caspienne.

Un ciel gris, d'une teinte blafarde, traversé de temps à autre par des nuages noirs et pesants, donnait

au sable, à la plage déserte, aux côtes basses et découpées qui allaient s'unir à la mer, quelque chose de terne, de lourd, de sinistre, dont aucune expression ne saurait rendre l'influence. Le même linceuil funéraire semblait envelopper les maisons de bois bâties dans le sable, les troupes de Turcomans et de Kalmouks qui chargeaient du sel sur leurs voitures et les chameaux qui erraient le long du rivage, mêlant leurs cris lamentables au bruit sourd des vagues : en vérité, je ne reconnaissais plus notre vieille planète ; et en face de ces mornes silhouettes, je me demandais si un malin génie ne m'avait pas jetée dans un de ces mondes relégués si loin du soleil, que ses rayons n'y transmettent qu'une ombre de vie ?

Cependant ce point du littoral, tout affreux qu'il nous parut, n'est pas sans importance au point de vue commercial. Il possède de grandes salines et un port, où les bâtiments venant du Volga débarquent les céréales destinées à l'armée du Caucase. A notre arrivée nous comptâmes au moins une vingtaine de navires que la tempête précédente y avait en grande partie poussés comme une troupe de goélands effrayés.

La population de Koumskaia se compose d'un employé russe et d'un poste de cosaques, plus quelques familles kalmoukes, qui paraissent extrêmement misérables. L'employé mit à notre disposition sa maison, c'est-à-dire deux chambres délabrées, sans vitres et sans meubles. On ne comprend pas comment au milieu

de tant de misère, que l'esprit est assez fort pour se résigner à une pareille existence. Un climat malsain, de l'eau saumâtre, des chaleurs excessives l'été, un froid rigoureux pendant l'hiver, des baraques et des kibitkas englouties dans le sable, la mer Caspienne avec ses bourrasques et ses tempêtes; tout conspire à faire de cette contrée le plus horrible séjour qu'il soit possible de concevoir. Aussi le major qui nous accueillit avait-il une fièvre lente, qu'il devait moins encore peut-être à l'insalubrité du climat qu'aux privations et au mortel ennui auxquels il se trouvait condamné depuis plus de dix-huit mois. Sa femme, plus courageuse, et distraite par les soins du ménage, avait encore conservé une certaine gaieté vraiment héroïque dans sa position. Leur exil devait durer en tout deux ans. Le gouvernement s'étant aperçu que beaucoup d'employés ne revenaient plus de Koumskaia, a borné à ce court espace de temps le séjour de ceux qui y sont envoyés; et pour les dédommager en quelque sorte de ce qu'ils y souffrent, ces deux ans leur sont comptés comme quatre années de service ordinaire.

Le temps, qui s'était rapidement obscurci depuis notre départ de Houdouk, se déchaîna contre nous en véritable ouragan, le soir même de notre arrivée sur les bords de la Caspienne. Pendant vingt-quatre heures nous eûmes à essuyer les bruyantes menaces des éléments ameutés. Les mugissements des flots et du vent étaient si furieux et si prolongés, que nous avions de la

peine à nous entendre parler dans notre chambre. Nous vîmes deux ou trois kibitkas, emportées par la violence de l'orage, aller se perdre dans la mer, et à chaque instant nous craignions de subir le même sort; car la frêle maison qui nous abritait craquait continuellement comme la cabine d'un vaisseau; la fenêtre, uniquement fermée par des planches, laissait entrer un tel courant d'air, que tous les vêtements dont nous nous servions pour en calfeutrer les interstices, étaient bientôt rejetés dans la chambre.

Mais je n'ai pas encore raconté le plus sombre chapitre de notre histoire. Aussitôt que notre domestique eut préparé le sémavar et allumé les bougies, nous vîmes sortir des fentes des murs et du plafond une innombrable quantité de bêtes noires qui, attirés par la fumée de la bouilloire et l'éclat des lumières, tombaient de tous côtés comme une pluie vivante!.... Qu'on songe à notre consternation à la vue de cette légion de démons noirs qui fourmillaient autour de nous, ne nous laissant d'autre parti à prendre que celui d'éteindre les bougies. Ces insectes, appelés *tarakanes* dans le pays, quoique d'un aspect dégoûtant, sont fort inoffensifs, et se permettent rarement de monter sur les personnes. Mais ils sont amoureux de lumière et de chaleur, et deviennent pour cette raison un véritable fléau dans ces contrées, où leur nombre est prodigieux. J'en avais déjà vu dans quelques maisons de poste, mais en petite quantité, et quoiqu'ils

m'eussent alors inspiré une profonde répugnance, ils ne m'avaient jamais encore effrayée comme chez le major, où leur présence me causa une horrible insomnie jusqu'au matin.

N'étions-nous pas vraiment bien maltraités par le sort? Forcés d'éteindre les lumières avant sept heures, alarmés malgré nous par la fureur de l'ouragan, qui semblait avoir atteint toute sa puissance, et n'ayant, pour nous reposer, qu'un bois de lit rempli de paille, nous nous voyions condamnés à douze heures d'obscurité; douze heures d'attente, d'anxiété, d'insomnie!

Le lendemain matin, le vent étant un peu tombé, nous allâmes, malgré la pluie, courir sur le bord de la mer pour ramasser des coquillages. Tous les bâtiments qui se trouvaient dans le port, ballotés par les vagues, endommagés par la violence de l'ouragan, présentaient un déplorable aspect. Nous parcourûmes une longue jetée, au risque d'être emportés par le vent. Les eaux de la Caspienne avaient une couleur trouble et livide, que je n'ai vue à aucune autre mer dans les temps les plus orageux.

Lorsque nous rentrâmes dans notre baraque, notre officier cosaque nous présenta un Tatar, qui prétendait avoir trouvé de l'or à quarante verstes de Koumskaia. Ayant entendu parler de notre arrivée, il avait marché pendant toute cette horrible nuit, pour venir proposer à mon mari de le conduire au lieu où il avait fait la découverte. Mais malgré les boucles

d'oreilles et les anneaux d'or qu'il exhiba à nos yeux pour nous convaincre de sa véracité, mon mari ne fut nullement tenté de perdre quatre ou cinq jours dans des recherches qui n'eussent abouti à rien, à en juger par la nature du terrain qui, suivant le Tatar, renfermait le précieux minéral.



CHAPITRE II.

Retour à Houdouk. — Consternation du maître de poste. — Travaux de nivellement. — Première journée de notre vie nomade. — Halte à midi. — Grandeur du steppe. — Campement de nuit. — Apparition d'un cavalier kalmouk. — Promenades à dos de chameau. — Singulière vengeance d'un de nos chameaux. — Intérieur de notre tente. — Campement kalmouk. — Hospitalité. — Danse. — Troupeaux de chameaux. — Manque d'eau douce. — Rencontre d'un convoi de Turcomans. — Situation critique. — Influence d'une distribution d'eau-de-vie. — Amour des Kalmouks pour leurs steppes. — Anecdote. — Conquête d'une Satza kalmouke. — Manque absolu de pain. — Arrivée à Sélénoi Sastava. — Animation du pays. — Misérable habitation. — Comment on peut être dépouillé par un lieutenant-colonel russe. — Départ de quelques-uns de nos cosaques pour aller prendre d'autres chameaux. — Révolte des Kalmouks contre leurs exactions. — Nouvelle d'une incursion des montagnards du Caucase. — Épouvante générale. — Le lieutenant-colonel monte la garde à notre porte. — Sa colère au moment de notre départ. — Sources du Manitch. — Impossibilité de continuer le voyage jusqu'à la mer d'Azof. — Absence complète d'eau et de pâturage. — Retour sur les rives de la Kouma. — Un conteur cosaque. — Visite à la femme d'un chef kalmouk. — Dernière nuit passée sous la tente. — Arrivée chez un officier russe, surveillant des Kalmouks. — Aimable accueil.

De retour à Houdouk nous trouvâmes le maître de poste dans des transes encore plus vives que celles où l'avait jeté, lors de notre départ, la mésaventure des marchands arméniens : un de ses postillons avait été arrêté à deux verstes au plus de la poste, par quelques Turcomans, qui, après l'avoir dépouillé de sa peau de mouton et de son tabac, l'avaient accablé de coups et laissé à moitié mort, emmenant avec eux les trois

chevaux qu'il reconduisait à la station. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette aventure, c'est que le lendemain, qui se trouvait être le jour même de notre arrivée, les trois chevaux volés rentrèrent tranquillement le matin à l'écurie, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire. Cela prouvait au moins que les voleurs n'étaient pas fort rassurés, et qu'ils aimaient mieux perdre le fruit de leur vol que de s'exposer à la vengeance des Cosaques.

Quoique de pareilles histoires fussent de nature à nous donner quelques craintes pour nous-mêmes, nous n'en partîmes pas moins de bonne heure le lendemain, abandonnant complètement la ligne de poste que nous avions suivie jusqu'alors, pour nous enfoncer dans les steppes avec une faible escorte, très-insuffisante pour résister à une attaque sérieuse.

Mon mari, qui avait déjà commencé ses travaux de nivellement sur les rives de la mer Caspienne, reprit ses opérations à partir de la station de Houidouk. Ayant une opération à faire toutes les dix minutes, il allait à pied, ainsi que les Cosaques et les Kalmouks, qui portaient les instruments et mesuraient les distances.

Tous les hommes étaient occupés, excepté les chameliers et l'officier, qui s'amusait de temps en temps à lâcher son faucon sur quelques troupes de canards ou d'oies sauvages. Cette chasse, outre ses avantages positifs et gastronomiques, me rendait encore le ser-

vice de me distraire de la monotonie d'une marche traînante à travers un désert , où le plus souvent je n'avais d'autre ressource que celle d'étudier l'allure grotesque des trois chameaux qui me traînaient, et de suivre dans leurs évolutions capricieuses les escadrons d'oiseaux qui se réunissaient déjà pour commencer leur émigration d'automne.

Cependant , l'impression que me laissa cette première journée ne me fit pas envisager avec trop d'effroi la perspective de passer plusieurs semaines à errer , en vraie Kalmouke , à travers le steppe. La nouveauté de mes sensations , le plaisir secret d'échapper pour quelque temps au cercle d'habitudes réglées qui forme le fond de notre civilisation , éloignaient de ma pensée tout ce qui aurait pu jeter quelque défaveur sur une semblable excursion. C'était un échantillon de cette vie mêlée à la nature qui n'est plus possible dans nos pays surchargés de population ; et malgré mes préventions , les mœurs nomades ne me semblaient plus aussi absurdes et aussi ennuyeuses que je me l'étais imaginé.

Une grande sérénité , empruntée au calme et à l'immensité qui nous entouraient , domina mon esprit et le défendit contre les craintes qu'avaient pu me laisser les derniers événements arrivés à Houdouk. Les idées de désordre et de violence ne sauraient s'accorder avec la simplicité de l'existence pastorale. C'est dans nos villes , au milieu des intérêts et des passions qui s'y

agitent sans cesse, que l'homme se pervertit et devient le plus grand ennemi de son semblable. Mais dans ces steppes, où les besoins sont si bornés, si faciles à satisfaire, et où la nature agit d'une manière bien plus efficace qu'ailleurs sur le caractère et les habitudes, il est difficile de supposer que l'instinct du mal puisse exister et se propager chez des individus pour qui il serait à peu près inutile.

Nous fîmes notre première halte vers midi. Elle n'arrivait pas trop tôt pour nos Cosaques, gens peu habitués aux longues promenades à pied. Ils s'empressèrent d'allumer un grand feu, tandis que les chameliers songeaient à dresser notre tente et à organiser notre campement dans toutes les règles. Le soleil avait reparu, et plus ardent qu'il ne l'avait encore été, comme il arrive d'ordinaire après un violent orage. Le sol nu et brûlé, la sécheresse extraordinaire de l'air, et surtout cette pluie de feu qui tombait perpendiculairement sur nous et semblait vouloir enflammer la terre, avaient à la fois énérvé notre esprit et nos sens. A peine pouvions-nous donner quelque attention au tableau pittoresque que présentait notre halte dans ce désert, sur lequel nous paraissions régner en maîtres absolus.

La brichka, débarrassée de ses chameaux et de ses coffres, était placée à quelques pas de la tente, où l'on avait entassé des porte-feuilles, des coussins, des cassettes, formant sur le tapis un capricieux pêle-mêle

qu'un peintre n'eût certes pas dédaigné. Pendant que nous prenions le thé, nos hommes s'occupaient des apprêts du dîner : les uns plumaient une magnifique oie sauvage et une demi-douzaine de kourlis, dus à la chasse providentielle du faucon; d'autres entretenaient le feu, autour duquel étaient rangées deux ou trois marmites pour le pilav et la soupe au lard, dont les Cosaques sont très-friands. Antoine, un baril d'eau-de-vie à la main, distribuait à chacun le petit verre obligé avec autant de gravité qu'en apporte dans ses fonctions le plus grave des majordomes allemands. Quant à l'officier, couché sous la brichka pour jouir d'un peu d'ombre, il s'amusait avec son faucon, qu'il avait débarrassé de son capuchon, après l'avoir attaché à la voiture par une forte ficelle. Quoique les yeux étincelants de l'oiseau fussent sans cesse en quête d'une proie, les caresses de son maître semblaient cependant lui faire plaisir, à en juger par le battement continuel de ses ailes. Les chameaux, heureux d'être libres, broutaient l'herbe à quelque distance et contribuaient par leur présence à donner un aspect oriental à notre début dans la vie sauvage, où je figurais moi-même sous mon chapeau à larges ailes, vêtue comme d'ordinaire d'un ample pantalon et d'une tunique gaULOISE retenue autour de ma taille par une ceinture de cuir. A force de nous étonner de tout, notre étonnement finit par s'épuiser, et nous nous crûmes définitivement naturalisés Kalmouks.

Lorsque nous avions interrompu notre marche, les dernières kibitkas avaient déjà disparu de l'horizon depuis plus de trois heures : nous étions absolument seuls sur toute la surface de l'immense plaine. Aucun vestige de vie ne venait nous avertir que d'autres hommes avaient campé où nous étions. Le steppe est comme la mer ; il ne garde nulle trace de ceux qui le traversent.

A deux heures Hommaire donna le signal du départ. Aussitôt la tente se plie ; les chameaux s'agenouillent pour recevoir leurs charges ; l'officier remonte en selle, son faucon sur le poing, et me voilà de nouveau seule dans la voiture, suivant lentement notre petite troupe, qui recommence ses opérations.¹

Ma première nuit sous la tente vint me prouver que je n'étais pas encore aussi acclimatée au steppe que j'avais eu la vanité de le croire. Ce cône de feutre sous lequel je devais dormir, ces Kalmouks s'agitant autour du feu, nos chameaux jetant leurs cris plaintifs dans l'immensité du désert, tout, enfin, était tellement en contradiction avec mes souvenirs, mes idées et mes habitudes, que j'avais peine à ne pas me croire le jouet d'une de ces hallucinations que donne l'opium.²

Nous passâmes une partie de la nuit assis devant

1. Planche 15 de l'Album pittoresque.

2. Planche 16.

notre tente, sans que le besoin du sommeil vînt troubler la fantasmagorie de nos rêveries. La lune, plus large et plus éclatante qu'on ne la voit jamais dans l'occident, éclairait tout le ciel et une partie du steppe, laissant derrière elle une traînée lumineuse semblable au sillon que trace le navire sur la mer. Un silence absolu régnait dans l'air et produisait sur nos sens un effet qui ne peut se décrire. A peine osions-nous l'interrompre, tant il nous paraissait solennel et en harmonie avec la grandeur infinie du désert. En vain chercherait-on un calme aussi complet, même dans les solitudes les plus reculées de nos contrées. Partout frémit quelque source, partout frissonnent quelques arbres, partout on entend murmurer dans le silence des nuits, des voix qui servent de point d'arrêt à la pensée. Mais ici la nature est comme pétrifiée, et l'on a devant soi l'image de ce repos éternel que notre esprit a tant de peine à comprendre. Jamais je n'ai senti tant d'idées poétiques et religieuses que dans ce moment, où mon âme était absorbée par une unique sensation.

Nous marchâmes plusieurs jours sans rencontrer un seul être vivant. Cette partie des steppes n'est habitée que pendant l'hiver; car, le reste de l'année, elle manque complètement d'eau douce. Cependant à la fin du quatrième jour nous distinguâmes un point noir qui se mouvait à l'horizon. Aussitôt l'officier partit ventre à terre pour faire une reconnaissance,

agitant en même temps son bonnet en l'air, en signe de commandement; au bout de quelques secondes, nous ne pûmes douter qu'il n'eût été aperçu, car nous vîmes se diriger vers nous un Kalmouk monté sur un chameau. Son approche fut saluée par les cris de joie de tous nos hommes, qui s'en emparèrent bien vite pour l'accabler de questions. On ne peut se figurer combien les peuples nomades sont avides de nouvelles, et avec quelle rapidité le moindre événement se propage d'une tribu à une autre. Le nouveau venu nous apprit qu'on était déjà informé partout de notre passage dans les steppes, et que nous rencontrerions bientôt un campement de Kalmouks venus exprès de ce côté pour nous voir.

La présence de cet homme mit toute l'escorte en gaité. Jaloux de fêter dignement son arrivée, nos Kalmouks nous députèrent Antoine, pour obtenir double ration d'eau-de-vie. Ils passèrent toute la soirée autour d'un feu de kirbitch, à fumer leur tchibouk et à se raconter des histoires, aussi graves et aussi captivées par leur conversation que des pasteurs arabes.

Le lendemain, avant le lever du soleil, toute notre petite caravane était déjà en mouvement; le Kalmouk prit seul la route de Kisliar, où il se rendait pour la foire, et nous nous acheminâmes du côté opposé, suivant la ligne invisible que la science nous traçait à travers le désert, et qui devait nous conduire ainsi jusqu'aux sources du Manitch.

Ce fut durant cette matinée que je fis ma première promenade à dos de chameau, et je jurai bien que l'on ne m'y reprendrait plus. Décidément le chameau est la monture la plus détestable du monde. Depuis le moment où l'on se place sur ses épaules jusqu'à celui où l'on descend de ce perchoir homicide, on a à essuyer sans intermittence une suite de secousses si rudes et si imprévues, que le corps en est entièrement disloqué. Je compris alors combien notre drogman avait dû souffrir pendant sa course forcée de Houdouk à la mer Caspienne. Quoique mon épreuve se fût bornée à un trajet de deux verstes tout au plus, j'étais entièrement brisée quand on me descendit à terre.

Un peu plus tard je fus à même d'observer un curieux effet du caractère vindicatif de ces rudes trotteurs. On sait que le chameau a la faculté de ruminer les aliments déjà engloutis dans un de ses estomacs, et qu'il s'octroie assez volontiers ce plaisir, lorsqu'il n'a rien à manger; mais ce qu'on ignore peut-être, c'est qu'il a assez de malice pour faire, dans l'occasion, de sa prérogative un moyen de vengeance, aussi extraordinaire qu'ingénieux.

Je m'étais aperçue dès le matin qu'un de nos chameliers paraissait être en assez mauvaise intelligence avec sa bête. En vain tâchait-il de s'en rendre maître par la douleur, en tirant avec force la corde qui lui traversait la narine. L'animal s'entêtait et se jetait à

chaque instant à terre en signe de rebellion. Enfin le Kalmouk, fatigué de cette lutte, profite d'une halte générale pour mettre pied à terre et châtier d'importance le récalcitrant. Mais le chameau, élevant son grand cou en signe de dédain, suivait tous les mouvements de son tyran d'un œil si malicieux, que je ne pus douter qu'il n'eût quelque projet en tête. Il attendit paisiblement que le Kalmouk fût en face de lui; puis alors, ouvrant sa grande bouche, il en fit sortir une double fusée d'herbe hachée mêlée de bave et de toutes sortes de saletés, qui atteignit en plein visage le pauvre chamelier. Exprimer l'air de vengeance satisfaite avec lequel le chameau releva son cou et promena sa tête de côté et d'autre, comme pour quêter des applaudissements, serait vraiment chose impossible. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut la modération de son maître après un pareil outrage. Il s'essuya avec beaucoup de sang-froid, remonta en selle et caressa le cou de sa bête mal apprise, comme s'il en avait reçu la gentillesse la plus flatteuse. Alors le bon accord se rétablit entre eux, et ils cheminèrent paisiblement sans songer davantage à ce qui venait de se passer.

Par un rare bonheur, aucun insecte malfaisant ne se trouve dans les steppes qui séparent la mer Caspienne du Caucase. Comme on le pense bien, ce fut seulement lorsque j'en eus l'entière certitude que je pus dormir avec tranquillité. Notre tente, en feutre

comme celles des Kalmouks , avait tout au plus cinq pieds de haut sur autant de large. Elle était soutenue sur un faisceau de bâtons réunis à leur extrémité par une corde; l'intérieur , garni d'un tapis et de coussins placés sur le sol nu , contenait en outre nos porte-feuilles et quelques coffres de la brichka. Un pan du feutre relevé de côté , formait la porte. Nous ne pouvions nous tenir qu'agenouillés dans ce réduit , qui allait en se rétrécissant jusqu'en haut. Telle fut notre demeure pendant près de six semaines , et je puis dire que , malgré la dureté de la terre qui nous servait de lit , et l'étrangeté de notre situation , je n'ai jamais dormi d'un aussi bon sommeil qu'à cette époque de ma vie. Rien n'est meilleur pour la santé qu'une existence en plein air ; l'appétit , le sommeil , l'inaltérable sérénité d'esprit , la libre circulation du sang qu'elle procure , attestent suffisamment son heureuse influence sur notre organisation. Je doute que la plupart des affections organiques pussent tenir contre deux ou trois mois consacrés à une excursion de la nature de celle que nous accomplissions.

Comme le Kalmouk nous l'avait prédit , nous arrivâmes sur le soir au milieu d'un campement composé d'une vingtaine de tentes. Tous les hommes vinrent à notre rencontre , et détêlèrent la brichka sans vouloir permettre à l'escorte de s'en mêler ; puis , après avoir planté notre tente à quelque distance des leurs , au pied d'un tumulus , ils se mirent à danser avec leurs

femmes en signe de réjouissance. L'une de ces dernières pria à genoux mon mari de lui donner un peu de tabac, et devint, en l'obtenant, un objet d'envie pour ses compagnes, devant lesquelles elle s'empressa de l'étaler et de le fumer.

Lorsque la nuit fut tombée, le campement s'illumina de plusieurs feux qui donnèrent encore plus d'originalité à l'aspect de toutes ces kibitkas, autour desquelles Kalmouks et Cosaques sautaient à l'envi avec une fougue et une gaité dont l'honneur revenait en partie à une distribution extraordinaire de vivres et d'eau-de-vie. Les femmes vinrent à leur tour, et plusieurs d'entre elles, se rangeant en cercle, dansèrent de la même manière que les dames d'honneur de la princesse Tumène. Mais toutes me parurent fort laides, quoiqu'il y en eût parmi elles de très-jeunes.

Deux jours plus tard nous arrivâmes au bord d'un étang, où nous nous arrangeâmes pour passer la nuit. La vue de cette eau et des milliers d'oiseaux qui la couvraient, nous causa un véritable plaisir. Il fallait si peu de chose, dans les circonstances où nous nous trouvions, pour faire événement et occuper l'imagination ! Toute cette soirée fut employée à chasser au fusil et au faucon, à prendre des bains et à faire plusieurs fois le tour de la mare. Nous ne pouvions assez nous extasier devant cette boue saumâtre et la forêt de roseaux qui l'entourait. Aucun paysage des Alpes ou du Tyrol n'a peut-être été salué de tant

d'enthousiasme. C'est que, depuis cinq à six jours, nous n'avions aperçu autre chose qu'un sol aride, grisâtre, où nos yeux cherchaient vainement un point pour se reposer.

A partir de cet étang, le steppe changea peu à peu d'aspect; l'eau fut moins rare, la végétation moins brûlée. Nous rencontrâmes de temps à autre des troupes de plus de cinq cents chameaux, qui broutaient en liberté une herbe courte et épaisse. Parmi ces enfants du désert, il y en avait d'une taille gigantesque. Je n'oublierai jamais l'étonnement qu'ils manifestaient en nous voyant passer. A peine nous apercevaient-ils, qu'ils accouraient en toute hâte de notre côté, pour rester immobiles, la tête tournée vers nous, jusqu'à ce que la distance les empêchât de nous distinguer plus longtemps.

Le huitième jour après notre départ de Houdouk, l'eau douce que nous avions emportée dans deux barils avait déjà sensiblement diminué, ce qui nous força à nous servir d'eau saumâtre pour faire cuire les aliments. Cette modification dans notre cuisine ne dura heureusement que quelques jours; mais l'essai était plus que suffisant pour m'inspirer une profonde répugnance à l'endroit des mets ainsi préparés : ils avaient un goût si désagréable, que l'empire d'une longue habitude, et surtout de la nécessité, peut seul en faire comprendre l'usage ordinaire. Les Kalmouks et les Cosaques ne se servent

pourtant que de cette eau pendant une grande partie de l'année.

Ce même jour nous fîmes une rencontre des plus singulières et qui manqua de devenir tragique. Un peu avant de camper, nous vîmes arriver de loin une immense file de petites voitures, que nos Kalmouks reconnurent comme appartenant à des Turcomans, gens fort peu estimés dans ce pays, en raison de leur caractère querelleur et brutal. Tout ce qui se passe d'extraordinaire dans les steppes est mis sur leur compte, et ils sont sans cesse en guerre avec les Cosaques, à qui ils donnent plus d'ouvrage que toutes les autres tribus ensemble. Chacune des petites voitures qui composaient la procession était attelée de deux bœufs et escortée d'un Turcoman. A mesure que nous approchions, une agitation de plus en plus inquiétante se faisait remarquer dans le convoi, et tout à coup tous les bœufs, comme possédés de l'esprit malin, manifestèrent la plus violente terreur, se jetant les uns sur les autres pour fuir au plus vite, renversant et brisant les voitures chargées de sel, sans que la voix et les coups de leurs guides parvinssent à les rendre à la raison. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que nous pûmes nous expliquer un pareil événement, et comprendre le motif des injures et de la colère dont tous les Turcomans accablaient notre escorte.

Les chameliers étaient les vrais coupables dans

cette affaire; car ils savaient par expérience combien les chevaux et les bœufs s'effraient à l'aspect d'un chameau, et, au lieu de risquer d'attirer sur nous la colère de ces farouches charretiers, ils auraient dû s'éloigner de la ligne que suivait le cortège.

Le moment qui suivit la catastrophe fut réellement critique. Tous ces hommes, regardant d'un air rebarbatif leurs voitures brisées et le sel qui jonchait le sol, semblaient, à en juger par leur pantomime menaçante et leurs bruyantes clameurs, agiter entre eux s'ils nous attaqueraient ou non. Un seul geste imprudent pouvait nous perdre, car ils étaient plus de cinquante, et de larges coutelas brillaient à leur ceinture. Mais l'attitude digne et courageuse de l'escorte les calma peu à peu. Au lieu de répondre aux démonstrations hostiles qui leur étaient adressées, tous nos hommes se mirent à l'œuvre pour réparer le dégât, et bientôt les Turcomans imitèrent leur exemple : en moins d'une heure tout était rentré dans l'ordre, et cette scène de confusion se termina d'une façon bien plus paisible que nous n'avions d'abord osé l'espérer.

Chacun ne songea plus qu'au côté plaisant de l'aventure, et de bruyants éclats de rire succédèrent aux sentiments haineux. Enfin, pour sceller la réconciliation entre les deux partis, Hommaire fit faire une distribution d'eau-de-vie, qui acheva de nous gagner le cœur de ces hommes prêts à nous assassiner quelques instants auparavant.

A mesure que nous nous accoutumions au calme et à la grandeur du désert, nous arrivions à comprendre l'amour passionné du Kalmouk pour les steppes et sa kibitka. Si le bonheur est réellement dans la liberté, nul ne peut se dire plus heureux que lui. Habitué à voir s'étendre devant lui un horizon sans bornes, à ne subir aucune entrave, à planter sa tente où son caprice le conduit, on conçoit que, hors de ses solitudes, il se trouve emprisonné, étouffé, étreint dans un cercle de fer, et qu'il aime mieux se donner la mort que de se résigner à vivre dans l'exil. Pendant notre séjour à Astrakhan, tout le monde s'entretenait d'un événement récent qui servit à nous prouver combien l'amour du sol a de puissance sur ces hommes primitifs.

Un chef kalmouk, rival d'un Cosaque, le tua dans un accès de jalousie, et, sans essayer de fuir pour échapper au châtement qui l'attendait, augmenta encore la gravité de son crime, en tenant tête à un détachement envoyé pour l'arrêter. Plusieurs de ses serviteurs l'aidèrent dans sa rébellion, mais le nombre l'emporta; tous furent faits prisonniers et conduits provisoirement dans un fortin pour y rester jusqu'à ce que leur jugement fût prononcé.

Au bout d'un mois arriva l'ordre de les diriger sur la Sibérie; mais les trois quarts des captifs n'existaient déjà plus. Les uns étaient morts de chagrin, les autres, trompant la surveillance de leurs gardiens,

s'étaient tués. Quant au chef, les mesures les plus rigoureuses l'avaient empêché de faire aucune tentative contre sa vie; mais son silence obstiné, la profonde altération de ses traits, prouvaient assez que son désespoir ne le cédait en rien à celui qui avait poussé ses compagnons à se détruire.

Lorsqu'il eut été placé dans le chariot de poste, on permit à quelques Kalmouks de s'approcher de lui pour le dernier adieu. Que pouvons-nous faire pour toi? lui disent-ils à voix basse...—Vous le savez, fut la seule réponse du chef.—Aussitôt un des Kalmouks tire un pistolet de sa poche, et avant qu'on ait eu le temps d'intervenir, lui fait sauter la cervelle. Les regards des deux autres prisonniers rayonnèrent de joie.—Merci pour lui, dirent-ils avec enthousiasme; quant à nous, jamais nous ne verrons la Sibérie.

Je n'ai pas encore parlé des *satzas* kalmoukes et du désir que nous avions de faire connaissance avec elles. Depuis le moment où nous nous étions enfoncés dans le désert, nos regards avaient bien souvent interrogé l'horizon dans l'espoir de découvrir enfin un de ces mystérieux tombeaux, dont les Kalmouks se tiennent toujours éloignés pour ne pas les profaner par leur présence. Ces *satzas* sont de petits temples élevés exprès pour contenir les reliques des grands-prêtres. Quand l'un de ceux-ci meurt, son corps est brûlé, et on dépose en grande pompe ses cendres dans le mausolée

destiné à les recevoir, avec une quantité d'images sacrées, qui sont autant de bons génies placés là pour veiller éternellement sur la poussière du saint personnage.

A notre départ d'Astrakhan nous avons eu la précaution de prendre tous les renseignements possibles relativement à ces satzas, afin de profiter de notre passage dans les steppes pour en visiter une et la dévaliser même, si faire se pouvait. Mais la susceptibilité religieuse de nos Kalmouks nous ayant jusqu'alors empêchés de faire la moindre recherche, nous finîmes par laisser au hasard le soin de nous ménager quelque heureuse rencontre.

Ce fut à une journée de Sélénai Sastava que nous eûmes pour la première fois la satisfaction d'apercevoir dans l'éloignement un de ces monuments. Grande fut notre joie, malgré la difficulté de nous en approcher et de tromper l'active surveillance de nos chameliers; que dis-je, les obstacles que nous avions en perspective étaient un plaisir de plus. Il y avait des précautions à prendre, du mystère à garder, du nouveau en jeu; tout cela jetait encore plus d'intérêt sur la satza et rompait d'une manière charmante la monotonie qui pesait sur nous depuis tant de jours. Aussi tout fut-il calculé avec une prudence extrême pour que rien ne vînt déranger nos projets. Nous nous arrêtâmes pour le déjeuner à une distance raisonnable du petit temple, afin que nos chameliers

ne conçussent aucun soupçon. Pendant le repas Antoine et l'officier, qui avaient déjà reçu leurs instructions, eurent le soin de dire que nous comptions poursuivre quelques hérons blancs avant de nous remettre en route. Les Kalmouks, qui n'ignoraient pas le prix que nous attachions à ces oiseaux, trouvèrent la nouvelle toute naturelle et se réjouirent d'une circonstance qui leur permettait un plus long somme.

La satza était située au milieu des sables, à cinq ou six verstes de l'endroit où nous campions. Pour nous y rendre, nous devions faire de longs circuits, afin de dérouter la logique des Kalmouks, en cas de soupçon. Tout cela était assez difficile et entraînait surtout de grandes fatigues; mais je ne persistai pas moins à être de cette expédition, dont on voulait m'exclure, et je fus une des premières en selle.

Au bout de deux heures de marche et de contre-marche dans le sable, par une chaleur tropicale qui avait enlevé tout courage à nos montures, nous arrivâmes en face de la satza, dont l'aspect n'était rien moins qu'attrayant et semblait fort peu mériter la course que nous venions de faire. C'était un petit bâtiment carré d'une couleur grise, percé seulement de deux trous en guise de fenêtres. Imaginez quelle fut notre consternation, lorsque nous nous aperçûmes qu'il n'y avait point de porte. Chacun tournait autour de cet impénétrable sanctuaire avec un désappointement tout à fait comique. Il fallut alors inventer un

moyen quelconque pour nous y introduire, car l'idée de repartir sans satisfaire notre curiosité ne nous vint même pas à l'esprit. Quelques pierres enlevées à l'une des fenêtres nous livrèrent un passage, très-peu commode à la vérité, mais qui nous suffit.

Ce fut en véritables conquérants que nous entrâmes dans la satza par une brèche, comme Mahomet dans la capitale du Bas-Empire. Mais nous n'avions pas songé à l'étendart, qui nous était indispensable pour accomplir rigoureusement les cérémonies d'usage. En son lieu et place, Hommaire eut recours à son foulard et, le plantant au haut du mausolée, il en prit possession au nom de tous les voyageurs présents et futurs.

Cette cérémonie achevée, nous visitâmes minutieusement l'intérieur du tombeau, mais nous n'y trouvâmes rien d'extraordinaire : le monument paraissait remonter très-haut. Quelques idoles en terre cuite, semblables à celles que nous avons vues chez le prince Tumène, étaient rangées à terre le long des murs. De distance en distance, plusieurs petites niches renfermaient des images que l'humidité avait à demi pourries. Un feutre couvrait le sol de terre battue, ainsi qu'une partie des murs; tels étaient les seuls ornements qui s'offrirent à nos yeux.

En vainqueurs généreux, nous nous contentâmes de prendre deux statuettes et quelques images. Suivant les croyances des Kalmouks, aucun sacrilège ne

peut entrer en comparaison avec celui dont nous rendions coupables. Cependant le feu du ciel ne nous pulvérisa pas, et le grand Lama, en dieu bien élevé, nous laissa regagner tranquillement le gros de notre escorte. Mais une contrariété bien vive nous était réservée. Nous nous aperçûmes qu'une des idoles s'était brisée en route, et nous dûmes prier les Boukhans du steppe d'étendre leur protection sur l'autre pendant le reste du voyage.

Antoine et l'officier furent longuement questionnés par les Kalmouks, qui paraissaient agités d'une certaine inquiétude. A leur réveil ils nous avaient vus revenir du côté de la satza, et cette circonstance les avait vivement contrariés. Cependant quelques pièces de gibier, dont nous avions eu soin de nous munir, et l'air d'autorité que prit l'officier, coupèrent court à toutes leurs observations.

Le lendemain de ce jour mémorable, Antoine vint nous annoncer qu'il n'y avait plus de pain. Cette nouvelle força mon mari à abandonner momentanément ses opérations scientifiques, pour gagner Sélénoi Sastava, dont nous n'étions plus éloignés que de 35 verstes. Je ne saurais exprimer avec quelle satisfaction les Cosaques et les Kalmouks reprirent possession de leurs chameaux. On a bien raison de dire que tous les goûts sont dans la nature, et l'on ne peut plus s'étonner de rien quand on a vu des hommes préférer le supplice disloquant de ces détestables montures, à l'ennui de

faire 15 à 20 verstes à pied par jour. Hommaire, de son côté, ne parut pas très-fâché de reprendre sa place dans la brichka. En un mot, nous ressemblions tous assez à une bande d'écoliers gratifiés d'un jour de congé imprévu.

Avant d'atteindre les salines où nous allions demander l'hospitalité, nous traversâmes quelques campements kalmouks : le désert commençait peu à peu à s'animer. Des chariots chargés de sel se montraient dans différentes directions; nous n'étions plus seuls avec le ciel et le steppe.

A notre arrivée à Sélénoi, on nous conduisit chez le sous-inspecteur des salines (l'inspecteur étant absent). Nous trouvâmes ce fonctionnaire dans le plus misérable taudis qu'il soit possible de se figurer. Comparé à ce logement, Houdouk était un véritable palais. Jamais nous n'avions vu, même chez les plus pauvres paysans russes, une aussi épouvantable misère.

Nous fûmes reçus par un petit homme à figure de fouine, vêtu d'un uniforme dont on ne pouvait plus distinguer ni la couleur ni les galons, tant il était usé et souillé. Des manifestations de joie effarée, une volubilité de paroles qui touchait presque à la démence, et une importunité sans relâche, achevèrent de nous rendre ce logis tout à fait insupportable. La maison, amas de ruines soutenues les unes sur les autres par quelques poutres à demi pourries, était

d'une saleté vraiment révoltante. On nous donna la chambre la moins dégradée, mais il fallut plus de deux heures pour dissiper les nuages de poussière qu'Antoine avait soulevés en la balayant. Les fenêtres sans châssis, les portes délabrées et l'absence de tout meuble, augmentèrent encore notre étonnement et notre malaise. Combien nous regrettions alors de ne pas avoir campé dans le steppe, suivant notre habitude! Nous essayâmes de quitter la maison, mais le lieutenant-colonel (car notre hôte ajoutait ce titre à celui de sous-inspecteur) jeta de si hauts cris que, bon gré mal gré, nous fûmes forcés de subir sa singulière hospitalité. Pour suppléer aux meubles qui manquaient, nous fîmes comme les Turcs : un tapis et des coussins étendus à terre nous servirent de lit et de divans.

Une fois débarrassés de ces premiers soins d'installation, nous nous empressâmes de demander à notre hôte s'il avait assez de pain chez lui pour nous permettre d'en emporter une certaine provision. Prévenu par notre escorte du but de notre visite, il avait pu calculer sa réponse, qui nous fut très-défavorable. Dans l'état de profond dénuement où il se trouvait, notre présence chez lui était une bonne fortune trop précieuse pour qu'il nous laissât échapper avant de nous avoir exploités autant que possible. Aussi protesta-t-il qu'il lui était impossible de nous procurer ce que nous lui demandions, avant trois ou quatre

jours; et son mauvais vouloir fut assez apparent pour nous convaincre que nous devrions nous estimer fort heureux si nous nous tirions à si bon marché de ses griffes. Nos soupçons étaient loin d'être des jugements téméraires, comme la suite le prouva; et sa conduite envers nous, ses demandes indiscrètes, son avidité et ses larcins nous expliquèrent suffisamment la folle joie qu'il nous avait montrée à notre arrivée.

Dès le premier jour, alléché par une magnifique oie sauvage qu'Antoine avait fait rôtir dans la tente de sa cuisinière kalmouke, il nous fit demander la permission de venir partager notre dîner. Nous le vîmes arriver tenant en main une assiette de mauvais croûtons séchés au four, qu'il nous présenta comme d'excellents *zoucckari*. Pendant tout le temps du repas, il nous donna la comédie la plus divertissante du monde par son insatiable gloutonnerie et son bavardage continuel; et ce qui ne fut pas le moins plaisant du spectacle, c'est qu'il fit disparaître à lui seul un pain à moitié moisi, qu'il nous avait vendu, le matin, un rouble et demi.

Les chameliers profitèrent de notre séjour à Sélénoi pour aller, dans un campement voisin, chercher des remplaçants à leurs animaux fatigués par plus de quinze journées de marche. Ils nous promirent d'être de retour dans les vingt-quatre heures, mais ce ne fut qu'au bout de deux jours que nous les vîmes reparaitre, et dans quel état?... D'après le récit de

l'un d'eux, qui revint le premier en grand émoi, ils avaient traité un peu rudement les Kalmouks qui devaient leur fournir des chameaux, et ceux-ci, s'étant révoltés, les avaient battus et conduits, pieds et poings liés, chez un de leurs surveillants, qui ne les avait relâchés que le lendemain. Je n'ai jamais vu confusion pareille à celle que présenta le retour de ces infortunés : l'un avait la tête bandée, un autre portait son bras en écharpe, celui-ci boitait piteusement; tous avaient été fort mal menés. Cette aventure et la grotesque avidité du lieutenant-colonel ne furent pas les seules distractions que nous eûmes à Sélénoi. Le troisième jour de notre séjour, une grande quantité de familles kalmoukes arrivèrent tout à coup dans un curieux désordre, nous annonçant que les Circassiens venaient de se montrer à trois verstes des salines, sur les bords de la Kouma.

Rien ne saurait exprimer la consternation que produisit cette nouvelle. Kalmouks et Cosaques, tous étaient profondément effrayés de sentir les Circassiens si près d'eux. Toute l'escorte vint nous supplier à genoux de ne pas nous remettre en route avant d'avoir appris quelque chose de positif à ce sujet. Mais après beaucoup d'informations, nous eûmes la certitude que l'alarme était dénuée de fondement, et nos préparatifs de départ n'en furent pas retardés.

Notre hôte était bien l'être le plus bizarre qu'eût jamais porté la terre. A chaque instant de la journée

il était, malgré nous, notre unique préoccupation. Antoine, qui l'avait pris en grippe, ne manquait pas une seule occasion de nous raconter ce qu'il appelait ses turpitudes. Ainsi, tous les matins on était sûr de le voir se tenir en embuscade derrière la porte, jusqu'à ce que notre sémavar fût prêt. Puis il arrivait, le sourire sur les lèvres, sa tasse et sa cuillère à la main, n'attendant même pas notre invitation pour se mettre à table et tremper ses zouckaris dans trois ou quatre tasses de thé. .

Un jour il vint demander à mon mari quelques cuillerées de rhum pour un soi-disant malade; mais le soir, sa gaîté et sa figure rubiconde nous apprirent assez clairement à quelle adresse était arrivée notre liqueur. Il la trouva même tellement à son goût, que le lendemain il supplia Antoine de lui en donner encore quelques cuillerées en cachette, lui affirmant, d'un air très-sérieux, que le chat avait répandu la première tasse.

Il ne nous laissait de repos ni jour ni nuit. Non content de nous avoir assourdis de son bavardage, dont nous ne comprenions pas un mot, il lui prenait souvent fantaisie de chanter tous les airs petits-russiens qui lui venaient à l'esprit. Longtemps après nous être couchés, nous l'entendîmes un soir se promener dans le corridor de long en large comme une sentinelle. Nous faisons plus d'une conjecture sur cette nouvelle lubie. Mais le lendemain nous découvrîmes

que c'était par excès de prévoyance qu'il avait fait sa longue faction. Il eut soin de nous dire lui-même, qu'inquiété par le bruit de l'apparition des Circasiens, il avait veillé sur nous, le fusil au bras, jusqu'au matin, et qu'il était disposé à s'acquitter toutes les nuits du même devoir.

Comment rester insensible à de pareils procédés?.. Comment refuser à un tel homme les provisions de sucre, de thé et de café qu'il sollicitait depuis si longtemps par ses regards et ses demi-mots?.. Malheureusement ses requêtes se succédaient beaucoup trop rapidement, et notre reconnaissance finit par se lasser de son indiscretion. Antoine était furieux chaque fois que nous cédions à ses importunités, et ne cessait, pour s'en venger, de le tourmenter de mille manières.

Un jour, de sa pleine autorité, le susceptible drogman avança d'une heure au moins notre dîner, pour dépister notre hôte. En effet, celui-ci n'arriva qu'au moment où nous sortions de table. Jamais je n'ai vu homme plus désappointé : il se tenait sur le seuil de la porte, ne sachant s'il devait entrer ou sortir; enfin, forcé de faire le sacrifice du dîner, il ne trouva pas de meilleur parti à prendre, dans son désespoir, que celui d'aller administrer une volée de coups de bâton à son Kalmouk.

La veille de notre départ nous apprîmes que le pain qu'il nous avait vendu, nous était compté plus du

double de ce qu'on le payait à la caserne : cela donna lieu à une vive dispute entre lui et Antoine, qui fut charmé d'avoir un tel grief à lui reprocher. Mais M. l'inspecteur ne se déconcerta pas pour si peu : après avoir écouté avec un calme imperturbable les reproches du drogman, il lui répondit d'une manière fort dégagée que la chose ne valait pas la peine qu'on en parlât, attendu qu'en voyage on devait s'attendre à payer le plus souvent un ducat ce qui ne valait que vingt kopecks.

Son humeur devint tout à fait morose lorsqu'il vit nos préparatifs de départ. Alors il ne parla plus et se contenta d'observer, d'un air inquiet, ce qui se passait dans notre chambre. Ses yeux, furetant sans cesse, auraient voulu se faire jour à travers les enveloppes de tous les paquets. Chaque fois que nos hommes transportaient quelque chose dans la voiture, il les suivait d'un air courroucé, comme s'ils se fussent rendus coupables d'un vol à son préjudice.

Enfin, le sixième jour après notre arrivée à Sélénoi Sastava, nous eûmes la satisfaction de reprendre notre volée et de planter là notre lieutenant-colonel et sa misérable mesure. Je doute que la crainte des Circassiens eût pu nous retenir davantage dans un pareil lieu, tellement nous nous sentions le besoin de sortir de cette sphère d'égoïsme, de misère et de malpropreté, où des circonstances imprévues nous avaient retenus si longtemps malgré notre volonté.

La sécheresse, qui s'était maintenue dans l'atmosphère pendant tout le cours de notre trajet de Houidouk à Sélénoi, avait, dès notre installation chez le surveillant, fait place à de fortes pluies, principale cause de la prolongation de notre séjour sous son toit. Le jour même de notre départ, le ciel était assez menaçant, mais nous n'en montâmes pas moins en voiture avec un contentement inexprimable. J'aimais mille fois mieux courir le risque de recevoir dix averses en plein steppe, que de me condamner à passer vingt-quatre heures de plus à Sélénoi; mais le sort voulut en quelque sorte nous dédommager de nos ennuis récents, en nous accordant le temps le plus agréable qu'on puisse désirer en voyage. La pluie avait assez durci le sable pour rendre notre marche très-facile, et en même temps elle avait répandu sur le steppe quelque chose de doux et de voilé qui lui donnait un charme tout particulier. C'était déjà l'automne; c'étaient ses fraîches matinées et ses nuances mélancoliques; et, habitués à la réverbération dévorante du soleil, nous croyions voir s'ouvrir devant nous le paradis terrestre. Un jour suffit pour dégager le ciel de ses dernières vapeurs, et son azur reparut dans toute sa pureté, sillonné seulement par quelques nuages, dont les teintes riches et chaudes semblaient enlever au désert son aridité. Mais le soleil avait perdu beaucoup de son ardeur, et quoiqu'il versât à profusion ses rayons sur nos têtes, nous atteignîmes sans en souffrir les sources du Manitch.

Ces sources, formées par une dépression d'environ vingt-cinq verstes de largeur, vers laquelle convergent plusieurs petits ravins, étaient complètement desséchées lorsque nous y arrivâmes; et tous leurs alentours, coupés par de petits lacs salins, ne présentaient aucune espèce de végétation. Le manque absolu d'eau et de pâturage nous empêcha de pousser jusqu'au Don, comme nous en avions formé le projet, et mon mari dut se résigner à interrompre ses opérations. Ce ne fut pas, comme on le pense, sans une vive contrariété qu'il remit à l'année suivante la solution de son grand problème scientifique. Nos hommes étaient pleins d'ardeur, notre santé excellente, et nous ne nous attendions nullement à l'obstacle qui nous arrêtait ainsi dans une voie suivie jusqu'alors avec tant d'obstination; mais la nature ordonnait, et force fut de plier la tête.

Nous passâmes la nuit près des sources, au milieu d'une contrée alors entièrement déserte. Le lendemain de bonne heure nous retournâmes sur nos pas pour nous diriger du côté de la Kouma, dont nous n'étions éloignés que de 75 verstes. Tous les hommes étaient remontés sur leurs chameaux et paraissaient fort contents de ne plus avoir en perspective les courses pédestres, auxquelles, malgré toute leur bonne volonté, ils n'avaient pu s'habituer.

Pendant deux nuits de suite nous campâmes au milieu des Kalmouks, car le steppe devenait de moins en

moins désert, à mesure que nous nous éloignions de notre première direction. On ne peut se figurer avec quelle surprise et quelle avidité ces bons Kalmouks écoutaient le récit de notre voyage à travers leurs plaines.

Quand le repas du soir était achevé, ils restaient accroupis autour de notre kibitka, prêtant une religieuse attention aux contes les plus invraisemblables; car nos hommes, qui remplissaient le rôle d'historiographes, respectaient fort peu la vérité dans leurs compositions. Un de nos chameliers surtout avait reçu du ciel une imagination d'une fécondité inépuisable. A lui seul était réservé le soin d'amuser toute l'escorte pendant nos campements du soir; et lorsqu'il avait affaire à de nouveaux auditeurs, sa complaisance et sa bonne humeur atteignaient les dernières limites du possible. Alors c'étaient un débit, une éloquence, des gestes si entraînants, que chacun applaudissait avec enthousiasme, sans excepter ceux qui l'entendaient tous les jours.

Le dernier campement où nous passâmes la nuit, était un des plus considérables que nous eussions rencontrés jusqu'alors. C'est que le pays avait complètement changé d'aspect et n'était plus attristé par les plaines de sable, que nous avions laissées avec la mer Caspienne et le Manitch. Maintenant une végétation abondante et des ondulations de plus en plus prononcées, égayaient nos regards, et nous expliquaient les

nombreux campements que nous découvrions dans toutes les directions. Des troupeaux de chevaux, de chameaux et de bœufs sillonnaient toute la surface du steppe, annonçant la richesse des hordes auxquelles ils appartenaient. Aucune manifestation hostile de la part de ces dernières ne vint troubler notre sécurité. Heureux de nous recevoir au milieu de leurs tentes, ces bons Kalmouks n'ont jamais essayé de nous voler la moindre chose. Leurs désirs et leurs besoins sont si peu étendus ! Dompter un cheval sauvage, errer d'un steppe à l'autre sur leurs chammelles, fumer et boire du koumis, se blottir l'hiver au milieu de la cendre et de la fumée, et s'adonner aux pratiques superstitieuses d'une religion qu'ils ne peuvent comprendre, telle est leur vie tout entière.

J'eus, à différentes reprises, la curiosité d'entrer dans des kibitkas, mais je ne trouvai nulle part la malpropreté dont on m'avait parlé. Les kates russes offrent infiniment plus de désordre et de misère que l'intérieur de ces tentes. Entre autres visites, nous en fîmes une à la femme d'un chef subalterne, et comme elle avait été prévenue de notre arrivée, nous la trouvâmes revêtue de ses plus beaux atours.¹ Accroupie sur un feutre, elle avait un enfant à ses pieds et, à côté d'elle, une suivante immobile. Elle fut enchantée de nous recevoir et nous adressa de

1. Atlas pittoresque, planche 17.

gracieux remerciements. De notre côté, nous la félicîmes sur le bon ordre et la propreté qui régnaient dans sa tente; compliments qui parurent lui faire on ne peut plus de plaisir.

Nous remarquâmes avec surprise qu'il n'y avait pas un seul prêtre dans tous les campements que nous traversions. Mais nous apprîmes ensuite qu'ils s'étaient tous portés au nord, du côté de la Sarpa, où se trouvaient de bien plus beaux pâturages, et où on n'était plus incommodé, comme sur les bords de la Kouma, par les myriades de cousins, qui forment en automne un véritable fléau pour ces contrées. Nous eûmes beaucoup à souffrir nous-mêmes de ces terribles insectes jusqu'à Vladimir-Ofka; ils nous impatientèrent plus d'une fois au point de nous faire regretter les sables du Manitch.

Je ne sais trop comment nous nous serions arrangés, vu le triste état de nos provisions, si la sécheresse n'eût pas mis obstacle à la continuation de notre voyage. Depuis longtemps, le lard, le riz, le café et les galettes avaient disparu. Il ne nous restait plus qu'une petite provision de thé et de sucre, et la ressource, à la vérité inépuisable, du faucon, qui tous les jours faisait merveille pour suppléer à ce qui nous manquait.

Le dernier repas que nous fîmes sous la tente, ne se composait que de gibier accommodé de toutes les façons. Antoine, qui ajoutait à ses fonctions de drog-

man celles de chef d'office, de cuisinier et de marmiton, avait épuisé toute son imagination pour que le dîner laissât un profond souvenir dans notre esprit. Mais sa science culinaire échoua contre notre dégoût pour tout ce qui était canard ou sarcelle. Nous vivions depuis si longtemps de gibier, que la vue seule d'une oie sauvage nous donnait une indigestion. Aussi éprouvâmes-nous un véritable ravissement, lorsque, arrivés dans la maison d'un surveillant de Kalmouks, nous nous trouvâmes en face d'une table couverte de légumes et de pâtisseries.

La maison de cet employé (jeune Russe fort aimable et parlant le kalmouk comme sa langue maternelle) était située à peu de distance de la Kouma, dans une magnifique prairie. Depuis longtemps aucun paysage semblable n'avait frappé notre vue, et cependant nous touchions encore au désert; mais cette petite maison blanche à contrevents verts, ombragée de deux ou trois beaux arbres, changeait complètement à nos yeux la physionomie du pays.

Ce surveillant nous donna beaucoup de renseignements sur le propriétaire de Vladimir-Ofka, dont nous avions déjà entendu parler à Astrakhan. Il nous offrit même de nous accompagner jusqu'à son établissement, dont nous étions à peine éloignés d'une dizaine de verstes. C'était là que nous comptions nous refaire un peu de nos fatigues de voyage et prendre définitivement congé de notre escorte.

CHAPITRE III.

Notice historique sur les Kalmouks.

Voyages de Pallas et de Benjamin Bergmann. — Difficultés que présentent les excursions dans les steppes de la mer Caspienne. — Origine des Mongols. — Grandeur et dissolution de l'empire de Tschinkis-Khân. — Division des Mongols. — Les Éleuthes ou Kalmouks; leur division en quatre grandes tribus. — Puissance des Soongars; leur décadence. — Première émigration des Kalmouks en Russie. — Le prince Daïtchink prête serment de fidélité à l'empire. — Nouvelles émigrations. — Règne d'Aïouki-Khân. — Discordes intestines et empiètements de la Russie. — Règne de Dondouk-Ombo et de Dondouk-Dachi. — Oubacha est nommé vice-khan. — Arrivée de nouvelles hordes kalmoukes. — Campagnes contre les Nogaïs du Kouban. — Fuite des Kalmouks. — Explication de Benjamin Bergmann. — Arrivée d'Oubacha en Chine. — Proclamation de l'empereur Kien-Long.

Le récit qui vient d'être fait de notre voyage sur les rives du Volga et dans les steppes de la mer Caspienne peut déjà faire comprendre ce qu'il y a d'étrange et de saisissant dans ces hordes nomades errant avec leurs troupeaux au milieu de leurs vastes déserts, et adorant leurs divinités lamites avec toute la pompe, toute la ferveur des peuples du Thibet. Notre notice historique et politique servira de complément à ces premières notions. Loin de nous, cependant, la prétention de donner ici l'histoire complète des Kalmouks; un pareil travail est trop vaste et nécessite des recherches trop longues, trop difficiles, pour qu'il soit possible de le faire entrer dans le cadre de nos

études actuelles. Nous nous contenterons pour le moment d'un coup d'œil rapide sur le passé de ces grandes familles mongoles; nous insisterons principalement sur leur situation actuelle; et plus tard, en reliant nos observations de voyageur aux relations des écrivains qui nous ont précédé, nous essaierons de jeter quelques nouvelles lumières sur l'histoire des peuples asiatiques qui occupent la Russie méridionale.

Pallas et B. Bergmann sont les seuls voyageurs qui aient fait quelques recherches sérieuses sur les Kalmouks du gouvernement d'Astrakhan. Ils nous ont laissé sur leurs mœurs et sur leur religion des détails extrêmement précieux. Mais le voyage de Pallas date de 1769, et depuis lors les circonstances ont bien changé. Quant à B. Bergmann, il a visité les Kalmouks dans les premières années de notre siècle, et il est à regretter que son ouvrage, si remarquable par ses recherches sur les langues et les livres religieux des Mongols, soit resté totalement étranger à tout ce qui est administration et organisation politique.

Au reste, si les hordes kalmoukes sont encore si peu connues, il n'y a pas lieu de s'en étonner, car les excursions à travers les steppes de la mer Caspienne, déjà si reculés, présentent des difficultés et des privations auxquelles résistent peu de voyageurs; il faut sans contredit être mu par de puissants motifs pour parcourir ces plaines immenses où l'eau douce manque presque partout, où l'on franchit souvent cent lieues

sans rencontrer une trace humaine et où le sol, privé de toute végétation, n'offre en fait d'accidents que des sables et des lacs salés. Cependant, pour se former une idée exacte des habitants de ces déserts, pour se rendre compte de leur caractère, de leur existence et de leurs mœurs, il est nécessaire d'aller avec eux nomadiser le long de la Kouma et du Manitch, de coucher, comme nous l'avons fait, sous la kibitka de feutre, et de vivre du produit de sa chasse. C'est seulement après avoir vécu pendant plusieurs semaines de cette vie aventureuse, que nous avons pu comprendre l'attachement du Kalmouk pour les steppes, et l'indicible charme de son existence indépendante, au milieu d'une nature sans bornes.

C'est dans les environs de Sarepta que le voyageur arrivant par le nord rencontre les premières kibitkas kalmoukes. Les campements se prolongent ensuite de l'autre côté du Manitch et de la Kouma jusque vers le pied de la grande chaîne du Caucase. Nous avons parcouru toute cette étendue de pays; nous avons traversé les parties les plus reculées des steppes, et nous avons vu les Kalmouks en progrès chez le prince Tumène, et dans leur état primitif sous leurs tentes. C'est ainsi que nous sommes parvenu à recueillir nos renseignements sur l'histoire et la constitution actuelle de ce peuple exceptionnel en Europe.

A en croire les assertions de tous les historiens, les contrées voisines des monts Altaï, et surtout les pays

situés au midi de cette grande chaîne, semblent avoir été depuis un temps immémorial le berceau et le domaine des peuples mongols¹. Divisés dans le principe en deux branches principales, toujours en guerre l'une contre l'autre, les Mongols finirent par se réunir en une seule nation, sous l'influence du célèbre Tschinkis-Khân, et ils formèrent ainsi la base de cette formidable puissance, qui devait envahir presque toute l'Europe orientale. Mais à la mort des fils de Tschinkis-Khân, les anciennes discordes se réveillèrent avec une nouvelle violence, et les luttes intestines ne cessèrent que par la ruine mutuelle des deux grandes tribus mongoles. Les Mongols proprement dits furent forcés de se soumettre aux Chinois, qu'ils avaient vaincus autrefois, et les quatre nations qui formaient les *Doerbaen-Ærœt*, se dispersèrent dans toutes les contrées de l'Asie septentrionale. Les Koïtes, à la suite de longues guerres, se disséminèrent dans la Mongolie et le Thibet; les Touemmoits ou Tournemouts s'établirent le long de la grande muraille de Chine, où ils sont encore de nos jours. Quant aux Bourga-Burates, ils habitaient déjà au temps de Tschinkis-Khân les montagnes voisines du lac Baikal; ils sont actuellement sous la domination russe. Restent enfin les *Éleuthes*, plus particulièrement connus sous le nom de *Kalmouks* en Europe et dans l'Asie occidentale.

1. Voyez, à propos de l'origine des Mongols, notre notice sur les Tatars Nogais, tome, I.^{er}, chap. XIV.

D'après d'anciennes traditions nationales, la plus grande partie des Éleuthes aurait fait, bien antérieurement à Tschinkis-Khân, une expédition vers l'ouest et se serait perdue dans le Caucase. C'est à cette époque que quelques historiens veulent faire remonter l'origine de la dénomination *kalmouke*. D'après eux, le mot *kalmouk* dérive de *kalimak*, qui veut dire *désuni*, *resté en arrière*, et ils pensent que cette désignation a été donnée à tous ceux des Éleuthes qui n'avaient pas accompagné leurs frères dans leurs expéditions vers l'Occident. D'un autre côté, d'après Bergmann, *kalimak* signifie aussi *infidèle*; il ne serait donc pas étonnant que les peuples de l'Asie, continuant à professer la religion primitive, eussent ainsi appelé les Éleuthes, quand ceux-ci eurent embrassé les doctrines de Boudha. Nous laissons à des savants plus compétents que nous le soin de décider quelle est l'explication la plus rationnelle ou la plus probable.

Les Éleuthes ou Kalmouks prétendent avoir habité autrefois les pays situés entre le Koho-Noor (lac bleu) et le Thibet. C'est probablement à la dissolution de la puissance mongole qu'il faut rattacher leur division en quatre grandes tribus, ayant chacune leur prince indépendant. Ces tribus, dont les débris existent encore de nos jours, sont les Koschotes, les Derbètes, les Soongars et les Torghoutes. Les Koschotes, dont les chefs se considèrent comme descendant en droite ligne d'un frère de Tschinkis-Khân, furent en partie

détruits dans des guerres intestines contre les Torgoutes et les Soongars, et en partie soumis par la Chine. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui suivit les Derbètes sur les bords du Volga.

Réunis dans le principe aux Derbètes, les Soongars formaient au commencement du dix-septième siècle la tribu la plus redoutable de l'Asie. Leurs princes, qui résidaient sur le fleuve Ily, avaient alors soumis tous les autres Kalmouks; ils pouvaient armer plus de 60,000 combattants et prélevaient des tributs sur les Khirguises et les Turcomans. Tant de succès grandit leur audace, et la guerre contre les Mongols chinois, qu'ils voulurent assujettir à leurs lois, devint la cause de leur ruine. Les Soongars furent ainsi asservis ou dispersés, et une branche des Derbètes se trouva enveloppée dans leur destruction. Ce fut à peu près vers cette époque qu'eut lieu la première émigration des Kalmouks en Russie. En 1630, 50,000 familles soongares ou torgouthes vinrent camper sur les rives du Volga, et Astrakhan ne dut son salut qu'à la mort de leur prince Cho-Orloëk, tué au moment où il attaquait la ville. Les agressions des Kalmouks excitèrent alors bien peu l'attention de la Russie, car le Gouvernement ne prit aucune mesure pour les arrêter. Plus tard cependant, vers 1665, Daitschink, fils de Cho-Orloëk, dut se reconnaître vassal de l'Empire et prêter serment de fidélité. Son exemple fut suivi par son fils. Mais cette soumission était purement nomi-

nale et l'indépendance des hordes mongoles n'en resta pas moins intacte.

Les premières émigrations kalmoukes vers l'Occident ne tardèrent pas à être imitées; l'on vit successivement arriver dans les steppes de la mer Caspienne et du Volga, les Derbètes et d'autres Torghoutes au nombre de plus de 10,000 tentes. En 1665, Aïouki-Khan, petit-fils de Daïtschink, homme entreprenant et ambitieux, parvint, en dépit de la Russie, à imposer sa domination à toutes les tribus kalmoukes. Ce chef poussa ses excursions jusqu'au pied du Caucase. Arrêté dans sa marche par les Nogaïs du Kouban, il leur livra bataille et remporta une victoire complète. Par ses ordres les cadavres de ses ennemis furent entassés dans une grande fosse creusée dans un tumulus situé sur le champ de bataille. Ce tumulus, remarquable par sa hauteur, est encore aujourd'hui connu dans le pays sous le nom de *Bairin-Tolkon* (montagne de la joie), nom que lui donna le khân victorieux en mémoire de son triomphe.

Les troupes d'Aïouki prirent ensuite part à la fameuse expédition de Pierre-le-Grand contre la Perse, dans laquelle elles rendirent de grands services à la Russie. Le prince kalmouk eut à cette occasion une brillante entrevue avec le czar. Pierre-le-Grand le reçut à bord de sa galère sur le Volga, près de Saratof, lui rendant, à lui ainsi qu'à sa femme, tous les honneurs dus aux souverains. Aïouki était alors au comble

de sa puissance et se souciait fort peu du serment de fidélité prêté à la Russie par ses prédécesseurs. Il accorda 5,000 hommes de troupes à Pierre I.^{er}, qui en réclamait 10,000. Ce fut à peu près vers la même époque que l'on vit arriver de Chine, sous la protection spéciale de la Russie et par la voie de la Sibérie, une ambassade envoyée à Aïouki-Khân, sous le prétexte de traiter du retour d'un de ses neveux, retenu à la cour impériale pour des motifs qui nous sont inconnus. Mais nous croyons que le principal but de l'ambassade était d'entretenir des relations politiques avec les Kalmouks, que le gouvernement chinois désirait voir rentrer sous sa dépendance. Aïouki, à l'exemple de ses prédécesseurs, n'avait pas entièrement rompu toute communication avec le céleste empire; il avait même, en 1698, envoyé de riches présents à l'empereur. Il fallait alors le maintenir dans ces bonnes dispositions, dont les Chinois espéraient pouvoir profiter tôt ou tard. Sans doute il n'était guère possible d'avouer ces raisons officiellement, et nous ne pouvons qu'admirer soit l'indifférence du Gouvernement russe, soit l'habileté avec laquelle les Chinois profitèrent de l'assistance de la Russie elle-même pour arriver à leurs fins. Mais dans les divers entretiens entre Aïouki et Toulichen, le chef de l'ambassade, il fut longuement question des relations à continuer entre les deux peuples, et l'on convint même de toutes les mesures à prendre

pour ne pas éveiller la défiance de la Russie, et se fermer ainsi la seule voie de communication qui restait encore à leur disposition ¹.

Aiouki régna une cinquantaine d'années. A sa mort, en 1724, les vieilles dissensions éclatèrent de nouveau parmi les Kalmouks; la Russie sut habilement profiter de ces troubles pour entamer l'indépendance des hordes et intervenir directement dans leur administration, et les princes ne tardèrent pas à être soumis au sceptre de l'empire. Dès lors l'élévation à la dignité de khân ne fut plus regardée que comme un bienfait des czars moscovites, et les tribus furent placées sous la surveillance spéciale d'un commandant russe, appelé *Pristof*.

Après beaucoup de contestations, de rivalités et d'intrigues, Dondouk-Ombo, beau-fils d'Aiouki, fut nommé khân au détriment du petit-fils, qui fut dépossédé. Sous l'administration de ce prince, les hordes virent renaître la tranquillité parmi elles, et les Kalmouks méritèrent dignement de la Russie pendant les campagnes contre les Nogais et les autres habitants du Kouban. La mort de Dondouk-Ombo, en 1741, fit renaître les querelles. Ses enfants en bas âge furent

1. *Narrative of the Chinese embassy to the khan of the Torgouths Tartars in the years 1712, 13, 14 et 15, by the Chinese ambassador and published by the emperors authority at Peking (London)*. Je dois la communication de cet ouvrage à l'obligeance de M. le baron de Walckenaer.

écartés, et sa veuve, aussi ambitieuse qu'intrigante, fit déclarer vice-khân Dondouk-Dachi, le plus jeune de ses frères et petit-fils du célèbre Aiouki. Le nouveau chef fut tout dévoué à la Russie, et sa soumission lui valut au bout de quinze ans la dignité de khân, dont il ne jouit que pendant quatre ans. Le 21 janvier 1761, son fils Oubacha lui succéda en qualité de vice-khân. Le Gouvernement russe s'était déjà entièrement arrogé le droit de confirmer la nomination des princes.

Sous le règne d'Oubacha, de nouvelles hordes arrivèrent en Europe, et les forces kalmoukes s'augmentèrent de 10,000 tentes, commandées par Chéreng-Taidchi. Les différentes tribus, qui se composaient de plus de 80,000 familles, et possédaient d'innombrables troupeaux, s'étendaient alors depuis les rives du Jaïk jusqu'aux bords du Don, et depuis Zaritzin sur le Volga jusqu'au pied du versant septentrional du Caucase; Oubacha ne payait aucun tribut à la Russie: plutôt considéré comme un allié que comme un vassal, il n'était tenu qu'à fournir de la cavalerie aux armées impériales en temps de guerre.

Oubacha seconda glorieusement les Russes dans leurs expéditions contre les Turcs et les Nogais. Son armée s'élevait jusqu'à 30,000 cavaliers, et un de ses détachements figura même au célèbre siège d'Otchakof. Ce fut au retour de ces diverses campagnes qu'eut lieu la fameuse émigration des Kalmouks, et que l'on

vit près de 500,000 hommes, femmes et enfants, leur prince à leur tête, quitter les rives du Volga avec tous leurs troupeaux, pour aller, à travers les contrées les plus arides, chercher un asile dans leur ancienne patrie.

La fuite des Kalmouks a été expliquée de différentes manières. B. Bergmann l'attribue uniquement à l'esprit de vengeance de Zebeck-Dorchi, parent d'Oubacha, qui avait inutilement tenté de s'emparer du pouvoir souverain. Après d'infructueuses démarches auprès de l'impératrice Élisabeth, ce chef kalmouk avait été néanmoins nommé premier *Sargatchi* ou conseiller à la cour de son rival. Le Gouvernement impérial espérait ainsi mettre un frein aux tendances ambitieuses d'Oubacha, dont, en 1761, il avait déjà entravé le pouvoir en décidant que les sargatchis ou membres du conseil du khân, seraient attachés au ministère des affaires étrangères avec un traitement annuel de 100 roubles. D'après notre voyageur allemand, Zebeck-Dorchi ne fit aucun cas de sa nouvelle dignité. Ne pouvant pardonner à la Russie d'avoir si peu favorisé ses prétentions, il rejoignit les hordes, bien décidé à se venger d'une manière éclatante : « Déterminer les Kalmouks à gagner la Chine, priver « ainsi l'empire de plus de 500,000 sujets, l'armée « de la plus grande partie de ses meilleurs cavaliers, « faire souffrir toutes les villes voisines de la perte de « leurs troupeaux, » tel était, selon les propres expressions de Bergmann, le projet de Zebeck-Dorchi,

et pour le réaliser, il comptait uniquement sur la légèreté naturelle des Kalmouks et sur l'activité de ses intrigues. Voilà certes un plan de vengeance bien extraordinaire, et malgré les assertions de Bergmann, il est bien difficile d'y ajouter foi. Le but de Zebeck-Dorchi étant de s'emparer du pouvoir, on ne saurait supposer qu'il eût pu, sans folie, choisir une telle route pour arriver à ses fins. Au moment où Oubacha prenait ses dispositions pour quitter la Russie, il eût été beaucoup plus simple de dénoncer son projet et ses préparatifs. Cette démarche aurait obtenu sa récompense, et sans aucun doute le délateur aurait supplanté son rival. Toute cette explication de Bergmann ne repose sur aucun fait positif, et n'a pu être imaginée que par un homme écrivant sous l'influence de la Russie et par conséquent forcé de déguiser la vérité.

A l'époque de l'émigration des Kalmouks, Catherine II occupait le trône des czars, et le Gouvernement russe commençait déjà à adopter ces principes d'unité qui caractérisent à un si haut degré sa politique actuelle. D'un autre côté, il était réellement impossible que l'on pût abandonner librement toute la partie méridionale de l'empire à des hordes turbulentes qui, quoique nominalelement soumises, ne se livraient pas moins sans scrupule à leur penchant pour le pillage. Jetés ainsi entre les provinces du centre et celles du midi, occupant presque tous les abords des provinces

caucasiennes, les Kalmouks durent forcément perdre leur indépendance et tomber sous le joug immédiat de la Russie. Les intentions du gouvernement de Catherine II ne furent pas longtemps un secret, et Oubacha, menacé dans ce qui lui restait de l'autorité primitive des khâns, songea à se soustraire par la fuite aux empiètements de ses puissants voisins. Si nous voulons nous rappeler en outre que le pouvoir des princes kalmouks avait été considérablement limité par la nouvelle organisation de leur conseil administratif; que le colonel Kichinskoi, alors grand pristof, avait excité l'indignation générale des tribus par la dureté de ses procédés; que les exigences politiques et militaires de la Russie allaient continuellement en augmentant; nous comprendrons sans peine les véritables causes de l'émigration de ces tribus mongoles. Certes il a fallu tous ces motifs pour déterminer les Kalmouks à entreprendre un pareil voyage, à travers des contrées désertes dont les habitants étaient leurs ennemis naturels. Nous croyons néanmoins que le Gouvernement chinois ne fut pas totalement étranger à la détermination d'Oubacha; car, comme nous le verrons plus loin, l'empereur avait, déjà au temps d'Aiouki, envoyé le mandarin Toulichen chez les Kalmouks, pour les assurer de sa protection en cas qu'ils voulussent retourner dans leur ancienne patrie.¹

1. On a encore attribué la fuite des Kalmouks au prince Chéreng-Taïdchi, dont il a été question plus haut. Cette version

Ce fut le 5 janvier 1771, jour fixé par les grands-prêtres, qu'Oubacha se mit en route avec environ 70,000 familles. La plupart des hordes se trouvaient alors réunies dans les steppes de la rive gauche du Volga, et toutes ces multitudes s'ébranlèrent à sa suite. Il n'y eut qu'une quinzaine de milliers de familles qui restèrent en Russie, parce que le Volga, qui par extraordinaire n'était pas encore gelé, les empêcha de se trouver au rendez-vous. Oubacha arriva de l'autre côté du Jaïk sans avoir été inquiété. Il fut ensuite vigoureusement attaqué par les Cosaques de l'Oural et les Khirguises, et perdit beaucoup de monde. Après une marche de deux mois, les hordes épuisées campèrent sur les bords de l'Irguitch, qui se jette dans le lac Aksakal, situé au nord de la mer d'Aral. De là elles eurent à franchir l'horrible désert de Charée-Ousoun, où elles furent en proie à tous les tourments de la soif, et où leurs désastres furent au-dessus de toute expression. Elles parvinrent ainsi au lac Palkaché-Nor, près duquel elles laissèrent encore bien des morts dans une dernière rencontre avec les Khirguises. Oubacha s'ouvrit ensuite un passage à travers le pays des Burates et réussit enfin à atteindre la Chine après

nous semble peu probable. Chereng avait quitté la Chine en proscrit, et il n'est pas à supposer qu'il ait été partisan de l'émigration, malgré l'impatience avec laquelle il supportait le joug de la Russie. Il paraît, au contraire, qu'il n'a pas cessé un moment de protester contre la résolution d'Oubacha.

huit mois de voyage. Chose étrange! le Gouvernement moscovite ne prit aucune mesure énergique pour arrêter les fugitifs dans leur marche et les retenir en Russie. Le général Traubenberg, qui commandait à Orenbourg, fut, il est vrai, envoyé à leur poursuite, mais soit par incapacité ou par tout autre motif, il ne remplit nullement sa mission. C'est ainsi que s'accomplit la plus étonnante émigration des temps modernes; de la sorte, l'empire se vit tout à coup privé d'un peuple pasteur et guerrier, dont les habitudes s'harmonisaient si parfaitement avec les steppes de la mer Caspienne; et la solitude envahit les contrées où tant de milliers de familles s'étaient adonnées pendant une si longue suite d'années à l'éducation d'innombrables troupeaux.

Voici maintenant la reproduction littérale de la partie des mémoires des jésuites, tome 1.^{er}, dans laquelle le père Amiot raconte l'arrivée des Kalmouks en Chine, en date du 8 novembre 1772, Pékin. J'emprunte ce curieux document au manuscrit original du père Amiot ¹.

« La trente-sixième année de Kien-Long, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 1771, tous les Tatars ² qui composent la

1. Ce manuscrit appartient à M. Ternaux Compans, qui a bien voulu mettre à notre disposition toutes les richesses de sa précieuse bibliothèque.

2. Nous voyons encore ici que les Chinois donnent le nom de Tatars aux Mongols; ce qui confirme les idées que nous avons

nation des Torgouthes¹ sont venus à travers mille périls jusques dans les campagnes qu'arrose la rivière d'Ily, demander en grâce qu'on voulût bien les admettre au nombre des vasaux du vaste empire de la Chine. A les en croire, ils ont abandonné, sans retour comme sans regret, les bords stériles du Volga et du Jaik, le long desquels, non loin de l'endroit où ces deux fleuves vont décharger leurs eaux dans celles de la mer Caspienne, les Russes leur avaient permis autrefois de s'établir. Ils les ont abandonnés, disent-ils, *pour venir admirer de plus près la brillante clarté du ciel, et jouir enfin, comme tant d'autres, du bonheur d'avoir désormais pour maître le plus grand prince de l'univers.* Malgré les différents combats qu'ils ont eu à soutenir, ou qu'ils ont été obligés de livrer à ceux dont ils traversaient les terres, et aux dépens desquels il leur fallait nécessairement vivre; malgré les déprédations qu'ils ont souffertes de la part des Tatars vagabonds, qui les ont attaqués et pillés sur la route plus d'une fois; malgré les fatigues immenses qu'ils ont essuyées en traversant l'espace de plus de dix mille lys, dans un pays des plus difficiles à parcourir; malgré la faim, la soif, la misère, et une disette presque générale des choses les plus nécessaires à la vie, auxquelles ils

émises sur la fausse dénomination sous laquelle nous connaissons les populations musulmanes de la Russie méridionale. Nous avons substitué Tatar au mot tartar qui se trouve dans le manuscrit.

1. Les Chinois ont sans doute adopté le nom Torgouth, parce que les Kalmouks fugitifs se composaient en grande partie d'individus de cette tribu. Les Kalmouks restés en Russie se composent presque exclusivement de Derbètes et de Koschootes.

ont été exposés pendant les huit mois qu'a duré leur voyage, ils étaient encore au nombre de cinquante mille familles lorsqu'ils arrivèrent, et ces cinquante mille familles, pour me servir des termes du pays, comptaient, sans erreur sensible, le nombre de trois cents mille bouches. Parmi les Russes qu'ils enlevèrent lors de leur départ, on compte une centaine de soldats, à la tête desquels était un monsieur *Dudin*, *Doudin* ou *Toutim'*, selon la manière dont on prononce ici. Ce nom ne doit pas être inconnu dans nos climats. Il ne ressemble en rien aux noms ordinaires des Russes. Ne serait-ce pas quelque Français dépaycé auquel les Moscovites avaient donné de l'emploi chez eux? Quoi qu'il en soit, si cet officier avait vécu encore au mois d'août dernier, lorsque l'empereur donna audience aux princes Torgouthes, qu'il avait appelés à Gé-Ho, où il prenait le plaisir de la chasse, on l'aurait certainement renvoyé avec honneur en Moscovie. Sa Majesté ne dédaigna pas de s'informer par elle-même de ce fait. Est-il vrai, demanda-t-elle à l'un des chefs de la nation, *est-il vrai qu'avant votre départ vous ayez pillé les possessions des Russes, et leur ayez enlevé un de leurs officiers et environ une centaine de soldats? Nous n'avons fait*, lui répondit le prince Torgouth, *que ce que nous n'avons pas pu nous dispenser de faire dans les circonstances où nous nous trouvions. Pour ce qui est de l'officier russe et de ses cent et quelques soldats, il y a grande apparence qu'ils ont tous péri le long de la route. Je me souviens que dans le partage qu'on en fit, j'en eus huit pour ma part. Je m'informerai de mes*

1. Les documents russes constatent effectivement qu'un capitaine de ce nom, commandant un détachement russe, a été enlevé par les Kalmouks au moment de leur départ.

gens si quelqu'un de ces Russes est encore en vie, et s'il s'en trouve, je les enverrai à Votre Majesté, aussitôt après que je serai de retour à Ily.

« Cette année 1772, la trente-septième du règne de Kien-Long, ceux d'entre les Éleuthes qui s'étaient dispersés ci-devant dans ces vastes régions que l'on appelle du nom général de Tartarie, quelques hordes de Pourouths et le reste de la nation des Torgouthes, sont venus, comme les premiers, se soumettre d'eux-mêmes à un joug qu'on ne cherchait pas à leur imposer. Ils étaient au nombre de trente mille familles, lesquelles, ajoutées aux cinquante mille de l'année précédente, font un total de 480,000 bouches, qui joindront leurs voix à celles des autres sujets de l'empire, pour publier les merveilles d'un des plus glorieux règnes qu'il y ait eu depuis la fondation de la monarchie.

« Un événement si extraordinaire et si peu attendu, arrivé dans des circonstances où l'on célébrait ici avec une pompe digne de toute la majesté de celui qui y donne des lois, la quatre-vingt-sixième année de l'âge de l'impératrice mère, a été regardé par l'empereur comme une marque infailible de la bonté de ce ciel suprême dont il se dit le fils, et dont il se glorifie de n'avoir cessé, depuis qu'il est sur le trône, de recevoir les plus signalés bienfaits : c'est ainsi qu'il l'a fait consigner dans les archives particulières de sa nation, archives qui dans la suite des siècles seront peut-être en contraste sur bien des points avec celles que publieront les historiens chinois, et avec celles encore que quelques nations voisines pourront publier aussi pour constater les mêmes faits. Celles-ci pourront prêter des vues de politique et des manœuvres qui n'ont point eu lieu, tandis que celles-là,

malgré certaines apparences qui pourront rendre probables les intrigues et les négociations, que peut-être on supposera avoir été mises en pratique pour faire réussir un dessein concerté, ne disent cependant que le vrai, qu'on aura quelque peine à croire. Si le témoignage d'un contemporain, d'un témoin pour ainsi dire oculaire, qui est sans préjugé comme sans intérêt, était nécessaire ici pour constater que le fait dont on va parler est au nombre de ceux qui sont vrais dans toutes leurs circonstances, je le donnerais volontiers, sans craindre qu'aucun homme, tant soit peu instruit, pût jamais m'accuser d'erreur ou de partialité. Quoi qu'il en soit, en attendant que l'histoire instruisse la postérité d'un événement qu'il regarde comme un des plus glorieux qui soit arrivé sous son règne, l'empereur en a fait graver sur la pierre le précis et l'époque en quatre sortes de langues, qui sont celles que parlent les différents peuples qui lui sont soumis, c'est-à-dire les Mantchoux, les Mongoux, les Tangouthes et les Chinois. Ce monument lapidaire doit être élevé à Ily sous les yeux mêmes des Torgouthes, pour être à portée d'être vu par tous ceux des différentes nations que je viens de nommer. Ayant eu l'occasion de m'en procurer une copie prise sur l'original même, par un de ceux qui étaient chargés de l'écrire en mantchou, j'ai cru que je pouvais en faire la traduction. On la verrait sans doute avec plaisir, même comme une pièce littéraire, si j'avais pu lui conserver dans notre langue cette noble simplicité, cette énergie et cette précision que l'empereur a su lui donner dans sa langue naturelle. Voici à peu près comment il s'exprime :

Monument de la transmigration des Torgouthes, lesquels, volontairement et de leur plein gré, sont venus en corps de nation se soumettre à l'empire de la Chine.

« Ceux qui, après s'être révoltés, inquiets sur un crime qu'on ne peut pas encore leur faire expier, mais pour lequel ils voient bien qu'ils seront tôt ou tard punis, demandent qu'il leur soit permis de rentrer sous le joug de l'obéissance, sont des hommes qui se soumettent par crainte; ce sont des sujets forcés; ceux qui, maîtres de subir ou de ne pas subir le joug, viennent cependant s'y soumettre volontairement et de leur plein gré, lors même qu'on ne pense point à le leur imposer, sont des hommes qui ne sont soumis que parce qu'ils le veulent bien; ce sont des sujets qui se sont donnés librement à celui qu'ils ont choisi pour les gouverner.

« Tous ceux qui composent aujourd'hui la nation des Torgouthes, sans être effrayés des dangers d'une longue et pénible route, pleins du seul désir de se procurer pour la suite une meilleure manière de vivre et un sort plus heureux, ont abandonné les lieux qu'ils habitaient bien loin au delà de nos frontières, ont parcouru, avec un courage à l'épreuve de tout, l'espace de plus de dix mille lys, et sont venus se ranger d'eux-mêmes au nombre de mes sujets. Leur soumission, à mon égard, n'est point une soumission que la crainte leur ait inspirée, c'est une soumission volontaire et libre s'il en fut jamais.

« Après avoir pacifié les frontières occidentales de mes États, je fis défricher les terres de mon domaine, qui sont aux environs d'Ily, je diminuai le tribut auquel les Mahomé-

tans voisins étaient ci-devant soumis. Je réglai que les Hasaks et les Pourouthes formeraient ensemble les limites extérieures de l'empire de ce côté-là, et seraient gouvernés sur le pied des hordes étrangères. Pour ce qui regarde les peuples de *Antchiyen* et *Badakchan*, comme ils sont encore plus éloignés, je me déterminai à les laisser libres de donner ou de ne pas donner de tribut.

« On n'a point à rougir quand on sait se contenter; on n'a point à craindre quand on sait se désister à propos. Telles sont les dispositions où je me trouve. Dans tous les lieux que le ciel couvre, jusqu'aux derniers recoins qui sont au delà des mers, il y a des hommes qui obéissent sous les noms d'esclaves ou de sujets. Me persuaderai-je qu'ils me sont tous soumis et qu'ils se reconnaissent pour mes vassaux? Loin de moi une prétention si chimérique. Ce que je me persuade et ce qui est exactement vrai, c'est que les Torgouthes, sans que j'y aie contribué en rien de ma part, sont venus en corps de nation se soumettre de leur plein gré, pour vivre désormais sous mes lois. Le ciel, sans doute, leur a inspiré ce dessein; ils n'ont fait que lui obéir en l'exécutant. J'aurais tort de ne pas consigner la mémoire de cet événement dans un monument authentique.

« Les Torgouthes sont une des branches des Éleuthes. Quatre branches différentes formaient autrefois toute la nation des Tchong-Kars¹. Il serait difficile d'expliquer leur commune origine, sur laquelle d'ailleurs on ne sait rien de bien

1. Il y a évidemment ici confusion de nom. Les Soongars ou Tchong-Kars, comme les appellent les Chinois, sont une branche des Éleuthes, et ce sont précisément ceux qui ont joué le rôle puissant qu'on attribue ici aux Éleuthes en général.

certain. Ces quatre branches se séparèrent et firent chacune une nation à part. Celles des Éleuthes, la principale de toutes, se soumit peu à peu les autres, et continua, jusqu'au temps de Kang-Hi, à exercer sur elles la prééminence qu'elle avait usurpée. Tsé-Ouang-Raptan régnait alors sur les Éleuthes, et Aiouki sur les Torgouthes. Ces deux chefs, mécontents l'un de l'autre, eurent des démêlés dont Aiouki, qui était le plus faible, craignit d'être enfin la triste victime. Il forma le projet de se soustraire pour toujours à la domination des Éleuthes¹. Il prit des mesures secrètes pour assurer la fuite qu'il méditait, et se sauva avec tous les siens dans les terres qui sont sous la domination des Russes. Ceux-ci leur permirent de s'établir dans le pays d'Etchil.²

« Cheng-Tsou-Jin-Hoang-Ty, mon aïeul, voulant être instruit des véritables raisons qui avaient porté Aiouki à se dépayser ainsi, lui envoya le mandarin *Toulichen*³ et quel-

1. Cette assertion nous semble totalement erronée. Les Torgouthes arrivèrent en Russie en 1630, et Aiouki ne fut élevé à la dignité de khan qu'en 1675. Ce prince ne put donc pas jouer le rôle qu'on lui attribue ici. La relation de l'ambassade chinoise auprès d'Aiouki, de 1712 à 1715, confirme également en tous points l'inexactitude de la version historique de l'empereur Kien-Long. A cette époque la Chine était un pays presque inconnu pour les Kalmouks, et Aiouki, dans toutes ses conférences avec les ambassadeurs, ne cessait de demander des renseignements en tout genre sur le céleste empire.

2. Partie de la Russie méridionale comprise entre le Volga et le Jaïk; les Tatars donnaient aussi le nom d'*Etchil* au Volga.

3. Ici encore les paroles de l'empereur ne sont nullement d'accord avec la relation de l'ambassade chinoise, dont le mandarin *Toulichen* fut le chef.

ques autres pour l'assurer de sa protection, au cas qu'il voulût revenir dans les lieux qu'il habitait ci-devant. Les Russes, auxquels Toulichen avait ordre de s'adresser pour demander la permission de traverser leur royaume, obtint sans peine de le parcourir. Mais les Russes ne lui ayant donné aucun éclaircissement sur ce qu'il cherchait, il fut trois années et quelques mois à remplir l'objet de sa commission. Ce ne fut qu'après son retour qu'on fut enfin instruit de ce qui regardait Aiouki et les siens.

« Oubacha, qui est aujourd'hui khân des Torgouthes, est arrière-petit-fils d'Aiouki. Les Russes, ne cessant point d'exiger de lui qu'il leur fournit des soldats pour incorporer dans leurs troupes, en dernier lieu lui ayant enlevé son propre fils pour leur servir d'otage, étant outre cela d'une religion différente de la sienne, et ne faisant aucun cas de celle des Lamas dont les Torgouthes font profession, Oubacha et les siens se sont enfin déterminés à secouer un joug qui leur devenait de jour en jour plus insupportable.

« Après avoir délibéré secrètement entre eux, ils conclurent qu'il leur fallait abandonner un séjour où ils avaient tant à souffrir, pour venir vivre plus à l'aise dans des lieux de la domination de la Chine, où l'on fait profession de la religion de Fo.

« Au commencement de la onzième lune de l'année dernière ils se mirent en chemin avec leurs femmes, leurs enfants et tout leur bagage, traversèrent les pays des Hasakes, cotoyèrent le lac Palkaché-Nor et les déserts qui l'avoisinent, et vers la fin de la sixième lune de cette année, après avoir parcouru plus de dix mille lys pendant l'espace de huit mois entiers qu'a duré leur voyage, ils sont enfin arrivés sur les

frontières de Chara-Pen, non loin des bords d'Ily. Je savais déjà que les Torgouthes étaient en marche pour venir se soumettre à moi. La nouvelle m'en fut apportée peu de temps après leur départ d'Etchil. Je fis réflexion dès-lors que Ilétou, général des troupes qui sont à Ily, étant déjà chargé d'autres affaires très-importantes, il était à craindre qu'il ne pût régler celles qui regardaient ces nouvellement soumis avec toute l'attention requise.

« Chouhédé, un des conseillers du général, était à Ouché, chargé de maintenir l'ordre parmi les Mahométans. Comme il se trouvait à portée de donner ses soins aux Torgouthes, je lui ordonnai de se rendre à Ily, pour y travailler de son mieux à les établir solidement.

« Ceux qui croient voir du danger partout, ne manquèrent pas de me faire sur cela leurs représentations. *Parmi ceux qui viennent se soumettre, dirent-ils d'une commune voix, il y a le perfide Chéreng. Ce traître, après avoir trompé Tangalou, le fit tuer misérablement et se réfugia chez les Russes. Qui a trompé, peut tromper encore. Défions-nous; on ne saurait être trop sur ses gardes. Recevoir chez soi celui qui vient de soi-même se soumettre, c'est y recevoir un ennemi.* Sur ces représentations; j'entrai en défiance, et j'ordonnai qu'on fit quelques préparatifs à tout événement. Je réfléchis cependant avec toute la maturité qu'exigeait une affaire de cette importance, et mes réflexions réitérées me convinquirent enfin que ce qu'on voulait me faire craindre, ne pouvait absolument point avoir lieu. Chéreng aurait-il pu lui seul persuader toute une nation? aurait-il pu mettre en mouvement Oubacha et tous les Torgouthes, ses sujets? Quelle apparence que tant d'hommes eussent voulu s'in-

commoder pour suivre un simple particulier, entrer dans ses vues et risquer de périr de faim ou de misère avec lui ? D'ailleurs, les Russes, à la domination desquels ils ont osé se soustraire, sont, ainsi que moi, les maîtres d'un grand royaume. Si les Torgouthes venaient dans le dessein d'insulter les frontières de mes États pour s'y établir de force, peuvent-ils espérer que je les y laisserai tranquilles ? ont-ils pu se persuader que je ne me donnerais aucun mouvement pour les en chasser ? et s'ils sont repoussés, où peuvent-ils se retirer ? Oseraient-ils se flatter que les Russes, qu'ils n'ont payés que d'ingratitude, en les abandonnant comme ils ont fait, voudront bien les recevoir encore chez eux impunément, et les laisser se remettre en possession des mêmes lieux qu'ils leur avaient cédés autrefois ? Si dans leur transmigration les Torgouthes avaient eu un autre dessein que celui de venir se soumettre sincèrement à moi, ils se trouveraient sans appui des deux côtés ; ils seraient entre deux feux. De dix raisons pour ou contre, il y en a neuf qui persuadent que leur démarche n'a rien de défiant : parmi ces dix raisons y en eût-il une qui pût faire conjecturer qu'ils ont quelques vues secrètes ? A la bonne heure ; l'avenir nous les dévoilera, et j'agirai alors conformément aux circonstances. Ce qui était à venir quand je faisais ces réflexions, est enfin arrivé. Il a prouvé la justesse de mon raisonnement ; il a exactement vérifié ce que j'avais prévu.

« Cependant je ne négligeai aucune des précautions qui me parurent nécessaires. J'ordonnai à Choubédé de faire élever des fortins et des redoutes dans les lieux les plus importants, et de faire garder exactement tous les passages. Je lui enjoignis de travailler lui-même à se procurer toutes

les provisions nécessaires en tout genre, dans le dedans, tandis que les personnes capables, qu'il aurait soin d'employer avec choix, disposeraient tout pour assurer la tranquillité du dehors.

« Les Torgouthes arrivèrent; et en arrivant ils trouvèrent où se loger, de quoi se nourrir, et toutes les commodités qu'ils eussent pu trouver chacun dans son habitation propre. Ce n'est pas tout : les principaux d'entre eux qui devaient venir personnellement me rendre hommage, furent défrayés et conduits avec honneur par la route des postes impériales jusqu'au lieu où j'étais alors. Je les vis, je leur parlai; je voulus bien qu'ils eussent le plaisir de la chasse avec moi; et après que le nombre des jours destinés à cet exercice eut été rempli, ils se rendirent à ma suite jusqu'à Gé-Ho. Là je leur donnai le festin de cérémonie, je leur fis les dons ordinaires avec la même pompe et le même appareil que j'ai coutume d'employer lorsque je traite solennellement Tchering et les principaux des Tourbeths (*Derbètes des Russes*), dont il est le chef.

« C'est à Gé-Ho, c'est dans ces lieux charmants où Kang-Hi, mon aïeul, se fit une demeure dans laquelle il put se retirer pendant la saison du grand chaud, en même temps qu'il se mettait à portée de pouvoir veiller avec plus de soin au bonheur des peuples qui sont au delà des frontières occidentales de l'empire; c'est, dis-je, dans ces lieux aimables, qu'après avoir conquis tout le pays des Éleuthes, je reçus les sincères hommages de Tchering et de ses Tourbeths, les seuls d'entre les Éleuthes qui me fussent restés fidèles. Il ne faut pas remonter une suite d'années bien longue pour toucher au terme de cette époque; le souvenir en est encore tout récent.

« Qui l'eût dit ! Lorsque j'avais le moins lieu de m'y attendre, lorsque je n'y pensais même pas, celle d'entre les branches des Éleuthes qui la première s'était séparée du tronc, les Torgouthes, qui s'étaient volontairement expatriés pour aller vivre sous une domination étrangère et lointaine, ces mêmes Torgouthes sont venus d'eux-mêmes se soumettre à moi de leur plein gré, et il arrive que c'est encore à Gé-Ho, non loin du lieu vénérable où reposent les cendres de mon aïeul, que j'ai l'occasion que je n'ai point cherchée, de les admettre solennellement au nombre de mes sujets.

« C'est bien à présent que l'on peut dire, sans craindre d'exagérer le vrai, que toute la nation des Mongoux est soumise à notre grande dynastie de Tay-Tsing ; puisque c'est d'elle, en effet, que toutes les hordes qui la composent reçoivent aujourd'hui des lois. Mon auguste aïeul l'avait ainsi conjecturé. Il avait prévu que cela arriverait un jour : de quelle joie n'a-t-il pas dû être pénétré en apprenant que ce jour était enfin arrivé !

« C'est sous le règne de ma petite personne que les conjectures de ce grand prince se réalisent, que ce qu'il avait prévu obtient son entier accomplissement. Quelles marques pourrais-je lui donner d'une reconnaissance proportionnée à ce que je lui dois ! Quel profond hommage, quels respectueux sentiments pourront m'acquitter envers le ciel de la protection constante dont il daigne m'honorer ! Je tremble, ou de n'avoir pas assez avant dans mon cœur celles de mes obligations qui en devraient remplir toute l'étendue, ou de n'être pas assez attentif à les remplir en entier. Après tout, je n'ai garde d'attribuer à ma vertu et à mes mérites la soumission volontaire, ainsi que l'arrivée des Torgouthes

dans mes États. Je tâcherai de me conduire à cet égard du mieux qu'il me sera possible. Les Torgouthes étaient à peine arrivés, que les représentations recommencèrent. *Ces peuples, me dit-on, sont des rebelles qui se sont soustraits à la domination des Russes; il ne nous est pas permis de les accueillir. Il est à craindre que la réception que nous leur ferions, si elle était favorable, n'occasionnât des animosités et quelques troubles sur nos frontières. Que cela ne vous inquiète pas, répondis-je. Chéreng était autrefois mon sujet, il se révolta et alla se réfugier chez les Russes, et ceux-ci le reçurent chez eux. Plus d'une fois je leur demandai de me le livrer; ils n'en ont rien fait. Maintenant, reconnaissant sa faute, Chéreng vient se livrer de lui-même. Ce que je dis ici, je l'ai déjà dit aux Russes dans le plus grand détail, et je les ai réduits à ne pouvoir me répondre.*

«Quoi donc! pour des égards auxquels même je n'étais pas tenu, j'aurais pu me résoudre à laisser périr tant de milliers d'hommes qui étaient déjà arrivés dans le voisinage de nos frontières, presque à demi morts de misère et de faim! *Mais, dit-on, ils ont pillé le long de la route; ils ont enlevé provisions et bestiaux. Soit, comment auraient-ils pu conserver leurs jours, s'ils ne s'étaient ainsi conduits? qui leur eût fourni de quoi soutenir leur vie? Veillez si bien, dit un ancien proverbe chinois, que vous ne puissiez jamais être surpris: gardez avec tant de soin, qu'une entière sécurité règne même dans vos déserts.*

«Pour ce qui est du pays d'Ily, où je leur ai permis de venir fixer leur séjour, quoique tout récemment j'y aie fait bâtir une ville, ce lieu n'est point encore assez fort pour pouvoir, de ce côté-là, tenir en respect les frontières, pour

empêcher que les brigands ne puissent encore les insulter. Ceux qui l'habitent ne sont occupés qu'à labourer la terre et à nourrir des bestiaux. Comment pourraient-ils veiller eux-mêmes? comment pourraient-ils mettre en sûreté ces déserts? Le général Iletou, instruit de l'arrivée prochaine des Torgouthes, ne manqua pas de m'en avertir. Si, par la crainte d'un avenir incertain, ou par des considérations déplacées dans les circonstances, je m'étais déterminé à faire garder soigneusement les limites pour en défendre le passage aux Torgouthes; qu'aurais-je avancé par-là? Réduits au désespoir, ne se seraient-ils pas portés jusqu'aux derniers excès? On traiterait d'inhumain, et ce serait à juste titre, un homme ordinaire, un simple particulier, qui verrait, sans se mettre en peine de les secourir, des étrangers venus de loin, épuisés de fatigues, accablés de misère et prêts à rendre le dernier soupir; et l'on voudrait qu'un grand prince, dont le premier devoir est de tâcher d'imiter le ciel dans la manière dont il faut gouverner les hommes, eût laissé périr, faute de secours, une nation entière qui implorait sa clémence? Loin de nous une manière de penser si vile; plus loin encore une conduite qui serait en conformité! Non, nous n'adopterons jamais des sentiments si durs! Les Torgouthes sont venus, je les ai reçus; ils manquaient des choses même les plus nécessaires à la vie; je les ai pourvus de tout abondamment; je fis ouvrir mes greniers et mes coffres, mes étables et mes haras. Je fis puiser dans les uns de quoi fournir à leurs besoins présents; je voulus qu'ils trouvassent dans les autres de quoi se procurer par eux-mêmes des secours pour l'avenir. Je confiai le soin de cette importante affaire à ceux de mes grands dont je connaissais déjà le

désintéressement et les lumières. J'espère que tout se fera, comme je le souhaite, avec une entière satisfaction de la part des Torgouthes. Il est inutile que j'en dise ici davantage. Je n'ai prétendu donner qu'un précis de ce qui est arrivé.»¹

1. L'empereur met en note ce qui suit : «La nation des Torgouthes arriva à Ily toute délabrée, n'ayant ni de quoi vivre ni de quoi se vêtir. Je l'avais prévu, et j'avais ordonné à Chouhidé et aux autres de faire en tout genre les provisions nécessaires, pour pouvoir les secourir promptement. C'est ce qui s'est exécuté. On a fait la division des terres, et on en a assigné à chaque famille une portion suffisante pour pouvoir servir à son entretien, soit en la cultivant, soit en y nourrissant des bestiaux. On a donné à chaque particulier des étoffes pour s'habiller, des grains pour se nourrir pendant l'espace d'une année, des ustensiles pour le ménage et autres choses nécessaires, et outre cela plusieurs onces d'argent pour se pourvoir de ce qu'on aurait pu avoir oublié. On a désigné des lieux particuliers fertiles en pâturages, et on leur a donné des bœufs, moutons, etc., pour qu'ils puissent dans la suite travailler par eux-mêmes à leur entretien et à leur bien-être.»

CHAPITRE IV.

Administration des Kalmouks après l'émigration d'Oubacha. — Rétablissement de la dignité de vice-khân sous le règne de l'empereur Paul. — Assujettissement complet des Kalmouks et destruction de toute souveraineté nationale. — Mécontentement des hordes. — Nouvelles émigrations. — Colère de l'empereur Paul. — Supercherie d'un drogman. — Comité d'administration des Kalmouks. — Son organisation actuelle. — Division des hordes kalmoukes, leurs campements d'hiver et d'été. — Limites de la Kalmoukie russe. — Notice sur des tribus turcomanes et tatares fixées dans les gouvernements d'Astrakhan et du Caucase. — Kalmouks chrétiens, organisation civile et militaire. — Marches des émigrations annuelles. — Importance des roseaux dans les steppes de la mer Caspienne. — Population kalmouke, obstacles à son développement. — Élevage du bétail. — Exportation des chevaux. — Fâcheuse mesure prise par le gouvernement russe. — Tentatives d'agriculture chez le prince Tumène, fabrication de vins de Champagne. — Difficultés d'une colonisation permanente. — Division sociale de la population. — Caractères extérieurs de la race mongole. — Costume, mœurs, usage, nourriture et habitations. — Préparation du thé. — Hivernage sous la tente. — État de l'instruction chez les Kalmouks.

Après le départ d'Oubacha, les Kalmouks qui étaient restés en Russie, furent privés de leur juridiction particulière, et pendant plus de trente ans n'eurent plus ni khân ni vice-khân. Ce ne fut qu'en 1802 que l'empereur Paul, cédant à un inexplicable caprice, jugea à propos de rétablir la dignité de vice-khân et d'en investir le prince Tchoutchei, Kalmouk influent de la race des Derbètes. L'administration des hordes, qui relevait depuis 1771 du gouverneur d'Astrakhan, fut de nouveau rendue indépendante, et les pristofs russes, limités dans leurs fonctions, ne purent plus autant abuser de leur pouvoir. Mais à la mort de Tchoutchei,

les Kalmouks redevinrent justiciables des lois et des tribunaux russes; ils perdirent irrévocablement tous leurs privilèges, et la souveraineté des khâns, comme celle des vice-khâns, disparut pour toujours.

La soumission complète des Kalmouks ne s'effectua cependant pas sans quelques difficultés. Le mécontentement régnait au plus haut degré parmi la nation, mais toutes les tentatives de révolte restèrent sans résultat; cernées de tous côtés par des lignes de Cosaques, les tribus furent forcées d'accepter dans toute son extension la domination moscovite. Le seul fait remarquable qui signala les derniers moments de la résistance des Kalmouks, fut une émigration partielle chez les Cosaques. Cette insubordination excita au plus haut degré la colère du czar; Sa Majesté dépêcha à Astrakhan un courrier extraordinaire avec l'ordre de faire arrêter le grand-prêtre et le principal chef des hordes, et de les envoyer à Saint-Pétersbourg. Avant de quitter Astrakhan, ces deux Kalmouks prirent à leur service, en qualité d'interprète, un certain Maximof, qu'ils chargèrent de défendre leur cause devant l'empereur.

Mais lorsque les deux captifs arrivèrent à Saint-Pétersbourg, le capricieux emportement de l'empereur Paul s'était entièrement calmé; ils furent parfaitement accueillis, et au lieu d'être châtiés, ils s'en retournèrent dans leurs steppes revêtus d'une nouvelle dignité russe. Au moment de leur départ, ils prirent

publiquement congé du czar. Cette dernière audience fut admirablement exploitée par l'interprète chargé de transmettre leurs remerciements à Sa Majesté. En homme habile et certain de ne pas être contredit, celui-ci fit croire à Paul que les Kalmouks priaient avec instance Sa Majesté impériale de lui accorder également un grade à lui-même pour le récompenser de ses bons services. Le czar fut dupe de la supercherie, et Maximof quitta la cour avec le titre de major. Cet homme vivait encore à Astrakhan lors de notre passage dans cette ville; il ne craint pas de raconter lui-même le succès de sa ruse.

Quoique entièrement soumis aux lois russes, les Kalmouks ont néanmoins un comité d'administration qui s'occupe exclusivement de leurs affaires. Ce comité, qui réside à Astrakhan, se compose d'un président, de deux juges russes et de deux députés kalmouks. Il est inutile de dire que ces derniers ne sont là que pour la forme et qu'ils n'ont aucune espèce d'influence dans les décisions du conseil. Le président du comité est ce que les Russes appellent le curateur général des Kalmouks. En 1840, M. Fadiew, dont la loyauté et l'intégrité égalent la haute capacité, occupait ce poste depuis plusieurs années, et les tribus devaient à sa sage administration un état de tranquillité dont elles n'avaient pas joui depuis bien longtemps.

A chaque campement est en outre attaché un surintendant russe nommé pristof, ayant à sa disposition

quelques Cosaques. Tous les différends et procès sérieux se jugent d'après les codes de l'empire, mais les délits sont extrêmement rares, grâce au caractère pacifique des Kalmouks et à l'intervention de leurs chefs.

Les hordes kalmoukes se divisent en deux grandes catégories. Les unes appartiennent à des princes et les autres à la couronne; mais toutes sont justiciables des mêmes lois et des mêmes tribunaux. Les premières paient un impôt de 25 roubles à leurs princes, qui ont le droit de prendre parmi elles tous les gens nécessaires à leur service domestique; et sont chargés de maintenir la police et l'ordre dans leur campement. Chaque prince a sous ses ordres plusieurs sous-chefs appelés *zaizans*, auxquels est confiée la police immédiate de 100 à 150 tentes. La dignité des *zaizans* est à peu près héréditaire. Celui qui en est investi jouit du rang de prince, mais il ne partage pas son titre avec les autres membres de sa famille. Les *zaizans* ont droit à 2 roubles d'imposition par *kibitka* ou tente du ressort de leur administration.

Les hordes de la couronne sont plus directement sous la surveillance russe. Elles ne payaient aucun impôt dans le principe et se trouvaient astreintes à un service militaire analogue à celui des Cosaques. Mais depuis 1836 elles en sont exemptes et paient simplement 25 roubles d'imposition par famille. Les hordes princières fournissaient également autrefois des soldats pour les cordons des frontières. Ce mode d'or-

ganisation fut changé en 1825 : dès lors les Kalmouks, libres de tout service militaire, durent payer par tente 25 roubles à leurs princes et 2.50 à la couronne.

Outre les deux grandes divisions que nous venons d'indiquer, les Kalmouks se partagent encore en différents *oulousses* ou hordes appartenant à divers princes. Chaque *oulousse* a son campement d'été et d'hiver déterminé.

Depuis le départ d'Oubacha, le territoire des Kalmouks a été considérablement réduit; il n'embrasse plus qu'une faible étendue de pays sur la rive gauche du Volga, et les Khirguises de la horde intérieure occupent aujourd'hui les steppes compris entre le Volga et l'Oural. Les limites actuelles de la Kalmoukie européenne sont au nord et à l'est, en partie le Volga jusqu'au 48° de latitude, et en partie une ligne tracée parallèlement au fleuve, à une distance de 60 à 70 kilomètres, allant aboutir aux embouchures du Volga, et enfin la mer Caspienne jusqu'à la Kouma. Au midi, la contrée est bornée par la Kouma et par une ligne qui, partant de cette rivière au-dessous de Vladimirofka, se rattache à la partie supérieure du cours de la Kougoultscha. L'Égorlik et une ligne passant par les sources des différentes rivières qui vont se jeter dans le Don, forment les frontières à l'ouest.

Toute la partie des steppes comprise entre le Volga, les frontières du gouvernement de Saratof et du pays des Cosaques du Don et le 46° de latitude, forme les campements d'été des *oulousses* suivants :

Karakousofsky,	{	au prince Otschir Kapschukof.
landikofsky,		
Grand Derbèt,		
Petit Derbèt,	{	au prince Tondoudof.
Ikytsokourofsky,		

Ce dernier oulousse est actuellement sans propriétaire; son prince étant mort sans laisser d'enfants, l'on ne sait encore à qui appartiendra son héritage.

Tout ce territoire renferme environ 4,105,424 hectares de terre. En 1838 le prince Tondoudof en détacha 40,000 hectares pour les offrir en don aux Cosaques. La couronne récompensa son acte de générosité, en lui accordant le rang de capitaine. A cette occasion il donna à Astrakhan un bal splendide, qui lui coûta plus de 15,000 roubles. Nous avons eu occasion de le voir dans cette dernière ville, aux soirées du général gouverneur; il y faisait une bien pauvre figure; il est cependant le plus riche de tous les princes kalmouks, car il possède 4500 tentes, et ses revenus s'élèvent, dit-on, à plus de 200,000 roubles.

La partie n.^o II ¹, qui s'étend entre Gratchefkaia et Kapanofskaia le long de la rive gauche du Volga, en s'avancant à 60 kilomètres au delà du fleuve, est destinée au campement annuel de tous les oulousses, à l'exception de celui de Kachaoutofsky. Elle contient 472,406 hectares.

1. Voyez la carte qui fait partie du voyage.

La partie n.^o III, qui longe également la rive gauche du Volga, au midi de la précédente, forme le campement d'été des oulousses Kachaoutofsky : 337,991 hectares.

Ce dernier oulousse appartient au prince Tumène, dont il a déjà été question, et qui nous a si magnifiquement donné l'hospitalité dans sa résidence du Volga.

La partie IV, située entre Kosukunskaja et Astrakhan, est assignée au campement d'hiver de ce chef : 689,374 hectares. Le prince Tumène possède ainsi en somme plus d'un million de hectares.

La partie V, qui s'étend le long de la mer Caspienne jusqu'aux rives de la Kouma, et à l'ouest jusqu'aux sources du Manitch, constitue les campements d'hiver des oulousses landikofsky, Bahatzakourofsky et Ierkintefsky : 1,432,600 hectares. Ce sont ces deux derniers oulousses qui appartiennent à la couronne. Ils formèrent autrefois le patrimoine d'un prince appelé Dotbey, qui se fit chrétien, et se retira en Russie après avoir cédé tous ses droits à l'empereur Paul.

La partie VI, qui, sur une largeur de 70 à 80 kilomètres, va du nord au midi, depuis Krasna Koponou jusqu'à la Kouma, est le camp d'hiver des oulousses Ikitsokourofsky et Karakousofsky : 784,371 hectares.

La partie VII, occupant les deux rives du Manitch depuis Oulon Houdouk jusqu'au Kalaous, forme le campement d'hiver de l'oulousse petit Derbèt : 1,637,258.00 hectares.

Enfin, la partie VIII, qui s'étend sur la rive gauche du Manitch, entre le Kalaous et Elgorlik, et au midi jusqu'à la Kougoultcha, sert à la fois de campement d'hiver et d'été à l'oulousse grand Derbèt : 872,304.00 hectares.

Au total, les Kalmouks occupent 10,297,587 hectares de terre, dont 8,599,415 dans le gouvernement d'As-trakhan, et 1,598,172 dans celui du Caucase. Ces chiffres, qui ne sauraient être mathématiquement exacts, sont le résultat de mes propres observations, et des assertions des Kalmouks, comparées à quelques travaux d'arpentage exécutés par ordre du comité d'administration.

Outre les Kalmouks, seuls propriétaires légitimes du sol, d'autres peuples nomades viennent encore s'établir dans les steppes dont nous venons d'indiquer les différentes divisions. Tels sont les Turcomans, appelés par les Russes *Trouchmènes*. Cette peuplade a ses terres dans le gouvernement du Caucase, entre la Kouma et le Térék; mais comme l'innombrable quantité de mouchérons qui envahit les contrées pendant l'été, les rend alors presque inhabitables pour les chameaux et les bestiaux, les Turcomans passent de leur propre autorité la Kouma, en société de quelque hordes nogaïes placées dans les mêmes conditions, vont camper au milieu des Kalmouks, et occupent pendant toute la belle saison une grande partie des steppes, comprise entre la Kouma et le Manitch : cet envahissement

a fréquemment soulevé de vives réclamations de la part des Kalmouks; plus d'une fois les autorités supérieures ont dû intervenir pour rétablir la bonne harmonie entre les deux peuples. Mais comme il faut absolument allouer un campement d'été aux Turcomans, le gouvernement est assez embarrassé pour trancher le nœud gordien. Pendant notre séjour à Astrakhan on finit cependant par prendre une décision. Il fut arrêté que l'on enlèverait aux Kalmouks une partie du territoire qu'ils possèdent le long du Kalaous, et dont ils ne tirent aucun parti, pour l'octroyer en pleine et entière propriété aux Turcomans: ce campement étant entièrement isolé, il fut en outre convenu qu'on concéderait à ces derniers une route de six kilomètres de largeur, destinée au passage de leurs troupeaux. Rien n'est plus propre à donner une idée de la nature de ces arides contrées, que ce projet d'une route traversant une étendue de plus de soixante lieues, sur une largeur de six kilomètres.

Les Turcomans sont arrivés en Russie à la suite des Kalmouks, dont ils paraissent avoir été primitivement les esclaves. Ils sont aujourd'hui considérablement mélangés de Nogais, et comme eux, ils professent la religion mahométane. Ils comptent 3838 tentes. Toutes leurs charges consistent dans l'obligation de transporter les céréales destinées à l'armée du Caucase. Ils vont faire leurs chargements à Koumskaia, où viennent débarquer les bâtiments arrivant d'Astra-

khan, et de là ils se rendent au Térék, et souvent jusqu'à Tiflis en Géorgie. Ce service est regardé par eux comme très-onéreux, car depuis longtemps ils demandent à payer leurs impôts en argent. Ces transports se font avec des voitures à deux roues d'un grand diamètre, traînées par des bœufs, les chevaux et les chameaux n'étant presque jamais employés. Les Turcomans ont conservé les bonnes habitudes de leur mère-patrie; c'est le peuple le plus pillard des steppes et le seul dont il faille réellement se défier. Avant la fin de l'été, vers les derniers jours d'août, les Turcomans commencent déjà à se retirer de l'autre côté de la Kouma, dans le gouvernement du Caucase.

Une horde tatare, du nom de Sirtof, campe également sur les terres des Kalmouks, à cent kilomètres d'Astrakhan, sur la route de Kisliar. Elle ne compte que 112 tentes, et comme les terres qu'elle accapare ne sont d'aucune importance, on ne songe pas à lui en disputer la jouissance.

Viennent, enfin, cinq cents familles de Kalmouks, improprement appelés chrétiens, qui occupent les deux rives de la Kouma, entre Vladimirofka et la mer Caspienne. Des missionnaires russes avaient essayé de les convertir vers la fin du dernier siècle, mais ces tentatives de prosélytisme, basées sur la force, n'eurent aucun résultat, et ne produisirent que des révoltes. Depuis lors ces Kalmouks, dont quelques-uns s'étaient laissés imposer le baptême, furent ap-

pelés chrétiens, principalement pour les distinguer de ceux qui ne sont pas comme eux astreints au service militaire. Ils sont en grande partie employés à la garde des salines, et appartiennent en qualité de cosaques au régiment de Mosdok. Lorsqu'ils sont en activité, le gouvernement pourvoit à leur nourriture et à celle de leurs chevaux. Mais ils n'en paient pas moins par tête de bétail des impôts dont le produit est versé dans la caisse de leur régiment. Ces Kalmouks n'ayant point de campement à eux, sollicitent depuis longtemps la propriété d'un territoire. Le gouvernement a voulu leur faire une concession dans les environs de Staupopol, chef-lieu du gouvernement caucase, mais ils l'ont refusée par crainte des incursions des Circassiens. Ces prétendus chrétiens sont avec les Turcomans les gens les plus redoutables du steppe. Leurs attaques ne sont nullement à craindre pendant le jour; mais la nuit, il faut tenir l'œil bien ouvert sur ses chameaux et ses chevaux; car au milieu de ces déserts, voler à un voyageur ses moyens de transport, c'est presque lui enlever la vie.

Comme il est facile d'en juger d'après les renseignements que nous venons de donner sur l'occupation des steppes de la mer Caspienne, les hordes kalmoukes ont leurs campements d'été situés dans les parties les plus septentrionales de la contrée; et de fait, c'est là que les pâturages sont les plus riches, et que les troupeaux ont le moins à souffrir des insectes et des

mouchérons pendant les chaleurs. Aussi l'émigration vers le nord est-elle presque générale; quelques familles seulement, réduites à la misère et manquant de bétail, restent dans leur campement d'hiver. Elles tâchent alors de se rapprocher des stations de poste et des lieux habités, afin d'y trouver du travail. Au commencement de la mauvaise saison, les hordes reviennent vers le midi, sur le littoral de la mer Caspienne et les rives de la Kouma, où elles s'établissent au milieu d'innombrables roseaux, qui leur fournissent des moyens de chauffage et servent à la nourriture de leurs bestiaux.¹

1. Dans toutes ces contrées dépourvues de forêts, les roseaux ont une immense importance, et la nature les a libéralement distribués le long de toutes les rivières des steppes et dans tous les nombreux bas-fonds qui bordent la mer Caspienne. Les habitants du gouvernement d'Astrakhan en font l'objet d'une exploitation tout à fait régulière. Ils s'en servent non-seulement pour leur chauffage, mais encore pour leurs toitures, ainsi que pour couvrir les chariots et les traîneaux chargés de sel ou de poissons, qu'ils expédient dans l'intérieur de l'empire. C'est au printemps, avant la crue des eaux causée par la fonte des neiges, que les roseaux commencent à pousser. Leur tige, de l'épaisseur d'un doigt, s'élève bientôt à quatre mètres de hauteur. Aussi ceux qui bordent les rives du Volga ne sont-ils jamais entièrement submergés même au plus fort des inondations. A l'entrée de l'hiver on fait ses provisions de roseaux, et l'on a ordinairement soin de brûler sur pied ceux qui restent, afin que les tiges mortes n'empêchent pas les jets de l'année suivante de se développer.

Au printemps, le départ des hordes de la Kouma s'accomplit avec un cérémonial qui ne manque pas d'intérêt. Jamais les chefs kalmouks ne se mettent en route, sans avoir fait préalablement une offrande au Bourkhan ou dieu du fleuve, en reconnaissance de la protection qu'il a accordée à leurs campements pendant l'hiver. A cet effet, ils se rendent en grande pompe sur les rives de la Kouma, suivis de leurs familles et d'un long cortège de prêtres, et jettent dans les eaux du fleuve plusieurs pièces de monnaie d'argent, en se recommandant à lui pour l'avenir.

D'après les documents officiels qui m'ont été communiqués, la population kalmouke ne paraîtrait pas dépasser 15,000 familles. Toutefois il est impossible d'obtenir une statistique scrupuleusement exacte; car les princes, chargés eux-mêmes de payer à la couronne les impositions qui lui sont dues, sont naturellement intéressés à déclarer le plus petit nombre possible de familles. Aussi divers renseignements me portent-ils à croire que le chiffre des tentes n'est guère au-dessous de 20,000. Du reste, il paraît bien prouvé que la population kalmouke est restée complètement stationnaire depuis soixante ans; ce manque d'accroissement provient essentiellement des ravages qu'exercent les maladies, telles que la gale et la petite vérole.

Les Kalmouks, tous nomades, se livrent exclusivement à l'éducation des bestiaux : cette branche

d'économie rurale constitue leur seule et unique richesse, les travaux agricoles leur étant complètement inconnus. Ils élèvent des chameaux, des bœufs, des moutons et principalement des chevaux. La race de ces derniers est excellente : ils sont petits de taille, mais forts, nerveux et infatigables à la course. Il m'est arrivé souvent de franchir dix-huit et même vingt-cinq lieues avec un cheval kalmouk, sans quitter un instant la selle. Aussi le gouvernement russe fait-il faire une grande partie de ses remontes de cavalerie dans les steppes de la mer Caspienne. Un bon cheval se vend, terme moyen, 80 à 100 roubles. Il y a quelques années encore, les Kalmouks envoyaient leurs chevaux jusqu'aux grandes foires de la Pologne. Ils payaient alors 1.75 rouble par bête vendue; mais en 1828 on éleva les droits d'entrée à 5.25 roubles pour tout cheval arrivant à la foire, mesure fâcheuse qui anéantit immédiatement toutes les relations commerciales avec la Pologne. Depuis lors l'élève des chevaux perdit prodigieusement de son importance dans les steppes de la mer Caspienne. Plus tard le gouvernement revint à l'ancienne taxe; mais le mal était fait, et les Kalmouks ne reparurent plus sur leurs anciens marchés.

Il est impossible de connaître, même d'une manière approximative, le chiffre des troupeaux appartenant aux tribus, car les Kalmouks, essentiellement superstitieux, n'avouent jamais le nombre de leurs bestiaux.

D'après différents renseignements que j'ai recueillis à Astrakhan et chez les surveillants des hordes, on peut estimer que les Kalmouks possèdent généralement de 250 à 300,000 chevaux, environ 60,000 chameaux, 180,000 vaches et près d'un million de moutons.

Parmi les Kalmouks, le prince Tumène est le seul qui s'occupe d'agriculture, et ses essais ont été on ne peut plus favorisés par le sol des domaines qu'il possède sur la rive gauche du Volga. Ses productions consistent en céréales, en raisins et en toutes sortes de fruits. Il est allé jusqu'à vouloir faire du vin de Champagne; mais sa tentative a été peu heureuse; lorsque nous passâmes chez lui, il me supplia instamment de lui envoyer un bon traité de fabrication, pour qu'il pût recommencer ses opérations sur de nouvelles bases.

Le prince Tondoudof cherche aussi à suivre l'exemple de Tumène: il vient de fixer sur ses steppes un vaste emplacement destiné à l'établissement d'une partie de ses Kalmouks; mais je doute fort que ses désirs puissent jamais se réaliser. Il possède déjà depuis grand nombre d'années une assez jolie habitation; néanmoins il n'a pas encore pu se résoudre à abandonner sa tente, tellement la vie nomade est devenue une nécessité pour ces peuples. Du reste, la nature du sol lui-même forme le plus puissant obstacle à la création d'une colonisation permanente. Nous avons parcouru presque en tous sens les steppes des Kalmouks, et partout nous n'avons rencontré

qu'un sol argileux, sablonneux ou salé, généralement impropre à l'agriculture. Là où se trouvent des pâturages, l'herbe est si courte et si rare, que le sol rappelle tout à fait l'aspect qu'offrent les steppes de la mer Noire, lorsque, après les incendies de l'hiver, le gazon recommence à pousser. Aussi les Kalmouks sont-ils continuellement en marche, afin de pouvoir suffire à la nourriture de leur bétail; il est rare qu'ils séjournent plus d'un mois ou six semaines dans une même localité. Mais l'obstacle le plus sérieux à tout développement agricole est l'absence d'eau douce. Les rares ruisseaux qui traversent les steppes sont à sec durant la plus grande partie de l'année, et les étés se passent ordinairement sans pluie. D'un autre côté, les froids sont aussi intolérables que les chaleurs. Pendant quatre mois le thermomètre se soutient presque toujours à 28 degrés Réaumur à l'ombre, et très-souvent même il monte jusqu'à 32 degrés; puis, durant les froids, il descend jusqu'à 28 degrés au-dessous de zéro. Il y a ainsi entre l'hiver et l'été une différence de près de 60 degrés. Que l'on ajoute à ces changements de température la configuration d'un pays entièrement plat, exposé sans aucun abri à toute la violence des vents du nord et de l'est, et l'on comprendra facilement le peu de ressources que doit y trouver l'agriculture proprement dite¹. La vie

1. Voyez, pour plus d'amples détails, la partie scientifique du troisième volume.

nomade nous semble donc une nécessité pour les Kalmouks; et en attendant que la civilisation, en se développant chez eux, leur fasse sentir le besoin de se fixer, il faut les laisser errer en toute liberté dans leurs steppes. D'ailleurs, en s'occupant exclusivement de bétail, ils rendent bien plus de services à la Russie, que s'ils se livraient à des travaux de culture, nécessairement ingrats et improductifs. Au milieu de ces immenses plaines il existe sans doute, comme dans les autres déserts, de nombreuses oasis; et dans les régions septentrionales les exploitations agricoles ne se feraient pas sans quelque succès. Mais ces terrains favorisés sont tous situés dans des pays perdus, où les cultivateurs qui s'y établiraient n'auraient aucun débouché pour leurs produits. En dépit de tous ces obstacles, le gouvernement russe ne cherche pas moins à coloniser les Kalmouks; chez eux, comme partout ailleurs, il tend de tout son pouvoir à mettre en pratique son système d'unité et d'uniformité. Néanmoins ses efforts n'ont eu jusqu'à présent aucun résultat : les hordes sont peut-être aujourd'hui plus attachées que jamais à leur existence vagabonde; elles y trouvent du moins une compensation aux privilèges et à l'indépendance dont on les a privées.

Chez les Kalmouks, comme chez la plupart des autres peuples, la nation est partagée en trois ordres : la noblesse, le clergé et le tiers état; ceux qui font partie de l'aristocratie, prennent le titre d'os blancs,

tandis que les gens du peuple s'appellent les os noirs. Les prêtres appartiennent indifféremment à l'une ou à l'autre de ces deux castes; mais ceux qui sortent des rangs du peuple, effacent difficilement la tache de leur origine. Les préjugés nobiliaires sont cependant bien moins enracinés aujourd'hui qu'autrefois; conséquence naturelle de la destruction du pouvoir des khâns et de celui des princes, et de la soumission complète des hordes aux lois et à l'administration de l'empire. Aussi la relation de Bergmann est-elle devenue de nos jours entièrement inexacte, et ne peut-elle servir qu'à donner de fausses idées sur la constitution des Kalmouks.

Parmi les races asiatiques, il n'en existe aucune dont les traits soient aussi bien caractérisés que ceux des Mongols. Peindre un individu, c'est peindre en même temps la nation tout entière. En 1815, le célèbre peintre Isabey, après avoir vu un grand nombre de Kalmouks, observa entre eux une ressemblance tellement frappante, qu'ayant à reproduire les traits du prince Tumène, et remarquant chez son modèle une vive impatience aux dernières séances, il le pria de se faire remplacer par un de ses serviteurs. Il acheva de la sorte le portrait, qui se trouva on ne peut plus ressemblant, comme j'ai été à même d'en juger moi-même. Les Kalmouks ont tous, les yeux obliques et peu ouverts, les sourcils noirs et peu garnis, le nez fortement écrasé vers le front, les pom-

mettes saillantes, la barbe rare, les moustaches minces et la peau d'un jaune brunâtre. Les lèvres des hommes sont grosses et charnues; mais les femmes, et surtout celles d'un rang élevé, ont la bouche en cœur d'une beauté peu ordinaire. Tous les individus ont les oreilles énormes, fortement détachées de la tête, et on ne voit parmi eux que des cheveux noirs. Les Kalmouks sont généralement petits, mais sveltes et dégagés. On en rencontre fort peu de contrefaits, car, plus sensés que nous, ils abandonnent entièrement à la nature le soin de développer leurs enfants. Jusqu'à l'âge de huit à dix ans, ceux-ci ne portent aucune espèce de vêtement; à peine savent-ils marcher, qu'ils montent à cheval, et s'adonnent avec passion aux exercices de la lutte et de l'équitation, principaux divertissements de ces hordes mongoles.

Le portrait que nous venons de faire des Kalmouks n'est certainement pas très-séduisant. Mais ce peuple juge tout autrement que nous de la beauté. On nous a cité une princesse kalmouke, remarquable par sa laideur aux yeux des Européens, qui n'en passait pas moins pour une merveille, à un tel point, qu'après avoir eu une foule de prétendants, elle a été finalement enlevée de force par un de ses adorateurs.

Les Kalmouks, comme tous les habitants des grandes plaines, ont la vue excessivement perçante. Une heure après le coucher du soleil ils savent encore reconnaître un chameau à cinq ou six kilomètres de dis-

tance ; très-souvent là où je n'apercevais qu'un point à peine marqué à l'horizon, ils distinguaient un cavalier armé de sa lance et de sa carabine. Ils sont également d'une habileté merveilleuse pour s'orienter au milieu de leurs solitudes. Sans aucune trace de chemin, sans le moindre indice apparent, ils parcourent avec leurs troupeaux des centaines de kilomètres, sans jamais se tromper de direction.

Le costume des Kalmouks du peuple n'a rien de bien tranché : leur bonnet seul est caractéristique. Invariablement en drap jaune, garni d'une fourrure de peau d'agneau noir, il est également porté par les hommes et par les femmes. Je croirais même qu'il s'y rattache quelques idées superstitieuses par la peine que j'ai eue à me procurer une de ces coiffures. Le pantalon national est large et ouvert vers sa partie inférieure. Les gens aisés portent deux longues tuniques, dont l'une est serrée autour de la taille ; mais ordinairement le vêtement ne se compose, outre le pantalon, que d'une jaquette en peau à manches étroites. Quant à l'accoutrement des femmes, nous l'avons déjà décrit. Les hommes ont une partie de la tête rasée, et le reste de leurs cheveux, réuni en une seule natte, retombe sur leurs épaules. On sait que les femmes portent deux tresses. C'est là réellement la seule marque distinctive de leur sexe. Les princes ont presque tous adopté le costume circasien ou l'uniforme des cosaques d'Astrakhan, dont

quelques-uns font partie. La chaussure ordinaire des Kalmouks consiste dans des bottes rouges montées sur des talons très-hauts, et généralement trop courtes de plusieurs centimètres. Ainsi que les Chinois, ces peuplades mongoles tiennent à avoir le pied extrêmement petit; et comme elles vivent continuellement à cheval, une pareille chaussure, qui deviendrait pour nous une torture, est pour elles sans inconvénient. Mais aussi les Kalmouks sont-ils de fort mauvais piétons; la forme de leurs bottes les obligeant à marcher sur la pointe des pieds, ils sont on ne peut plus embarrassés toutes les fois qu'ils n'ont pas une monture à leur disposition.

Les Kalmouks ne se mettent jamais en voyage sans être armés. D'ordinaire ils portent un poignard et un long fusil à l'asiatique, le plus souvent à mèche; le chameau est leur monture habituelle; une corde passée dans la narine de cet animal, leur suffit pour le guider et s'en rendre complètement maîtres. Ils ont depuis longtemps entièrement renoncé aux arcs et aux flèches, le fusil, la lance et le poignard étant les seules armes dont ils se servent aujourd'hui. Les cuirasses leur sont devenues également inutiles. J'en ai encore trouvé quelques-unes chez le prince Tumène : ce sont d'admirables cottes-de-mailles, qui paraissent avoir été fabriquées par les Persans, et que l'on payait cinquante et souvent cent chevaux. En dépit des préceptes du bouddhisme, qui leur défend de

tuer toute espèce d'animal, les Kalmouks sont d'habiles chasseurs au faucon et au fusil. Ils ne tirent guère qu'à la manière des anciens arquebusiers, en appuyant leur arme sur une longue fourche tournant autour d'un axe fixé à l'extrémité du canon. Nous avons déjà donné des détails sur la chasse au faucon. Nous ne reviendrons plus sur ce sujet.

Les Kalmouks, comme tous les peuples pasteurs, vivent très-frugalement. Le laitage forme leur principale nourriture, et le thé leur boisson de prédilection. Ils mangent aussi de la viande, surtout de la chair de cheval, qu'ils préfèrent à toute autre, mais parfaitement cuite et non crue, comme l'ont prétendu quelques écrivains. Quant aux céréales, si précieuses pour les peuples de l'Europe, les Kalmouks n'en connaissent presque pas l'usage; ce n'est que de loin en loin que quelques-uns d'entre eux achètent du pain ou du gruau aux Russes du voisinage. Leur thé se prépare d'une manière toute particulière; il leur arrive de la Chine à l'état de briquettes très-dures, composées des feuilles et des parties les plus grossières de la plante. Après en avoir fait bouillir assez longtemps quelques fragments dans de l'eau, on y mêle du lait, du beurre et du sel. L'infusion prend alors de la consistance, et sa couleur devient d'un jaune-rouge sale. Nous avons goûté de ce thé chez le prince Tumène; mais nous sommes forcés d'avouer que le breuvage est parfaitement détestable, et qu'il nous a

de suite rappelé l'incroyable préparation de M.^{me} Gibou. On prétend cependant qu'il est facile de s'habituer à cette boisson, et que l'on finit par la trouver délicieuse. Elle a du reste une vertu précieuse : car, en excitant fortement la transpiration, elle devient un excellent préservatif contre toute espèce de maladie provenant d'un refroidissement. Les Kalmouks prennent le thé dans des petits vases en bois, circulaires et peu profonds, auxquels ils attachent souvent un très-grand prix. J'en ai vu plusieurs que l'on estimait deux ou trois chevaux. Ils sont ordinairement faits avec des racines tirées de l'Asie. Inutile de dire que les Kalmouks, ignorant totalement l'usage de nos bouilloires, se contentent de préparer leur thé dans de grandes marmites de fonte ou de fer. Après le thé, il n'est aucune boisson qu'ils affectionnent autant que les spiritueuses. Ils fabriquent eux-mêmes une espèce d'eau-de-vie, en distillant du lait de jument ou de vache; mais ce produit alcoolique, extrêmement faible, n'ayant que très-peu d'action sur le cerveau, ils recherchent avec fureur les liqueurs russes : aussi le gouvernement, pour arrêter les funestes conséquences de leur passion, a-t-il dû formellement défendre l'établissement de tout cabaret dans les hordes. Les femmes sont aussi avides que les hommes de cette fatale boisson; mais elles ont rarement l'occasion de satisfaire leur goût, car leurs seigneurs et maîtres les surveillent rigoureusement à cet égard. Ce qu'il

y a de répugnant dans la cuisine kalmouke, c'est l'insigne malpropreté qui y préside. Une ménagère se croirait déshonorée, si elle lavait ses ustensiles avec de l'eau; lorsqu'il s'agit de nettoyer n'importe quel vase, elle se contente d'enlever ce qui s'y trouve, et d'en récurer le fond avec le revers de sa main. Que de fois on m'a présenté des jattes de lait que l'on venait de purifier par cet ingénieux procédé. Cependant, comme nous l'avons déjà fait observer, l'intérieur des tentes est bien loin d'offrir la saleté que l'on a si souvent reprochée à ce peuple nomade.

Chez les Kalmouks, ainsi que chez la plupart des peuples de l'Orient, le sexe fort regarde comme dégradants pour lui les soins du ménage, et les abandonne entièrement au sexe faible. Ce sont les femmes qui font la cuisine, soignent les enfants, dressent les tentes, fabriquent les vêtements et les fourrures et s'occupent du bétail. Quant aux hommes, ils daignent à peine soigner leurs chevaux; ils vont à la chasse, boivent du thé ou de l'eau-de-vie, s'étendent sur leurs feutres, fument leur pipe et dorment. Ajoutez à ces occupations de chaque jour quelques jeux, tels que les échecs et les osselets, et vous aurez le tableau complet de l'existence d'un chef de famille chez les Kalmouks. Les femmes sont du reste parfaitement habituées à leur vie de labeur, et n'en font pas moins bon ménage avec leurs maris. Mais elles vieillissent vite, et au bout de quelques années de ma-

riage, elles deviennent affreuses de laideur. Leur aspect ne diffère alors en aucune façon de celui des hommes : leurs formes masculines, la disposition de leurs traits et leur teint halé, joints à la similitude du costume, trompent souvent les yeux les mieux exercés.

Nous avons visité deux fois les Kalmouks, et la bonne opinion que, dès le principe, nous nous sommes formée de leur caractère, ne s'est jamais démentie. Ce sont les gens les plus pacifiques que l'on puisse imaginer ; en analysant leur physionomie, il est impossible de croire qu'une mauvaise pensée soit capable de trouver accès dans leur tête. Partout nous avons rencontré chez eux l'hospitalité la plus affable et la plus franche, et notre arrivée au milieu d'un campement était toujours saluée par les acclamations et les cris de joie de toute la tribu accourant au devant de nous. A en juger d'après sa relation, Bergmann n'a pas eu autant à se louer des Kalmouks, il s'en venge en représentant le caractère de ce peuple sous un jour réellement odieux. Mais il ne faut pas oublier que Bergmann était ecclésiastique avant tout, et que sa présence ne pouvait qu'exciter la défiance des Kalmouks, que tant de missionnaires avaient déjà essayé de convertir. Il n'est donc nullement étonnant que l'on n'ait pas toujours eu pour lui les égards qu'il était en droit d'exiger. Quant à cet orgueil des grands et à cette impudence des petits, qui ont si profondément soulevé le courroux du voyageur livonien,

ces défauts se retrouvent, à peu de chose près, dans tous les pays, même chez les peuples qui se piquent le plus de libéralisme; il serait donc injuste d'en faire un aussi grand crime aux Kalmouks.

Ce qui distingue à un haut degré les Kalmouks, c'est leur esprit de sociabilité, leur amour pour les réunions; rarement ils mangent seuls et souvent ils se régalent les uns les autres; ils ont même l'habitude, avant de goûter à leurs mets, d'en offrir une petite partie à des étrangers, ou, à leur défaut, à des enfants : c'est là en même temps à leurs yeux une œuvre de charité et une espèce d'offrande propitiatoire, un hommage rendu à la bienfaisance de la divinité.

Les habitations des Kalmouks sont des tentes de feutre, auxquelles les Russes ont donné le nom de *kibitka*. Ces tentes, de 4 à 5 mètres de diamètre et cylindriques jusqu'à hauteur d'épaule, sont surmontées d'un toit conique, percé d'une ouverture destinée à laisser échapper la fumée. La charpente de la kibitka est composée d'un léger grillage formé de plusieurs pièces séparées, pour la facilité du transport. La toiture consiste en un cercle en bois servant de passage à la fumée et supporté par un grand nombre de petites perches, qui se relient à la partie supérieure du pourtour du grillage. Ces tentes sont assez légères pour que deux chameaux suffisent à les transporter. Une kibitka abrite une famille tout entière : hommes,

femmes et enfants s'y couchent pêle-mêle sans aucune espèce de séparation. Au centre on remarque toujours un trépied, sur lequel repose une marmite qui sert à la préparation du thé et de la viande. Le sol est en partie recouvert par des feutres, des tapis et des nattes; les couchettes se trouvent en face de la porte, et les parois de la tente sont tapissées d'armes, d'outres en cuir, d'ustensiles de ménage, de quartiers de viande, etc.

Parmi les occupations les plus importantes des Kalmouks et qui font époque dans l'année, il faut signaler la distillation de l'eau-de-vie et la fabrication des feutres. Pour cette dernière opération, les hommes eux-mêmes s'éveillent de leur indolence et consentent à mettre la main à l'œuvre. On fait du feutre gris et du feutre blanc. Le meilleur se paie 10 à 12 roubles la pièce de 2 mètres de largeur sur 8 de longueur. Les Kalmouks sont aussi fort experts à manufacturer les outres en cuir, auxquelles ils donnent toutes les dimensions, toutes les formes et les goulots les plus étroits. Ce sont les femmes qui tannent elles-mêmes les peaux : les personnes qui sont curieuses de connaître leurs procédés, peuvent consulter à ce sujet le célèbre voyageur Pallas. Les prêtres fabriquent encore certaines théières assez originales : ces ustensiles sont en bois, et figurent un cône tronqué cerclé de plusieurs bandes de cuivre, qui servent en même temps d'ornement : on en remarque une dans la

planche 17. Du reste, l'industrie n'a fait nul progrès chez les Kalmouks; leurs besoins sont tellement bornés, qu'ils n'ont jamais senti la nécessité de s'adonner à aucun métier. Chacun sait se suffire à soi-même, et nous n'avons rencontré aucun ouvrier en titre dans les hordes. A Astrakhan seulement quelques Kalmouks se louent pour les pêcheries du Volga, et plusieurs d'entre eux, comme bateliers, y jouissent à juste titre d'une grande réputation d'adresse parmi les marins. Cependant s'il n'existe aucune industrie chez les Kalmouks, ce n'est pas qu'il y ait manque d'intelligence chez ce peuple, mais c'est que, dans les conditions où il se trouve, les arts ne lui sont d'aucune utilité.

Nous avons beaucoup questionné les Kalmouks sur leur hivernage sous la tente; ils nous ont tous déclaré se trouver dans leur kibitka parfaitement garantis contre le froid. Pendant la journée ils se chauffent avec des roseaux et de la fiente de bétail, en laissant un libre passage à la fumée; mais le soir, lorsqu'il ne reste plus que de la braise, ils bouchent toutes les ouvertures pour concentrer la chaleur dans l'intérieur. Du reste, comme j'en ai fait moi-même l'expérience, leurs feutres sont si bien fabriqués, qu'ils les mettent complètement à l'abri des tempêtes les plus furieuses.

Nous avons peu de chose à dire sur l'instruction des Kalmouks. Les prêtres et les princes sont les seuls qui se piquent d'avoir quelques lumières; encore tout leur savoir se borne-t-il à la connaissance de

leurs ouvrages religieux. Quant au peuple, il croupit dans l'ignorance la plus absolue, et rien n'indique chez lui le moindre progrès. Cependant, vers le milieu du dix-septième siècle, il s'était réellement opéré parmi les tribus un mouvement intellectuel très-sensible : un de leurs grands-prêtres, Zaia-Pandity, inventa à cette époque un nouvel alphabet et enrichit l'ancien idiome mongol d'un grand nombre d'éléments turcs; depuis lors la nation kalmouke eut sa littérature propre, et bientôt, sous l'influence de ses nombreuses traditions et de ses livres historiques, sacrés et politiques, elle présenta tous les germes d'une féconde civilisation prête à se développer; il n'était pas rare alors de trouver dans l'aristocratie des hommes doués de véritables talents. Mais l'émigration d'Oubacha anéantit complètement les espérances que l'on était en droit de concevoir pour l'avenir. Tous les livres furent emportés par les fugitifs; les vieilles traditions, si puissantes sur les peuples asiatiques, s'effacèrent peu à peu, le lien national des diverses hordes fut rompu, et les Kalmouks restés en Europe ne tardèrent pas à retomber dans leur ancien état de barbarie.



CHAPITRE V.

Origine du bouddhisme; propagation de cette religion chez les Mongols. — Puissance du Dalai-Lama. — Influence du christianisme sur les principes du bouddhisme. — Cosmogonie religieuse des Kalmouks. — Influence, pouvoir, hiérarchie et état moral du clergé. — Relâchement dans les mœurs. — Description des tentes consacrées au culte. — Fêtes et cérémonies religieuses. — Procédé mécanique pour prier. — Les jours fortunés et les jours néfastes. — Cérémonies des funérailles. — Particularités de la vie privée. — Polygamie. — Obstacles à la civilisation. — Tentatives inutiles des frères moraves de Sarepta pour opérer une conversion. — Intolérance du clergé russe. — Notice sur les Khirguises et quelques autres tribus musulmanes. — Tableau général de la population nomade des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase.

On sait que les Kalmouks sont bouddhistes ou plutôt lamites, ainsi que la plupart des peuples appartenant, comme eux, à la race mongole. Suivant l'opinion de tous les écrivains, c'est dans l'Inde que le bouddhisme a pris naissance, et Bouddha, plus tard divinisé par ses sectateurs sous le nom de DCHAKDCHAMOUNI, en fut le fondateur et le premier patriarche. En présence du fanatisme des enfants de Brahma, la nouvelle croyance fit naturellement peu de progrès; il paraît même qu'elle fut cruellement persécutée dans le principe. Cependant les recherches savantes de M. Abel Rémusat ont démontré que vingt-huit patriarches bouddhistes se succédèrent dans les Indes. Ce ne fut que vers l'an 495 de Jésus-Christ que Bodhidharma, poussé sans doute à bout par les vexations des brahmines, s'embarqua pour se réfugier en Chine, où les

doctrines de Bouddha avaient déjà fait d'importantes conquêtes, et s'étaient propagées dans le Thibet et dans une grande partie de la Tartarie. Il fallut cependant plus de huit siècles pour faire sortir les successeurs de Bodhidharma de leur obscurité historique, et de l'existence précaire dans laquelle ils vivaient : ce fut à la grande destinée du célèbre Tschinkis-khân qu'ils durent cet éclat et cette splendeur vraiment royale, dont ils jouirent ensuite sous le nom de DALAÏ-LAMA.

D'après Klaproth, les premières traces du bouddhisme se trouvent consignées dans un livre mongol, intitulé : *La Source du cœur*, et écrit au temps de Tschinkis-khân. On y raconte que ce conquérant, au moment de pénétrer dans les contrées occupées par les bouddhistes, envoya à leur patriarche une ambassade avec ces paroles : « Je t'ai choisi pour mon grand-prêtre et celui de mon empire; rends-toi auprès de moi, je te charge du salut présent et futur de mon peuple, et je serai ton protecteur. » Les désirs de Tschinkis-khân furent promptement réalisés; depuis lors les patriarches résidèrent souvent à la cour du conquérant, et leur religion finit par être adoptée par la plupart des guerriers mongols. Sous le règne du petit-fils de Tschinkis-khân, le bouddhisme était déjà devenu une puissance; ce fut à cette époque que les grands-prêtres, prenant le titre de Dalaï-Lama, fixèrent décidément leur résidence dans le Thibet, où ils continuèrent à être traités en véritables

monarques, jusqu'à ce que des discordes et des rivalités vinssent détruire tout le prestige de leur pouvoir et les fissent confondre avec les autres vassaux de l'empire de la Chine.

Lorsque le bouddhisme s'installa dans le Thibet, le pays était déjà peuplé de chrétiens, et parmi eux les nestoriens y possédaient un grand nombre de monastères. La tolérance religieuse des monarques mongols était illimitée : au sein de leur capitale toutes les religions jouissaient d'une égale protection. Les chrétiens surtout abondaient dans la ville impériale ; ils y avaient une église, des cloches, et pendant longtemps ils y furent administrés par un archevêque italien. Sous l'influence de cette tolérance générale et sous l'action puissante des principes du christianisme, le bouddhisme dut forcément subir d'importantes modifications, et nous croyons avec M. Rémusat qu'il faut remonter à cette époque, pour trouver l'origine et avoir l'explication de ces nombreux points d'analogie qu'il présente avec le dogme des chrétiens.

Pallas et Bergmann ont beaucoup écrit sur la cosmogonie religieuse des Kalmouks ; nous les suivrons dans leurs recherches, en tâchant de compléter ces dernières par nos propres études.

Il existait dans le principe un abîme immense nommé Khoubi-Saiagar, et ce fut du sein de cet abîme, dont la longueur et la profondeur dépassaient 6,116,000 bérés (environ 12,000,000 de lieues), que

les *Taingairis* ou esprits aériens, existant de toute éternité, firent sortir le monde. Il s'éleva d'abord des nuages couleur de feu : ceux-ci s'amoncelèrent, et finissant par se résoudre en une forte pluie dont les gouttes égalaient en largeur la roue d'un chariot, ils donnèrent naissance à la mer universelle. Bientôt après il se forma à la surface des eaux une immense quantité d'écume, blanche comme du lait, d'où sortirent toutes les créatures vivantes, y compris la race humaine. Nous ne parlerons pas de ces ouragans qui, s'élevant des dix parties du monde, produisirent dans l'hémisphère supérieure cette fantastique colonne, aussi haute que l'océan est profond, autour de laquelle se mirent à voltiger les différents mondes de l'univers bouddhiste. Cependant comment ne pas faire mention de l'ingénieuse explication que trouvèrent les astronomes du Thibet, pour rendre compte des révolutions périodiques du jour? D'après leurs livres sacrés, la colonne mystique a quatre faces de différentes couleurs, argent, azur, or et rouge foncé. Au lever de l'aurore, les rayons du soleil frappent le côté d'argent, avant midi ils se reflètent sur le côté d'azur, à midi sur le côté d'or, avant la fin du jour sur le côté rouge, et c'est en se cachant derrière la colonne, que l'astre produit la nuit.

Tous les livres des Kalmouks parlent de l'existence de quatre grandes terres, qui sont représentées tantôt comme appartenant à un même ensemble, tantôt

comme formant des mondes à part. Quoi qu'il en soit, la première de ces terres, située à l'orient, est occupée par des géants, qui sont hauts de huit coudées et vivent cent cinquante ans; la seconde, vers l'occident, est peuplée d'individus qui, vivant cinq cents ans, ont seize coudées de haut; la troisième, enfin, placée au nord, se trouve dans des conditions encore plus heureuses, car ses habitants, quoique privés d'âmes, vivent mille ans sans connaître aucune infirmité. Ils ont deux cent trente coudées de haut: lorsque le terme fatal de leur existence est arrivé, ils s'entourent de leurs parents et de leurs amis, et meurent tranquillement au son d'une voix céleste qui les appelle par leur nom. Quant à la quatrième terre, qui est celle que nous habitons, c'est sur elle que se sont répandues avec profusion toutes les faveurs de la divinité. Il y existe quatre grands fleuves, portant les noms mystérieux de Ganga, Schilda, Baktschou, Aipura, lesquels prennent leur source au cœur de quatre hautes montagnes, au milieu desquelles se tient un éléphant long de deux lieues, blanc comme la neige et appelé Gasar-Sakitschin-Koven (le protecteur de la terre). Ce fabuleux animal a trente-trois têtes rouges, munies chacune de six trompes, d'où jaillissent en nombre égal, des fontaines toutes surmontées de six étoiles; sur chaque étoile se tient assise une vierge toujours jeune et toujours parée. Ces vierges sont filles des esprits aériens, dont l'un, le plus puis-

sant, se met à cheval sur le milieu de la tête de l'éléphant, lorsqu'il prend fantaisie à celui-ci de changer de résidence.¹

Dans le principe, les habitants de cette terre privilégiée vivaient 80,000 ans; ils étaient remplis de sainteté, et ne pouvaient former un désir qu'il ne fût immédiatement satisfait. Leurs yeux lançaient des rayons de lumière qui remplaçaient le soleil et les autres astres, et la grâce invisible leur servait exclusivement de nourriture. Ce fut pendant cet âge d'or que l'on vit naître la plupart des divinités secondaires, et que mille Bourkhans enlevés à la terre allèrent prendre place dans le séjour des bienheureux. Mais ces temps fortunés eurent leur terme, et comme dans la Genèse, un malheureux fruit que les hommes

1. Après les curieuses recherches de M. Ferdinand Denis sur la cosmographie et les histoires fantastiques du moyen âge, il n'y a plus lieu de s'étonner des singulières croyances des Kalmouks. Le monde de Cosmas aussi a ses quatre grands fleuves sacrés, et chez lui, comme chez les sectateurs du Dalaï-Lama, le soleil et les autres astres promènent leur mystérieuse splendeur autour d'une montagne mystique. Nous aurions encore bien d'autres analogies à citer entre les mythes mongols et ceux des naïfs écrivains du moyen âge; mais nous préférons renvoyer le lecteur au monde enchanté de M. Denis, à ces pages élégantes et poétiques, dans lesquelles le savant bibliothécaire de Sainte-Généviève a su si bien nous faire apprécier l'importance historique de toutes ces fabuleuses légendes, qui au premier abord ne paraissent être que les résultats frivoles d'une imagination en délire.

eurent l'imprudence de trouver de leur goût, fut la cause de leur ruine. La race humaine perdit tous ses précieux privilèges; les ailes furent rognées; les besoins matériels la tourmentèrent; la taille gigantesque des hommes dégénéra et la vie se borna à 40,000 ans : les rayons lumineux des yeux, seul éclairage de l'époque, disparurent eux-mêmes. Les ténèbres couvrirent alors toute la terre jusqu'au moment où quatre puissantes divinités, touchées de compassion, embrassèrent la montagne sacrée d'une vigoureuse étreinte et en firent jaillir le soleil et la lune, ces deux grandes lumières qui existent encore de nos jours.

Le mal ne s'arrêta pas là; aux malheurs physiques dont les hommes étaient accablés, vint bientôt se joindre la dépravation morale; l'adultère, l'homicide, la violence remplacèrent les vertus primitives, et le désordre régna sur toute la surface du monde habité. Pendant toute cette longue période de décadence, la vie fut successivement restreinte, et plusieurs Bourkhans descendirent sur la terre pour corriger les hommes et les rendre meilleurs. Le Bourkhan Ebdekchi (le perturbateur) parut à l'époque où la vie n'était plus que de 40,000 ans. Altan Dchidakti, qui est le Bourkhan d'or incorruptible, se montra au monde dans le temps où les hommes ne vivaient plus que 30,000 ans; le Bourkhan Guerel-Sakitchi (le gardien du monde) vint alors que la vie était réduite

à 20,000 ans. Après lui arriva Mafsouschiri. Enfin l'existence humaine était déjà limitée à cent ans lorsque le célèbre Bourkhan Dchakdchamouni, fondateur de la secte actuelle, débarqua sur la terre et prêcha la foi à trente et une nations. Une grande révolution morale s'opéra alors dans le monde. Malheureusement la loi nouvelle fut interprétée de différentes manières, et de là résulta cette grande diversité de religions et de langues.

La dégénération de la race humaine est encore loin toutefois d'être arrivée à son dernier degré. Dans la suite des siècles, la vie et la taille des hommes, ainsi que celles de tous les animaux, diminueront encore considérablement; il viendra un moment où le cheval ne sera pas plus grand qu'un lièvre et où les hommes, réduits à quelques palmes de hauteur, ne vivront que dix ans et se marieront à l'âge de cinq mois. Les bouddhistes ont ainsi adopté des idées diamétralement opposées à celles de certains philosophes modernes, qui pensent que nous avons été primitivement huîtres et que nous finirons par devenir dieux. Laquelle de ces deux opinions est la plus absurde? C'est ce que nous ne chercherons pas à décider, abandonnant volontiers ce soin à nos voisins d'outre-Rhin, plus compétents que nous en pareille matière. L'extrême limite de la décadence physique une fois atteinte, la plus grande partie des créatures vivantes sera détruite par une maladie mortelle. Mais

au moment où le monde semblera près de rentrer dans le chaos d'où il est sorti, la voix des esprits célestes se fera entendre, et quelques-uns des misérables nains qui peupleront encore la terre, chercheront des asiles au fond de cavernes obscures; il pleuvra alors des glaives, des lances et toutes sortes d'armes meurtrières; le sol sera couvert de cadavres et rouge de sang. Enfin une horrible pluie viendra balayer vers le grand Océan tous les corps et toutes les immondices. Là s'arrêtera le génie de la destruction; bientôt après une pluie odoriférante vivifiera la terre. Il tombera du ciel toutes sortes de vêtements et d'aliments; les nains qui auront été épargnés sortiront de leurs cavernes, et les hommes régénérés et vertueux retrouveront à la fois leur taille colossale et le privilège de vivre 80,000 ans. Il y aura ensuite une nouvelle décadence; lorsque le Bourkhan Maïdari apparaîtra sur la terre, les hommes seront redevenus nains; mais à la voix de ce prophète ils se convertiront entièrement et parviendront à un haut degré de perfection. Nous ne suivrons pas le lamisme dans ses systèmes sur les différentes époques de l'univers. Les idées des Kalmouks sont, à cet égard, tellement confuses, qu'il ne m'a guère été possible d'aller au delà des renseignements du savant Pallas. Leurs livres sacrés parlent de quarante-neuf époques, finissant soit par le feu, soit par des déluges et des ouragans. Toutes ces époques sont divisées en

quatre grandes périodes. La première renferme l'espace de temps où la vie humaine commence par embrasser 80,000 ans et finit par n'être que de 10,000; pendant la seconde période les hommes périssent; pendant la troisième la terre reste déserte, et la dernière est signalée par un ouragan qui transporte les âmes de l'enfer sur la terre.

Il a déjà été question de cette époque fortunée où des milliers de saintes créatures furent enlevées aux cieux et divinisées sous le nom de Bourkhans. Ces Bourkhans n'occupent pas tous le même rang et diffèrent entre eux tant par leur pouvoir que par leurs fonctions. Les Kalmouks, qui les tiennent en grande vénération, les adorent comme des divinités exerçant sur la terre l'influence la plus bienfaisante. Leurs effigies se retrouvent dans tous les temples. Le puissant Dchakdchamouni est surtout l'objet d'un culte spécial. Suivant le système religieux des lamites, les Bourkhans résident dans différents mondes, les uns habitent les planètes, d'autres les régions aériennes; Dchakdchamouni demeure encore sur la terre; enfin quelques-uns siègent dans le ciel. Il existe une infinité de légendes sur toutes ces divinités secondaires, et c'est toujours Dchakdchamouni qui y joue le principal rôle. Voici, à propos de cet illustre saint, une aventure consignée dans tous les livres religieux des lamites et connue de tous les Kalmouks : Un jour trois Bourkhans priaient avec la plus grande ferveur;

pendant qu'ils avaient les yeux dévotement baissés, un génie infernal vint adroitement faire ses ordures dans la coupe sacrée de l'un d'eux. Grande fut la stupéfaction des Bourkhans, lorsqu'ils levèrent la tête. Ils tinrent conseil : répandre la matière empoisonnée dans les airs, c'était vouloir la destruction de tous les êtres qui peuplent cet élément ; la jeter sur la terre, c'était condamner à la mort tous ses habitants. Ils résolurent donc, pour le bien de l'humanité, d'avalier la funeste substance. Dchakdchamouni eut pour sa part le fond de la coupe ; la légende raconte que le goût en fut si horrible que la figure du pauvre Bourkhan devint soudain toute bleue. Depuis lors ce dieu fut représenté avec un visage bleu.

Après les Bourkhans, ce sont les esprits aériens qui jouent le plus grand rôle dans la religion des lamites : il y en a de bienfaisants et de méchants. Les Kalmouks adorent de préférence ces derniers, parce qu'ils les regardent comme seuls capables de leur nuire, tandis qu'ils ne peuvent attendre des premiers que de bons offices. Ces génies, qui ne sont cependant pas immortels, possèdent bien moins de puissance que les Bourkhans. Leur reproduction est aussi simple qu'originale : les uns conçoivent en s'embrassant, d'autres en échangeant des sourires, quelques-uns en se regardant gracieusement. Tous ces esprits ont différentes résidences dans les mondes

et dans les airs; c'est aux méchants d'entre eux que les Kalmouks attribuent les intempéries de l'air et tous les fléaux qui affligent la race humaine; pendant les orages surtout, les malins génies exercent leur fatale influence; aussi les Kalmouks ont-ils grand'peur du tonnerre et s'empressent-ils, quand éclate un orage, de tirer de nombreux coups de fusil, pour éloigner les démons qui planent au-dessus d'eux.

Il existe encore dans la religion lamite un grand nombre de divinités fabuleuses, qui sont représentées par des idoles monstrueuses et qui paraissent être d'anciennes réminiscences d'une croyance primitive antérieure au bouddhisme. Une chose assez singulière, c'est que ces idoles n'ont généralement que des figures de femme. On les décore presque toujours d'une écharpe d'honneur, ou bien on leur met entre les mains la clochette et le sceptre dont les prêtres se servent dans leurs cérémonies religieuses. Ce sont les prêtres eux-mêmes qui fabriquent toutes ces effigies, dont quelques-unes sont d'un travail remarquable. Il y en a en terre cuite, en bronze, en argent et même en or. Les deux Bourkhans que nous donnons dans notre Atlas, sont les copies fidèles de deux images qui m'ont été communiquées à Astrakhan : il suffit d'un coup d'œil pour distinguer le bon et le mauvais dieu.¹

1. Atlas pittoresque, pl. 13 et 14.

Quoique les Kalmouks adressent presque exclusivement leurs hommages à cette foule de divinités secondaires dont nous venons de parler, ils ne reconnaissent pas moins un être suprême dont les Bourkhans et les génies bons ou mauvais ne sont que les vassaux : s'ils n'ont aucune image, aucune idole qui le représente, c'est que, l'existence d'un Dieu de toute éternité, créateur de toutes choses, dépassant les bornes de leur imagination, ils préfèrent se mettre en rapport avec des êtres moins incompréhensibles et moins éloignés de leur nature. Pallas se montre porté à croire que les Kalmouks suivent le système d'Épiqueure; mais les conversations que j'ai eues avec un grand nombre de princes et de prêtres instruits, m'ont positivement démontré le contraire.

Comme les Indous, les Kalmouks et les Mongols croient à la transmigration des âmes; mais Bergmann se trompe fort lorsqu'il avance que ces peuples n'admettent pas d'autre immortalité. J'ai consulté à cet égard les croyances populaires elles-mêmes, et je me suis convaincu que les Kalmouks ne considèrent la transmigration que comme une épreuve plus ou moins longue que l'âme de tout homme non reconnu saint doit traverser avant de comparaître devant le juge suprême. Relativement à ceux qui se sont rendus célèbres par leur piété et leurs vertus, le lamisme enseigne qu'ils sont, immédiatement après leur mort, élevés au rang de Bourkhan tout en conservant leur individualité première.

Erlik-khân est le grand-juge des enfers chez les Kalmouks ; c'est devant son formidable trône que toutes les âmes doivent d'abord paraître pour être rétribuées selon leurs œuvres : lorsqu'elles sont reconnues justes et pures, sa majesté judiciaire les fait placer sur un siège d'or supporté par un nuage, et les expédie ainsi dans le séjour des Bourkhans ; si les péchés et les œuvres méritoires semblent se balancer, alors Erlik-khân ouvre son grand livre, où sont minutieusement inscrites toutes les actions bonnes et mauvaises des hommes, et ce n'est qu'après avoir eu recours à l'impitoyable balance qu'il prononce définitivement sa sentence. Ce roi des enfers paraît être, du reste, un assez bon diable, car très-souvent, pour ne pas condamner un malheureux pécheur doué de quelque bonne qualité, il lui permet d'aller vivre de nouveau sur la terre sous sa première forme. Les Kalmouks, toujours logiques dans leurs croyances, prétendent qu'ils tiennent d'hommes ainsi ressuscités la connaissance qu'ils ont de l'enfer et de la vie future.

L'imagination des prêtres lamites a encore été plus loin que celle des chrétiens et des autres peuples : en effet, rien de ce que nous connaissons ne saurait être comparé à l'enfer kalmouk. Erlik-khân, le juge des trépassés, est en même temps souverain absolu du royaume des damnés. Son palais, où l'on fait continuellement retentir d'immenses timbales, est

situé dans une grande ville entourée de murs blancs, en deçà de laquelle s'étend une vaste mer d'urine et d'excréments, séjour des maudits. Un sentier de fer traverse cette mer, et lorsque les coupables tentent de le franchir, il s'amincit sous leurs pas jusqu'à présenter à peine l'épaisseur d'un cheveu; puis il se brise et les âmes dépravées, ainsi signalées, sont aussitôt précipitées dans les enfers sans autre forme de procès. Non loin de ce lieu d'horreur on remarque une mer de sang, au-dessus de laquelle surnagent de nombreuses têtes humaines : c'est là que sont torturés ceux qui ont excité des querelles et donné lieu à des meurtres entre parents et amis. Plus loin se trouve renouvelé le supplice de Tantale : sur un sol blanc et aride une foule de damnés souffrent la faim et la soif. Ils creusent et fouillent incessamment la terre, et leur travail stérile n'a d'autre résultat que d'user peu à peu leurs bras jusqu'aux épaules; puis leurs membres ainsi rongés repoussent bientôt pour que leurs tourments puissent recommencer. Telle est la punition infligée à ceux qui ont négligé de pourvoir aux besoins et aux habitudes de bonne chère du clergé. Il serait oiseux d'entrer dans de plus longs détails sur les divers supplices qui affligent les malheureux damnés. Qu'il nous suffise de dire que les lamites ont mis à contribution, pour les décrire, tout ce que peut concevoir l'imagination la plus désordonnée. Il faut cependant savoir gré aux prêtres

de ce qu'ils n'admettent pas de peines éternelles¹. Mais en revanche, dans la distribution des châti-ments ils n'ont pas oublié les moindres offenses dont on peut se rendre coupable envers eux. Aussi jouis-sent-ils d'un immense empire sur le peuple, auquel ils font croire tout ce qu'ils veulent. L'avidité de ces prêtres égale leur influence, et ils ne laissent passer aucune occasion d'exploiter et de rançonner le pauvre Kalmouk.

De toutes ces notions sur les dogmes religieux des Kalmouks, il est facile de conclure que la mythologie populaire du lamisme n'est, comme tant d'autres su-perstitions, qu'un instrument puissant imaginé par les prêtres, pour fasciner et dominer la multitude. A l'aide de ces incroyables fables, le clergé lamite est resté maître absolu du terrain et tient sous sa domination les grands et les petits. Il est à remarquer que, dans toutes les religions, la suprématie ecclésiastique est inséparable de la création des enfers, et que jamais l'un n'existe sans l'autre; en effet : chez les nations

1. Les prêtres ont néanmoins cherché à persuader au peuple qu'il est cinq péchés qui entraînent forcément un supplice éter-nel : ce sont l'irrévérence à l'égard des dieux, les vols dans les temples, le manque de respect envers les parents, le meurtre et naturellement les offenses envers le clergé. Ces idées sont du reste en contradiction avec les ouvrages religieux ; mais il n'est nullement étonnant que les ministres du grand Lama aient cherché à les accréditer parmi la foule.

où les peines éternelles ont été rejetées, les ministres du culte ont rarement exercé un pouvoir oppressif sur le peuple. Cela fait voir combien l'esprit d'égoïsme et de domination a eu de part à la rédaction des dogmes de plusieurs religions : voyez le christianisme, le bouddhisme, le brahminisme; rien n'y a été oublié pour rendre les tourments de l'autre monde on ne peut plus épouvantables; mais dans nul autre culte les prêtres n'ont joui et ne jouissent d'une plus grande puissance; dans nul autre culte les prêtres ne se sont soulevés avec plus de violence contre tous ceux qui ont cherché à ébranler leur domination en annonçant la miséricorde infinie de Dieu.

Conséquence naturelle des grandes prérogatives attachées à la prêtrise, le clergé est devenu extrêmement nombreux parmi les sectateurs de Lama. Le prince Tumène, dont l'oulousse est fort peu considérable, a pour sa part au moins trois cents prêtres attachés à sa pagode.

Pendant notre séjour à Astrakhan nous avons été à même d'observer, ainsi que Pallas, combien il y a d'analogie entre les cérémonies religieuses des brahmines et celles des Kalmouks. Du reste, en étudiant avec soin le système théologique des lamites, on reconnaît facilement que leurs croyances ont été en grande partie empruntées aux religions qui existent encore aujourd'hui. Qui ne reconnaît pas l'allégorie

de la Bible dans l'histoire du fruit *schimé*, que les premiers hommes eurent l'imprudence de goûter? D'un autre côté, cette période, pendant laquelle l'homme fut seulement malheureux sans être criminel, ne représente-t-elle pas le temps qui s'est écoulé depuis l'expulsion d'Adam du paradis jusqu'à la mort d'Abel? Prenant ensuite le christianisme pour point de comparaison, ne pourrait-on pas reconnaître Jésus-Christ dans le grand Bourkhan Djakdchamouni, fondateur de la secte de Lama, et qui vint sur la terre pour prêcher la foi à trente et une nations, mais qui malheureusement fut écouté et interprété de diverses manières? Les traditions de la mythologie grecque paraissent également avoir été mises à profit, car le redoutable Erlik-khân me fait tout l'effet d'être le Pluton des anciens; qui sait même si la mer d'ordures dont son palais est entouré, n'est pas une réminiscence du Styx. Il est inutile d'ajouter que toutes ces notions religieuses sont exclusivement du domaine des prêtres et de quelques princes. Quant au peuple, il se contente de croire, d'adorer et de se soumettre aveuglément aux exigences de ses chefs spirituels.

Cependant on commence à s'apercevoir d'un certain relâchement dans l'observance des préceptes du lamisme. Ainsi, quoiqu'un véritable sectateur de Lama n'ait droit de détruire que les bêtes carnassières qui nuisent à ses troupeaux, les Kalmouks ne mettent pas moins à mort les animaux domestiques, et ne se

font aucun scrupule d'aller à la chasse. Ils ont soin, il est vrai, de justifier leurs actes, en disant que la défense de tuer leur a été faite, non par les dieux eux-mêmes, mais par un de leurs grands-prêtres, qui vivait il y a plusieurs siècles. On trouve néanmoins un grand nombre de prêtres qui croiraient commettre un meurtre en faisant périr le plus petit insecte; très-souvent, lors de nos chasses, il en arrivait plusieurs pour nous demander avec instance la liberté de l'oiseau que nous venions de prendre. Ils s'imaginent ainsi faire une bonne œuvre et empêcher une âme de se perdre.

La hiérarchie du clergé, telle qu'elle est organisée aujourd'hui chez les Kalmouks, comprend quatre classes distinctes. Les backchaus sont les grands-prêtres, ceux qui enseignent la religion : dans les steppes de la mer Caspienne, le plus ancien d'entre eux s'appelle improprement le *Lama*. Les ghelungs constituent les prêtres ordinaires, qu'on pourrait, pour leur rang et leurs fonctions, comparer à nos curés de campagne. Les guetzuls ou diacres forment la troisième classe; la dernière, enfin, se compose des mandschis ou musiciens. Au-dessus de tous ces degrés se trouve placé le Dalai-Lama du Thibet, le chef suprême de la religion. Les Kalmouks de la Russie étaient autrefois en communication constante avec ce dernier; mais depuis l'émigration d'Oubacha, le gouvernement a fait cesser toutes ces relations, qui ne pouvaient que contra-

rier ses vues, en entretenant chez les Kalmouks leur esprit de nationalité et leur attachement pour leurs croyances.

Le clergé kalmouk, ainsi que les individus attachés à son service, jouissent de toutes les immunités possibles. Ils sont exempts de toute charge et de toute imposition : de plus, c'est le peuple qui doit veiller à ce que rien ne leur manque. Il est vrai que, d'après les règlements religieux, les prêtres ne peuvent être propriétaires. Mais la loi a été largement éludée, et les backchaus, comme les ghelungs, possèdent tous de nombreux troupeaux; c'est à eux qu'il faut s'adresser lorsque l'on veut se procurer un bon cheval. Rien ne saurait se comparer à la paresse et à l'indolence des prêtres kalmouks; à part leurs cérémonies religieuses, où ils psalmodient quelques prières et jouent de leurs instruments, ils ne font absolument rien, ne songeant qu'à boire, à manger et à dormir. C'est au point que le plus misérable ghelung est toujours entouré d'une demi-douzaine de diacres, qui s'occupent de ses troupeaux, de sa table et de ses costumes.

Les guetzuls, comme les diacres chez nous, sont les aspirants à la prêtrise; c'est parmi eux que les principaux backchaus choisissent les ghelungs, en tenant toujours plutôt compte de la richesse des candidats que de leurs mœurs et de leurs capacités. Cette espèce d'ordination a généralement lieu pendant les derniers jours des grandes fêtes. Lors de

leur consécration, les nouveaux ghelungs passent toute la nuit à se promener autour du campement des prêtres, le chapelet à la main, les pieds nus et sans coiffure sur leur tête rasée. C'est la dernière épreuve qu'ils ont à subir avant de pouvoir remplir leurs fonctions.

Tous les membres du clergé, quelle que soit la catégorie à laquelle ils appartiennent, font vœu de chasteté et de continence. Ils se gardent bien néanmoins d'observer ce précepte de leur dogme, car il est rare de trouver des prêtres qui n'aient pas de relations avec des femmes mariées. Le pauvre Kalmouk empêche autant qu'il peut ces liaisons clandestines; mais quand il les découvre, au lieu de se fâcher, il a plutôt l'air d'accepter sa mésaventure comme un honneur, tant il vénère ses chefs religieux. Ceux-ci toutefois sont forcés d'user de stratagème pour satisfaire leurs passions. Son choix étant fait, le ministre du ciel vient ordinairement au milieu de la nuit se frotter contre la kibitka de la femme qui a attiré ses regards; alors celle-ci, feignant de croire que quelque animal rôde autour de la tente, se lève, prend un bâton et sort pour chasser le bétail. Le prêtre se hâte de l'emmener dans le steppe, et le mari ne se doute de rien. Les princes partagent avec les prêtres ces sortes de privilèges; seulement ils se comportent d'une manière plus cavalière : lorsqu'une femme leur plaît, ils la font enlever sans façon, puis

ils la renvoient quand ils en sont fatigués. Quant au mari, sa résignation dans pareille circonstance est presque toujours exemplaire. Il sait d'ailleurs que la protection du prince félon lui sera désormais acquise, et qu'il pourra plus tard commettre impunément maintes peccadilles. La politique des époux est la même à l'égard des prêtres. Pallas a donc tort de s'étonner que l'enfer kalmouk n'ait pas de supplice pour ceux qui commettent le péché de luxure. Cet oubli fait honneur à la sagacité malicieuse des prêtres lamites, et prouve combien ils se défient d'eux-mêmes. Comme le mariage leur est interdit, ils sont les plus exposés à pécher contre la chair : dans un système religieux de leur fabrication, ils ne pouvaient donc songer à infliger des punitions à leurs propres âmes.

Nous avons déjà décrit le costume des prêtres pendant leurs cérémonies religieuses. Quant à celui qu'ils portent ordinairement, il se compose d'une large tunique à manches et d'un chapeau plat en drap à larges bords. Le jaune et le rouge sont les couleurs favorites du clergé.

Les prêtres se placent toujours à une certaine distance des oulousses auxquelles ils sont attachés. Leurs tentes sont ordinairement rangées en cercle autour d'un vaste emplacement, au centre duquel s'élèvent les kibitkas qui leur servent de temples et qui sont destinées à la prière. Un pareil campement s'appelle

un khouroul; tous les soirs les Kalmouks s'y réunissent en grand nombre pour remplir les devoirs de leur culte. Les temples sont ordinairement décorés de riches tentures de soie, ainsi que d'une multitude d'images. En face de la porte d'entrée s'élève l'autel. On y voit le plus souvent une petite idole en bronze, représentant le grand Dchakdchamouni et un nombre infini de coupes d'offrandes remplies de grains, de fèves, telles qu'on en voit chez les brahmines, et, enfin, un vase contenant de l'eau sacrée, dans laquelle trempent plusieurs plumes de paon. L'eau sacrée joue un grand rôle dans les cérémonies du lamisme; à l'époque des fêtes, les guetzuls la distribuent au peuple, qui en avale une partie et se lave le visage avec le reste. Cette liqueur, qui paraît être un composé d'eau de safran et de sucre, est gratifiée par les Kalmouks de propriétés merveilleuses. L'idole, au pied de laquelle brûle jour et nuit une lampe, est ordinairement recouverte de brillantes étoffes de soie; les prêtres ne lui laissent à découvert que la tête et les mains. Les autres images sont également voilées par des rideaux en soie, qu'on enlève seulement au moment de la prière.

Les prêtres, comme nous l'avons déjà indiqué, vivent entièrement aux dépens du peuple, dont ils sont les directeurs spirituels; et ils savent exploiter sa crédulité de la manière la plus scandaleuse. Lorsqu'un Kalmouk tombe malade, son premier soin est de recourir aux prières et aux invocations de ses

prêtres. S'il est pauvre, il en est ordinairement quitte pour une pelisse ou un manteau, que le ghelung lui enlève sous prétexte qu'il s'y est logé un mauvais génie qui cause tout le mal. Mais quand le malade est un prince, les choses se compliquent en raison de sa fortune. Alors le démon ne demeure plus ni dans une pelisse, ni dans un manteau; il s'est installé dans le propre corps du prince, et il s'agit de lui procurer un autre domicile. Dans ce cas, le backchau se fait largement rétribuer pour trouver un homme disposé à se dévouer. Celui-ci est ordinairement un pauvre diable que, de gré ou de force, on amène dans la tente du malade. Là, au milieu d'une foule de cérémonies bizarres, on lui donne le nom du prince, et le mauvais esprit passe ainsi dans sa personne. On le chasse ensuite de l'oulousse, lui et toute sa famille, et défense lui est faite d'y jamais remettre le pied. Les Kalmouks qui se sont prêtés à cette mystification, sont connus sous le nom de *Andin* (fuyards). Ils peuvent aller s'établir dans une autre oulousse; mais ils sont toujours obligés de dresser leurs tentes loin du campement général. Il est encore une foule d'autres circonstances où les prêtres abusent indignement de l'ascendant qu'ils exercent sur une foule aussi crédule qu'ignorante.

Les Kalmouks célèbrent dans l'année trois grandes fêtes, qu'ils ont toujours soin de faire durer au moins quinze jours. La plus importante de toutes, appelé

Zackan-Zara, est destinée à fêter le retour du printemps; la seconde (*Urus-Zara*), qui se célèbre vers le mois de juin, consiste dans la bénédiction des eaux, et la troisième (*Souloun-Zara* ou fête de la lampe) a lieu au mois de décembre : pour cette dernière, les prêtres élèvent un autel en plein air. Ils y placent un grand nombre de lampes et de bougies sacrées; puis ils les allument au moment de l'apparition de la nouvelle lune, en présence de tout le clergé et de la foule des Kalmouks réunis. J'emprunte à Bergmann la description de la fête de *Zackan-Zara*, à laquelle il assista.

« Vers le midi, raconte ce voyageur, le bruit des
« instruments m'annonça que la cérémonie allait com-
« mencer. Je m'empressai de me rendre au khou-
« roul, où les prêtres, partagés en différentes classes
« et rangés en ligne, se tenaient prêts à ouvrir la
« marche. Les individus chargés seulement de porter
« les instruments formaient déjà un groupe considé-
« rable. Sur les flancs de tous ces bataillons de ghe-
« lungs, de guetzuls et de mandschis flottaient diffé-
« rentes espèces de drapeaux : les uns formés de ban-
« deroles de soie de plusieurs couleurs, cousues en
« rond, ressemblaient aux enseignes romaines; d'au-
« tres, semblables à nos bannières, se trouvaient fixés
« à des baguettes transversales supportées par de
« longues perches. L'attente ne fut pas longue, et
« bientôt les principaux prêtres, portant avec eux de

« grandes caisses, sortirent d'une kibitka et se placèrent
« à la tête de la foule. Ils furent suivis de près par
« beaucoup d'autres, revêtus de leurs plus riches orne-
« ments, qui s'empressèrent de se grouper autour
« des caisses pour aider à les porter, ne fût-ce même
« que du bout des doigts. Quant aux instruments, les
« timbales étaient fixées sur des pièces de bois, et les
« grandes trompes étaient soutenues par des baguettes
« que portaient des hommes du peuple. La foule qui
« fermait la marche n'était guère plus nombreuse que
« les prêtres, et les vieilles femmes seules témoignaient
« leur dévotion par des soupirs du plus profond de
« leur cœur. A quelques centaines de pas du khou-
« roul on avait construit un échafaudage en forme
« d'autel, qui s'élevait à plus de quatre mètres de
« hauteur, consolidé à l'aide de cordes par devant et
« par derrière. En avant de l'autel on remarquait une
« place circulaire, couverte de tapis, destinée aux
« prêtres, et un immense parasol en soie rouge pour
« abriter le grand-prêtre, remplissant les fonctions de
« Lama. Le cortège arrivé, on plaça les caisses sacrées
« au pied de l'autel, et les images qu'elles contenaient
« furent déroulées. Alors on n'attendit plus que le
« Lama pour commencer la fête.

« Je profitai de cet intervalle de repos pour examiner
« le sanctuaire. Sur une couverture jaune, ornée d'une
« riche broderie de fleurs sacrées d'une couleur rouge,
« je remarquai plusieurs coupes d'offrande et les images

« dorées de quelques divinités. A la gauche et à la
« droite de l'autel flottaient les bannières; et en face,
« mais hors du cercle des tapis, se trouvaient les in-
« struments. Tout à coup la musique se fit entendre,
« et le Lama, porté en triomphe sur un palanquin,
« ne tarda pas à arriver. Il mit pied à terre à une
« petite distance de l'autel; puis, à un signal donné,
« les rideaux qui cachaient les images se levèrent, et
« tout le peuple, ainsi que les prêtres et les princes,
« se prosternèrent trois fois.

« Après cette cérémonie, le vice-khân Tchoutchei,
« qui assistait à la fête avec ses deux fils, fit trois fois
« avec toute sa suite le tour de l'espace circulaire, où
« les prêtres se tenaient accroupis, et prit enfin place
« auprès du Lama, sous le grand parasol. Son exemple
« fut suivi par sa femme; mais celle-ci prit place hors
« du cercle du clergé, sous un pavillon réservé, où le
« thé lui fut offert. On apporta ensuite à la foule des
« prêtres de grands vases en bois avec du thé et des
« gâteaux, et l'on égorgea un grand nombre de mou-
« tons destinés au dîner. Le repas, souvent interrompu
« par des prières et d'autres cérémonies, continua
« jusqu'au coucher du soleil. Les images furent alors
« roulées de nouveau et les caisses reportées en pro-
« cession dans l'intérieur des tentes. Les deux jours
« suivants on renouvela la même fête; mais d'autres
« bourkhans furent exposés à la dévotion du public. »

Cette fête de Zackan a été instituée en l'honneur

d'une victoire remportée par Dchakdchamouni sur six faux docteurs, qu'il eut à combattre pendant plus d'une semaine. Outre leurs grandes fêtes, les Kalmouks ont encore par mois trois jours (le septième, le quinzième et le trentième) pendant lesquels ils ne tuent aucune espèce d'animal. Tout fidèle sectateur de Lama doit, pendant ces solennités, ne se nourrir que de laitage et se priver de toute autre boisson. Quant aux prêtres, ils sont alors du matin au soir dans les temples, occupés à prier, et le peuple vient ordinairement se joindre à leurs actes de dévotion.

Les Kalmouks sont dans l'usage de faire leurs prières en famille : elles consistent en des chants, qui ne sont pas sans harmonie et où se succèdent alternativement des tons aigus et graves, des mesures longues et rapides ; mais le plus souvent les prières s'exécutent au moyen d'un chapelet à peu près semblable aux nôtres, et surtout à l'aide d'un procédé mécanique qui fait grand honneur à l'esprit des lamas. Pour invoquer le ciel de cette dernière manière, ils ont un tambour ou cylindre couvert de caractères tangoutes et renfermant dans son intérieur plusieurs écrits sacrés, et toute l'opération consiste à imprimer au cylindre un mouvement de rotation plus ou moins rapide, au moyen d'une corde. Comme on le voit, cette façon de prier est on ne peut plus simple et n'occupe en rien l'esprit ; aussi n'empêche-t-elle pas les Kalmouks de causer, de fumer,

de se disputer et même de se dire des injures; pourvu que le cylindre tourne, la prière se débite d'elle-même et les bourkhans s'en accommodent parfaitement.¹ Dans cette fonction, les sectateurs de Lama regardent leur travail manuel comme une œuvre extrêmement méritoire, s'imaginant que le bruit que font, en tournant, les écrits sacrés contenus dans le cylindre, s'élève jusqu'au trône de la divinité et attire sa bénédiction sur la terre. Les princes ont une méthode encore plus facile pour adorer le ciel; toutes les fois que des circonstances les empêchent de réciter eux-mêmes leurs prières, ils se contentent de faire planter devant leur tente une longue perche portant une bannière, sur laquelle se trouvent inscrits plusieurs versets sacrés: ils confient ainsi au vent le soin de faire parvenir leurs hommages jusqu'au trône de leurs bourkhans.

Les Kalmouks ont des jours fortunés et des jours néfastes, auxquels ils attribuent une grande influence. Si un homme du peuple meurt un jour heureux, il est enterré à peu près comme chez nous, et sur sa tombe on plante une petite bannière avec une espèce d'épithaphe. Si au contraire il meurt un jour néfaste, on étend simplement son corps sur la terre, en le recouvrant d'un feutre ou d'une natte, et on laisse aux animaux le soin de lui procurer un tombeau. Dans ce cas les amis ou les parents du défunt restent

1. Atlas historique, pl. 6.

aux aguets et, suivant la nature de l'animal qui porte les premiers coups de dents au cadavre, ils jugent du sort qui attend son âme dans l'autre monde. Les choses se passent différemment pour les princes : on n'expose jamais leur corps en plein champ. S'ils meurent un jour néfaste, leurs restes sont rendus à la terre; au cas contraire on les brûle en grande pompe, puis l'on élève, au lieu où ils ont expiré, une petite chapelle dans laquelle on dépose leurs cendres. Les prêtres sont encore mieux partagés que les princes; quel que soit le jour de leur décès, on leur fait l'honneur de les brûler, pourvu que pendant leur vie ils aient joui de quelque réputation de sainteté. Quant à leurs cendres, on en fabrique une statuette, que l'on porte avec grande pompe dans un de ces petits temples appelés zatzas, dont nous avons déjà parlé. Les Kalmouks ont une grande vénération pour les tombeaux de leurs prêtres; ils y placent des images, des offrandes, et y entretiennent autant que possible une lampe allumée. Si le feu s'éteint, le premier passant est dans l'obligation de le rallumer.

Les particularités de la vie privée des Kalmouks se ressentent naturellement de l'état de leur civilisation et de leurs croyances religieuses, et sont largement empreintes de toutes ces grossières superstitions qui caractérisent à un si haut degré les hordes mongoles de la mer Caspienne. Certaines coutumes ont néanmoins un caractère grave et touchant à la fois,

qui ne peut manquer de faire impression sur le voyageur. Parmi leurs solennités domestiques, il en est plus d'une qui rappellent les mœurs naïves des peuples primitifs. Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, on s'empresse de faire venir un ou plusieurs prêtres, et pendant que le mari, armé d'un gros bâton, court autour de la tente pour éloigner les esprits malfaisants, les ghelungs, debout devant la porte, récitent des prières et invoquent la divinité en faveur de l'enfant qui va naître. La délivrance ayant eu lieu, un des parents sort de la kibitka et donne au nouveau-né le nom du premier objet qui frappe ses regards. Cet usage se retrouve dans toutes les classes. J'ai connu un prince *Petit chien* et une foule d'individus portant les noms les plus bizarres. Après leurs couches, les femmes sortent voilées pendant plusieurs jours; ce n'est qu'après un certain laps de temps qu'il leur est permis d'assister aux cérémonies religieuses.

Le mariage s'entoure de cérémonies plus intéressantes, surtout lorsque les fiancés appartiennent à l'aristocratie. Les préliminaires, exactement semblables à ceux que nous avons déjà signalés chez les Tatars nogais, consistent dans la stipulation du nombre de chevaux et de chameaux, ainsi que de la somme d'argent que le futur doit donner aux parents de celle dont il réclame la main. Seulement les Kalmouks agissent avec connaissance de cause et ils n'achètent

pas, comme on pourrait dire, leur femme dans le sac. Les conventions arrêtées et le marché conclu, le jeune homme, accompagné des principaux nobles de son oulousse, part à cheval pour aller enlever sa fiancée. Cette expédition est toujours accueillie avec un simulacre de résistance de la part du campement de la jeune fille; mais le futur ne réussit pas moins à faire monter sa promise sur un cheval richement caparaçonné, et l'emmène au milieu des cris de joie et des coups de fusil de tous ses compagnons. Lorsque la troupe arrive à l'endroit où doit être dressée pour la première fois la tente des nouveaux mariés, et où l'on a déjà posé le trépied en fer destiné à supporter la marmite du jeune ménage, les fiancés descendent de cheval, s'agenouillent sur des tapis et reçoivent la bénédiction de leurs prêtres; ils se relèvent ensuite et, debout, la tête tournée vers le soleil, ils adressent à haute voix des invocations aux quatre éléments. En ce moment le cheval qui a servi de monture à la jeune femme est débarrassé de sa selle et de sa bride, et reçoit la liberté pour devenir la propriété du premier Kalmouk qui a l'adresse de s'en emparer. Cette dernière cérémonie, ne se pratiquant que chez les gens riches, a pour but de rappeler à la mariée que désormais elle doit vivre entièrement pour son mari et ne plus songer à retourner chez elle. Enfin tout se termine par la construction de la kibitka : la jeune épouse reste voilée jusqu'au moment

où, la tente étant prête, son mari la découvre et l'introduit lui-même dans sa nouvelle demeure. Le mariage entre gens riches se signale encore par un incident trop original pour ne pas être rapporté ici. En pareil cas la fiancée choisit une espèce de demoiselle d'honneur qui l'accompagne pendant son enlèvement; puis, lorsque les deux époux sont arrivés à l'endroit où doit s'élever la tente, la jeune femme jette son mouchoir, et celui des Kalmouks qui le saisit devient forcément le fiancé de la suivante. Le mariage terminé, la mariée reste enfermée chez elle pendant un an; durant tout ce laps de temps elle ne peut recevoir de visites que sur le seuil de sa kibitka, même de la part de ses parents; mais elle jouit ensuite d'une émancipation complète.

Tous les mariages ne se contractent pas ainsi à l'amiable chez les Kalmouks. Quand les parents ne peuvent s'entendre sur les clauses du contrat, ce qui n'est pas rare, la violence tranche fort souvent la question; si le jeune homme tient réellement à l'union projetée, il fait un appel à ses camarades, et par ruse ou par force il enlève la jeune fille dont il veut devenir l'époux. Dès le moment qu'il est parvenu à la faire entrer sous sa tente, les parents n'ont plus aucune réclamation à faire et doivent subir la loi du vainqueur.

Le lamisme semble avoir proscrit dans le principe la polygamie et le divorce, mais ces préceptes sont depuis longtemps tombés en désuétude, et le divorce

comme la polygamie se trouvent aujourd'hui légalement admis chez tous les Kalmouks. En cas d'infidélité de la part de la femme, la répudiation a lieu publiquement, si le mari l'exige; on prend alors dans un haras la plus mauvaise rosse qu'on puisse trouver, on lui coupe la queue, puis la coupable, qui est forcée de la monter sans selle, est chassée de l'oulousse au milieu des huées de toute la foule. De pareils scandales sont néanmoins fort peu fréquents, car le plus souvent le mari trompé se contente de renvoyer sa femme sans éclat, après lui avoir donné quelques têtes de bétail nécessaires à sa subsistance. Quant à la faculté de prendre plusieurs femmes, les hordes mongoles de la mer Caspienne en usent bien rarement; l'on n'a pu me citer qu'un seul individu ayant contracté double mariage. Du reste, chez les Kalmouks, la condition des femmes diffère essentiellement de ce qu'elle est chez les peuples de la Turquie et d'une grande partie de l'Asie : elles ne connaissent nullement les lois du harem; jeunes filles ou épouses, elles jouissent de la plus grande indépendance, libres en toute circonstance de s'exposer aux regards de leurs compatriotes et des étrangers.

On sait déjà quels ont été les efforts des Frères moraves de Sarepta pour opérer la conversion des Kalmouks, et l'on a vu de quelle manière l'intolérance du clergé russe est venue mettre fin à leurs tentatives. Quoique nous ne soyons guère partisans

des missions spirituelles et que, suivant nous, les apôtres de nos jours causent très-souvent plus de mal que de bien, nous ne pouvons néanmoins que déplorer les décisions du saint synode. Par leur position, leur industrie, la simplicité de leurs idées religieuses et leur connaissance du pays, les Frères moraves sont dans les circonstances les plus favorables pour travailler à la civilisation et à l'amélioration sociale des Kalmouks; et parmi eux se trouvent quelques hommes qui comprennent réellement leur tâche. Tel qu'il est pratiqué chez les Kalmouks, le bouddhisme tend à entraver toute espèce de développement intellectuel. Consistant uniquement dans de grossières superstitions aussi bouffonnes qu'absurdes, cette religion, dont le libéralisme et l'égalité ont été cependant les principes fondamentaux, ne peut plus aujourd'hui qu'abrutir le peuple et le retenir sous le joug du clergé, qui le domine et le pressure de toutes les manières. Sous ce point de vue, une conversion à des dogmes plus sensés serait évidemment favorable au bien-être des Kalmouks; mais il ne faut pas que ce changement religieux s'accomplisse sous l'influence d'un clergé ignorant et superstitieux comme celui de l'Église russe, car alors autant vaut laisser aux Kalmouks leurs vieilles croyances et abandonner au temps le soin de les délivrer de l'empire que les prêtres exercent sur eux. Au reste, la question de la civilisation kalmouke est difficile à résoudre;

au milieu des contrées arides qui forment le partage de ces tribus nomades, c'est attaquer tous les éléments de leur bonheur que de vouloir les soumettre aux mêmes conditions d'existence que nous nous sommes imposées. J'ai vécu assez longtemps parmi elles, je me suis en quelque sorte identifié avec leur genre de vie, et lorsque, de retour dans nos villes civilisées, je me suis trouvé en présence des luttes, des passions, des vices et des maux qui tourmentent la plupart des nations de l'Europe, je n'ai pu que faire des vœux pour que les Kalmouks conservent leurs mœurs et leurs habitudes, et restent le plus longtemps possible à l'abri de cette civilisation ambitieuse, qui ronge les différentes classes de nos populations.

NOTICE

SUR LES KHIRGUISES ET QUELQUES AUTRES TRIBUS MUSULMANES.

— TABLEAU GÉNÉRAL DE LA POPULATION NOMADE DES DEUX GOUVERNEMENTS D'ASTRAKHAN ET DU CAUCASE.

On sait qu'à la suite de la fameuse émigration du khân Oubacha, les Kalmouks abandonnèrent la plus grande partie des steppes qui s'étendent entre l'Oural et le Volga, et que les hordes restées en Europe se concentrèrent presque exclusivement sur le littoral occidental de la mer Caspienne. Les plaines de l'Oural demeurèrent ainsi désertes pendant une longue suite d'années, et ce fut seulement au commencement de

notre siècle que quelques tribus khirguises de la petite horde vinrent les occuper avec le consentement du gouvernement russe. Cette population nomade, faible dans le principe, augmenta rapidement par de nouvelles émigrations, et la Russie finit par régulariser les acquisitions des Khirguises, en leur cédant, en pleine et entière propriété, environ 7,075,700 hectares de terre. Plus heureux que les Kalmouks, ce peuple asiatique jouit encore d'une certaine indépendance, sinon en réalité, du moins en apparence. Il a son khân souverain, ne paie aucune imposition, et toutes ses charges consistent à fournir, en temps de guerre, un corps de cavalerie aux armées impériales.

Il est assez difficile de connaître d'une manière bien exacte le nombre de ces Khirguises. Toujours jaloux de faire croire à la prospérité des peuples soumis à son sceptre, le gouvernement russe publie des documents officiels fort peu exacts. C'est ainsi que dans un supplément du journal du ministre de l'intérieur, du 30 août 1841, on porte la population de la horde à 16,550 tentes; tandis que, d'après une note qui m'a été communiquée à Astrakhan, et qui a été sous mes yeux extraite des documents de la chancellerie du gouverneur militaire, le chiffre des tentes ne s'élève qu'à 8000. Mais, comme le dit naïvement le rédacteur du journal de Saint-Pétersbourg, la tribu n'a pu qu'augmenter rapidement sous l'influence de la sage administration de la Russie, et c'est dans sa haute

considération pour son gouvernement qu'il puise la meilleure preuve en faveur de ses données statistiques. Quant à nous, qui nous laissons peu influencer par de pareils arguments, nous osons à peine admettre le chiffre de 8000, et nous pensons que les Khirguises ne sont fidèles à la Russie que parce qu'ils ne peuvent faire autrement, et qu'on a eu la précaution de les emprisonner entre deux lignes de Cosaques, ceux de l'Oural et ceux du Volga. D'ailleurs, à en juger par les renseignements qui m'ont été communiqués à Astrakhan, l'émigration des Khirguises n'a pas été aussi libre que le gouvernement se plaît à le proclamer; la force aussi bien que la ruse ont été mises en jeu, pour les déterminer à venir se fixer dans des contrées dont la Russie ne tirait plus aucun profit depuis la fuite des Kalmouks.

Les Khirguises sont nomades, ils vivent sous des tentes de feutre comme les Kalmouks, et, ainsi que ce dernier peuple, s'occupent exclusivement de l'élevage du bétail. Mais ils professent la religion musulmane, appartiennent évidemment à la race turque, et ont été de tout temps les ennemis implacables des hordes mongoles. Cependant depuis quelques années, la bonne harmonie semble régner entre eux et les Kalmouks du Volga. Leur khân visite assez fréquemment le prince Tumène; en 1836 plus de 2000 Khirguises vinrent planter leurs tentes sur les rives du Volga, pour assister aux grandes fêtes que le chef kalmouk

donnait alors aux autorités du gouvernement. Mais cet état de paix n'est que le résultat d'une impérieuse nécessité : pour peu que les hordes fussent indépendantes, les anciennes inimitiés ne tarderaient pas à se réveiller.

Le khân actuel des Khirguises se nomme Giangour-Boukévitich ; il passe pour un homme capable et désireux de prendre part à la civilisation européenne. En 1826 l'empereur Nicolas lui a fait construire, au pied des montagnes de sable appelées Ryn-Peski, une charmante maison en bois, qu'il n'habite toutefois que bien rarement. Depuis lors, grâce à la puissante intervention des employés russes, il s'est encore élevé quelques chétives constructions ; mais il serait par trop présomptueux de voir, comme certain journal de Saint-Petersbourg, dans une vingtaine de cabanes les éléments d'une capitale future ; les Khirguises n'abandonneront pas de si tôt leur existence nomade. Leur territoire n'est guère plus favorisé que celui des Kalmouks, et le khân lui-même, réduit à camper sous la tente la majeure partie de l'année, afin de pouvoir faire subsister ses troupeaux, ne rentre dans sa prétendue capitale que lorsque les mauvais temps et les froids le chassent de sa kibitka de feutre. En Russie il faut être extrêmement réservé et sévère dans ses jugements, car à chaque instant l'on est exposé à prendre pour l'indice d'un progrès, d'une augmentation de bien-être, ce qui n'est en définitive que le

résultat de l'emploi de la force. Nous avons eu fréquemment à signaler de pareilles méprises chez les voyageurs qui ont récemment parcouru le midi de l'empire. Jamais puissance n'a été plus prodigue de décors que le Gouvernement moscovite; la Russie est le pays qui dépense le plus follement son argent pour le plaisir des yeux. Potemkin a eu le premier l'honneur de jouer ce rôle de mystificateur, quand il improvisa des villages et des troupeaux sur toute la route parcourue par Catherine II lors de son voyage en Crimée. Depuis cette époque les successeurs ne lui ont pas manqué. Les allées d'acacias s'élèvent comme par enchantement dans les villes nouvelles; des églises, des maisons à colonnes, à frontons; de magnifiques aigles à double tête, avec le globe et le sceptre; de nombreuses enseignes bureaucratiques aux lettres dorées, tout est largement mis à contribution. Cette manie de vouloir paraître ce que l'on n'est pas, cette ridicule gloriole qui a toujours caractérisé les Russes, nous semble être un des grands obstacles à tout progrès réel et former une des plaies les plus dangereuses de cette puissance. Sans doute il est difficile que ce vice n'accompagne pas les efforts de tout peuple arriéré qui prétend se mettre à la hauteur d'une civilisation plus avancée. Malheureusement, en Russie, l'ostentation artificielle a été systématisée; non-seulement elle existe chez les individus, mais elle forme la base de tous les actes du Gouvernement; d'une

extrémité de l'empire à l'autre, dans les villes comme dans les steppes de la mer Caspienne, l'on retrouve partout ses décors et ses dispendieux tréteaux; elle est devenue le but et l'idée fixe de chacun, depuis les ministres d'État jusqu'au dernier employé; et pendant que l'on sacrifie inutilement des millions pour faire briller le rideau de la scène, on laisse peu à peu tomber en ruine la charpente elle-même de l'édifice social. Peu importent l'avenir et les progrès sérieux du pays, pourvu que la vanité du jour soit satisfaite et que la comédie soit bien jouée devant Sa Majesté et les étrangers que la curiosité amène en Russie.

Après les Khirguises nous avons encore, sur la rive gauche du Volga, vers ses embouchures, une petite horde de Tatars, appelée *Koundrof*, et originaire de la grande tribu du Kouban. Ces Tatars, qui comptent environ 1,100 tentes, furent autrefois donnés par la Russie en qualité de vassaux, aux anciens khâns des Kalmouks. Ils furent cependant assez adroits pour échapper à la célèbre émigration d'Oubacha. Depuis lors on a inutilement essayé de les coloniser : le gouverneur d'Astrakhan leur fit construire deux villages, il y a une trentaine d'années; mais ils ne tardèrent pas à abandonner ces demeures fixes pour reprendre leurs anciennes habitudes nomades.

Il nous reste enfin à faire mention des Nogais noirs, qui occupent, au nombre de 8432 tentes, les rives du Terek. Ces Nogais appartiennent à la grande fa-

mille musulmane dont nous avons déjà fait l'historique et dont nous avons rencontré de nombreuses tribus sur les bords de la mer d'Azof, ainsi que dans les plaines de la Tauride. Nous n'avons donc pas à nous en occuper.

Tableau général des populations nomades des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase.

Kalmouks	15,500 familles.
Khirguises	8,000 —
Tatars de Koundrof	1,100 —
Tatars de Sertof	112 —
Nogaïs noirs	8,432 —
Turcomans	3,838 —
<hr/>	
Total	36,982 familles.



CHAPITRE VI.

Adieu aux hordes kalmoukes. — Arrivée sur les bords de la Kouma. — Vladimirofka. — Brillante habitation de M. Rebrof. — Coup d'œil de notre caravane à son entrée dans la cour du château. — Retour aux habitudes de la vie civilisée. — Description de Vladimirofka. — Moulins, plantations de mûriers, fabrique de vins de Champagne, jardins. — Courage de M. Rébrof. — Il repousse les Circassiens qui attaquent son village. — Préparatifs pour le voyage au Caucase. — Notre escorte reprend la route d'Astrakhan. — Départ de Vladimirofka. — Arrivée à Bourgon-Madjar. — Un intendant polonais. — Destruction des mines de l'ancienne Madjar. — Voyage le long de la Kouma. — Apparition de l'Elbrouz et de la grande chaîne du Caucase. — Pluie à verse. — On nous refuse des chevaux dans un village. — Situation critique. — Arrivée à Géorgief. — Égoïsme du voyageur. — Un colonel russe veut s'emparer de notre logement; sa mésaventure. — Aimable hospitalité du général commandant la forteresse de Géorgief. — Histoire d'un chef circassien.

En disant un dernier adieu aux hordes kalmoukes dont nous avons partagé, pendant plus d'un mois, la vie libre et aventureuse, nous ne pûmes nous défendre d'un certain regret, malgré les dangers et les privations qui avaient accompagné nos courses au désert. Ces mœurs des steppes qui s'offraient sans cesse à nous, pleines d'une simplicité patriarcale, reportaient notre esprit aux temps primitifs, et lui ouvraient comme à son insu un vaste champ d'observations et de souvenirs! Comment d'ailleurs rester indifférent à la poésie des lieux, des usages et du costume, aux scènes pastorales et aux vastes horizons, qui compensaient si largement les ennuis et les fatigues du voyage? En face de pareils tableaux, l'individualité égoïste dis-

paraît complètement pour laisser à l'imagination, pleine liberté d'admirer et d'apprécier selon ses facultés. Je ne saurais dire dans quel abîme de rêveries l'âme se plonge au milieu de cette existence vague, presque perdue dans l'immensité, et qui n'a pour se rattacher à la vie commune que des souvenirs et surtout de l'espérance. D'ailleurs, comme on l'a dit maintes fois, le secret de plaire appartient à l'originalité, et nous avions tellement subi la loi commune que nous nous surprîmes dans un véritable accès de tristesse quand il nous fallut quitter le surveillant des Kalmouks, qui était à nos yeux un dernier représentant du désert.

Mais chaque instant nous rapprochait de Vladimir-ofka, et déjà les eaux limpides de la Kouma et les bouquets d'arbres qui couvrent ses bords remplaçaient l'aridité des plaines de sable, théâtre de nos courses nomades, et nous annonçaient une contrée comblée en apparence de tous les dons de la nature.

Le paysage que nous avions alors sous les yeux, était d'une beauté originale d'autant plus frappante pour nous, que depuis longtemps nous n'étions plus habitués aux gracieuses perspectives d'une campagne féconde.

En face de nous, sur une pente inclinée, une demeure élégante, flanquée de deux tourelles et surmontée d'un belvédère s'élevant au-dessus des arbres, nous rappela tout à coup l'Europe qui raparaissait ainsi à nos regards entre les déserts de la mer Cas-

pienne et les montagnes du Caucase, dont les premières cimes se dessinaient vaguement à l'horizon. Derrière nous, les campements kalmouks et leurs troupeaux de chameaux ressemblaient dans l'éloignement à ces effets de mirage, si fréquents dans le désert. Un peu à gauche, le village, situé pittoresquement au pied du château, descendait par gradins jusqu'au bord de la Kouma, laissant apercevoir ses jolies fabriques, ses maisons séparées les unes des autres par des plantations de mûriers, de noyers et de peupliers d'Italie, forêt nuancée par les teintes éclatantes de l'automne.

Tout ce que l'opulence et la bonté du sol peuvent créer de plus enchanteur, se trouvait là, comme une magnifique compensation à nos fatigues passées. Les chameliers et les Cosaques qui formaient notre escorte, ne purent s'empêcher de partager notre enthousiasme et restèrent, comme nous, immobiles de surprise devant cette brillante apparition.

Peu d'instants après, nous entrions dans la grande cour du château, qui fut bientôt remplie d'employés et de domestiques, fort intrigués de savoir d'où pouvait sortir une si étrange caravane. En effet, il y avait de quoi s'étonner à notre vue.

La brichka, traînée par ses trois chameaux, précédait une petite troupe composée de quatre ou cinq Cosaques, armés comme de vrais guerriers en campagne, et de plusieurs Kalmouks conduisant d'autres

chameaux chargés de tout l'attirail de notre vie ambulante. Notre officier cosaque, le faucon sur le poing, le long fusil en bandoulière, se tenait à la portière, prêt à transmettre, avec toute la précision russe, nos ordres à l'escorte et à galopper au moindre signe, tandis que notre drogman, avec sa nonchalance italienne, se carrant sur le siège de la voiture, regardait d'un air de profond dédain tous les individus qui s'agitaient autour de nous et lui adressaient mille questions, auxquelles il ne daignait même pas répondre.

Qu'on songe ensuite à l'aspect qu'offrait le cortège entier, hâlé par un mois de voyage en plein air, avec des vêtements ternis par la poussière et le soleil; à la procession de chevaux et de chameaux, au mélange de costumes asiatiques et européens, et l'on comprendra la surprise générale que dut exciter une visite aussi bizarre qu'inattendue. M. Rébrof, le propriétaire de Vladimirofka, averti par notre officier, vint nous recevoir au pied de l'escalier, et nous souhaita la bienvenue avec toute la courtoisie d'un seigneur châtelain. Il s'empressa de nous installer dans un délicieux appartement au rez-de-chaussée, dont les croisées donnaient sur un vaste et beau jardin, et où nous trouvâmes un billard et nombre de livraisons de la *Revue étrangère*.

Après avoir mis à notre entière disposition ses domestiques, son jardin, ses fruits, ses chevaux, enfin

toute sa propriété, notre amphytrion nous laissa maîtres de nous-mêmes, avec un tact qu'on ne rencontre pas toujours chez les gens du monde.

C'est pourtant une bien bonne chose, lorsqu'on a été longtemps privé de toutes les facilités de la vie, que de les retrouver sans transition, de reprendre ses vieilles habitudes, le *far niente*; de passer de la kibitka kalmouke à une demeure seigneuriale, de l'horrible galette au pain frais de chaque jour, de la marche fatigante des chameaux au repos du divan, de la monotonie des steppes à tous les agréments de la vie civilisée. C'est véritablement une bien bonne chose, surtout si l'on a le rare bonheur d'ajouter à tous ces plaisirs la rencontre d'une famille hospitalière, prodigue de ces soins délicats, de ces témoignages d'affection qui viennent du cœur, et qui font tant de bien quand on a presque eu le temps d'oublier leur charme : avec quelle volupté l'âme apprécie alors ce qu'il y a de sympathie et de douce confiance dans ces longues causeries du soir, où on laisse parler son cœur, comme si l'on avait toujours cheminé ensemble.

Du reste, ce qui fait l'attrait le plus piquant des voyages, ce sont justement ces contrastes qui vous attendent à chaque pas, et qui vous donnent la juste appréciation des choses par la comparaison; car au bout du compte, qu'est-ce qu'un bon repas pour celui qui dîne bien tous les jours? qu'est-ce qu'un divan, des livres, de la musique, des tableaux, pour

l'être privilégié qui s'en repaît à chaque instant ? Hélas ! pour la plupart du temps, il bâille au coin de son feu ; la musique l'ennuie, la lecture lui fait mal aux yeux, son cuisinier ne sait rien inventer ! Tristes misères qui naissent de sa richesse ! Mais qu'un malin ou plutôt qu'un bon génie le transporte subitement au fond d'un désert ; qu'il soit forcé de tremper son biscuit dans l'eau saumâtre d'un étang, de compter sur la chasse de son faucon pour dîner, de coucher sur la dure, d'essuyer le vent, la poussière, la pluie ; de n'entendre que des cris de chameaux, de ne voir que des figures kalmoukes ; et plus tard on l'entendra s'écrier dans la joie de son âme, en reprenant possession des jouissances si méprisées auparavant : Ah ! qu'il fait bon, manger, dormir, rêver ; ah ! qu'il fait bon vivre ici !....

Vladimirofka est une des plus belles propriétés que j'aie vues en Russie. On reconnaît une pensée large et intelligente dans toute l'économie de ce magnifique établissement. Il y a environ cinquante ans que M. Rébrof a jeté les premiers fondements de sa colonie, sans se laisser rebuter par les obstacles et les dangers qui s'offraient à lui sous toutes les formes. Il a voulu utiliser les belles eaux de la Kouma, dont rien jusqu'alors n'avait troublé la libre allure ; et maintenant plusieurs moulins établis par lui, animent et égaient tout le voisinage de leur bruit continu. La douceur du climat lui a permis de faire de nom-

breuses plantations de mûriers, qui ont parfaitement réussi, et d'organiser des fabriques, dont les produits peuvent rivaliser avec les plus belles soies de la Provence.

Une autre industrie à laquelle il a donné également une grande extension, est celle du vin de Champagne; chaque année il en expédie à Moscou au moins 10,000 bouteilles, qu'il vend à raison de quatre roubles. Homme d'activité et d'action, il a su, à force de persévérance et de résolution, répandre la vie, l'abondance, dans un lieu inculte qui n'avait servi jusqu'alors qu'aux haltes passagères des Kalmouks et des Turcomans. Beaucoup de paysans de la Grande-Russie, qu'il avait amenés avec lui, habitués à une vie presque sauvage, ont été transformés par ses soins en bons ouvriers, en cultivateurs laborieux, et, dans l'occasion, en soldats dévoués à leur maître.

En 1835, une soixantaine de Circassiens, tentés par l'espoir d'un riche butin, descendirent de leurs montagnes avec l'intention de piller et de saccager Vladimirofka. Arrivant la nuit en véritables bandits, ils pensaient surprendre la petite population du village et accomplir leurs desseins sans trouver aucun obstacle à combattre. Mais M. Rébrof, quoique jouissant d'une profonde sécurité depuis nombre d'années, ne s'était jamais fait illusion sur les dangers de sa position, et s'attendait tôt ou tard à être attaqué. Dans cette conviction il avait pris, dès le principe,

toutes les précautions possibles pour déjouer les projets qu'il prêtait à ses terribles voisins. Deux bras de la Kouma servant de fossés au village et au château, une petite redoute, deux canons montés sur leurs affûts, dans l'endroit le plus découvert de l'habitation, et une grande quantité d'armes de toutes sortes, entassées dans une chambre du rez-de-chaussée avec toutes les munitions nécessaires pour soutenir un siège, lui donnaient presque la certitude de résister à toute attaque, quelque formidable qu'elle fût.

Chaque nuit, deux sentinelles veillaient jusqu'au matin, et cette mesure de prudence, qui semblait être complètement inutile, fut précisément ce qui sauva Vladimirofka d'une entière destruction. Les Circassiens, ne soupçonnant nullement cet excès de prévoyance et se fiant à l'obscurité, arrivèrent en face du village avec la certitude que personne ne se doutait de leur approche. Mais l'alarme avait déjà été donnée, et toute la population de Vladimirofka, arrachée subitement au sommeil, était sur pied et prête au combat. Les ouvriers, les domestiques reçurent des armes, on leva les ponts-levis; les deux canons furent chargés à mitraille, le château se transforma en forteresse; tout cela se fit avec une telle rapidité que, lorsque les Circassiens parurent sur les bords de la rivière, ils trouvèrent toute la défense du village admirablement organisée; ils essayèrent néanmoins de traverser la Kouma à la nage et à cheval, mais M. Rébrof, à la

tête de sa petite troupe, commanda le feu avec une intrépidité qui força les assiégeants à porter ailleurs leurs attaques. Trois ou quatre autres assauts furent également infructueux : tous les points étaient si bien gardés, et les hommes faisaient si bravement leur devoir, qu'au point du jour les Circassiens se virent contraints à battre en retraite. Mais furieux d'abandonner ainsi, sans gloire et sans profit, des projets qu'ils nourrissaient peut-être depuis longtemps, ils mirent, avant de s'éloigner, le feu au village et aux forêts environnantes. Cet incendie, qui satisfaisait en partie leur désir de vengeance, leur permit de se retirer paisiblement, sans qu'on pût savoir de quel côté ils s'étaient dirigés.

Au milieu de cette belle nature, de cette industrie qui revêt toutes les formes, on ne peut se croire à l'extrémité de l'Europe ; on rêve à la France, à la Suisse, à toutes les contrées favorisées du ciel et embellies par le génie de l'homme. Les maisons des paysans, gaies et entourées d'arbres, n'ont plus aucune ressemblance avec les tanières infectes qui forment les villages russes. Une joyeuse population d'ouvriers remplit les ateliers et fait entendre tout le long du jour des chants et des éclats de rire, témoignages d'un contentement rempli d'insouciance.

Quant à l'accueil que l'étranger rencontre dans cette heureuse demeure, il est tel que nous ne savions en vérité comment remercier notre hôte et sa famille.

Bien-être, douce société, amusements variés, liberté complète, belle nature, tous les biens se trouvaient réunis à Vladimirofka. Huit jours s'y écoulèrent pour nous avec une rapidité désespérante. M. Rébrof ne pouvait assez nous exprimer la profonde satisfaction que lui causait notre arrivée. C'était la première fois que des Français venaient visiter les bords de la Kouma et lui demander une hospitalité qu'il est à même d'exercer si largement. Chaque jour nous consacrons deux ou trois heures à examiner en détail les fabriques, les moulins, les filatures, les nombreuses plantations de son établissement, qui ne cessait d'exciter notre surprise et notre intérêt.

Comme économiste et administrateur, M. Rébrof peut être comparé aux hommes les plus éminents de l'Europe, et il a d'autant plus de mérite à s'occuper de ces questions industrielles, qu'il ne possède pas comme les autres, la ressource des livres spéciaux. Ne connaissant que sa langue, fort pauvre en écrits de ce genre, il en est réduit à quelques mauvaises traductions d'ouvrages français et allemands, bien insuffisantes, s'il n'était secondé par une rare intelligence.

Ses jardins sont remplis de tous les fruits de l'Europe et de plusieurs espèces de raisins, dont il tire un très-grand profit. Parmi ces derniers je citerai celui de Schiras, qui n'a point de pepins et qui est d'une suavité incomparable. Je ne dois pas non plus oublier son excellent vin *Œil de perdrix*, qu'il nous

servait chaque jour, au dessert, avec un véritable amour-propre de fabricant. Rien ne saurait se comparer à la satisfaction qu'il trahissait en nous entendant le comparer aux meilleurs crûs de France, comme nous le faisons au commencement de notre séjour, et de la meilleure foi du monde! Plus tard, notre enthousiasme se refroidit un peu; mais c'était égal; notre hôte n'en était pas moins persuadé que son vin pouvait entrer en concurrence avec tout ce que la Champagne produit de meilleur!

Mais bientôt il fallut songer au départ, dire adieu à des amis que nous n'avions aucune chance de revoir, comme tous ceux que nous avons déjà laissés derrière nous; hélas! une impérieuse nécessité nous appelait vers les montagnes du Caucase. Comment ne pas la déplorer en songeant à la vie bohémienne que nous venions à peine de quitter, et que nous allions retrouver de nouveau avec ses fatigues et ses privations, qui nous apparaissaient alors à travers mille craintes sérieuses? Gâtés par cette existence seigneuriale, si fort en harmonie avec nos goûts, il nous était difficile d'envisager, avec autant de philosophie qu'auparavant, toutes les chances de dangers qui devaient nous attendre dans le voisinage des Circassiens, sur le compte desquels on nous racontait mille histoires épouvantables. Toutefois cette disposition nouvelle d'esprit n'ébranla pas un moment notre résolution. Notre itinéraire était tracé, nous devions le suivre sans nous

inquiéter de ce qui pouvait en advenir. D'ailleurs, en voyage, il faut être un peu fataliste et avoir confiance en sa destinée; autrement on n'aurait rien de mieux à faire que de rester chez soi.

Ce fut à Vladimirofka que nous prîmes congé de notre escorte. Dorénavant la clochette de la droïka de poste devait remplacer ces cris de chameaux qui m'avaient tant effrayée dans le désert, au milieu du silence de la nuit. Cette séparation nous affecta beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire; mais ces bons Kalmouks, si empressés de nous être agréables, avaient été si longtemps mêlés à notre vie, à nos impressions, à nos habitudes, que leur départ laissa un véritable vide autour de nous. Le faucon, notre fidèle pourvoyeur, eut, comme on doit le penser, une très-grande part dans nos regrets, et plus d'une fois, par la suite, je songeai à ses prouesses, en voyant passer au-dessus de ma tête des bandes d'outardes et d'oies sauvages. Il y avait eu tant d'originalité pour nous à retrouver, dans les steppes kalmoukes, cette chasse du moyen âge, presque perdue en Europe; à voir notre officier cosaque, avec son bonnet circassien, sa grande lance et ses longs étriers, galoper ventre à terre pour prendre le gibier palpitant sous la vigoureuse étreinte du faucon; tandis que nos hommes dressaient la tente, débarrassaient les chameaux, allumaient le feu pour la cuisine et s'abandonnaient, en fumant leur tchibouk, à la quiétude qui suit toujours une journée laborieuse.

Étrange contradiction du cœur humain! je me surprenais de nouveau à regretter nos habitudes kalmoukes, que le séjour de Vladimirofka m'avait si vite fait oublier; et pourtant, c'est une singulière chose, en vérité, maintenant que j'y songe, que de coucher dans une tente de cinq pieds de longueur, au milieu d'une plaine aride; d'entendre les chameaux brouter l'herbe à quelques pas de l'endroit où repose votre tête; de sentir les chiens fourrer leur museau sous le feutre qui vous sépare d'eux; d'être entouré de tous côtés par une tribu à demi sauvage, à qui vous n'auriez à opposer, en cas d'attaque, que quelques mauvaises armes et une douzaine d'hommes dont le courage est assez douteux. Il se passe alors d'étranges phénomènes dans le cerveau! On en vient à douter de sa propre identité, à se demander si l'on n'est pas Kalmouk, si les souvenirs d'une autre existence ne doivent pas être relégués dans le domaine des songes?

Ce qui surtout entretient l'esprit dans ce singulier état, c'est la facilité avec laquelle il s'habitue à tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans une telle situation. Le vent gronde et vient vous glacer, vous ne le sentez pas; les chiens hurlent à votre oreille, les chameaux remplissent l'air de leurs gémissements, sans que vous en tressailiez d'effroi. Je ne sais si c'est parce que vous vous attendez à tout, que vous n'avez peur de rien; mais en réfléchissant à ce que j'éprouvais dans

ces circonstances, je ne puis encore m'expliquer l'indifférence avec laquelle j'envisageais alors les réalités et les probabilités!

Notre départ de Vladimirofka fut triste. Si la saison eût été moins avancée, nous y aurions volontiers passé une semaine de plus; mais nous avions encore le Caucase à visiter, et le mois de septembre approchait de sa fin. Il fallait donc nous hâter de profiter des jours de soleil qui nous restaient, et bientôt tout fut disposé pour notre voyage. Les gâteaux, les fruits et les provisions de toutes sortes, dont on bourra les poches de notre brichka, étaient une dernière preuve de l'amitié de cette excellente famille, que je n'oublierai jamais. Notre intimité avait fait tant de progrès, que nous ne pûmes nous séparer, sans chercher dans l'avenir quelque chance de nous retrouver. C'était une illusion, sans doute, mais elle servit au moins à rendre nos adieux moins pénibles et moins amers!

Les chevaux de M. Rébrof nous conduisirent jusqu'à Bourgon-Madjar, propriété appartenant au général Skaginsky. Elle est située sur la Kouma, à une trentaine de verstes de Vladimirofka, et possède, comme cette dernière, de belles forêts et des points de vue admirables. Nous pensions d'abord n'y demeurer que le temps de changer de chevaux; mais l'intendant, qui nous attendait déjà depuis quelques jours, en avait décidé autrement, et pour lui complaire, nous

dûmes perdre deux jours entiers dans sa compagnie. Cependant notre complaisance n'aurait pas été jusque là, s'il ne nous eût mis dans l'impossibilité de faire autrement. Dès le moment où nous entrâmes chez lui, il nous déclara, d'un air tout à fait décidé, que nous n'aurions de chevaux que le surlendemain. Nos réclamations, notre dépit, nos prières, tout fut inutile; il fallut, bon gré, mal gré, subir une tyrannie dont le motif, quoique flatteur pour nous, ne pouvait justifier l'inconvenance. La difficulté de nous comprendre sans le secours d'un drogman, ajoutait encore à notre embarras et à notre mauvaise humeur. Toute la conversation ne roula le premier jour que sur ces deux mots : *mojna* (vous pouvez rester), et *nilza* (c'est impossible). Mais à part la contrariété de sacrifier deux jours qui nous étaient très-précieux, je dois ajouter que le temps s'écoula pour nous d'une manière fort agréable, et notre hôte s'acquitta de son mieux de ses devoirs de maître de maison.

La première journée fut employée à visiter les bâtiments, les jardins, les vignes, les moulins, enfin tout ce qui ressort de l'administration directe de l'intendant. Tout était parfaitement en ordre, comme si l'œil du maître eût veillé constamment sur cette belle propriété. Cependant le général Skaginsky ne la visite presque jamais, se contentant d'en toucher les revenus, qui s'élèvent à environ 20,000 roubles. L'écurie est remplie de très-beaux chevaux de selle, qui nous

donnèrent l'idée de faire une longue promenade dans la forêt. Nous vîmes encore des antilopes presque apprivoisées, dont la beauté et la douceur ne sauraient se décrire. On en rencontre parfois des troupes entières dans cette partie des steppes. Les bois qui avoisinent la Kouma contiennent aussi des chevreuils et même des sangliers. Notre intendant voulait absolument organiser une grande chasse, et pour cela ne demandait qu'un seul jour de plus; mais toutes ses instances furent inutiles, et nous prononçâmes un *nilza* si significatif qu'il fut obligé de se soumettre à ce qu'il appelait notre entêtement.

Au reste, son désir de nous garder s'explique suffisamment par la profonde solitude dans laquelle il vit. Polonais de naissance, il a connu une autre condition que celle d'intendant, et ses goûts le prouvent. Il est poète, musicien et bel esprit. Voilà trois qualités singulièrement incompatibles avec ses fonctions. Mais comme il est seul et qu'aucune volonté supérieure ne vient contrôler ses instincts, il peut se livrer, un Virgile en main, à tous les charmes de la vie champêtre. Une guitare, des livres choisis et quelques inspirations poétiques lui forment, au milieu de ses occupations prosaïques, une existence toute intellectuelle, à laquelle il s'abandonne avec tout l'enthousiasme du poète.

Après avoir quitté Bourgon-Madjar, nous traversâmes l'emplacement où se trouvait jadis la célèbre

Madjar, dont le passé est encore un problème pour les historiens. Il n'en reste plus rien, pas même quelques briques qui puissent attester son existence. Les Russes l'ont emportée, morceau par morceau, pour bâtir leurs villages. Nous approchâmes ensuite rapidement du Caucase; l'Elbrouz (la montagne la plus élevée de la chaîne) nous laissa apercevoir à différentes reprises sa tête majestueuse, presque toujours perdue dans les brouillards, comme pour se dérober à tout regard profane. La tradition nous apprend que, sur son sommet, se posa la colombe échappée de l'arche de Noé, et qu'elle y cueillit ce rameau mystique qui devint plus tard, pour les chrétiens, un doux symbole de paix et d'espérance.

Aussi tous les peuples du Caucase ont-ils pour cette montagne une profonde vénération : chrétiens, idolâtres ou musulmans, tous la regardent comme un lieu sacré.

Nous voyagions alors dans un pays enchanté, quoique à peine hors des steppes; des lignes indécises qui se dessinaient et se coloraient dans le ciel, nous annonçaient de plus en plus distinctement les Alpes caucasiennes. Elles nous apparurent d'abord en légères fantaisies de brouillards, en vapeurs transparentes, qui semblaient nager dans l'air selon le vent et les caprices de la lumière; mais peu à peu cette fantasmagorie aérienne se changea en montagnes couvertes de forêts, en gorges profondes, en dômes couronnés de vapeurs.

Nous rencontrâmes plusieurs cavaliers en costume circassien, dont la beauté mâle et fière nous donna un échantillon de cette belle race caucasienne. Leur physionomie résolue et leur équipement militaire annoncent un peuple montagnard et guerrier, aussi habile à garder les troupeaux qu'à se servir de la carabine dans l'occasion.

Nos facultés avaient peine à suffire aux émotions multipliées qu'éveillait en nous la vue de cette nature si riche et si vigoureuse, qui étalait, malgré la saison avancée, sa magnifique végétation et les teintes variées de ses forêts et de ses montagnes. Les perspectives déroulaient de plus en plus à nos yeux leur océan de pics, d'escarpements, de ravins, de sommets neigeux, dont nous pouvions saisir presque tous les détails. C'était beau, c'était magnifiquement beau, surtout quand nous songions que tout cela était le Caucase!... le Caucase! nom qui évoque dans l'esprit tant de grandes pensées, tant de souvenirs historiques; auquel se rattachent les traditions les plus reculées, les croyances les plus fabuleuses; le Caucase.... d'où les historiens font descendre, dans les premiers âges du monde, les familles primitives, souches de tant de grandes nations! A lui tout ce qu'il y a de vague, de poétique dans les époques que nous ne pouvons voir qu'à travers le voile mystérieux de l'antiquité et surtout de l'imagination!

Mais quel malheur, au milieu de cet enthousiasme

de l'esprit, de cette extase de la pensée, que d'avoir à s'occuper des soins vulgaires du voyage et de retrouver à chaque pas de nouveaux sujets de contrariété! Parvenus à dix verstes au plus de Géorgief, nous fûmes arrêtés dans un village par la mauvaise volonté d'un écrivain, qui refusa de nous donner des chevaux, n'importe pour quel prix. Il pleuvait à verse; le hameau se noyait dans la boue, c'était bien le cas de le dire : nous ne savions réellement à quel saint nous vouer. Le Cosaque et Antoine coururent chez tous les paysans, pour les engager à nous louer de leurs chevaux; mais les Russes sont si paresseux qu'ils aiment mieux perdre l'occasion de gagner de l'argent que de sortir de leur bienheureuse apathie. Enfin, après quatre heures de recherches infructueuses, nos deux pourvoyeurs vinrent nous rejoindre avec trois misérables rosses, qu'ils avaient enlevées de force à différents paysans. Faute d'une baraque pour nous abriter, nous avons passé tout ce temps dans la voiture. L'endroit où on l'avait dételée étant éloigné de toute habitation, force nous avait été de rester en plein air, malgré les torrents qui ne cessaient de tomber. Notre piètre attelage ne parvint qu'à grand'peine à nous tirer du cloaque que la pluie avait formé autour de la brichka. Un brouillard épais, qui nous permettait à peine de voir à quarante pas de distance, augmentait encore le découragement dont notre longue attente avait été la première cause.

Nous eûmes, jusqu'à Géorgief, la route la plus détestable qu'on puisse imaginer. Cependant le temps finit par s'éclaircir un peu; mais l'orage avait transformé en marécages les basses plaines que nous devions traverser, et rendu le passage des ponts presque impraticable. Des pentes rapides et fort étroites, où les chevaux pouvaient à peine se retenir, nous forcèrent plus d'une fois à mettre pied à terre, au risque de laisser notre chaussure dans la boue. Nos quadrupèdes avaient une allure si dolente et paraissaient tellement épuisés, que nous désespérâmes longtemps d'arriver à Géorgief ce même jour; cependant, à force de coups, notre cocher les décida à gravir la dernière colline qui nous séparait de la ville, et nous atteignîmes, à sept heures du soir, un large plateau au bout duquel s'élevait fièrement la forteresse, qui domine la route conduisant au Caucase.

On nous avait avertis que nous trouverions la foire à Géorgief, et cela nous expliqua la rencontre d'un grand nombre de cavaliers se dirigeant, comme nous, du côté de la ville. Je dois avouer, en toute humilité, que je n'étais pas parfaitement rassurée, chaque fois qu'un de ces groupes passait à côté de notre voiture. Le mauvais temps, l'obscurité, la hardiesse avec laquelle ces montagnards s'approchaient de nous, et la vue de leurs armes à demi cachées sous leur bourka noire, tout conspirait à me faire craindre quelque malencontreuse aventure. Cependant nous arrivâmes sains et saufs à Géorgief.

Ceux qui n'ont pas voyagé ne sauraient comprendre la volupté que l'on éprouve, lorsqu'après de grandes fatigues et mille contrariétés on se trouve installé, le soir, dans une bonne chambre, sur un large divan, assistant aux préparatifs du thé, et oubliant, dans un repos absolu, tout ce que l'on a souffert précédemment. Le corps se plonge alors dans une béatitude toute matérielle qui l'emporte sur les plus grandes jouissances de l'esprit. On est heureux d'aspirer la vapeur odorante qui sort du sémavar; d'observer les apprêts du souper et du coucher, et surtout d'avoir en perspective quelques heures de délicieuse paresse avant le moment où il faudra se remettre en route.

Tandis que nous savourions ainsi les douceurs du repos, la clochette d'un péréclatnoy retentit tout à coup dans la cour, annonçant un nouvel arrivant. Mais nous nous en inquiétâmes fort peu, car afin d'être plus à notre aise, nous avions retenu pour nous seuls la chambre destinée aux voyageurs. En courant le monde on devient malgré soi égoïste, et en Russie c'est être fort heureux que de trouver l'occasion d'en faire preuve. Nous ne nous laissâmes donc nullement attendrir par les tintements de plus en plus bruyants de cette clochette, qui semblait réclamer un gîte au nom du pèlerin attardé. Au bout de quelques minutes une vive dispute parut s'engager à notre porte; nous reconnûmes, au milieu du bruit, la voix

d'Antoine, qui refusait avec beaucoup de résolution l'entrée de notre sanctuaire. Quant au maître de poste, son rôle semblait tout à fait négatif : il se bornait à dire de temps en temps, du ton le plus humble : *Né mojna polkovnick* (cela ne se peut pas, colonel). Un déluge de *dourak*, et quelques coups de poings distribués de côté et d'autre, mirent fin à la discussion ; la porte s'ouvrit violemment, et nous vîmes un grand individu, le nez enfoncé dans son manteau, avancer la tête d'un air furieux, faire quelques pas, puis s'arrêter subitement, saluer de mauvaise grâce et s'enfuir lestement, sans même essayer de profiter de sa victoire. Antoine, tout étonné de cette brusque retraite, s'empressa de refermer la porte, qu'il avait si bravement défendue, après quoi il nous raconta que cet officier, sans vouloir écouter la moindre explication, avait menacé, si on le poussait à bout, de nous faire jeter dans la rue pour prendre notre place. Cela ne nous surprit pas le moins du monde, car, en Russie, c'est chose habituelle qu'un colonel agisse ainsi à l'égard de ses inférieurs, et comme celui-ci ignorait que nous fussions étrangers, il s'était montré fidèle aux manières cavalières en usage dans son pays ; mais il avait été quelque peu déconcerté en reconnaissant en nous autre chose que des pometchiks de village, et ses prétentions avaient abouti au dénouement comique que j'ai rapporté. Nous nous amusâmes infiniment de sa déconfiture et, grâce à sa rodomon-

tade, nous le laissâmes sans pitié chercher un gîte ailleurs. Il remonta donc sur son péréclatnoy et s'éloigna, fort en colère, maudissant sans doute du fond du cœur sa sotte aventure.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis son départ, qu'une autre voiture déposa dans la cour un second officier. Celui-ci, beaucoup plus modeste dans ses prétentions, se contenta d'une mauvaise cuisine, séparée seulement de notre chambre par une mince cloison. Son installation était à peine achevée, que le silence fut interrompu une troisième fois par de bruyants coups de fouet, qui mirent le pauvre maître de poste aux abois. Pensant qu'il n'y avait aucune raison pour que cela ne durât pas toute la nuit, nous ne daignâmes pas même faire attention à ce nouvel incident. Mais tout à coup des mots français, coupés d'éclats de rire, frappèrent nos oreilles et excitèrent vivement notre curiosité. Nous écoutons, et nous entendons narrer de la manière la plus plaisante tout ce qui venait de se passer. A ce récit se mêlaient mille réflexions railleuses sur la manie qu'ont certaines femmes, de voyager et d'encombrer tous les hôtels. Ces boutades, comme on le pense bien, nous firent reconnaître de suite, dans l'orateur, le héros même de l'aventure. Il raconta qu'ayant vainement couru les rues de Géorgief et frappé à toutes les portes, il n'avait eu d'autre parti à prendre que de revenir à cette maudite station, au risque de coucher

dans l'écurie, et qu'instruit alors de l'arrivée d'un camarade et de son installation dans une cuisine, il s'était décidé à solliciter de lui la faveur de partager son taudis. Notez que toutes ces explications étaient données en français, pour nous empêcher de les comprendre : c'était vraiment piquant; mais l'entretien devint bientôt si confidentiel que nous dûmes, à notre tour, élever la voix pour engager nos voisins à revenir à leur langue maternelle. Pendant toute la nuit ils ne firent que fumer, boire du thé et se conter des histoires.

Le lendemain, ayant appris par le maître de poste que nous étions Français, ils le chargèrent de nous demander en leur nom la permission de venir s'excuser du dérangement qu'ils nous avaient causé la veille. Il nous fut facile de reconnaître en eux des hommes habitués à la bonne société. Nous rîmes beaucoup ensemble de notre rencontre imprévue aux confins de l'Europe et des circonstances plaisantes qui l'avaient précédée.

Nous quittâmes presque en même temps qu'eux la station. Après avoir partagé notre déjeuner, ils montèrent chacun dans leur péréclatnoy, l'un pour prendre la route de la Perse, et l'autre pour se diriger vers le Nord. Quant à nous, ayant l'intention de passer quelques jours à Géorgief, pour laisser un peu sécher la route, nous acceptâmes la proposition que nous fit le commandant général de la forteresse,

de venir loger chez lui. La boue était tellement profonde dans la cour de la station de poste, que, pour atteindre la calèche qu'on nous avait envoyée, nous dûmes passer sur un pont de planches construit exprès pour nous. Les palefreniers étaient obligés d'aller à cheval d'un point de la cour à un autre, ainsi que tous ceux qui avaient affaire dans la maison. En traversant la rue, nous vîmes un malheureux paysan embourbé jusqu'à la ceinture et faisant des efforts désespérés pour tirer de la vase sa voiture et ses bœufs. Cela nous rappela une charge très-spirituelle de M. Taitbout de Marigni, sur la boue d'Odessa. Dans un assez petit cadre, il avait représenté une rue de cette ville telle qu'on en voyait, il y a une trentaine d'années, encombrée de drochkys, de voitures et de cavaliers à moitié renversés dans la fange. Sur le premier plan, un homme, enfoncé jusqu'aux épaules dans ce cloaque, semblait prendre en pitié ses compagnons d'infortune, dont les efforts n'aboutissaient qu'à rendre leur situation plus critique. Sa tête haute, son corps immobile, sa main étendue en avant, tout dans sa pose et sa physionomie expliquait les mots écrits au bas du dessin : *Je me fixe ici.*

Nous trouvâmes dans le général, qui nous avait offert avec tant de courtoisie l'hospitalité, un grand admirateur de notre pays, ayant le mérite, si rare chez les Russes, d'énoncer franchement ses opinions. Fait prisonnier à la bataille d'Eylau, il avait passé

plusieurs années en Lorraine et avait puisé dans ce long séjour au milieu de nous, son vif enthousiasme pour la France.

Il nous donna maints renseignements sur les tribus du Caucase, et il eut l'obligeance de faire venir chez lui un grand nombre de kabardiens, que la foire avait attirés à Géorgief. Parmi les chefs reçus à sa table nous en remarquâmes un, dont la figure belle et sévère et l'air un peu farouche excitèrent assez vivement notre curiosité. Le général s'en aperçut et prévint notre désir, en nous racontant tout ce qu'il savait sur l'histoire de ce montagnard. Je le laisserai parler lui-même, pour changer le moins possible le caractère de son récit.

« Il y a deux ans à peu près, j'avais reçu l'ordre de faire une tournée parmi les tribus soumises du Caucase, et ma mission touchait presque à sa fin, lorsque, arrivant un soir en vue d'un aoule situé sur une montagne dont vous pouvez apercevoir d'ici le sommet, je remarquai qu'une grande agitation régnait dans tout le village. Suivi d'un détachement de Cosaques, j'avais peu de motifs d'inquiétude, même en cas de révolte. Cependant je ne crus pas inutile de prendre quelques précautions, et je convins avec le chef du détachement, de la conduite à tenir si nous étions attaqués. L'esprit en repos de ce côté, je précédai de quelques centaines de pas ma petite troupe, et jouant le rôle d'éclaireur, je m'approchai

à pas de loup d'un endroit où était rassemblée toute la population. Comme il faisait assez sombre et que j'étais couvert d'une bourka, personne ne prit garde à moi et on me laissa tranquillement faire mes observations.

« Lorsque mes regards furent un peu familiarisés avec les lieux, je m'aperçus que le gros de la foule entourait les débris d'une maison qui paraissait avoir été tout récemment la proie des flammes. La fumée noire et les étincelles qui en sortaient encore, jetaient sur ces ruines quelque chose de menaçant et de lugubre, dont je fus frappé malgré moi. Sans rien savoir de ce qui venait de se passer, je ne doutai pas que cet incendie ne se rattachât à quelque scène de violence et même de meurtre; car je connaissais de longue date ces montagnards, dont les passions violentes ne trouvent que trop d'aliments dans la fausse position où ils sont placés, tant vis-à-vis des Russes, qu'ils détestent tout en subissant leur pouvoir, qu'à l'égard des tribus libres, qui ne peuvent leur pardonner leur soumission forcée. En examinant avec plus d'attention les groupes qui s'étaient formés autour de la maison, je remarquai, couché à terre, la figure couverte de son manteau, un kabardien, que chacun regardait avec un sentiment de pitié et de respect. De plus en plus intrigué, et ne voyant aucune imprudence à me faire connaître, j'allais adresser quelques questions à l'un de mes voisins, lors-

qu'un bruit de chevaux vint faire tout à coup diversion aux pensées de la foule. C'était mon détachement, dont l'inquiétude pour moi avait accéléré la marche. Tous les montagnards entourèrent aussitôt mes soldats, mais sans aucune des manifestations hostiles qui nous avaient accueillis dans les autres aoules. Une puissante préoccupation paraissait dominer tous les esprits, et leur faire même oublier le sentiment de haine qu'inspire à ces populations la vue seule d'un Cosaque.

« Une fois reconnu, je donnai les ordres nécessaires pour faire camper ma petite troupe, et quand tout fut disposé pour passer tranquillement la nuit, je m'acheminai de nouveau vers le lieu où ma curiosité avait été si vivement excitée. J'y retrouvai le montagnard, toujours étendu sur le sol, et ressemblant à un cadavre, sous la bourka noire qui le recouvrait. Quelques femmes étaient accroupies autour de lui. L'une d'elles, fort jeune et moins affectée que les autres, satisfit enfin mon impatience, et son récit me fut bientôt confirmé par la population entière du village. Mais avant d'en venir à l'explication de la scène nocturne dont je vous raconte le dénouement, je dois vous dire quelques mots sur un de ses principaux acteurs.

« L'individu que j'avais vu gisant devant sa maison incendiée, était le chef de l'aoule et appartenait à une famille princière vivant dans l'indépendance au

milieu de ses montagnes. A l'âge de vingt ans, cet homme avait eu le malheur de devenir le rival de son frère aîné, et pour posséder la femme de son choix, il l'avait enlevée et était venu se mettre sous la protection de la Russie. Ce dernier acte, le plus infâme dont un montagnard puisse se rendre coupable, lorsqu'il le fait librement, resta longtemps impuni, au milieu des guerres engagées entre la Russie et les tribus du Caucase. Pendant plus de quinze ans, le transfuge vécut tranquille, sans qu'aucun indice pût lui faire supposer que son frère s'occupât encore de lui. Sa femme était morte au bout de quelques années, le laissant père d'une fille, qui devint si belle, en grandissant, que toute la tribu lui donna le nom de Rose de la montagne.

« Maintenant, pour revenir à la catastrophe dont vous êtes sans doute impatients de connaître la cause, la veille du jour où j'arrivai dans l'aoule, quatre montagnards libres s'y étaient présentés en amis, et avaient annoncé au chef que, son frère étant mort, il pouvait retourner dans ses montagnes sans avoir à craindre le moindre danger. Les étrangers passèrent la nuit sous son toit et firent mille tentatives pour le décider à les suivre. Le lendemain, n'ayant pu vaincre son obstination, ils mirent le feu à sa maison, le frappèrent de plusieurs coups de poignard, et, s'emparant de sa fille, partirent au grand galop avant que le trouble occasionné par leur double

attentat permit de songer à les poursuivre. La plupart des habitants étaient alors aux champs, et lorsque je survins, à la tombée de la nuit, toute chance d'atteindre les meurtriers était perdue.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que cette victime de la vengeance d'un frère, était le même kabardien qui vous a intéressés. Bien qu'on m'assurât qu'il était mort, je le fis transporter dans une maison, où les soins les plus pressés lui furent prodigués. Au bout d'une heure il reprit connaissance, et son état finit par offrir quelque espoir. Notre connaissance, commencée d'une manière si dramatique, devint ensuite aussi intime que pouvait être la liaison d'un général russe et d'un chef montagnard.

« Mais, pendant longtemps, toute mon influence sur l'esprit de ce malheureux père fut impuissante à combattre le désespoir et la soif de vengeance où l'avait jeté l'enlèvement de sa fille. A la tête des hommes les plus déterminés de son aoule et de quelques Cosaques, il essaya de pénétrer, à différentes reprises, dans les montagnes où vivaient les siens; mais ses tentatives n'eurent d'autre résultat que des combats acharnés et de cruelles représailles. Une quatrième tentative était encore projetée, lorsque, il y a deux mois à peine, nous apprîmes par un espion que la belle Rose de la montagne avait été expédiée à Trébizonde, pour aller de là faire l'ornement de quelque harem de Constantinople.

« Depuis ce temps, l'humeur sauvage du kabardien s'est insensiblement adoucie; l'idée que sa fille n'était plus dans ces montagnes si détestées, fut comme un baume pour ses blessures. Il finit par se rapprocher des officiers de la garnison, auxquels son histoire avait inspiré un vif intérêt. A sa requête, j'ai sollicité pour lui un grade dans la garde de Sa Majesté l'empereur Nicolas, et j'espère que bientôt il s'éloignera de ces lieux, qui lui retracent de si terribles souvenirs. »

Ce récit, fait en excellent français, jeta sur le chef circassien un nouveau prestige. Sa belle figure, son courage, ses malheurs, tous les événements de sa vie si remplis de poésie et de passion, le posèrent devant nous comme un véritable héros de roman.



CHAPITRE VII.

Départ de Géorgief pour les eaux du Caucase. — Brouillard. — Route déserte.

Une dame polonaise enlevée par les Circassiens. — Rencontre de plusieurs montagnards alliés de la Russie. — Beauté remarquable de la race caucasienne. — Vallée de la Pod-Kouma. — Aspect général de la chaîne du Caucase. — Route dangereuse. — Vue de Piatigorsk. — Le docteur en chef des eaux nous donne l'hospitalité. — Excursion sur la montagne; visites aux sources. — Pavillon d'Éole. — Harpe éolienne. — L'imagination du docteur supplée à ce que les brouillards nous empêchent de voir. — Grottes naturelles et artificielles. — Description de la ville de Piatigorsk. — Portrait du docteur Conrad. — Campagne des Russes contre les montagnards. — Jeune fille recueillie sur le champ de bataille. — Le temps se remet au beau. — Départ pour aller visiter les eaux acides de Kislovodsk. — Route pittoresque. — Postes de surveillance. — Halte de montagnards. — Source de Kislovodsk. — Excursion à la cataracte. — Retour à Piatigorsk. — La colonie allemande de Karas. — Départ. — Notice historique sur les eaux du Caucase.

C'est à Géorgief, ancienne capitale du gouvernement du Caucase, que nous dimes définitivement adieu aux steppes de la Kouma, à leurs chameaux et à leurs tribus nomades, pour prendre possession d'une autre nature, dont la beauté remarquable et les sites pittoresques devaient amplement nous dédommager de la monotonie à laquelle nos yeux n'avaient été que trop longtemps habitués dans les déserts de la mer Caspienne.

A notre départ de Géorgief, un temps lourd, gris, humide, avait remplacé le soleil éclatant dont nous avions été jusqu'alors favorisés presque sans interruption. La teinte sinistre du ciel et les nuages pesants

qui rasaient la surface du sol, exerçaient sur nous une influence morbide, à laquelle nous opposions en vain la pensée que chaque pas nous rapprochait de ce Caucase qui, depuis tant de jours, tenait notre imagination en éveil. C'était à peine si les brouillards qui couronnaient quelques mamelons isolés, nous laissaient deviner la grande chaîne des Alpes, dont la ligne noire se perdait au fond d'un horizon brumeux. Une immense plaine, noyée dans les vapeurs, s'étendait devant nous, n'offrant à nos yeux que de grandes flaques d'eau et des effets d'optique qui déroutaient tous nos calculs.

De Géorgief à Piatigorsk, principal établissement des eaux, la route parcourt pendant plus de trois heures cette plaine désolée, où le regard ne trouve à se reposer que sur quelques cimes de forme conique, surgissant çà et là du sol, et interrompant à peine la triste uniformité des alentours. Mais l'épaisseur de l'atmosphère les dérobaient presque constamment à nos yeux, ne nous laissait aucune ressource pour combattre l'ennui qui nous gagnait insensiblement. Tout, d'ailleurs, conspirait à plonger notre esprit dans une sorte d'apathie et de malaise, qui nous avaient été étrangers dans nos précédents voyages. Ce ciel sombre, dont aucune éclaircie ne venait adoucir la sévérité; cette plaine, que rendait encore plus triste une absence totale de vie, et par-dessus tout cela, l'idée que d'un instant à l'autre nous pouvions ren-

contrer ces Circassiens, dont le nom seul jette la terreur parmi les Russes; tout nous inspirait de vagues alarmes.

Les deux Cosaques que le général commandant de Géorgief nous avait donnés pour escorte, étaient peu propres à calmer nos craintes, car eux-mêmes semblaient assez préoccupés des dangers que nous courions. Mais ce fut surtout lorsque la route quitta définitivement la plaine pour côtoyer le flanc d'une vallée profonde au fond de laquelle mugissaient les eaux de la Pod-Kouma, que leur physionomie trahit une véritable anxiété. Ils ne cessaient de regarder de côté et d'autre, comme s'ils eussent redouté partout une embuscade. Bientôt ils s'arrêtèrent et appelèrent notre drogman, pour lui montrer un endroit dont leurs yeux semblaient ne pouvoir se détacher. L'un d'eux se mit à parler avec volubilité, et à ses gestes expressifs nous ne pûmes douter qu'il ne racontât quelque histoire tragique dont ce lieu avait été témoin. En effet, Antoine nous apprit qu'au point même où nous nous trouvions, une jeune dame polonaise avait été assaillie, l'année précédente, par plusieurs montagnards embusqués dans le lit du torrent. Cette dame se rendait aux eaux de Kislovodsk, accompagnée d'une escorte et de deux ou trois domestiques. Sa suite fut en partie massacrée, sa voiture pillée, et elle-même disparut, sans que les recherches les plus actives aient pu jeter aucun jour sur son sort. Un

des Cosaques, échappé par miracle au feu des Circassiens, partit ventre à terre pour Géorgief, et revint peu d'heures après sur le théâtre de la catastrophe, suivi d'un détachement de cavalerie. La voiture, complètement brisée, était dégarnie de tous ses coffres; plusieurs cadavres, horriblement mutilés et dépouillés de leurs armes, gisaient à terre, mais ni le corps de la jeune dame, ni celui de sa femme de chambre ne purent être retrouvés. Il est à supposer que les Circassiens les emmenèrent dans leur aoule, comme le trophée le plus précieux de leur sanglante expédition.

Le récit de cette aventure, aussi sinistre que récente, fait dans l'endroit même où elle avait eu lieu, était plus que suffisant pour nous tenir en haleine, surtout au milieu d'un paysage qui ne pouvait inspirer que des idées analogues à l'histoire que nous venions d'entendre. Qu'on juge donc de ma terreur, lorsque la brume, s'éclaircissant tout à coup, nous permit de distinguer, à cent pas de la route, une apparition qui ne semblait que trop réaliser les fantômes de notre imagination. Le doute n'était pas possible. Les hommes que nous avions devant nous étaient bien ces Circassiens redoutables, héros de tant d'aventures tragiques. Le cri d'effroi que je laissai échapper à leur vue, fut heureusement entendu d'un de nos Cosaques, qui s'empressa de venir me rassurer, en m'apprenant que ces montagnards appartenaient à une tribu alliée de la Russie. Néanmoins, malgré la conviction

qu'ils ne pouvaient nous être hostiles, ce ne fut pas sans une inquiétude secrète que je les vis défilér devant nous. Composée tout au plus de cinq à six cavaliers, cette petite troupe avait dans son ensemble quelque chose de menaçant. Jamais je n'oublierai les regards qu'ils jetèrent sur nos cosaques en passant à côté d'eux. Du reste, ce fut la seule manifestation hostile qu'ils se permirent, pour exprimer la haine qu'ils gardent au fond du cœur pour tout ce qui leur rappelle la Russie. Ils étaient tous parfaitement armés. Sous la bourka noire qui les recouvrait à moitié, on voyait briller leurs pistolets et leurs poignards damasquinés. Au moment de disparaître à nos yeux, ils se dessinèrent en plein sur le sommet d'une colline. Leur étrange aspect, leur tournure belliqueuse et leurs coursiers vigoureux, empruntaient au brouillard quelque chose de fantastique, qui me fit songer involontairement à ces guerriers du nord, chantés par Ossian.

Les Circassiens sont les hommes les plus fiers et les plus beaux qu'il soit possible d'imaginer. A la perfection des formes, à la grâce des mouvements, ils unissent la force du guerrier et l'agilité merveilleuse du montagnard. Habitué dès son enfance aux exercices violents, à vivre aussi libre que l'aigle de ses montagnes, et à détester tout ce qui peut porter atteinte à son indépendance, le Tcherkesse représente noblement au fond du Caucase les dernières traces de cet esprit chevaleresque et belliqueux qui jeta tant

d'éclat sur les peuples du moyen âge. C'est à cheval surtout qu'il faut le voir avec son pittoresque costume, sa souplesse et ses évolutions brillantes, pour juger combien cette race caucasienne est supérieure, pour la beauté physique, à toutes les autres.

A partir de l'endroit où nous rencontrâmes les Circassiens, le pays commença à se revêtir d'un tout nouveau caractère. A la vaste plaine, que la route avait d'abord parcourue si librement, succéda, comme je l'ai dit, une rampe bordée d'un côté par le lit profond de la Pod-Kouma, et de l'autre par des montagnes dont les escarpements abrupts rendaient notre marche de plus en plus difficile et périlleuse. Mais cet inconvénient était bien racheté par l'aspect grandiose des sites qui nous environnaient. A notre gauche, à une profondeur de plus de 80 mètres, roulaient les flots rapides de la Pod-Kouma, charriant une immense quantité de gravier, de débris de rochers et d'arbres minés par l'action incessante des eaux; la montagne des Serpents, couverte de forêts impénétrables et affectant la forme d'un pain de sucre, s'élevait, sombre et isolée, à quelques verstes du point où nous étions; tandis que dans l'éloignement la grande chaîne du Caucase, se dessinant insensiblement à nos yeux, nous montrait ses neiges éternelles, ses pics et ses brouillards, que commençaient à colorer quelques rayons d'un soleil couchant. A notre droite, la chaîne secondaire qui suivait parallèlement la vallée étroite du torrent, s'éle-

vant par degrés, nous permit bientôt d'apercevoir le majestueux Bechtau, dressant ses cinq pointes colossales au-dessus des collines environnantes. C'était un beau et grand spectacle. La nature semble avoir choisi le Caucase pour y étaler toute sa puissance et sa majesté : rien n'a été oublié pour faire de cette contrée une des plus remarquables et des plus pittoresques du monde. Plusieurs écrivains ont déjà fait connaître la richesse de son sol, l'immense variété de ses fleurs et de ses plantes, la plupart inconnues ailleurs; la vertu médicinale de ses eaux, la beauté de son climat; mais il faudra encore bien des années pour qu'il soit possible de l'étudier avec soin et de pénétrer dans ses hautes vallées, sur ses larges plateaux, habités par tant de nations guerrières qui les rendent inabordables aux Européens.

La lutte établie entre les montagnards du Caucase et la Russie, lutte opiniâtre, acharnée, dont les terribles épisodes tiennent depuis si longtemps l'Europe attentive, jetait sur ces montagnes l'attrait indéfinissable qui s'attache toujours à l'actualité, cette enchanteresse dont le pouvoir sait rendre prestigieuses jusqu'aux choses les plus ordinaires de la vie. Mais là son rôle était glorieux; car elle évoquait devant nous tout ce qu'il y a de noble et de grand dans l'histoire d'un peuple. La vue de ces hauts sommets, de ces aiguilles se perdant dans les nuages, de ces monts revêtus d'immenses forêts, remplissait notre

cœur d'enthousiasme et d'admiration pour ces Tcherkesses, qui ont fait de chaque pic un rempart de liberté et de patriotisme. Envisagés sous ce point de vue, loin de s'offrir à notre pensée comme d'audacieux brigands, ils nous apparaissaient comme d'intrépides et héroïques martyrs, prêts à mourir plutôt que de permettre à l'étranger de souiller leurs montagnes.

Pendant plus d'une demi-heure nous gravâmes assez péniblement une rampe étroite et rapide, sans qu'aucun signe nous annonçât Piatigorsk. Nul être vivant, nulle cabane ne se montrait à nos yeux. A peine la solitude était-elle troublée par quelques vautours de la plus grande espèce, passant silencieusement au-dessus de nos têtes. Enfin, nous atteignîmes le point culminant de la route, nos regards purent embrasser à la fois la vallée, Piatigorsk, les villas disséminées sur les hauteurs, et tous les détails d'un délicieux paysage jeté comme par hasard au milieu des scènes sauvages et grandioses des Alpes caucasiennes.

De là nous n'eûmes plus qu'à descendre une pente d'une verste environ, pour atteindre les premières maisons de Piatigorsk. Ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'on peut, sans courir de grands risques, aller en voiture aux eaux. Avant cette époque, les Circassiens d'une part, et de l'autre, le mauvais état des chemins, faisaient de ce voyage une entreprise

périlleuse sous tous les rapports. Maintenant, grâce à quelques travaux d'art et à un grand nombre de postes de surveillance, les eaux du Caucase sont fréquentées annuellement par plus de quinze cents personnes qui viennent de toutes les parties de l'empire y chercher le plaisir ou la santé. Les catastrophes sont de plus en plus rares, et depuis celle que j'ai rapportée, aucun événement de ce genre n'a effrayé le pays.

A notre arrivée à Piatigorsk, nous descendîmes chez le docteur en chef des eaux, pour qui nous avions des lettres de recommandation, et qui nous reçut de la manière la plus aimable et la plus empressée. Dès le lendemain, malgré ses nombreuses occupations, ses soixante-cinq ans et un brouillard très-épais, il voulut à toute force nous servir de cicérone et nous accompagner sur les montagnes. Cette complaisance était d'autant plus méritoire, qu'une pluie fine et des sentiers glissants devaient rendre nos excursions fort peu attrayantes pour quiconque n'était pas stimulé par la curiosité. Je dirai, en passant, que nous eûmes un temps affreux pendant notre séjour aux eaux. Par une dérision du sort, les montagnes que nous étions venus chercher de si loin, au sein desquelles nous nous trouvions, restaient invisibles à nos yeux, comme ces divinités qu'un voile impénétrable dérobe aux regards avides de la foule. C'est à peine si de nos croisées nous pouvions apercevoir la base du Bechtau,

dont deux verstes au plus nous séparaient. Notre première visite fut pour la source d'Alexandra, à laquelle on a donné le nom de l'impératrice, et dont les eaux sulfureuses ont une chaleur de plus de 38 degrés Réaumur. Un vaste établissement, où l'on arrive par un escalier construit dans le roc, offre aux baigneurs toutes les facilités nécessaires à leur traitement. Beaucoup d'autres sources thermales sont répandues sur la plupart des hauteurs qui entourent Piatigorsk. Les travaux qu'on a dû exécuter pour en rendre l'accès facile, font honneur à la sollicitude du gouvernement russe. Sur des rochers qui paraissent inaccessibles, le regard découvre des constructions élégantes, des sentiers se croisant en tous sens, des terrasses et des plantations d'arbres, dont la présence dans ces lieux sauvages ferait croire à un caprice de fée. On a construit sur un des pics les plus élevés, un monument octogone, dont la coupole est supportée sur de légères colonnes, entourées à leur base d'une élégante balustrade. L'intérieur de l'édifice, ouvert à tous les vents, contient une harpe éolienne, dont les accords mélancoliques descendent jusqu'au fond de la vallée, après s'être mêlés à tous les échos des montagnes voisines. C'est au docteur Conrad, notre hôte, qu'on doit cette gracieuse idée. Passionné pour la musique, en véritable enfant de la Germanie, il a compris tout ce que ces sons aériens, venant comme du ciel, pouvaient avoir d'heureuse influence

sur le moral de ses malades. Ce petit temple, surnommé le pavillon d'Éole, entouré d'arbres, de vignes, de fleurs, doit être l'endroit favori de ceux qui aiment rêver, et contempler dans la solitude les scènes sublimes de la nature. De sa terrasse, la vue est d'une beauté incomparable; mais pour en juger, il aurait fallu que nous fussions un peu mieux favorisés par le temps. Néanmoins notre bon docteur, par sa description colorée, poétique, suppléa à ce que nous ne pouvions voir, et nous consola en quelque sorte de notre mésaventure. Il faut aussi avouer que les cimes coiffées de vapeurs et les forêts noyées dans les nuages, avec leurs vagues et fantastiques silhouettes, avaient quelque chose d'assez étrange, pour que notre ascension ne fût pas complètement inutile.

Plusieurs grottes naturelles et artificielles disséminées sur la montagne, servent de lieu de refuge dans les grandes chaleurs. Au dire du docteur, rien n'est plus amusant que d'aller s'y asseoir à l'heure des bains. Tous les sentiers se couvrent alors de jolies baigneuses et d'élégants buveurs d'eau, offrant aux yeux de l'observateur les types les plus variés, depuis les traits du prince tatar de la Crimée jusqu'à ceux de la belle Géorgienne de Tiflis. En Russie, la société a un rare avantage, c'est de ne pas présenter la fatigante monotonie qui nous poursuit dans presque toutes les contrées de l'Europe. A Saint-Pétersbourg comme à Kief, comme à Moscou, comme à Odessa,

dans les salons d'un gouverneur comme dans un établissement public, on a le plaisir de passer en revue des gens de tous les pays, et de faire dans une seule soirée une étude de races et de langues aussi complète qu'originale.

Le plus beau quartier de Piatigorsk se trouve au fond de la vallée. Ce sont deux lignes d'élégantes habitations s'appuyant sur le roc vif, et faisant face à une promenade ornée de beaux arbres et de canapés. La population ordinaire de la ville se borne aux employés du gouvernement, à la garnison et à quelques malades incurables qui y passent toute l'année. Les bâtiments de la couronne sont assez nombreux : outre les établissements de bains, qui rentrent dans son domaine, on compte encore une église grecque, un immense hôtel pour les étrangers, une salle de concert, une maison de charité, un hôpital pour les officiers blessés revenant du Caucase, une caserne de défense, etc.

Au résumé, Piatigorsk est moins une ville qu'une réunion de délicieuses maisons de campagne, habitées pendant quelques mois par une aristocratie riche et puissante. Tout y est coquet, tout y porte le cachet du luxe dont les Russes nobles donnent partout le spectacle. Là, rien ne vient attrister les yeux ni resserrer le cœur ; point de classe pauvre, point de métiers pénibles, point de cabanes, point de misère. C'est un lieu fortuné qui ne doit offrir aux dames et aux princes, aux courtisans et aux généraux de l'empire, que

des images riantes, choisies dans tout ce que la nature et l'art ont de plus séduisant. Comment les eaux du Caucase ne seraient-elles pas souveraines avec tant d'éléments de succès? Comment les personnes atteintes d'affections de poitrine, de maladies nerveuses et de peines du cœur, ne renaîtraient-elles pas à la santé en respirant l'air vivifiant des montagnes, en s'enivrant des notes mystérieuses de la harpe éolienne, en dansant chaque soir et en prenant des douches?.... Aussi que de guérisons merveilleuses n'a-t-on pas à citer chaque année! Le docteur, homme de beaucoup d'esprit, se méfiant sans doute de l'efficacité des eaux, a pour sa part contribué largement à faire de Piati-gorsk un véritable paradis terrestre. Mais il faut convenir qu'il a été parfaitement compris et secondé par l'empereur, toujours disposé à mettre de la magnificence dans les choses les plus superficielles. Ici le raffinement a été poussé si loin, que les belles dames de Moscou et de Saint-Pétersbourg, fort indolentes d'habitude, peuvent se rendre à leurs bains sans sortir de leurs voitures, traînées par de fringants attelages; et pourtant les sources sont presque toutes à quelques centaines de mètres au-dessus de la vallée! Que de corvées, que de peines, que de misères, représentent ces chemins si commodes! Il n'y a que le gouvernement russe pour faire de telles galanteries!

Maintenant je dois dire quelques mots de l'excellent docteur, chez qui nous trouvâmes une si franche

hospitalité. Il était impossible de tomber en de meilleures mains; sa position, son caractère et son penchant pour les Français, rendirent notre séjour à Piattigorsk extrêmement agréable. Bavaïois de naissance, il se trouvait attaché à la direction des eaux du Caucase depuis une vingtaine d'années. Plein de zèle, de talents et de dévouement pour l'humanité souffrante, il finit par s'attirer l'attention de l'empereur, qui dans différentes occasions lui donna des preuves de sa haute estime.

A l'époque où nous le connûmes, c'était un homme de soixante ans environ, portant une de ces physionomies pleines de finesse et de bonté, dont le type presque perdu nous rappela les médecins de la vieille école. Habit noir, large tabatière à la main, jabot bien plissé, col de chemise montant jusqu'aux oreilles, abaissant une de ses cornes perpendiculairement au menton; regard observateur, figure de parchemin et quelque peu de surdité; tels étaient ses traits distinctifs. Je ne pouvais m'empêcher, en le voyant, de le comparer à ces anciens portraits de l'école flamande, qui unissent à la perfection des détails tant de vie, de couleur et de naïveté! A notre grande surprise, vu son âge, son infirmité et son genre d'occupation, nous trouvâmes en lui un pianiste passionné, consacrant à son art chéri tous les instants dont il pouvait disposer. J'ai rarement entendu improviser sur le piano d'une manière plus hardie et

plus brillante; il passe des adagios les plus mélancoliques aux variations les plus vives et aux ouvertures les plus grandioses, tout comme s'il avait sous les yeux les partitions de Beethoven ou de Mozart. Jamais il ne joue de musique écrite, préférant s'abandonner à toute la fougue de son imagination, aussi jeune et aussi poétique que s'il n'avait que vingt ans. Son organisation est essentiellement artistique. Il aime la musique, comme il aime la peinture, la poésie, en un mot, tout ce qui est beau. Le soir de sa vie est plus radieux que bien des jeunes existences. Ses salons sont remplis de tableaux, d'albums, de portraits, qui lui ont été laissés en grande partie par ses nombreux malades, et qu'il conserve avec un soin religieux.

Quoique la saison des eaux fût passée lors de notre arrivée, il avait encore chez lui quelques pensionnaires, qui donnaient beaucoup d'agrément à nos réunions du soir. Parmi ceux-ci se trouvait un jeune officier russe, arrivé depuis peu d'une expédition contre les Circassiens. Deux blessures assez graves le forcèrent à demeurer tout l'hiver à Piatigorsk. Ce qu'il nous raconta de la campagne qu'il venait de faire, et des terribles épisodes dont il avait été témoin, nous fit plus d'une fois frissonner. Les Russes payèrent cher la prise de quelques villages incendiés. La moitié des leurs y resta avec une perte de plus de cent vingt officiers. Un des amis du blessé recueillit une charmante petite fille circassienne, dont la mère avait été tuée sous ses

yeux. Vivement ému de l'horrible position de cette enfant, restant orpheline sur un champ de bataille, l'officier la mit en croupe sur son cheval, et regagna le camp avec cette prise d'un nouveau genre. A son arrivée à Piatigorsk, il s'empessa de placer sa protégée dans une pension tenue par des dames françaises. Nous allâmes la voir, et revînmes enthousiasmés de sa beauté, qui promettait de soutenir la réputation des femmes de son pays.

Comme le temps n'était guère favorable à de longues courses, nous passâmes une huitaine de jours chez le docteur, dans un repos et une douce intimité qui nous rappelèrent notre séjour à Vladimirofka. Mais le soleil, que nous avions complètement oublié, fit un beau matin irruption à travers les brouillards, et nous rendit, peut-être malgré nous, à nos habitudes aventureuses. Dès le lendemain nous partîmes pour Kislovodsk situé dans l'intérieur des montagnes, à quarante verstes de Piatigorsk, et possédant des eaux acides d'une grande réputation.

La route, en quittant Piatigorsk, suit d'abord la vallée large et profonde de la Pod-Kouma, que borne à droite une ceinture de rochers amoncelés les uns sur les autres comme des vagues pétrifiées, et présentant, dans leurs caprices et leurs crevasses, tous les signes d'un ancien bouleversement; tandis qu'à gauche de belles montagnes boisées montent d'étage en étage, jusqu'à l'imposante chaîne du Kasbeck. Au

bout d'environ deux heures de marche, la route quitte la vallée, alors fort rétrécie, pour serpenter sur une longue corniche côtoyant horizontalement le cours du torrent, jusqu'au moment où il s'enfonce définitivement dans les montagnes. Alors, au sol fan-geux dont nos chevaux avaient mille peines à se tirer, au ciel gris, à l'atmosphère pleine d'humidité qui nous avait accompagnés jusque là, succéda, comme par enchantement, de la sécheresse, du froid, de la poussière et du soleil. Ce contraste subit, phénomène particulier aux pays élevés, nous avait été prédit par notre hôte, fort expérimenté dans tout ce qui concerne les variations atmosphériques de ses chères montagnes.

Rien de ce que j'ai tâché de dépeindre précédemment, ne saurait rivaliser avec les sites sauvages et pittoresques que présente cette partie du Caucase. On ne voit de tous côtés qu'un océan de pics, de cônes, de mamelons, de pyramides, dont les proportions gigantesques et le sublime désordre impressionnent vivement l'imagination. Les Alpes caucasiennes, avec leurs grandes cîmes, leurs neiges étincelantes et leurs abîmes, se déroulent majestueusement au regard, et semblent se confondre avec les nuages. Tantôt un rocher isolé s'élève devant vous comme un mur infranchissable; tantôt une pente rapide vous conduit jusqu'au bord du torrent, dont les eaux bouillonnantes lavent les roues de votre voiture; tantôt vous marchez plongé

dans les brouillards, ou vous vous engagez dans une gorge qui paraît sans issue. C'est un continuel changement de scènes et d'horizons, revêtant toutes les formes et toutes les couleurs, depuis le gris opaque des vapeurs qui couronnent les sommets les plus orgueilleux, jusqu'aux teintes pourprées d'un feuillage d'automne. Nous rencontrâmes de distance en distance des buttes coniques de terre d'une vingtaine de mètres de hauteur, servant de lieux d'observation à des sentinelles, qui de là surveillent nuit et jour les alentours, et dont la silhouette, se détachant sur le fond nébuleux du ciel, produit un singulier effet au milieu de la solitude qui les environne. La vue de ces Cosaques, l'arme au bras, le capuchon sur la tête, arpentant avec toute la précision militaire l'étroite terrasse de ces éminences, nous faisait remercier involontairement le gouvernement russe d'avoir balayé cette contrée, et rendu son accès facile aux malades et aux touristes.

Quoique nous fussions au milieu d'octobre, la végétation avait encore toute sa fraîcheur. De magnifiques pelouses recouvrant les pentes escarpées des montagnes, offraient une nourriture abondante à des troupeaux de chèvres épars çà et là. Leurs gardiens, revêtus de peaux de mouton et portant, en guise de houlette, un long fusil en bandoulière, avec deux ou trois poudrières à leur ceinture, donnaient de la couleur au paysage, par leur accoutrement semi-guerrier, semi-pastoral. Des aigles d'une taille gigantesque

volaient majestueusement d'un roc à l'autre, comme les seuls souverains de ces lieux solitaires. C'était bien là ce que nous avions rêvé, lorsque, perdus dans les steppes de la mer Caspienne, les yeux brûlés par un sable ardent, sans autre distraction que la vue et les cris de nos chameaux, ou la rencontre de quelques kibitkas kalmoukes, nous tâchions de nous soustraire à nos souffrances, en peuplant le désert de mille images ravissantes.

Avant d'atteindre la gorge où se cache Kislovodsk, nous rencontrâmes une seconde fois des Circassiens; mais aguerrie par la sécurité avec laquelle nous avons voyagé jusqu'alors, et par notre séjour à Piatigorsk, je me livrai sans arrière-pensée au plaisir de les admirer. Ces montagnards, au nombre de huit à dix, se délassaient sous un rocher fortement en saillie.¹

C'était vraiment un pittoresque coup d'œil que celui de leur halte au milieu des montagnes. Les chevaux, sellés et bridés, paissaient à quelque distance de leurs maîtres, qui n'avaient pas même songé à se débarrasser de leurs armes, avant de se livrer au repos. Les uns avaient la tête entièrement couverte du bachlick, espèce de capuchon de poil de chameau, qui ne se met qu'en voyage; d'autres portaient le bonnet de fourrure, qui est la coiffure nationale du pays; de larges galons d'argent brillaient sur leurs vêtements

1. Atlas pittoresque, planche 19.

d'une coupe gracieuse et commode; tous étaient munis de la bourka, dont le Tcherkesse ne se passe pas plus que de ses armes. Lorsque notre voiture s'approcha d'eux, quelques-uns se levèrent sur leur séant, et nous regardèrent d'un air de dédaigneuse indifférence, sans manifester la moindre intention alarmante.

A notre arrivée à Kislovodsk, notre premier soin fut d'aller visiter la source des eaux acides, à laquelle ce lieu doit sa célébrité. La source est non-seulement un phénomène intéressant aux yeux du savant, mais encore une curiosité pleine d'attrait pour le voyageur. Elle ne jaillit pas, comme les autres, du flanc d'une montagne ou de la fente d'un rocher; non, elle s'épanche au fond d'une vallée, à la portée de tout le monde. La nature, qui cache ordinairement ses trésors dans les retraites les plus inaccessibles, a fait une exception en sa faveur. On lui a construit un bassin carré, où elle bouillonne constamment, sans avoir la moindre chaleur. Son pétilllement et sa saveur légèrement acide, lui donnent de la ressemblance avec l'eau de Seltz.

Kislovodsk se compose d'une quinzaine de maisons, ou plutôt de petits palais asiatiques, ornés de longues galeries à jour, de terrasses, de jardins et de vestibules remplis de fleurs. Tous les baigneurs de Piatigorsk viennent y finir la saison des eaux. Derrière ce séjour aristocratique s'étend une gorge étroite, bordée de tous côtés par des montagnes à pic, qui

semblent l'isoler du monde entier. Il faudrait plusieurs jours pour parcourir en détail tous les sites délicieux que renferme Kislovodsk.

Parmi ses curiosités naturelles est une cascade très-renommée, cachée tout au fond du vallon. Pour y arriver, on suit pendant une heure le long du lit, que ses eaux se creusent dans une épaisse couche de calcaire, un sentier tortueux qui va toujours en se rétrécissant, jusqu'au pied de la chute. Là, emprisonné par des escarpes dont la pente est si roide que le pied d'une chèvre ne pourrait s'y poser, vous avez devant vous une nappe éblouissante, descendant par gradins d'une hauteur de plus de vingt mètres, se transformant en neige et en écume à mesure qu'elle rencontre des obstacles sur son passage, et se perdant un moment sous des fragments de rochers qui hérissent le fond de la voûte pour reparaitre bientôt en un ruisseau limpide, s'enfuyant sur un lit de mousse et de cailloux. Longtemps le bruit de cette mystérieuse cascade nous accompagna dans notre retour à Kislovodsk, nous jetant ainsi un dernier adieu à travers la forêt et les échos de la vallée.

Kislovodsk, par sa position, est bien plus exposé aux attaques des montagnards que les autres établissements. Aussi n'y est-on jamais dans une entière sécurité, malgré le détachement cosaque qui en garde les hauteurs. Un aoule circassien, foyer de liberté et d'expéditions hardies, placé comme l'aire de l'aigle

sur la crête la plus élevée des montagnes environnantes, est un dangereux voisinage pour les buveurs d'eau. Ses habitants, quoique nominale^{ment} soumis, n'en profitent pas moins de toutes les occasions pour se livrer à leur haine contre les Russes.

De retour chez le docteur, nous allâmes visiter la colonie allemande de Karas, située au pied du Bechtau. Son état de prospérité fait autant d'honneur aux colons qu'au gouvernement, dont ceux-ci ont cherché la protection. Exclusivement composée d'Écossais dans le principe; elle a été fondée par un nommé Pétersen, ardent sectaire, qui, pour objet principal, se proposait la conversion des peuples du Caucase. Mais toutes ses prédications furent inutiles, et peu à peu de laborieux Allemands vinrent remplacer les missionnaires écossais. A peine si l'on se souvient aujourd'hui du but primitif de l'établissement. La colonie, essentiellement agricole, ne songe plus qu'à s'enrichir aux dépens des étrangers que les eaux minérales attirent dans le Caucase.

Après cette dernière excursion, nous prîmes, non sans de vifs regrets, congé de notre aimable docteur et de son entourage.

Le rare avantage que nous avions eu de trouver dans un coin du Caucase, esprit, politesse, désir de plaire, goût des beaux-arts, en un mot, tout ce qui fait le charme des pays les mieux civilisés, était une de ces bonnes fortunes, comme il s'en rencontre peu

sur les pas des voyageurs, et que nous étions alors à même d'apprécier mieux que personne. Le contraste qu'offrait une nature sauvage avec les goûts et la conversation spirituelle du docteur, le voisinage des Circassiens, uni à tant de sécurité et de bien-être, et cette douce hospitalité qu'on nous prodiguait à nous étrangers, venus de si loin, toutes ces choses-là ne pouvaient manquer de laisser une trace profonde dans notre esprit. Aussi, en nous éloignant de Piatigorsk, convinmes-nous plus d'une fois qu'au milieu des Alpes caucasiennes, nous nous étions trouvés moins dépaysés que dans beaucoup d'endroits où l'on se pique néanmoins de connaître tous les raffinements de la civilisation.

NOTICE HISTORIQUE SUR LES EAUX DU CAUCASE.

Maintenant que nous avons fait connaître les eaux du Caucase sous le rapport pittoresque, on nous permettra de compléter notre description par une notice à la fois historique et statistique. Nous devrions peut-être même faire connaître dès à présent les propriétés et la composition des diverses sources minérales, ainsi que la nature des terrains d'où elles sortent; mais nous réservons tous ces détails pour la partie scientifique de notre voyage.

Ce fut sous le règne de l'impératrice Cathérine II que la Russie, reculant décidément ses frontières méridionales jusqu'aux rives du Kouban et du Térék, refoula

dans l'intérieur du Caucase les différentes peuplades fixées dans le voisinage de ces deux fleuves. Vers 1780, Potemkin envahit ce qui forme actuellement le territoire de Piatigorsk, et s'avança jusqu'à la Pod-Kouma, au pied du Bechtau. On construisit à cette époque la forteresse de Constantinogorsk, et Cathérine II parvint à faire accepter sa souveraineté aux tribus du voisinage. Mais cette pacification du pays fut complètement illusoire. Les chefs des montagnards du Bechtau n'étaient soumis que de nom. Ils conservèrent des relations secrètes avec les habitants de la Kabarda, et plus d'une fois ils prirent part aux maraudages de ces derniers et à leurs expéditions contre l'ennemi commun. De là des luttes continuelles entre eux et les Russes.

En 1798 le général Marcof prit le commandement du Caucase. Les mesures les plus rigoureuses furent alors adoptées contre les petites peuplades du Bechtau. Leur pays fut envahi par une armée nombreuse et livré au pillage, et les montagnards expulsés de leurs villages durent se réfugier au delà du Kouban et du Térék. Depuis lors il y eut plus de tranquillité sur la ligne du Caucase, et les Kabardiens se montrèrent moins souvent dans les environs de Piatigorsk. La découverte des eaux chaudes sulfureuses remonte à cette époque; on la doit à quelques soldats du 16.^e régiment de chasseurs, en garnison à Constantino-gorsk. Il paraît néanmoins que depuis longtemps déjà

les habitants du pays les connaissaient, et en faisaient même usage, à en juger d'après quelques anciennes baignoires creusées dans le roc.

La découverte des soldats fut promptement exploitée par les officiers, et le régiment s'empessa de faire construire à ses frais une petite maison auprès de la source la plus importante. Les eaux sulfureuses furent ainsi bientôt connues dans les environs, et grâce aux relations des militaires, leur réputation se répandit dans toutes les provinces de l'empire russe. Aussi en 1799 plusieurs personnes de distinction firent-elles le voyage du Caucase. Les consultations étaient alors données par les médecins du régiment, et les malades habitaient sous des tentes que leur cédaient les officiers et les soldats. Jusqu'à l'année 1804, le nombre des baigneurs ne fit qu'augmenter à chaque saison; le gouvernement envoya même à diverses reprises sur les lieux des chimistes et des médecins, pour étudier la nature et les vertus médicinales des sources. Malheureusement, durant la même année 1804 éclata dans un aoule circassien, à sept verstes de Géorgief, une maladie contagieuse, que l'on reconnut bientôt être la peste. Ce fléau se répandit rapidement dans tous les pays environnants, et une effrayante mortalité s'ensuivit. Les communications entre le Caucase et les provinces russes se trouvant ainsi rompues à la suite de mesures sanitaires, les eaux minérales restèrent totalement abandonnées, même par les habitants du

pays. Les ravages de la peste furent tels, que dans l'espace de cinq ans la petite Kabarda perdit au moins la vingtième partie de sa population. Le gouvernement russe ne négligea rien pour éloigner la contagion de ses frontières; mais ce ne fut qu'en 1809 que les relations avec le Caucase furent de nouveau déclarées libres. L'année suivante les baigneurs reparurent en foule; les tentes ordinaires ne furent plus suffisantes; on fut réduit à se construire des cabanes avec des branches d'arbres; plusieurs personnes même élurent domicile dans leurs voitures, sous des feutres et des toiles. L'on sentit alors la nécessité de quelques nouvelles baignoires en bois, et l'on construisit à cet effet plusieurs petites chambres autour des sources.

En 1811, l'affluence fut si considérable que l'on donna aux Kalmouks de la mer Caspienne l'ordre de transporter aux eaux du Caucase cent tentes en feutre pour les mettre à la disposition des baigneurs. Mais l'été suivant toutes ces tentes ne suffirent plus; alors les bénéfices réalisés par les soldats qui louaient leur logement ayant attiré l'attention de quelques particuliers, on ne tarda pas à voir s'élever d'importantes constructions en pierre, destinées aux malades. Plus tard, vers 1814, le célèbre Grec Warvatzi fit établir à ses frais de nouvelles salles de bains, et deux routes, l'une pour les piétons, l'autre pour les voitures, toutes deux conduisant jusqu'à la source principale.

Trois cents prisonniers polonais furent mis à sa disposition pour l'exécution de ces travaux.

Depuis lors le développement de l'établissement fut rapide, et sous l'administration du général Iermolof, rien ne fut négligé pour rendre les diverses constructions aussi complètes et aussi commodes que possible. C'est ainsi que se forma peu à peu la jolie petite ville de Piatigorsk, dont nous avons essayé de donner la description. Piatigorsk compte aujourd'hui sept hôtels de bains principaux avec baignoires, et onze sources d'eau chaude sulfureuse, dont la température varie entre 30 et 38 degrés Réaumur.

Les eaux acides de Kislovodsk, situées à quarante verstes de Piatigorsk, furent découvertes en 1790, pendant la guerre des Russes contre les habitants de la Kabarda. En 1792 elles furent fréquentées par un grand nombre de personnes, sous la protection des troupes impériales. Le danger, néanmoins, était grand, car on avait à essuyer de fréquentes attaques. Les montagnards essayèrent même, à diverses reprises, de combler et de détourner la source. Ce ne fut qu'en 1803, après la construction du fort de Kislovodsk, que ces eaux purent être visitées avec quelque sécurité.

Les premières maisons, construites pour les malades sur ce point, remontent à 1819. Avant cette époque on habitait sous des tentes. Kislovodsk ne tarda pas à suivre l'impulsion donnée à Piatigorsk : en 1823 on y éleva un magnifique restaurant, et l'on planta

la belle allée de tilleuls qui s'étend aujourd'hui depuis la source jusqu'à la cataracte, dont nous avons tant admiré l'aspect pittoresque.

Quant aux eaux ferrugineuses, situées non loin de la colonie écossaise, on ne les utilisa que bien après les autres. Leur position éloignée, les bois qui les entouraient, les firent longtemps négliger. Ce fut seulement en 1819 que le général Iermolof parvint à en rendre les accès faciles, et qu'elles commencèrent à être fréquentées régulièrement par les malades.



CHAPITRE VIII.

Situation des Russes dans le Caucase.

Importance politique du Caucase. — Projets de Pierre-le-Grand. — Première apparition des Russes dans les contrées transcaucasiennes. — Mort de Pierre I.^{er} — Changement de politique. — Abandon des conquêtes. — Mission religieuse chez les Ossètes sous le règne d'Élisabeth. — Avènement au trône de Catherine II. — On reprend les projets de Pierre-le-Grand. — Organisation de la ligne armée du Kouban et du Térék. — Établissement de colonies militaires. — Conséquences du traité de Koutchouk-Kainardji. — Nouvelles négociations avec les Ossètes. — Une escadre impériale reparait dans la mer Caspienne. — La Géorgie accepte le protectorat de la Russie. — Ouverture des défilés de Dariel. — Guerre avec la Turquie. — La Circassie centre d'opérations militaires. — Paix de Jassy. — Prise de Tiflis par Aga Mohamed-khân. — Déclaration de guerre à la Perse. — Prise de possession de la Géorgie. — Nouvelle rupture avec la Perse et la Turquie. — Traités de Boukarest et de Gulistan. — Traité de Turckmantchai en 1828. — Guerre avec les montagnards du Caucase. — Topographie générale du Caucase. — Coup d'œil sur ses différentes tribus. — Limites politiques du Caucase indépendant. — Ligne armée du Kouban et du Térék. — Blocus des côtes. — Barques cosaques. — Notions générales sur le caractère des montagnards. — Prisonniers de guerre. — Religion. — Commerce des esclaves. — Anecdote. — Beauté des femmes. — Visite à un prince tcherkesse.

Entre les diverses nations asiatiques que la force et la diplomatie cherchent à soumettre au sceptre moscovite, il en est une devant laquelle a échoué jusqu'à ce jour toute la puissance de la Russie. Nous voulons parler des belliqueuses tribus du Caucase, qui ont su maintenir victorieusement la liberté et la nationalité de leur pays, et dont l'indépendance, en isolant de l'empire les provinces transcaucasiennes, protège à la fois la Perse et la Turquie asiatique,

outre qu'elle ajourne indéfiniment tout projet de conquête vers les Indes. Les cabinets de l'Europe ont généralement méconnu l'importance du Caucase, et le rôle actif que ses peuplades sont appelées à jouer tôt ou tard dans les questions orientales. La Grande-Bretagne seule, grâce à son instinct commercial et à sa jalousie inquiète, a protesté un moment contre la marche envahissante des Czars. Mais la singulière manifestation du *vixen* n'amena nul ralentissement dans les opérations de la Russie; l'empereur Nicolas poursuivit ses projets de domination avec la même opiniâtreté, et depuis seize ans bientôt que la guerre se prolonge, c'est à peine si l'Europe possède aujourd'hui quelques notions exactes sur cette mystérieuse lutte, où viennent incessamment se briser toutes les forces militaires de l'empire.

A aucune époque, le sort des nations de l'Asie n'a aussi vivement préoccupé les esprits que de nos jours. Il est donc utile de compléter autant que possible ce que nous savons déjà sur la situation des Russes dans le Caucase, et d'examiner les intérêts généraux, politiques ou commerciaux qui se rattachent à l'occupation ou à l'indépendance des montagnes caucasiennes.¹

1. Parmi les travaux récemment publiés sur la guerre du Caucase, nous devons citer en première ligne les études si remarquables de l'honorable président de la Société orientale, M. Alphonse Denis. Ces études, insérées dans la Revue de l'Orient,

On sait qu'une des plus ardentes préoccupations de Pierre-le-Grand, le rêve de toute sa vie, fut de rétablir le commerce de l'Orient sur ses anciennes bases, et de s'emparer d'un port sur la mer Noire, afin d'en faire le nœud de jonction des deux continents. Certes, pour oser former un pareil projet, il fallait que le génie de ce souverain fût bien entreprenant, alors que, pour réaliser sa vaste conception, on devait, comme on l'a fait depuis, reculer de cent cinquante à deux cents lieues les frontières méridionales de l'empire.

La prise d'Azof et la fondation du port de Taganrok furent en 1695 les débuts de Pierre I.^{er} dans sa nouvelle carrière politique. La fatale campagne du Pruth vint, malheureusement pour lui, retarder l'accomplissement de ses espérances. Plus tard, lorsque les circonstances permirent de reprendre l'exécution de ses plans, on se porta du côté de la Perse et de la mer Caspienne. La restitution d'Azof et la destruction de Taganrok, stipulées dans le traité du Pruth, devinrent ainsi la cause première des expéditions russes dans les provinces transcaucasiennes.

A cette époque la Perse était livrée à tous les désordres de l'anarchie. Les Turcs s'étaient emparés de

juillet 1843, pour lesquelles M. Denis a su recueillir les documents les plus authentiques, renferment sans contredit sur la situation belligérante des Russes les notions les plus positives qui aient encore été mises au jour.

toutes ses provinces occidentales, jusqu'au pied du Caucase. De leur côté, les montagnards profitaient de la déplorable situation du pays; la Géorgie, ainsi que les contrées limitrophes, étaient le théâtre de leurs sanglantes excursions. En 1712 les Lesghis, qui forment encore aujourd'hui une des tribus les plus redoutables du Caucase, ravagèrent les plaines du Schirvan, réduisirent les villes et les villages en cendres, et massacrèrent, d'après le récit des écrivains russes, trois cents négociants, sujets de l'empire, établis dans la ville de Schamaki. Ces brigandages furent une occasion que Pierre-le-Grand ne laissa pas échapper. Sous prétexte de punir les Lesghis et de protéger le schah de Perse contre leurs ravages, il se disposa à intervenir à main armée dans les provinces transcaucasiennes. Une expédition formidable fut donc préparée. Une flotille, construite à Cazan, arriva aux embouchures du Volga, et le 15 mai 1722 l'empereur se mit en marche à la tête de 22,000 hommes d'infanterie, de 9000 dragons et de 15,000 Cosaques et Kalmouks. Les bâtiments chargés de munitions de guerre et de bouche cotoyèrent les bords de la mer Caspienne, pendant que l'armée s'engageait sur la route du Daghestan, grande ligne de passage successivement suivie par les invasions des peuples du Nord et du Midi. Ce fut ainsi que les Russes pénétrèrent dans le Caucase, et que les vallées de ces inaccessibles montagnes retentirent pour la première fois du chant

des légions moscovites. L'occupation du Ghilan, de Derbent, le siège de Bakou, furent le résultat de cette campagne. La Turquie, épouvantée de l'influence que la Russie allait acquérir en Orient, voulut alors courir aux armes. Mais l'Autriche, prenant l'initiative en Europe, se déclara pour la politique du Czar et s'opposa énergiquement aux dispositions hostiles de la Porte. La Russie parvint ainsi à se faire céder non-seulement le Daghestan et le Ghilan, mais encore des provinces où ses armées n'avaient jamais mis le pied. Au milieu de tous ces événements, à la veille d'assurer définitivement ses conquêtes, Pierre-le-Grand mourut, sans avoir vu la fin de ses négociations avec la Perse et la Turquie. A sa mort, les grandes idées commerciales furent abandonnées, la politique de l'empire devint une politique exclusivement envahissante, et les Czars ne firent plus qu'obéir à la vigoureuse impulsion qui pousse fatalement leur peuple vers le Midi : dès lors les provinces transcaucasiennes ne furent plus considérées que comme un foyer d'intervention dans les affaires de la Perse et de la Turquie, comme le point de départ de conquêtes ultérieures vers la partie centrale de l'Asie. L'élévation du célèbre Nadir-schah, qui s'empara de toutes les anciennes possessions de la Perse, changea pour un moment la face des choses. La Russie, obérée dans ses finances, retira ses troupes, abandonna ses droits sur les contrées situées au delà du Caucase, reconnut

l'indépendance des deux Kabardas par le traité de Belgrade, et s'engagea même à n'avoir plus de flotte sur la mer d'Azof.

Une mission religieuse chez les Ossètes qui occupent les célèbres défilés de Dariel, fut le seul événement qui signala le règne d'Élisabeth dans les contrées dont nous nous occupons. Les conversions furent à peu près nulles; mais les Ossètes reconnurent jusqu'à un certain point la suprématie de la Russie : le but réel se trouvait atteint, car l'on avait ainsi planté le premier jalon sur la ligne destinée à devenir la grande route de communication entre la Russie et ses provinces asiatiques.

Sous l'impératrice Catherine II, les projets de conquête vers la Perse furent repris avec vigueur, et l'on procéda d'une manière plus régulière. On songea d'abord à protéger le midi de l'empire contre les invasions des peuplades du Caucase. La ligne armée du Kouban et du Térék fut organisée et achevée en 1771. Elle comptait alors seize forts principaux et un grand nombre de fortins et de redoutes. De nombreuses colonies cosaques, avec une constitution toute militaire, furent ensuite établies sur les deux fleuves caucasiens et chargées de la défense des frontières. Au milieu de tous ces préparatifs la guerre éclata avec la Turquie. Victorieuse sur terre et sur mer, Catherine II signa, en 1774, le mémorable traité de Koutchouk-Kaïnardji, qui lui assura la libre navigation de la

mer Noire, le passage des Dardanelles, l'entrée du Dnieper, et, de plus, lui accorda dans le Caucase la souveraineté sur les deux Kabardas.

La paix ainsi conclue, le premier acte de Catherine II fut une exploration pacifique chez les Ossètes. On renoua avec habileté les anciennes négociations, et l'on parvint à obtenir de ce peuple le parcours libre des défilés du Caucase. En 1781 une escadre impériale reparut dans la mer Caspienne, et tenta, mais inutilement, de former quelques établissements militaires sur les côtes de la Perse. Cette expédition se borna à consolider l'influence morale de la Russie et à entretenir entre les populations si diverses de ces provinces, des dissensions qui devinrent ensuite une cause d'intervention sérieuse. Les princes chrétiens de la Géorgie et des principautés limitrophes subirent les premiers les conséquences de la politique russe. Séduits par de l'or et des présents, et sans doute aussi fatigués des troubles continuels qui désolaient leur pays, ils se détachèrent peu à peu de la Perse et de la Turquie, et finirent par accepter le protectorat de Catherine. Les défilés du Caucase furent donc décidément ouverts; on s'empessa de les rendre praticables à une armée, et la Russie put enfin réaliser en partie les vastes plans du fondateur de sa puissance.

Plus tard, en 1787, la Russie et la Turquie étaient de nouveau en armes, et le littoral de la Circassie devint pour la première fois un centre d'opérations

militaires. Anapa (que les Turcs avaient fondé pour protéger leur commerce avec les montagnards), après avoir été d'abord inutilement attaqué, fut pris d'assaut en 1791. Soudjouk-Kalé eut le même sort; mais les Circassiens en firent sauter les fortifications avant de se retirer. En présence de tant de succès, les différents États de l'Europe changèrent leur politique primitivement favorable aux vues de la Russie; et l'impératrice dut s'estimer heureuse de conclure, en 1792, le traité de Jassy. Par cette convention, qui recula ses frontières jusqu'au Dniester, elle obtint la souveraineté de la Géorgie et des pays voisins. Mais la Turquie rentra en possession d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, en s'engageant à réprimer les incursions des tribus de la rive gauche du Kouban.

Vers 1795, Aga Mahomed-khân marcha contre la Géorgie, pour la punir d'avoir accepté le protectorat de la Russie. Tiflis fut livrée au pillage et mise à feu et à sang. A la nouvelle de cette sanglante invasion, Catherine II déclara immédiatement la guerre à la Perse; et ses armées occupaient déjà Bakou et une grande partie du littoral de la mer Caspienne, lorsque Paul I.^{er}, en succédant à sa mère, ordonna l'abandon de toutes les conquêtes qui venaient d'être accomplies. Ce singulier début n'empêcha cependant pas ce souverain, au caractère bizarre et capricieux, de faire, quatre années après, pour la Géorgie ce que Catherine II avait fait pour la Crimée. Sous prétexte de

mettre fin aux discordes intestines, un oukase émané de Sa Majesté réunit la Géorgie à la Russie. Peu de temps après l'avènement au trône de l'empereur Alexandre, la Mingrélie partagea le sort de la Géorgie : les conquêtes au delà du Caucase furent alors régularisées, et Tiflis devint le centre d'une administration civile et militaire exclusivement moscovite.

Le contact immédiat de la Russie avec la Perse amena bientôt une rupture entre les deux puissances. En 1806, les hostilités recommencèrent également avec la Turquie, et cette campagne, comme celle de 1791, fut marquée par la prise d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, et par l'établissement des Russes sur les côtes de la Circassie. La malheureuse lutte qui s'engagea ensuite entre Napoléon et le czar Alexandre, et l'intervention directe de l'Angleterre, mirent fin à la guerre en déterminant la signature de deux traités. Celui de Boukarest stipula la reddition d'Anapa et de Soudjouk-Kalé; mais la Russie acquit la Bessarabie, ainsi que la rive gauche du Danube; et les 80,000 hommes de Koutousof marchèrent contre Napoléon : celui de Gulistan, en 1814, céda à l'empire, entre autres contrées, le Daghestan, la Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie, la province de Bakou, le Karabaugh et le Schirvan. Cette dernière convention était à peine ratifiée, que d'interminables discussions surgirent à propos de la fixation des frontières. La guerre recommença de nouveau pour se terminer en 1828 par le

traité de Turckmantchai, qui concéda à la Russie les belles contrées d'Érivan et de Nacktchivan, recula ses frontières jusqu'aux rives de l'Araxe, et rendit cette puissance maîtresse de tous les passages de la Perse.

Ce fut pendant ces dernières guerres que les peuplades du Caucase commencèrent à inquiéter sérieusement la Russie. La protection spéciale accordée aux populations chrétiennes, la chute successive des principaux chefs du pays, l'introduction de l'administration russe, avec ses abus et son arbitraire, soulevèrent de violentes tempêtes dans les provinces caucasiennes, et les montagnards prirent naturellement part à toute coalition dirigée contre leur ennemi commun. La ligne armée du Kouban et du Térék fut souvent attaquée et maint poste cosaque massacré. Les Lesghis, les Tchetchenzs et les Circassiens se distinguèrent entre tous, par leur acharnement et leurs audacieuses expéditions. Dès lors, la Russie put se faire une idée de la lutte qu'elle allait avoir à soutenir aux confins de l'Asie.

Nous touchons enfin à l'époque où la Russie, débarrassée de toutes ses querelles avec la Perse et la Turquie, acquiert définitivement, par le traité d'Andrinople, Anapa et Soudjouk-Kalé, et dirige tous ses efforts contre les montagnards du Caucase. Mais ici la guerre prenant un tout autre caractère, nous avons besoin, pour la faire bien comprendre, de jeter un coup d'œil sur la topographie du pays, et d'esquisser la po-

sition respective des montagnards et de leurs ennemis.

La chaîne du Caucase présente une constitution toute particulière, qui n'a rien de commun avec celle des chaînes européennes. Les Alpes, les Pyrénées, les Carpathes ne sont accessibles que par les vallées. C'est dans ces vallées que les habitants du pays trouvent leur subsistance et que l'agriculture développe ses richesses; le contraire a lieu dans le Caucase. Depuis la forteresse d'Anapa sur la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne, le versant septentrional n'offre partout que d'immenses plaines inclinées, s'élevant en gradins jusqu'à trois et quatre mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ces plaines, déchirées dans tous les sens par de profondes et étroites vallées, sillonnées par de véritables failles aux escarpements abrupts, forment souvent de véritables steppes, et possèdent sur leurs plus grandes hauteurs de magnifiques pâturages, où les habitants, à l'abri de toute attaque, trouvent pour leurs troupeaux de l'herbe fraîche pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Quant aux vallées, ce sont d'épouvantables abîmes, dont les flancs escarpés sont couverts de broussailles, et au fond desquels de rapides torrents écument sur un lit de cailloux et de roches fragmentées. Tel est le singulier spectacle qu'offre généralement le versant septentrional du Caucase. Cette courte description peut donner une idée des difficultés que doit rencontrer une armée envahissante : obligée d'occuper les hau-

teurs, elle se voit continuellement entravée dans sa marche par d'infranchissables ravins qui ne permettent pas d'employer la cavalerie, et s'opposent le plus souvent au transport de l'artillerie. Les montagnards ont pour tactique ordinaire de se retirer devant l'ennemi, jusqu'à ce que les obstacles du terrain ou le manque de munitions le forcent à opérer sa retraite. Alors seulement ils attaquent les colonnes expéditionnaires, et, retranchés dans leurs forêts, derrière d'inexpugnables rochers, ils leur livrent presque sans danger les combats les plus meurtriers.

Au midi la chaîne du Caucase présente d'autres caractères. D'Anapa à Gagra on remarque le long du littoral de la mer Noire une branche secondaire composée de montagnes schisteuses, dont la hauteur dépasse rarement mille mètres. Mais la nature de leur sol et de leurs roches suffirait pour les rendre presque impraticables aux armées européennes, quand bien même elles ne seraient pas couvertes d'impénétrables forêts. Les habitants de cette contrée, que les Russes appellent Tcherkesses ou Circassiens, sont entièrement indépendants, et forment une des peuplades les plus guerrières du Caucase.

A Gagra commence véritablement la grande chaîne; mais les montagnes se retirent du littoral, et jusqu'en Mingrélie le regard ne découvre plus, le long de la mer, que des collines secondaires, dominées au nord par d'immenses escarpes, qui ferment complètement

l'accès de la partie centrale du Caucase. Cette contrée, faiblement défendue par sa constitution topographique, est l'Abkhasie, dont les habitants ont dû se soumettre à la Russie. Au nord, sur le versant septentrional, à l'ouest de la route militaire de Mosdok à Tiflis, habitent un nombre considérable de tribus, les unes régies par une espèce de système féodal, les autres constituées en véritables petites républiques. Celles de l'ouest, dépendant de la Circassie et de l'Abadza, sont en guerre continuelle avec l'empire, tandis que les Nogais, habitant les plaines de la rive gauche du Kouban, et les tribus de la grande Kabarda reconnaissent la souveraineté des Czars. Mais leur soumission, toujours extrêmement incertaine, ne saurait inspirer aucune confiance à la Russie. Au centre, au pied de l'Elbrouz, vivent les Souanèthes, également indomptés, et dans leur voisinage, occupant les deux versants du défilé du Dariel, résident les Ingouches et les Ossètes, tribus exceptionnelles, essentiellement différentes des peuplades aborigènes. Enfin, à l'est de la grande route de Tiflis, nous avons, au bord du Térék, la petite Kabarda et le pays des Koumicks, momentanément soumis; puis toutes ces indomptables tribus : les Lesghis, les Tchetchenzs, dont Schamil est aujourd'hui le véritable Abd-el-Kader, et qui s'étendent sur les deux versants du Caucase jusque dans le voisinage de la mer Caspienne.

En réalité, le Kouban et le Térék, qui partent de

la chaîne centrale pour aller se jeter, l'un dans la mer Noire, l'autre dans la mer Caspienne, peuvent être considérés comme formant au nord les limites politiques du Caucase indépendant : c'est le long de ces deux fleuves que la Russie a organisé sa grande ligne armée, défendue par des Cosaques et des détachements de troupes de ligne. Sans doute les Russes ont franchi ces frontières septentrionales sur divers points, ils ont jeté quelques fortins jusque dans les pays des Circassiens, des Lesghis et des Tchetchenzs. Mais ces postes égarés, où de malheureuses garnisons se trouvent cernées, le plus souvent sans issue, ne sauraient constituer une occupation réelle du sol sur lequel ils sont établis. Ce sont, par le fait, autant de sentinelles perdues, dont le rôle consiste uniquement à surveiller de plus près les mouvements des montagnards. Au midi, sur le littoral de la mer Noire, les possessions impériales se bornent, depuis Anapa jusqu'à Gagra, à quelques forts détachés, complètement isolés et privés de toute communication par terre. Un blocus rigoureux a été établi sur cette côte; mais les Circassiens, aussi intrépides dans leur frêles barques qu'au milieu de leurs montagnes, n'en franchissent pas moins de nuit la ligne des vaisseaux russes pour gagner Trébisonde et Constantinople. Ailleurs, depuis la Mingrélie jusqu'à la mer Caspienne, les frontières sont moins bien tracées, et longent généralement la grande chaîne du Caucase.

Ainsi limité, le Caucase, y compris le territoire occupé par les tribus soumises, présente à peine cinq mille lieues de surface, et c'est dans cette étroite région qu'une nation vierge, aux habitudes chevaleresques, s'élevant au plus à 2,000,000 d'âmes, maintient fièrement son indépendance contre la puissance de l'empire russe, et soutient depuis plus de vingt ans une des luttes les plus opiniâtres dont l'histoire moderne fasse mention.

Il a déjà été question de la ligne armée du Kouban et du Térék. C'est ici le lieu d'en faire mention, afin de compléter notre coup d'œil général sur le Caucase. La ligne du Kouban, exactement semblable à celle du Térék, est défendue par les Cosaques de la mer Noire, tristes débris des fameux Zaporogues que Catherine II eut tant de peine à réduire, et qu'elle colonisa ensuite au pied du Caucase pour les opposer aux invasions des montagnards. Cette ligne se compose de forts et de postes de surveillance; les derniers ne sont que des espèces de guérites élevées sur quatre piquets à une cinquantaine de pieds au-dessus du sol. Deux Cosaques y sont en sentinelle jour et nuit. Au moindre mouvement de l'ennemi dans la vaste plaine de roseaux, qui borde les deux rives du fleuve, un fanal est allumé et hissé au-dessus de la guérite. Si le danger devient plus imminent, on met le feu à une énorme torche de paille et de goudron. A ce signal, qui est reproduit de poste en poste, toute la ligne prend les

armes, et en un instant cinq à six cents hommes se trouvent réunis sur le point menacé. Ces postes, généralement composés d'une douzaine d'hommes, sont très-rapprochés les uns des autres, surtout aux passages dangereux. De distance en distance on a élevé des petits forts avec des retranchements en terre et quelques pièces de canon. Ces forts, ou plutôt ces redoutes, ont de cent cinquante à deux cents hommes de garnison.

Cependant, malgré toute la surveillance exercée par les Cosaques, souvent de concert avec des troupes de ligne, les montagnards n'en franchissent pas moins la frontière et poussent dans les provinces limitrophes leurs incursions, qu'accompagnent toujours le massacre et le pillage. Ce sont de sanglantes, mais de légitimes représailles. En 1835, cinquante cavaliers pénétrèrent dans le pays des Cosaques, allèrent à cent vingt lieues de distance piller la colonie allemande de Madjar, et attaquer l'important village de Vladimirofka sur la Kouma; et, chose bien remarquable, retournèrent dans leurs montagnes sans avoir été entamés. La même année, Kisliar, sur la mer Caspienne, fut saccagé par les Lesghis et livré au pillage. Ces expéditions hardies prouvent déjà combien est insuffisante la ligne armée du Caucase, et à quels dangers est exposée cette partie de la Russie méridionale.

Sur le littoral de la mer Noire, la ligne des fortins est tout aussi faible, et les Circassiens n'y sont pas

moins audacieux; ils enlèvent les soldats russes sous le feu de leurs redoutes, et viennent insulter les garnisons jusqu'au pied de leurs murailles. Pendant mon exploration de l'embouchure du Kouban, un chef ennemi osa paraître un jour devant les portes d'Anapa. Il n'épargna rien pour irriter les Russes, et les traitant de lâches, d'hommes au cœur de femme, il les défia en combat singulier. Poussé à bout par ses invectives, le commandant du fort fit tirer sur lui à mitraille. Le cheval du montagnard se cabra et renversa son cavalier; mais celui-ci, sans lâcher la bride, remonte en selle, et, s'approchant encore plus près des murailles, décharge son pistolet presque à bout portant sur les soldats et regagne au galop la montagne.

Quant au blocus établi le long de la côte par la marine militaire, l'escadre impériale n'est pas assez habile pour le rendre réellement efficace. Il n'y a guère que quelques chaloupes armées, montées par des Cosaques, qui inspirent des craintes sérieuses aux Tcherkesses. Ces Cosaques descendent, comme ceux de la mer Noire, des Zaporogues. Antérieurement à la dernière guerre avec la Turquie, ils étaient établis sur la rive droite du Danube, où leurs ancêtres s'étaient réfugiés après la destruction de leur Setcha. Pendant les campagnes de 1828 à 1829 on réveilla chez eux les sentiments de nationalité, on les fit rentrer, de gré ou de force, sous la domination de l'empire, puis on les établit dans les principaux forts

du littoral du Caucase, où ils furent chargés de la surveillance des côtes. Courageux, entreprenants, dignes rivaux de leurs ennemis, ils montent des chaloupes de la force de cinquante à soixante hommes, et font aux barques des montagnards une guerre des plus actives.

La guerre ne nous ayant pas permis de visiter les tribus indépendantes, et d'étudier par nous-même leur état politique et moral, nous n'entrerons pas dans de longs détails sur les mœurs et les institutions des peuplades caucasiennes, nous contentant d'indiquer les traits principaux de leur caractère, et de faire apprécier tout ce qui, dans leurs habitudes, peut exercer une certaine influence sur leurs relations avec la Russie.¹

De toutes les peuplades du Caucase, les Circassiens sont sans contredit une de celles qui représentent le mieux cette nature primitive et vigoureuse, dont l'imagination s'est plu à revêtir les tribus de ces mon-

1. Pour des notions plus étendues, nous renvoyons le lecteur aux Voyages de M. Taitbout de Marigny et de l'agent anglais Bell, ainsi qu'aux ouvrages récemment publiés par MM. Fonton et Dubois. Il existe encore une autre relation, de M. Spencer, laquelle a eu l'honneur d'une longue analyse dans la Revue des deux mondes; mais nous savons de la manière la plus positive que l'honorable gentleman n'a fait qu'une promenade militaire sur les côtes de la mer Noire, en compagnie du comte Woronzof, et qu'il n'a jamais entrepris cette périlleuse excursion dans la Circassie, dont il a rempli un gros volume.

tagnes. Courage, intelligence, beauté remarquable, la nature leur a tout donné, et ce que j'ai surtout admiré dans leur caractère, c'est une dignité froide et noble qui ne se dément jamais, et qui chez eux s'allie aux sentiments les plus chevaleresques et à la passion la plus ardente de la liberté nationale. Je me rappelle que, pendant mon séjour à Ekaterinodar, capitale des Cosaques de la mer Noire, me trouvant un matin assis devant la maison d'un marchand avec plusieurs officiers russes, je vis arriver un Circassien fort mal vêtu, paraissant appartenir à la dernière classe. Il s'arrêta devant la boutique, et pendant qu'il marchait quelques denrées, nous examinâmes son sabre. J'y lus distinctement l'inscription latine *Anno Domini 1547*, et la lame me parut être d'une trempe supérieure; les Russes en jugèrent autrement, car ils rendirent le chaska au Circassien avec les marques d'un véritable dédain. Celui-ci reprit son arme sans proférer une parole, fit voler comme d'un coup de rasoir une poignée de poils de sa barbe, puis, remontant gravement à cheval, il partit en jetant sur les officiers un regard plein d'un mépris si profond, qu'aucune expression ne saurait le rendre.

Les Circassiens, toujours en lutte, sont généralement tous bien armés. Leur équipement consiste en une carabine, un sabre, un long poignard, qu'ils portent sur le devant du corps, et un pistolet passé dans la ceinture. Leur costume, remarquable par son

élégance, se compose d'un pantalon étroit, d'une tunique courte, serrée autour de la taille et portant des cartouchières ajustées sur la poitrine, et enfin d'un bonnet rond galonné, entouré d'une fourrure noire ou blanche à longs poils. Lorsqu'il pleut ou qu'il fait froid, ils se couvrent la tête d'un capuchon (*bachlick*) et s'enveloppent d'un manteau de feutre imperméable appelé *bourka*. Cavaliers infatigables, ils montent des chevaux de petite taille, mais d'une force et d'une ardeur sans égale; plus d'une fois les postes impériaux ont constaté que des maraudeurs circassiens avaient fait dans l'espace d'une nuit jusqu'à vingt-cinq et même trente lieues. Lorsque ces montagnards sont poursuivis par les Russes, ils n'hésitent pas devant les torrents les plus rapides. Si le cheval est jeune et n'a pas encore été dressé pour ces courses périlleuses, le cavalier le pousse au galop jusqu'au bord du ravin, puis, lui couvrant la tête de sa *bourka*, il s'élance presque toujours impunément dans des précipices, qui parfois ont jusqu'à dix et quinze mètres de profondeur.

Les Circassiens manient admirablement les armes à feu, et ne sont pas moins habiles à se servir de leur long poignard à deux tranchants. On les a vus avec cette seule arme se précipiter par-dessus les baïonnettes ennemies, poignarder les soldats et enfoncer des bataillons carrés. Lorsqu'ils sont cernés dans leurs forts ou leurs villages, sans aucune chance d'évasion, ils

sacrifient souvent femmes et enfants, mettent le feu aux habitations et périssent au milieu des flammes, plutôt que de se rendre.

Comme tous les peuples orientaux, ils n'abandonnent leurs morts et leurs blessés qu'à la dernière extrémité, et rien ne saurait peindre l'acharnement avec lequel ils combattent pour les enlever à l'ennemi. C'est à ce sentiment que je dus d'échapper à l'un des plus grands dangers que j'aie courus dans ma vie de voyage.

Au mois d'avril 1841 j'explorais la ligne armée du Kouban. A mon départ de Staupopol, le gouverneur insista vivement pour me donner une escorte; mais je la refusai, dans la crainte d'augmenter mes embarras de voyage, et je crus devoir me fier à ma bonne étoile. Le Kouban était d'ailleurs au moment de ses hautes eaux, époque à laquelle les Circassiens le traversent bien rarement. J'acceptai néanmoins, en qualité de guide, un vieux Cosaque, éprouvé par plus de vingt-cinq ans de combat, tout couturé de cicatrices, enfin un véritable descendant des Zaporogues. Lui, mon interprète et un postillon, que nous devions changer à chaque station, formaient toute ma suite. Nous étions tous armés, précaution du reste assez inutile dans une contrée où l'on est toujours attaqué, soit à l'improviste, de manière à ne pas pouvoir se défendre, soit par des forces supérieures, contre lesquelles toute résistance est un danger de plus. Mais n'importe, cet

attirail de guerre avait quelque chose de séduisant et d'original. Un poignard de Tiflis pendait à ma ceinture, une lourde carabine me battait les reins, et d'excellents pistolets de Saint-Étienne garnissaient les fontes de ma selle. Mon Cosaque portait aussi deux pistolets, un fusil, et de plus le sabre circassien et la lance. Quant à mon interprète, Italien d'origine, il était brave comme un bandit de la Calabre, et ce que j'estimais surtout en lui, c'était un sang-froid imperturbable dans les situations les plus critiques, ainsi qu'une obéissance aveugle à mes ordres. Il y avait déjà cinq jours que nous longions gaîment le Kouban, sans songer au danger de notre position. Le pays, coupé par de charmantes collines admirablement accidentées, était couvert d'une riche végétation. A notre gauche roulaient les eaux fangeuses du Kouban, et de l'autre côté du fleuve nous apercevions distinctement les premiers chaînons du Caucase. Nous pouvions même voir au milieu des forêts s'élever la fumée des aoules circassiens.

Le soir du cinquième jour nous arrivâmes à un petit fort, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, le temps était froid, pluvieux, le ciel sombre; tout nous annonçait une journée pénible. Le pays que nous avions à traverser ne ressemblait en rien à celui que nous laissions derrière nous. La route serpentait à travers une immense plaine couverte de roseaux, au milieu de fondrières et de marais, qui

rendaient souvent le passage presque impraticable. Aussi toute la matinée fut-elle triste et silencieuse. Le Cosaque ne songeait plus à ses prouesses, il était morose, et n'interrompait son silence que par quelques-uns de ces énergiques jurons familiers aux Russes. Une pluie fine nous fouettait la figure; les chevaux fatigués, glissaient à chaque pas sur un sol argileux sans consistance; nous marchions les uns derrière les autres, enveloppés dans nos bourkas et la tête couverte du bachlick circassien. Vers midi le temps se découvrit, la route devint moins difficile, et sur le soir nous n'avions plus qu'une heure et demie de chemin à faire pour atteindre le dernier fort en deçà de Ekaterinodar. Nous avançons alors lentement, et plein d'insouciance, je ne fis nulle attention au Cosaque resté en arrière. Cependant avec la finesse admirable de son ouïe, notre guide avait entendu un bruit de chevaux; quelques secondes après, il accourut à nous bride abattue, en criant de toutes ses forces : les Tcherkesses, les Tcherkesses! Nous vîmes effectivement quatre montagnards se montrer au-dessus d'une colline peu éloignée de la route. Mon parti fut pris à l'instant; vu l'état de nos montures, toute tentative de fuite eût été inutile. Nous étions encore loin de la forteresse, et une fois rejoints, nous ne pouvions échapper à un combat dont toutes les chances étaient contre nous. Le Cosaque seul avait un sabre, et nos armes à feu déchargées, nous étions

perdus. Mais je savais que les Circassiens n'abandonnent jamais leurs morts et leurs blessés; c'était là-dessus que je fondais l'espoir de notre salut. Mon plan de bataille fut bientôt arrêté, et nous attendîmes l'ennemi de pied ferme. Nos chevaux continuèrent à aller au pas; aucune parole ne fut plus échangée entre nous; nous marchions de front, mais assez éloignés les uns des autres pour ne pas gêner nos mouvements. J'avais couru bien des dangers dans le cours de mes voyages, mais jamais je ne m'étais trouvé dans une situation sinon plus périlleuse, du moins plus solennelle. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous entendîmes distinctement le galop des montagnards, et immédiatement après, les balles de leurs carabines sifflèrent autour de nous. Ma bourka fut légèrement atteinte, et le bois de la lance du Cosaque brisé en deux. Le moment critique était arrivé: je donnai le signal. A l'instant nous fîmes volte face et déchargeâmes nos pistolets sur les assaillants presque à bout portant: deux cavaliers tombèrent. « Maintenant en avant! m'écriai-je, et au galop, les Circassiens ne nous poursuivront plus! » Nos chevaux, qui avaient repris de la vigueur et qu'animait sans doute l'odeur de la poudre, partirent ventre à terre pour ne s'arrêter qu'en vue de la forteresse: toutes mes prévisions s'étaient réalisées. Le lendemain de cette mémorable journée, toute la garnison se mit en campagne. Je la suivis sur le théâtre de nos exploits de la

veille. Le sable portait de nombreuses taches de sang, et nous trouvâmes au bord de la route, dans les roseaux, un chaska ou sabre circassien, sans doute oublié par l'ennemi. Le chef du détachement m'en fit hommage; depuis lors cette arme ne m'a plus quitté, elle porte la trace d'une balle; je la conserve comme un précieux souvenir de ma périlleuse entrevue avec les montagnards.

Il serait difficile de donner des idées précises sur les principes religieux des diverses nations du Caucase. On a reproché à plusieurs d'entre elles d'être idolâtres; mais nous croyons ce reproche totalement dénué de fondement. Le paganisme, le christianisme et le mahométisme ont tour à tour exercé leur influence sur ces peuplades; il en est résulté chez elles un culte sans nom, sans doctrines arrêtées, dans lequel apparaissent à chaque instant les pratiques les plus superstitieuses de leurs croyances primitives. Les Lesghis et les tribus de l'est sont seuls réellement Mahométans. Quant aux Ossètes, aux Circassiens, aux Kabardiens et aux autres tribus de l'ouest, ils semblent professer un pur déisme, mêlé de quelques notions chrétiennes et musulmanes. On pense que le christianisme a été apporté à ces peuples par la célèbre Thamar, reine de Géorgie, qui régna vers la fin du douzième siècle; mais il est infiniment plus probable que ce sont les colonies grecques du Bas-Empire, et plus tard celles de la république de Gênes

en Crimée, qui ont propagé la loi du Christ dans le Caucase : les Tcherkesses ont encore aujourd'hui en grande vénération les croix et les anciennes églises de leur pays. Ils y font de fréquents pèlerinages, et chaque année des offrandes et des sacrifices témoignent de leurs anciennes croyances. Il paraît aussi que la mythologie grecque a laissé de nombreuses traces dans la Circassie. Ainsi on trouve, chez presque toutes les tribus, l'histoire de Saturne, celle des Titans essayant d'escalader le ciel, et beaucoup d'autres encore, qui ne permettent plus de douter que les idées religieuses de l'ancienne Grèce aient pénétré dans les montagnes du Caucase. Ce qui caractérise éminemment le caractère religieux des Circassiens et des tribus de l'ouest, c'est une absence totale de fanatisme. Les prétendus inspirés de Dieu ont toujours été repoussés par eux, et la plupart d'entre eux ont payé de leur vie leurs tentatives de prosélytisme. Il n'en est pas de même sur le versant de la mer Caspienne, où la puissance de Schamil se base en grande partie sur l'influence religieuse qu'il exerce sur les tribus.

Lorsque deux peuples sont en guerre, il est rare que l'un ne soit pas calomnié par l'autre, et que le plus fort, pour justifier son ambition, ne dénature pas le caractère national de son ennemi. C'est ainsi que les Russes, cherchant à faire passer les habitants du Caucase pour des sauvages, contre lesquels tout moyen d'extermination est permis, débitent les récits

les plus absurdes sur les tortures que leur férocité inflige à leurs captifs. Il n'en est rien cependant. J'ai souvent rencontré des militaires qui avaient été prisonniers dans la montagne, et tous unanimement témoignaient des bons procédés dont on avait usé envers eux. Les Circassiens n'emploient la rigueur que contre ceux qui résistent, ou qui ont tenté plusieurs fois de s'échapper. Mais alors leurs mesures sont parfaitement justifiées par la crainte que les fugitifs ne transmettent aux Russes de précieux renseignements sur la topographie de leur pays. Quant à l'histoire du crin de cheval haché, introduit sous la plante des pieds pour empêcher les évasions, elle a été étrangement amplifiée par quelques voyageurs. On n'a pu me citer dans le Caucase qu'un seul prisonnier de guerre qui ait été soumis à ce supplice. C'était un médecin de l'armée, avec lequel j'ai eu moi-même occasion de converser. Il n'avait eu à se plaindre d'aucun mauvais traitement de la part des montagnards; mais la soif de la liberté le tourmentait. Il avait essayé trois fois de se sauver, et c'était seulement à sa troisième tentative que les Tcherkesses avaient eu recours au terrible moyen du crin de cheval. Pendant notre séjour aux eaux du Caucase, je vis une jeune femme russe qui venait d'être délivrée par un détachement du général Grabe. Peu de jours après notre arrivée, elle prit la fuite et retourna dans la montagne. Ceci dépose au moins en faveur de la

galanterie des Circassiens. Au reste, personne n'ignore dans le pays combien est profond le respect qu'ils professent pour les femmes. Il est bien rare, pour ne pas dire impossible, qu'on puisse citer des prisonnières russes maltraitées par eux.

Les Circassiens ont été de tout temps dans l'usage de faire prisonniers les étrangers qui abordent leurs côtes sans aucun titre de recommandation. Cet usage a été flétri de toutes les manières. Il n'est cependant pas aussi barbare qu'on a bien voulu se l'imaginer. Entourés d'ennemis, en butte à d'incessantes attaques, défendus surtout par la nature de leur pays, les montagnards, jaloux de leur indépendance, ont dû devenir naturellement soupçonneux, et ne permettre à aucun voyageur de pénétrer dans leurs retraites. Ce qui prouve que cette mesure d'interdiction n'est nullement le résultat d'un caractère sauvage, c'est qu'il suffit de prononcer le nom d'un chef, n'importe lequel, pour être accueilli et traité partout avec un dévouement à toute épreuve. Rassurés par ce faible indice de loyauté, les montagnards, en perdant leur défiance, ne songent plus qu'à faire honneur à l'hôte qui a invoqué la protection d'un de leurs princes.

Mais une autre accusation, bien plus sérieuse, pèse encore sur les Circassiens. Je veux parler du commerce des esclaves, qui a si souvent soulevé la généreuse indignation des philanthropes de l'Europe, et dont l'abolition a valu à la Russie les félicitations de

tous les publicistes. Nous sommes certes bien loin d'être partisan de cet odieux trafic, où l'homme se change en marchandise. Avec les idées que nous ont données notre civilisation et notre philosophie, nous le réprouvons sous toutes ses formes et partout où il se reproduit. Cependant, pour rendre justice aux peuples de l'Asie, nous devons faire remarquer qu'il y a bien loin de l'esclavage oriental à la servitude telle qu'elle est constituée en Russie, dans nos colonies et dans les différentes contrées de l'Amérique. En Orient, l'esclavage devient par le fait une véritable adoption, qui le plus souvent réagit favorablement et sur le moral et sur la situation matérielle des individus. Cette condition n'implique nullement une dégradation quelconque, et entre elle et la classe des gens libres il n'a jamais existé cette ligne de démarcation hérissée de préjugés et d'orgueil que l'on retrouve partout ailleurs. C'est ainsi que je pourrais nommer un grand nombre de hauts dignitaires de la Turquie qui ont été primitivement esclaves. Il serait même difficile de citer un jeune homme du Caucase vendu aux Turcs, qui n'ait pas fourni une carrière tant soit peu remarquable. Quant aux femmes dont, en dépit du blocus russe, il arrive encore de nombreuses cargaisons dans le Bosphore, elles sont bien loin de déplorer leur sort; elles s'estiment au contraire très-heureuses de pouvoir partir pour Constantinople, qui leur offre en perspective tout ce qui peut séduire une

jeune fille en Orient. Sans doute tout cela suppose, au premier abord, l'absence de ces affections de famille auxquelles nous attachons tant de valeur. Mais il ne faut pas oublier que les peuplades du Caucase ne sauraient être sainement jugées sous l'influence d'idées exclusivement européennes, et que, pour apprécier leurs actes à leur juste valeur, il faut tenir compte avant tout de leur état social, de leurs mœurs et de leurs traditions. On ne saurait se le dissimuler, en Circassie la vente des femmes se résume par le fait dans les préliminaires indispensables qui précèdent tout mariage chez les Orientaux; avec cette seule différence que, dans le Caucase, vu l'éloignement, c'est un agent qui se charge des transactions pécuniaires, servant ainsi d'intermédiaire entre les parents de la jeune fille et celui dont elle doit devenir, le plus souvent, la femme légitime. Les parents se séparent, il est vrai, de leurs enfants pour les confier, presque toujours, à des inconnus; mais ils ne les abandonnent pas pour cela. Ils restent en communication fréquente avec eux, et les Russes ne capturent pas une seule barque circassienne, sans y trouver des hommes et des femmes qui se rendent à Constantinople, uniquement pour voir leurs enfants. C'est un fait démontré pour quiconque a visité le Caucase, que toutes les familles, même celles jouissant d'un haut rang, recherchent comme un grand honneur le placement de leurs enfants en Turquie. Ce sont toutes ces relations,

ces alliances, pourrais-je dire, entre les Circassiens et les Turcs, qui ont valu à ces derniers la grande influence morale, qu'ils exercent encore de nos jours sur les tribus du Caucase. Le titre de Turc est toujours pour les montagnards la meilleure des recommandations, et il n'est sorte de considération dont ne jouissent, à leur retour, les hommes qui ont passé quelques années de servitude en Turquie. Au reste, les Russes eux-mêmes partagent complètement nos opinions à cet égard, et si de puissantes considérations politiques ne se trouvaient pas en jeu, ils ne songeraient nullement à entraver le commerce des esclaves du Caucase. Ce qui le prouve de la manière la plus évidente, c'est la proposition que fit en 1843 un général russe, de régulariser ce trafic et de le faire au profit de la Russie, en accordant aux sujets du Czar le privilège exclusif d'acquérir des esclaves circassiens. Ce projet devait naturellement avorter; car il est par trop absurde de vouloir comparer la servitude russe à celle qui est en vigueur à Constantinople. Rien ne prouve mieux combien les idées des Circassiens sont différentes de celles qu'on leur attribue, que l'indignation que soulève en eux l'esclavage tel qu'il est organisé en Russie. Je rapporterai ici une anecdote qui paraîtra sans doute étrange à bien des personnes; mais le fait dont il s'agit ayant eu lieu sous mes yeux, je puis en garantir l'authenticité.

En 1838 il passa à Rostof, sur le Don, un détache-

ment de montagnards, destiné à faire partie de la garde d'honneur du prince Paskévitch. L'on était alors au plus fort des chaleurs, et deux cavaliers, voulant se baigner, déposèrent leurs vêtements dans le bateau affecté au service de la douane. Certes, il n'y avait là rien de fort reprehensible; mais les employés de la douane en jugèrent autrement, jetèrent les habits dans la rivière et assaillirent les baigneurs à coups de bâton. En un instant le tumulte fut à son comble, tous les montagnards se rassemblèrent sur le port, menaçant de mettre le feu à la ville, si à l'instant même on n'accordait pas à leurs compatriotes une éclatante réparation. L'alarme se répandit parmi les habitants : le directeur de la douane s'empessa d'aller trouver lui-même le chef du détachement, pour le supplier de ne pas donner suite à ses menaces, et à l'appui de ses instances, il lui offrit une somme assez considérable pour lui et ses compagnons. « De l'argent! répondit le chef indigné, de l'argent! c'est bon pour les Russes à l'âme basse et vénale! c'est bon pour vous, qui vendez hommes, femmes et enfants comme du vil bétail; mais chez nous, dans notre pays, l'honneur d'un homme fait à l'image de Dieu ne se vend pas! Que vos employés se mettent à genoux devant mes soldats, et qu'ils leur demandent ainsi pardon, c'est la seule réparation que nous exigeons. » On accéda aux désirs du chef, et le calme se rétablit immédiatement dans la ville. Les paroles que nous venons

de citer sont historiques; elles prouvent que les Tcherkesses ne regardent pas la vente de leurs enfants comme un trafic, et que dans l'état actuel de la civilisation de leur pays, cette vente ne saurait nullement être considérée comme incompatible avec les affections de famille et les sentiments d'honneur et d'humanité.

Les Circassiennes ont été célébrées par tant d'écrivains; leur beauté est devenue le thème de tant de ravissants portraits, que, sans aucun doute, on nous permettra d'en dire ici quelques mots. Malheureusement nous sommes forcé d'avouer que la réputation de leurs charmes nous paraît être fort au-dessus de la réalité, et que les femmes dans le Caucase sont beaucoup moins remarquables que les hommes. Sans doute, il ne nous a pas été possible de visiter de grands centres de population; nous n'avons pas pénétré chez les tribus indépendantes; mais sur les rives du Kouban nous avons visité plusieurs aoules; nous avons été accueilli dans l'intérieur d'une famille princière, et nous n'avons trouvé nulle part ces beautés parfaites dont il est si souvent question dans les relations de voyage. La seule chose qui nous ait réellement frappé chez ces filles de la montagne, c'est l'élégance de leur tournure et la grâce inimitable de leurs poses. Jamais Circassienne n'est embarrassée de sa personne. Sous les haillons comme sous le brocard, elle prend naturellement les attitudes les plus nobles et les plus pittoresques. Sous ce rapport, elle est incontestable-

ment supérieure à tout ce que l'art et la coquetterie parisienne peuvent produire de plus séduisant.

La grande célébrité des femmes du Caucase nous semble avoir sa source dans les bazars de Constantinople, où les Turcs, grands admirateurs de leurs charmes, les recherchent encore avec le plus grand empressement. Mais comme les Turcs comprennent la beauté tout autrement que nous, et qu'ils la font principalement consister dans l'embonpoint et la forme des pieds, il n'est nullement étonnant que leur jugement ait induit en erreur les voyageurs en Orient. Au reste, tout en admettant que les Circassiennes ne réalisent pas complètement le type idéal rêvé par les Européens, nous sommes loin de leur contester les brillantes qualités dont la nature les a évidemment douées. Elles sont attrayantes, gracieuses, avenantes pour l'étranger, et nous comprenons très-bien que leur aimable hospitalité leur ait procuré plus d'un ardent admirateur. Ainsi le Hollandais Jean Struys ne se lasse pas de faire l'éloge des beautés du Caucase.¹ « Les femmes de ce pays, dit-il, « ont toutes de l'agrément, et je ne sais quoi qui les « fait aimer. Elles sont belles et fort blanches, et « cette blancheur est mêlée d'un si beau coloris, que « ce n'est que lys et que roses, aux endroits où il faut « qu'ils soient pour faire une beauté parfaite. Leur

1. Voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et en plusieurs autres pays étrangers. Amsterdam, 1681.

« front est grand et uni, et sans le secours de l'art,
« elles ont si peu de sourcils, qu'on dirait que ce
« n'est qu'un filet de soie recourbé. Elles ont les yeux
« grands, doux et pleins de feu; le nez bien tourné,
« les lèvres vermeilles, la bouche riante et petite, et
« le menton comme il doit être pour achever un ovale
« parfait. Le cou et la gorge ont la blancheur et l'em-
« bonpoint que demandent les connaisseurs dans une
« beauté achevée; et sur un dos plein et blanc comme
« neige, tombent de longs cheveux de la couleur du
« plus beau jais, tantôt flottants, quelquefois tressés,
« et qui accompagnent toujours agréablement le tour
« du visage. En parlant de leur sein, j'ai passé vite,
« comme on fait des choses communes, et cependant
« il n'est rien si rare, ni qui mérite plus d'attention.
« Les deux globes y sont bien placés, bien taillés et
« d'une fermeté incroyable, et je puis dire, sans
« exagérer, que jamais rien ne fut si blanc ni plus
« propre, un de leurs plus grands soins étant de les
« laver tous les jours, de peur, disent-elles, de se
« rendre indignes, par trop de négligence, des grâces
« que le Ciel leur fait. Leur taille est belle, grande et
« aisée, et toute leur personne pourvue d'un air libre
« et dégagé. Avec de si beaux dons, elles ne sont pas
« fort cruelles, et ne s'effraient pas de l'abord d'un
« homme, de quelque pays qu'il soit; et soit qu'il les
« approche ou qu'il les touche, bien loin de le rebu-
« ter, elles feraient scrupule de l'empêcher de cueillir

« ce qu'il faut de lys ou de roses pour un bouquet
« de juste grosseur. Mais si les femmes sont faciles,
« les maris sont si bons, qu'ils voient d'un air froid
« cajoler leurs femmes, dont ils ne sont ni fous ni
« jaloux, alléguant pour raison, qu'il est des femmes
« comme des fleurs, dont la beauté serait inutile, s'il
« n'y avait point d'yeux pour les regarder, ni de
« mains pour les toucher. »

Nous ne sommes certainement pas aussi enthousiaste dans notre jugement que notre ami Jean Struys, dont les assertions sont loin d'être à l'abri de toute critique; mais nous avons cru bon de citer ses paroles, ne fût-ce que pour laisser juger à nos lecteurs si la riante imagination de ce voyageur n'a pas dû contribuer à propager en Europe la réputation de beauté des femmes du Caucase.

Voici, à propos des habitudes conjugales et de la vie intérieure des Circassiens, le récit d'une excursion que je fis le long de la ligne armée du Nord, dix-huit mois après mon voyage à la mer Caspienne:

Pendant mon séjour à Ekaterinodar, capitale des Cosaques de la mer Noire, on me parla beaucoup d'un prince tcherkesse, allié de la Russie et établi sur la rive droite du Kouban, à une douzaine de verstes de la ville. Je m'empressai donc d'accepter la proposition que me fit l'attaman Zavadofsky, de m'adjoindre un officier et deux soldats pour m'accompagner chez le chef tcherkesse. Le baron Kloch, dont j'ai déjà

parlé, fit partie du voyage. Nous montâmes tous à cheval, parfaitement armés, selon l'invariable habitude du pays, et trois heures après nous mîmes pied à terre au centre de l'aoule circassien. Nous fûmes immédiatement entourés par une foule d'individus dont la physionomie n'avait rien de bien accueillant. Cependant lorsqu'ils apprirent que nous étions étrangers à la Russie, et que nous venions uniquement pour demander quelques heures d'hospitalité à leur maître, leurs fronts se déridèrent, à la froideur première succéda bientôt la plus franche cordialité, et l'on s'empressa de nous conduire à l'habitation du prince.

La demeure princière consistait dans une misérable cabane en terre, couverte en chaume, devant laquelle nous trouvâmes le noble Tcherkesse, en chemise, pieds nus, étendu sur une natte. Il nous reçut de la manière la plus aimable, et après nous avoir complimentés sur notre arrivée, il se hâta de faire sa toilette. Il se fit apporter ses vêtements les plus élégants et sa chaussure la plus coquette, se para de ses armes, qu'il eut bien soin de nous faire admirer, puis nous introduisit dans la cabane, qui lui servait de logement pendant le jour. Il y régnait le dénue-ment le plus absolu. Un divan recouvert d'une natte de roseaux, quelques vases et une selle, furent les seuls objets qui attirèrent notre attention. Après quelques moments de repos, le prince nous pria de

faire une visite à sa femme et à sa fille, qui, déjà averties de notre arrivée, étaient extrêmement désireuses de nous voir.

Ces dames habitaient une chaumière particulière, composée, comme celle du chef de la famille, d'une seule et unique chambre. Elles se levèrent à notre approche, et après nous avoir salués avec beaucoup de grâce, en nous indiquant des sièges, la mère s'accroupit à la turque sur son divan, tandis que la jeune fille vint s'appuyer gracieusement contre le sofa où nous avions pris place. Le cérémonial de la réception terminé, nous remarquâmes avec surprise que le chef circassien n'avait pas franchi le seuil de la porte, et qu'il se contentait d'avancer la tête pour répondre à nos questions et parler à sa femme. Notre officier cosaque se hâta de nous donner la clef de cette singulière conduite : il nous apprit que chez les Circassiens un mari ne peut, sans manquer à son honneur, entrer de jour dans les appartements de sa femme. Cette loi, rigoureusement observée dans toutes les familles tant soit peu distinguées, et dont aucun voyageur n'a encore fait mention, a-t-elle sa source dans le désir de prolonger les jouissances d'un premier amour, ou bien n'est-elle qu'un indice du peu de cas que les hommes font de leurs femmes, sous le point de vue moral ? C'est ce que je ne me permettrai pas de décider, n'ayant pu obtenir à cet égard aucune notion précise dans le pays.

L'appartement de la princesse présentait un peu plus de confortable que celui du mari. Nous y trouvâmes deux larges divans garnis de coussins en soie, brodés d'or et d'argent, des tapis en feutre peint, plusieurs bahuts et une fort jolie corbeille à ouvrage. Un petit miroir russe et les trophées d'armes du chef servaient d'ornement aux murs. Du reste, point de plancher sur le sol, le plâtre remplaçait les tentures, et deux petites lucarnes garnies de volets suffisaient à peine pour laisser pénétrer un peu d'air dans l'intérieur. La princesse, qui nous parut avoir trente-cinq à quarante ans, était peu capable de soutenir la réputation de ses compatriotes, et nous fûmes rien moins qu'éblouis par ses charmes. Sa mise seule attira notre attention. Sous une redingote en brocard à manches courtes et galonnée sur les coutures, elle portait une chemise en soie, dont la large ouverture laissait voir bien au delà de ce que la décence peut permettre. Un bonnet de velours garni de galons d'argent, des cheveux lisses, coupés en cœur sur le front, un voile blanc partant du haut de la tête et venant se croiser sur la poitrine, puis, enfin, un schale rouge jeté négligemment sur les genoux, complétaient sa toilette. Quant à la jeune fille, elle nous parut charmante : des traits délicats, une peau éclatante de blancheur, une robe blanche, une kazavek rouge serrée autour de la taille, et des cheveux noirs s'échappant en un nombre infini de tresses de dessous son bonnet, formaient un ensemble des plus gracieux. Ces

deux dames furent plus aimables que nous n'osions l'espérer. Elles nous adressèrent une foule de questions sur notre voyage, notre pays et nos occupations. Notre costume européen les intéressa vivement. Elles furent surtout émerveillées de nos chapeaux de paille. Toutes leurs manières étaient néanmoins empreintes de quelque chose de froid et d'impassible. Elles ne se décidèrent à sourire qu'au moment où un large rideau, tombant par accident, déroba subitement la princesse à nos yeux. Après quelques minutes de conversation, nous demandâmes à la princesse la permission de faire son portrait et de dessiner l'intérieur de sa demeure, ce qu'elle nous accorda sans difficultés. Nos dessins terminés, on nous servit une collation composée de fruits et de petits gateaux au fromage, à laquelle, pour ma part, je fis peu d'honneur; puis, le soir étant venu, je donnai le signal de la retraite. A notre sortie nous trouvâmes tous les habitants de l'aoule réunis; mais la joie la plus sincère respirait sur toutes les figures; chacun voulut nous serrer la main avant notre départ. Une escorte nombreuse se mit à notre disposition, et le prince lui-même monta à cheval pour nous accompagner une partie de la route. Arrivés à mi-chemin d'Ekaterinodar, nous nous embrassâmes comme de vieilles connaissances. Le chef tcherkesse reprit la direction de son aoule, et ce ne fut pas sans un sentiment de regret que nous lançâmes nos chevaux du côté de la capitale des Cosaques de la mer Noire.

CHAPITRE IX.

Conséquences du traité d'Andrinople. — Déclaration de guerre aux tribus du Caucase. — L'Abkhasie envahie. — La guerre éclate dans le Daghestan. Kasi-Moulah et Schamil. — Opérations militaires sur les côtes de la Circassie. — Établissement du blocus. — L'empereur Nicolas visite le Caucase. Expédition du lieutenant-général Grabe en 1839. — Désastres des Russes pendant l'année 1840. — Destruction de la route militaire de Guelendchik à Ekaterinodar. — Bulletin publié par les journaux russes. — Campagne contre les Lesghis et les Tchetchenz. — Mouvements dans la grande Kabarda. — La Russie ne fait aucun progrès. — Obstacles à la conquête du Caucase. — Vices de l'administration militaire. — Désastreuses conséquences. — La Russie ne saurait employer de grands corps d'armée. — Autres causes de faiblesse des armées russes. — Le Caucase est devenu un lieu de déportation. — Tactique militaire. — Destruction des forêts. — Machine électrique employée par un général pour épouvanter les montagnards. — Singulière mystification. — Tentatives de pacification sous le règne de l'empereur Alexandre. — Établissement de relations commerciales avec la Circassie. — Nouveaux projets de domination de l'empereur Nicolas. — Droits des Russes sur le Caucase. — Affaire du Vixen. — Importance de l'occupation du Caucase. — Mémoire adressé à l'empereur. — Coup d'œil politique sur la Russie méridionale. — Projets de conquête des Russes sur les Indes. — Voies ouvertes aux invasions des peuples du Nord. — Mission du conseiller d'État Négri à Boukhara. — Expédition du général Pérofsky contre Khiva. — Difficultés d'un rapprochement entre la Russie et les populations de l'Asie centrale. — Routes par la Perse. — Les projets de la Russie sont impraticables. — Influence du cabinet de Saint-Pétersbourg à Khiva, à Boukhara et à Caboul. — Comparaison entre les projets des Russes et les expéditions d'Alexandre et celles des Mongols. — Situation de la Grande-Bretagne dans les Indes. — Concurrence en Perse entre les Anglais et les Russes pour le placement de leurs produits. — Comment les intérêts de l'Europe occidentale se trouvent engagés dans la guerre du Caucase. — Situation de la France en Algérie, comparée à celle de la Russie dans le Caucase.

Le traité d'Andrinople avait en quelque sorte ouvert une nouvelle ère aux relations de la Russie avec les montagnards; car ce fut en vertu de ce traité que le

Czar actuel, déjà maître d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, prétendit à la souveraineté de la Circassie et de tout le littoral du Caucase. Fidèle aux invariables principes de sa politique extérieure, le Gouvernement employa d'abord les moyens de corruption, et chercha à séduire les divers chefs du pays par des pensions, des décorations et des grades militaires. Mais les montagnards, qui avaient sous les yeux l'exemple des provinces persanes, repoussèrent énergiquement toutes les propositions de la Russie, ainsi que les clauses de la convention d'Andrinople; l'indépendance politique et commerciale de leur pays devint leur cri de ralliement; ils ne voulurent plus traiter à aucune autre condition. De pareilles idées ne pouvaient être qu'en opposition avec les projets de domination absolue de l'empereur Nicolas; aussi la Russie eut-elle recours aux armes pour obtenir par la force ce que n'avaient pu lui procurer ni les sommations ni les menaces.

L'Abkhasie, située sur la côte orientale de la mer Noire et d'un accès facile, fut la première envahie. Sous le prétexte ordinaire de défendre un de ses princes et de mettre fin à l'anarchie, un corps de troupes russes occupa le pays en 1830. La même année le maréchal Paskévitch, alors gouverneur général du Caucase, fit pour la première fois une exploration armée de l'autre côté du Kouban, dans le pays des Tcherkesses. Mais son expédition, complètement stérile, n'aboutit qu'à une grande perte d'hommes et de munitions. L'année sui-

vante la guerre éclata dans le Daghestan avec les Lesghis et les Tchetchenzs. Le célèbre Kasi-Moulah, se faisant passer pour un prophète, rassembla un assez grand nombre de partisans. Malheureusement pour lui, il n'y eut point d'accord entre les tribus; les princes montagnards, divisés entre eux, se contrariaient mutuellement; Kasi-Moulah ne parvint jamais à réunir au delà de trois à quatre mille hommes. Il soutint néanmoins la lutte avec un courage digne d'un meilleur sort, et la Russie sait ce qu'il lui en a coûté pour le réduire et étouffer la révolte du Daghestan. Quant à des progrès réels dans cette partie du Caucase, les Russes n'en firent aucun; ils se bornèrent à rétablir les choses sur leur ancien pied. Le Daghestan redevint bientôt plus hostile que jamais, et les Tchetchenzs et les Lesghis, par détachements séparés, continuèrent à piller et à ravager les provinces limitrophes jusqu'au moment où l'ascendant du célèbre Schamil, digne successeur de Kasi-Moulah, vint imprimer une nouvelle impulsion aux belliqueuses tribus de la montagne et les rendre plus redoutables que jamais.

Après la prise de possession d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, les Russes songèrent à s'emparer de tout le littoral de la Circassie, et principalement des divers points favorables à l'établissement de postes militaires. C'est ainsi que furent successivement occupés Guelendchik, et l'importante position de Gagra, qui commande le passage entre la Circassie et l'Abkhasie. Les

Tcherkesses défendirent héroïquement leur territoire; mais comment auraient-ils pu résister à l'artillerie des vaisseaux de guerre, qui les foudroyait pendant que les soldats débarquaient et construisaient leurs redoutes? En 1833, le blocus des côtes fut déclaré, et toute communication étrangère avec le Caucase ostensiblement interceptée. Les quatre années suivantes la Russie fit de grandes pertes; tous ses succès se bornèrent à la construction de quelques fortins isolés sur le littoral de la mer. Elle augmenta ensuite son armée, établit la route militaire du Kouban à Guelendchik, à travers le dernier chaînon occidental du Caucase, fit explorer tout le littoral ennemi et se prépara à pousser la guerre avec une nouvelle vigueur.

En 1837, l'empereur Nicolas visita le Caucase. Il voulut voir par lui-même le théâtre d'une guerre si malheureuse pour ses armes, et sans doute essayer ce que pourrait sur les montagnards l'ascendant de Sa Majesté impériale. Les chefs du pays furent invités à différentes conférences, auxquelles ils se rendirent hardiment sur la parole des Russes; mais au lieu de se les concilier par des paroles de paix et de modération, l'empereur ne fit que les aigrir par des menaces et le ton hautain de son langage. « Savez-vous, leur dit-il, que j'ai assez de poudre pour faire sauter toutes vos montagnes. »

Pendant les trois années qui suivirent, les expéditions se succédèrent sans relâche. Golovin sur les

frontières de la Géorgie ; Grabe, au nord, et Raiefsky sur le littoral de la Circassie, ne négligèrent rien pour accomplir l'œuvre de conquête que leur commandait Nicolas. Les sacrifices de la Russie furent énormes ; la plus grande partie de son escadre fut détruite par une tempête : mais tous les efforts échouèrent devant l'intrépidité et la tactique des montagnards. Quelques nouveaux forts, construits sous la protection des vaisseaux de guerre, furent les seuls résultats de ces désastreuses campagnes. En 1839 je me trouvais dans le Caucase lors du retour de la fameuse expédition du lieutenant-général Grabe contre Schamil. L'armée, à son départ, présentait un effectif de six mille hommes. Dans l'espace de trois mois elle fut réduite de moitié, et cent vingt officiers tombèrent sous les balles des montagnards. Mais, comme le général commandant avait pénétré plus avant dans le pays qu'aucun de ses prédécesseurs, on chanta victoire en Russie, et Grabe devint le héros du jour, bien que les troupes impériales eussent été forcées de se retirer et d'évacuer entièrement la contrée envahie. Toutes les autres tentatives ressemblent à celle-ci, ne produisant, en définitive, que l'incendie et la ruine de quelques villages. Sans doute, les montagnards sont loin de sortir triomphants de toutes leurs rencontres avec les Russes ; ils résistent difficilement aux effets de l'artillerie ; mais, s'ils sont obligés de céder, soit au nombre, soit au génie européen, ils n'en finissent pas moins par

rester maîtres du terrain et par annuler tous les avantages momentanément remportés par leurs ennemis.

L'année 1840 fut encore plus fatale aux armes de Nicolas. Presque tous les nouveaux forts du littoral furent pris par les Circassiens. On vit ces courageux montagnards attaquer, sans artillerie, les postes les mieux fortifiés. La route militaire du Kouban à Guelendchik fut interceptée; le fort Saint-Nicolas, qui la commandait, emporté d'assaut, et la garnison massacrée. Jamais la Russie n'avait encore éprouvé de pareils revers. Les désastres furent tels, que les journaux officiels eux-mêmes, après plusieurs mois de silence, durent se décider à en parler et essayer de donner le change sur les pertes réelles, en publiant avec emphase l'héroïsme des malheureuses garnisons de la mer Noire.

Voici le bulletin publié par l'Invalide russe, en date du 7 août 1840 :¹

« Les annales de l'armée russe offrent une multitude
« de glorieux faits d'armes et d'actions héroïques, dont
« le souvenir sera à jamais conservé dans la postérité.
« Le corps détaché du Caucase, par sa destination spéciale, a, plus souvent que les autres troupes, l'occasion
« de cueillir de nouveaux lauriers; mais on n'avait
« pas encore vu dans ses rangs d'exemples d'une aussi

1. Ce bulletin, nous le donnons textuellement tel qu'il a été imprimé en français dans les journaux russes.

« brillante valeur que celle dont ont récemment fait
« preuve les garnisons de plusieurs fortifications de
« campagne élevées sur le territoire insoumis des habi-
« tants du Caucase des côtes orientales de la mer Noire.
« Érigées dans le but de mettre un frein aux brigandages
« de ces hordes à demi barbares, et particulièrement
« à leur industrie favorite, le commerce honteux des
« esclaves, ces fortifications ont été, pendant le prin-
« temps de cette année, constamment en butte à leurs
« attaques. Dans l'espoir d'anéantir les obstacles qui
« leur étaient opposés à une époque où, par leur po-
« sition et la difficulté insurmontable des communica-
« tions, les fortins du rivage ne pouvaient recevoir
« aucun secours du dehors, elles ont réuni contre eux
« toutes leurs forces et tous leurs moyens. Et, en effet,
« trois de ces fortins sont tombés, mais tombés avec
« une gloire qui a mérité à leurs défenseurs l'admira-
« tion et même le respect de leurs farouches ennemis.
« Les vaillants efforts des autres garnisons ont été
« couronnés d'un meilleur succès. Toutes ont résisté
« aux attaques désespérées et renouvelées à plusieurs
« reprises des montagnards, et sans se laisser abattre,
« ont tenu bon jusqu'à ce qu'il eût été possible de leur
« envoyer des secours et des renforts.

« Dans cette lutte d'une poignée de soldats russes
« contre un ennemi déterminé et entreprenant, dix fois
« et même plus de vingt fois supérieur en nombre, les
« hauts faits des garnisons des redoutes Véliaminof et

« Michel, et la défense des fortins Navaguinsky et
« Abinsky, méritent une attention particulière. La
« première de ces redoutes fut prise par les monta-
« gnards le 29 février dernier. Dès l'aube du jour,
« profitant des localités, et masquées par le brouil-
« lard du matin, leurs bandes, fortes de plus de 7000
« hommes, s'approchèrent des retranchements sans
« être aperçus, et se précipitèrent avec impétuosité à
« l'assaut. Culbutées à plusieurs reprises, elles revin-
« rent chaque fois à la charge avec fureur, et, après
« une lutte prolongée, finirent par rester maîtresses
« du rempart. Repoussant toute proposition de se
« rendre, la garnison continua, avec un courage iné-
« branlable, un combat désormais sans espoir, préfè-
« rant y trouver une mort glorieuse, et succomba
« tout entière, à l'exception de quelques soldats ma-
« lades, qui furent faits prisonniers par les montagnards.
« Ces derniers, en signe de respect pour les défenseurs
« de la redoute, emmenèrent dans leurs maisons quel-
« ques-uns d'entre eux qui donnaient encore quelque
« espoir de guérison. La garnison de la redoute Vélia-
« minof se composait de 400 hommes de tous grades.
« La perte des montagnards s'éleva, en morts seule-
« ment, à 900 hommes.

« Dans la matinée du 22 mars, les montagnards, au
« nombre de plus de 11,000 hommes, attaquèrent la
« redoute Michel, dont la garnison ne comptait que
« 480 hommes sous les armes. Son brave chef, le

« capitaine en second, Lico, du bataillon n.º 5 des
« cosaques de la ligne frontière de la mer Noire, in-
« struit des intentions de l'ennemi, avait fait d'avance
« ses préparatifs pour lui opposer une vigoureuse ré-
« sistance. Voyant l'impossibilité de recevoir à temps
« aucun renfort, il avait préparé des clous pour en-
« clouer ses canons dans le cas où le rempart serait
« emporté, et il avait construit, dans l'intérieur de la
« redoute, un réduit, au moyen de planches, tonneaux
« et autres matériaux propres à cet usage. Réunissant
« ensuite sa garnison tout entière, officiers et soldats,
« il leur proposa de faire sauter le magasin à poudre
« s'ils ne parvenaient pas à repousser l'ennemi. Cette
« proposition fut accueillie avec un enthousiasme qu'est
« venue justifier la conduite de la garnison. Les mon-
« tagnards furent reçus par un feu des plus meurtriers
« de l'artillerie du fort, et ne purent se rendre maîtres
« du rempart qu'après un combat d'une heure et
« demie, dans lequel ils éprouvèrent des pertes consi-
« dérables. Les efforts héroïques de la garnison les
« ayant rejetés dans le fossé, ils se mirent à fuir; mais
« les cavaliers montagnards, restés en observation à
« une certaine distance, accueillirent les fuyards à
« coups de sabre : ces derniers, voyant une mort iné-
« vitable des deux côtés, revinrent à l'assaut, chassè-
« rent la garnison du rempart, et la refoulèrent dans
« le réduit, après qu'elle eût livré aux flammes toutes
« les munitions et approvisionnements de tous genres

« qui se trouvaient dans la redoute. On continua pen-
« dant une demi-heure à tirailler ; puis le feu cessa,
« et les montagnards commençaient à se féliciter de
« leur victoire, lorsque le magasin à poudre fit ex-
« plosion ¹. La garnison périt en accomplissant cet acte
« mémorable dans les fastes militaires ; mais avec elle
« périrent tous les montagnards qui se trouvaient dans
« la redoute. Les détails de la défense des redoutes
« Véliaminof et Michel ont été divulgués par les mon-
« tagnards eux-mêmes et par quelques soldats échappés
« à leur esclavage. Les services des héros morts ainsi au
« champ d'honneur ont été honorés par S. M. l'empe-
« reur dans la personne de leurs familles, dont l'exis-
« tence a été assurée, et dont les enfants seront élevés
« aux frais de l'État. Maintenant ces redoutes sont oc-
« cupées de nouveau par le détachement de troupes
« opérant sur les côtes orientales de la mer Noire.

« Le fortin Navaguinsky a souvent été en butte aux
« attaques des montagnards ; mais elles ont toujours
« été repoussées avec la même valeur et la même fer-
« meté. Dans une de ces attaques, les montagnards,
« profitant de l'obscurité de la nuit et du bruit de la
« tempête, s'approchèrent du fort sans être aperçus

1. Malheureusement on ignore l'auteur de cette action hé-
roïque. On croit, d'après quelques oui-dire, qu'elle a été accom-
plie par un simple soldat du régiment d'infanterie Tenguinsky.
Les résultats de l'enquête instituée à cet effet seront ultérieure-
ment publiés. (*Note du journaliste russe.*)

« des sentinelles, le cernèrent de tous les côtés, s'élan-
« cèrent tout à coup à l'assaut avec des échelles et
« des crochets, se rendirent maîtres d'une partie du
« rempart, et pénétrèrent dans le fortin. Son brave
« commandant, le capitaine Podgoursky et le lieutenant
« Jacovlev se portèrent alors à leur rencontre avec une
« partie de la garnison. Tous deux furent tués sur
« place; mais leur mort ne ralentit en rien l'ardeur
« des soldats, qui se précipitèrent à la baïonnette sur
« l'ennemi, et le rejetèrent dans le fossé. Le combat
« fut soutenu avec le même enthousiasme sur tous
« les autres points de l'enceinte du fortin, et les ma-
« lades eux-mêmes, accourus spontanément du lazaret,
« y prirent part. Au point du jour, après trois heures
« d'une lutte acharnée, le fortin fut délivré des enne-
« mis, qui y laissèrent un nombre considérable de
« morts et de blessés.

« Le 26 mai, le fortin Abinsky, situé entre le Kou-
« ban et le rivage de la mer Noire, fut entouré, à
« deux heures du matin, par des bandes de monta-
« gnards, au nombre de 12,000 hommes, qui s'étaient
« rassemblées dans le voisinage et qui s'élançèrent tout
« à coup à l'assaut avec de grands cris, et en tirant
« des coups de fusil. La grêle de balles, de grenades
« à la main et de mitraille qui les accueillit, n'arrêta
« point leur ardeur. Pleins de témérité et de mépris de
« la mort, ils descendirent avec une promptitude et
« une agilité merveilleuses dans le fossé, et commencè-

« rent à escalader le rempart, allant ainsi aveuglément
« à une perte certaine. Leurs guerriers, couverts de
« cottes de mailles, pénétrèrent, à plusieurs reprises,
« dans le retranchement; mais chaque fois ils furent
« tués ou repoussés. Enfin, malgré tous les efforts de
« la garnison, une troupe nombreuse se fraya passage
« dans l'intérieur d'un bastion, et se précipita, en-
« seignes déployées, dans l'intérieur du fortin. Le com-
« mandant, colonel Vécélofsky, conservant toute sa
« présence d'esprit dans ce moment critique, se porta
« à la baïonnette contre l'ennemi avec une réserve de
« 40 hommes, qu'il avait gardée, et le rejeta hors
« des retranchements, après lui avoir enlevé deux
« drapeaux. Cette action éclatante arrêta l'audace des
« assaillants, et enflamma au plus haut degré le courage
« de la garnison. L'ennemi, battu sur tous les points,
« prit la fuite, en emportant ses morts, suivant l'usage
« des peuples asiatiques. Dix blessés restèrent entre
« les mains de la garnison, qui trouva 685 morts,
« tant dans l'intérieur de la place que dans les fossés.
« Le nombre de ceux que les montagnards avaient em-
« portés pour les inhumer chez eux était sans doute
« encore plus considérable. De notre côté la perte
« s'éleva, en tués, à 9 hommes, et en blessés, à 18.

« Au moment de l'attaque, la garnison du fortin
« Abinsky se composait d'un officier supérieur, 15
« officiers, et 676 soldats. La faiblesse numérique de
« cet effectif prouve déjà par elle-même l'intrépidité

« extraordinaire de tous , officiers comme soldats ,
« et leur résolution unanime de défendre avec une
« fermeté inébranlable les remparts confiés à leur
« courage. »

Tout commentaire sur cet héroïque bulletin nous semble inutile. Nous ferons simplement observer que les pertes les plus sérieuses, la destruction de la nouvelle route du Kouban, la prise du fort Saint-Nicolas et celle de plusieurs autres encore, ont été complètement oubliées dans la relation officielle, pour ne mentionner que les faits pouvant être interprétés au profit de la gloire militaire de la Russie.

Sur les versants de l'Orient, la guerre fut tout aussi désastreuse pour la Russie. Au combat de Valrik, contre les Tchetchenzs, l'armée impériale perdit plus de 400 sous-officiers et soldats, et 29 officiers. Les colonies militaires du Terek furent attaquées et pillées, et le général Golovin, en reprenant ses quartiers d'hiver à la fin de la campagne, avait perdu plus des trois quarts de l'effectif de son armée.

En présence de cette ligue offensive des tribus du Caucase, la grande Kabarda elle-même ne resta pas indifférente, et lorsque la Russie, redoutant, avec raison, les dispositions peu bienveillantes de quelques tribus, fit faire une exploration armée sur les bords de la Laba, pour y construire des redoutes et isoler ainsi les peuplades soumises, le général, en pénétrant dans le pays, ne trouva plus qu'un désert. Tous les

habitants s'étaient déjà retirés de l'autre côté de la Laba, pour aller fraterniser avec leurs belliqueux voisins.

Depuis lors la presse a retenti de nouveaux échecs, et malgré tout le mystère dont on cherche à envelopper la guerre du Caucase, la vérité sur les résultats obtenus n'en a pas moins transpiré. Les dernières opérations militaires de la Russie ont été aussi infructueuses que toutes celles qui les ont précédées; elles prouvent que rien n'a changé dans les parties belligérantes. Ainsi, nous voyons qu'en dépit de ses ressources, en dépit de l'inébranlable volonté de l'empereur, la Russie, depuis soixante ans, est restée complètement stationnaire dans le Caucase.

En considérant cette longue série de désastres et d'efforts toujours inutiles, on se demande naturellement quelles sont les causes du peu de succès de l'empire. Nous avons déjà parlé de la constitution topographique du pays, des difficultés que présentent aux invasions des contrées inaccessibles par les vallées; nous avons également donné assez de détails sur les mœurs et le caractère des montagnards, pour qu'on puisse apprécier la résistance opiniâtre et redoutable des tribus. Cependant, avec la volonté irrésistible de l'empereur Nicolas, avec le pouvoir absolu dont il dispose, avec la haute importance qu'il attache à la conquête du Caucase, il est difficile d'admettre que, dans une région aussi limitée, les obstacles provenant

de la nature du sol et des populations, n'eussent pu être surmontés, si d'autres causes, plus énergiques, ne venaient incessamment entraver les opérations militaires de la Russie. Ces causes, il faut les chercher en grande partie dans la déplorable organisation des armées impériales.

En Russie il n'existe aucune intendance militaire distincte, soumise à une surveillance désintéressée, soit de la part du gouvernement, soit de la part d'officiers supérieurs. Dans chaque régiment c'est le colonel lui-même qui est chargé de la fourniture des vivres, et comme, par le fait, il agit en maître absolu et qu'il ne subit aucun contrôle, il a, ainsi que ses fournisseurs, toute latitude possible pour tromper le gouvernement et s'enrichir aux dépens de ses troupes. Il y a tel régiment dans le Caucase qui rapporte jusqu'à 80 et 100,000 francs à son chef. Quant aux officiers subalternes, la servitude militaire d'un côté et l'insuffisance de leurs appointements de l'autre, font qu'ils sont toujours disposés à partager les produits et à se rendre complices des honteuses spéculations de leur commandant. Que résulte-t-il de ce déplorable état de corruption? C'est que, malgré les prix élevés payés par le gouvernement, les entrepreneurs n'expédient pas moins dans le Caucase les denrées les plus malsaines et des céréales presque toujours échauffées ou totalement corrompues; car ce n'est que de cette manière qu'ils peuvent réaliser des bénéfices assez

considérables pour être à même de satisfaire la cupidité de leurs associés les officiers. J'ai connu à Théodoric, en Crimée, plusieurs négociants, hommes d'honneur, qui refusaient toute espèce de fourniture militaire, parce qu'il leur était impossible de faire accepter de bonnes denrées aux colonels et aux généraux.

Nulle part ce pillage administratif ne s'exerce d'une manière plus scandaleuse que dans le Caucase. Il y est véritablement organisé, et l'on peut se faire une idée des souffrances et des privations du soldat par le luxe de table des moindres officiers, dont la plupart ne reçoivent que mille à douze cents roubles de traitement annuel. Certes, il y a peu de souverains qui se préoccupent autant du bien-être matériel de leurs soldats que l'empereur Nicolas, et nous devons rendre ici justice à ses généreuses intentions. Mais toute sa bonne volonté reste impuissante contre la corruption de ses officiers et de ses employés, contre le manque total de publicité, et contre cette basse servilité qui empêchera toujours un inférieur d'accuser son supérieur. J'ai assisté dans le Caucase à plusieurs inspections militaires, faites par des officiers généraux. Jamais je n'ai entendu s'élever la moindre plainte parmi les soldats; et lorsque le général, les réunissant en cercle autour de lui par compagnie, les questionnait sur la nature de leurs aliments, ils répondaient tous invariablement et en chœur, qu'ils n'avaient rien à désirer

et qu'ils étaient traités aussi bien que possible. C'est qu'ils se trouvaient sous le regard menaçant de leur colonel, et ils n'ignoraient pas ce que leur eût coûté la moindre réclamation; cependant ils mouraient par centaines, victimes du scorbut et de toutes les maladies qu'engendre une nourriture malsaine.

Le gouvernement fait ordinairement en Sibérie des achats considérables de beurre, qu'il destine à l'armée du Caucase; mais ce beurre, qui serait d'une si grande ressource pour les hôpitaux militaires, et qui se paie jusqu'à 65 francs les 20 kilogrammes, dépasse bien rarement Taganrok. Il est vendu en détail dans cette ville et les environs, puis remplacé par tout ce que l'on peut trouver de plus mauvais. Le vol ne s'arrête pas là. Le beurre fabriqué à Taganrok devient dans le Caucase l'objet d'une nouvelle spéculation; et, en définitive, il n'en arrive pas une parcelle aux soldats malades et découragés. Les autres bonnes provisions ont à peu près le même sort.

En 1840, à mon passage à Théodosie, quinze cents malades encombraient l'hôpital militaire de la ville, où ils mouraient tous faute de soins et de bons médicaments. Un général courlandais (dont je pourrais citer le nom), justement indigné, adressa directement à l'empereur un énergique tableau de ces abus. Vingt jours après un officier supérieur, expédié en courrier par ordre de l'empereur lui-même, arriva sur les lieux. Mais les employés de l'hôpital étaient riches;

ils avaient pris leurs mesures, et le résultat de cette mission, qui s'annonçait d'une manière si menaçante, fut un rapport des plus satisfaisants sur le zèle des administrateurs et l'état sanitaire de l'établissement. Le général fut sévèrement réprimandé, presque disgracié, et les voleurs continuèrent à mériter les éloges officiels. Je n'ai pas appris qu'ils eussent été récompensés par le gouvernement.

Conséquence fatale de l'absence totale de tous soins matériels, la mortalité la plus effrayante règne parmi les troupes du Caucase; des divisions entières disparaissent dans l'espace de quelques mois, et tous les trois ou quatre ans l'armée se trouve totalement renouvelée. C'est surtout dans les fortins du littoral, ou un isolement presque absolu vient se joindre aux mauvais aliments, que les maladies, et principalement le scorbut, font d'horribles ravages. Au printemps de 1840, la douzième division, composée, chose vraiment extraordinaire, de 12,000 hommes d'effectif, était allée occuper les redoutes des côtes de la Circassie. Quatre mois après, on la rappela pour lui faire prendre part à l'expédition alors projetée contre le vice-roi d'Égypte. Lorsqu'elle débarqua à Sévastopol elle était réduite à 1500 hommes. La même année, le général en chef allant visiter les fortins du littoral, ne trouva que 9 hommes de disponibles sur 300 soldats qui composaient la garnison de Soukhoumkalé. D'après des chiffres officiels, il est mort, terme

moyen, pendant les années 1841 et 1842, 17,000 hommes sur le littoral de la Circassie.

S'étonnera-t-on ensuite qu'avec une pareille administration militaire, la Russie ne fasse aucun progrès marquant dans le Caucase? Que peut-on espérer d'armées où l'absence de tout soin matériel et le mépris le plus complet pour la vie des hommes sont invariablement à l'ordre du jour? Aussi les divisions et les régiments sont-ils, dans le Caucase, en désorganisation permanente, et les troupes perdent-elles tout sentiment de courage et d'activité sous l'influence des maladies qui les déciment sans relâche. Il faut toute la force de la discipline, toute la stoïque abnégation du soldat, et surtout le renouvellement incessant des garnisons, pour empêcher les Russes d'être chassés de toutes leurs positions.

On se demande souvent avec surprise pourquoi la Russie ne fait pas marcher à la fois deux cents mille, même trois cent mille hommes. Nous avons déjà donné des détails assez circonstanciés sur la constitution topographique du Caucase, pour que chacun puisse immédiatement comprendre combien il est difficile de faire agir de grands corps d'armées dans des contrées aussi inaccessibles et aussi merveilleusement défendues par elles-mêmes. D'une autre part il ne faut pas oublier non plus que le chiffre officiel de l'armée du Caucase est toujours au moins de 160,000 hommes. Sans doute, le chiffre véritable dépasse bien rarement 80,000;

mais la proportion de cet effectif avec la totalité réelle des forces de l'empire, soldées comme si elles étaient au grand complet, n'en reste pas moins la même, et dans les circonstances actuelles il est impossible que le gouvernement puisse augmenter le nombre de ses troupes, sans porter la plus grave atteinte aux finances de l'empire, déjà si obérées ¹. Enfin, une considération plus importante encore, le déplacement des corps d'armées est extrêmement difficile en Russie, bien plus difficile que dans tout autre pays de l'Europe. Dans toutes les discussions sur la lutte du Caucase on n'a jamais tenu compte des immenses difficultés que présente le transport des hommes et des munitions de guerre et de bouche, et l'on a toujours raisonné comme si le Caucase était situé presque au centre des États du czar. Que l'on jette un coup d'œil sur une carte de la Russie, et l'on verra que les régions caucasiennes reléguées à l'extrémité la plus méridionale de l'empire, sont séparées par de véritables déserts, des grands centres de la population russe, et que pour se rendre des premiers gouvernements, où se fait le

1. Dans l'article de la Revue de l'Orient déjà cité, le chiffre de 160,000 hommes est donné comme positif. M. A. Denis, n'ayant à sa disposition que des documents officiels, ne pouvait éviter cette erreur. Mais nous savons que dans ses actes, comme dans ses écrits, l'honorable député du Var se propose avant tout la recherche de la vérité, nous sommes alors persuadé d'avance que notre rectification sera accueillie par lui avec empressement.

recrutement militaire, aux rives du Kouban, il faut traverser plus de cent cinquante lieues de pays habité par des Cosaques et des Kalmouks, et où la nature du sol et des populations s'oppose à tout cantonnement de réserves.

N'oublions pas, en outre, les obstacles provenant du climat. A peine la belle saison dure-t-elle quatre mois en Russie. Au printemps et en automne les routes sont impraticables pour les piétons, et pendant l'hiver le froid est trop rigoureux, les journées sont trop courtes, et les tourmentes neigeuses souvent trop prolongées pour qu'on puisse songer à mettre des régiments en mouvement, surtout à les envoyer dans le Caucase à travers les plaines incultes et désertes qui s'étendent entre la mer d'Azof et la mer Caspienne. La voie maritime est tout aussi impraticable. La mer Caspienne ne saurait être utilisée en raison des steppes arides et sans ressource agricole qui la ceignent du côté de la Russie. Astrakhan, la seule ville située sur cette partie du littoral, est réduite à faire venir ses moyens de subsistance de deux cents lieues de distance. La mer Noire se trouve, sans doute, dans de meilleures conditions; mais elle ne permet de communiquer qu'avec les seuls fortins des côtes de la Circassie; et les montagnards, pour livrer leurs attaques, attendent toujours la mauvaise saison, pendant laquelle, la navigation se trouvant ordinairement suspendue, il est extrêmement difficile de se-

courir et de ravitailler les garnisons. Le transport des munitions de bouche et de guerre offre les mêmes lenteurs, les mêmes difficultés. A l'exception des forts de la Circassie, directement approvisionnés par les ports d'Odessa, de Théodosie et de Kertch, toutes les garnisons du Caucase reçoivent leurs vivres des provinces presque centrales de l'empire. Ainsi, les denrées destinées à l'armée du Terek et du Daghestan arrivent d'abord à Astrakhan à la suite d'un voyage de plus de deux cents lieues sur le Volga; puis, de cette ville, on les dirige par mer, en grande partie, sur Koumskaïa, à l'embouchure de la Kouma, où des Turcomans viennent par corvée les charger sur de petites voitures à bœufs, pour les transporter à leur destination après quinze ou vingt jours de marche. Les choses se passent d'une manière plus longue et plus dispendieuse encore pour le matériel de guerre, qui vient de la Sibérie, et dont les arrivages n'ont lieu qu'une fois par an, au moment des crues printanières du Volga, du Don et du Dnieper. De tels obstacles rendent complètement impossible l'augmentation des forces employées dans le Caucase. La France est infiniment plus favorisée dans ses relations avec l'Algérie. Rien ne s'oppose, chez nous, à ce que nous entretenions de fortes stations militaires sur le littoral du midi. D'un moment à l'autre, nous avons à notre disposition tous les moyens de transporter rapidement, en Afrique, les corps que réclament les besoins de

l'occupation et les circonstances imprévues. Nous reviendrons plus loin sur la guerre de l'Algérie, comparée à celle que les Russes font dans le Caucase.

Aux vices de l'organisation matérielle des armées et aux difficultés physiques des lieux vient se joindre une autre cause de faiblesse d'autant plus grave, qu'elle agit exclusivement sur le moral des soldats. La Russie a fait du Caucase un lieu de déportation, un véritable Botany-Bay pour tous les mauvais sujets de l'empire et pour tous ceux qui, par leurs opinions politiques ou leurs actes, se sont attiré la colère du czar. Je citerai, à ce sujet, un fait qui paraîtra peu croyable, mais que j'affirme de toute l'autorité d'un témoin oculaire. En 1840, la quinzième division, sous le commandement du lieutenant-général S***, reçut l'ordre de se rendre au Caucase. A son départ de Taganrok, il lui manquait environ douze cents hommes pour être au complet. Les prisons de la Russie méridionale fournirent alors le contingent requis; voleurs, escrocs, vagabonds, soldats passés par les verges, tout fut dirigé sur Taganrok et incorporé dans les régiments prêts à entrer en campagne. Ces recrues d'un nouveau genre, furent placées sous la surveillance des soldats; et chacun de ces misérables, suivant le degré de défiance qu'il inspirait, était gardé par deux, trois et même par quatre hommes. Certes, le moral des troupes russes a déjà trop à souffrir des institutions sociales et militaires de l'empire, pour qu'il soit prudent d'avilir

à ce point le soldat, en l'associant à des filous et à des voleurs de grands chemins, et de changer cette guerre si laborieuse du Caucase en un moyen de punition, de destruction, pourrais-je dire, pour les suspects politiques et les véritables criminels. D'un autre côté, une lutte aussi longue, aussi désastreuse, sans résultat réel depuis tant d'années, doit forcément réagir de la manière la plus fatale sur des troupes que n'animent ni le sentiment de la gloire ou de l'honneur, ni celui d'une défense légitime. Nous avons visité le Caucase à différentes reprises, et nous n'avons jamais rencontré un seul officier qui fût attaché de cœur à ses fonctions. Le découragement règne partout, et bien des expéditions contre les montagnards ont déjà été signalées par une absence complète de discipline. On a vu plusieurs fois des soldats refuser de marcher, et se laisser massacrer par leurs chefs plutôt que de faire un pas en avant.

Le Caucase est également devenu le lieu d'exil d'un grand nombre de Polonais. Après la révolution de 1831, le gouvernement russe eut la maladresse d'envoyer sur le Kouban la plupart des régiments compromis dans cette malheureuse tentative. Cette mesure impolitique eut un résultat facile à prévoir; la désertion se mit bientôt dans les rangs des proscrits, et l'on sait aujourd'hui, à n'en pas douter, que les Tcherkesses ont chez eux des Polonais qui les instruisent dans l'art de la guerre, cherchent à leur créer

une artillerie avec les pièces enlevées aux Russes, et travaillent activement à faire cesser les dissensions entre les diverses tribus. Le général Grabe m'assura positivement lui-même qu'il avait reconnu sur plusieurs points, des travaux de fortifications entièrement modernes. Il avait aussi remarqué, dans sa campagne de 1840, une résistance plus compacte, mieux entendue de la part des Circassiens, et souvent un ensemble remarquable dans leurs attaques.

Nous avons peu de chose à dire sur la tactique militaire employée par la Russie dans la guerre du Caucase; elle ne présente rien de saillant en fait de science, et ne peut donner, au contraire, qu'une bien faible idée du mérite des généraux de l'empire. Dans le principe, on croyait pouvoir accomplir la conquête en cernant les montagnards par des lignes armées et en empiétant progressivement sur leur territoire; mais ce système, extrêmement dispendieux, me paraît irréalisable dans un pays où les forts, toujours isolés entre eux, ne peuvent se protéger mutuellement, ni croiser leurs moyens de défense. Je ne sais pas, cependant, si l'on y a totalement renoncé.

En 1837, on essaya d'incendier les forêts du Caucase au moyen du goudron. Trois ans après, on espéra les détruire en armant de haches les soldats de la quinzième division : étranges expédients, qui n'ont abouti qu'à une dépense inutile. Je connais un général d'une bravoure personnelle à toute épreuve, qui s'est avisé

de recourir à la physique, pour séduire ou épouvanter les montagnards. Reçoit-il des chefs dont la fidélité lui paraît douteuse? c'est une machine électrique qu'il met en jeu. Au moindre contact avec lui, les montagnards subissent de violentes commotions; leur barbe, leurs cheveux se hérissent, et dans le trouble que leur cause cette force mystérieuse, ils laissent parfois échapper un secret important, et se livrent souvent à leur ennemi.

Un officier des voies et communications m'a raconté du même général un trait assez bizarre pour être rapporté ici. Il s'agissait de l'inauguration d'une mosquée que le gouvernement russe avait fait bâtir, à ses frais, pour une tribu de la petite Kabarda. Selon l'usage, la fête fut solennisée par de grands exercices militaires. Lorsque les Kabardiens eurent déployé toute leur adresse à la course et au tir, le général russe voulant, à son tour, donner une haute opinion de lui, et frapper par le merveilleux diverses tribus réunies, se fit apporter un fusil à deux coups. Ayant lui-même chargé à balle un des canons, il ordonna qu'on lâchât un pigeon; aussitôt il arme son fusil, ajuste l'oiseau et l'abat à la stupéfaction générale. Ce n'est pas tout, dit-il aux chefs qui l'entouraient, tuer un pigeon au vol n'a rien de bien extraordinaire; mais lui enlever précisément la tête, voilà le fait d'un habile chasseur. Au même instant il donna, en allemand, quelques ordres à son domestique. Celui-ci courut ramasser l'oiseau,

et lorsqu'il l'éleva au-dessus de sa tête, le pigeon parut mutilé comme l'avait annoncé le général. On ne peut se figurer quel fut alors l'étonnement des naïfs montagnards. Le commandant devint pour eux un être surnaturel, et pendant longtemps il ne fut plus question dans les aoules que du pigeon sans tête et de l'adresse merveilleuse de l'officier russe.

Voici maintenant le mot de l'énigme. Les habitants du Caucase ignorent l'usage du petit plomb, et le général avait tout simplement accompli sa prouesse avec de la grenaille, dont il avait préalablement chargé un des canons de son fusil : quant à la tête de l'oiseau, elle fut habilement escamotée par le domestique, qui avait reçu, en allemand, des ordres en conséquence.

Mais il ne faut pas se le dissimuler, le bon sens et le jugement naturel des montagnards ne sont pas longtemps dupes des talents scientifiques des généraux russes. Ces singuliers moyens de domination ne servent, au contraire, qu'à augmenter leur confiance dans leurs propres forces. Le général Iermolof nous semble avoir été le seul gouverneur qui ait compris la nature de la guerre du Caucase, et donné à son administration la vigueur et l'énergie à la fois dignes et inflexibles, capables de faire impression sur les tribus. Depuis lui se sont succédé différents généraux en chef : Rosen, Golovin, Grabe, Raiefsky, Anrep, Neughart, ont commandé tour à tour ; mais le gouvernement n'a rien gagné à toutes ces mutations, et la conquête en est toujours au même point.

Après les détails que nous venons de donner, les commentaires et les conclusions seraient presque inutiles; il est facile de se faire une idée de la situation critique des Russes dans les contrées caucasiennes. Depuis vingt ans, l'empereur Nicolas a épuisé tout le génie militaire de son pays, ne reculant devant aucun sacrifice d'hommes ou d'argent, ayant recours aux généraux réputés les plus habiles; néanmoins toute la puissance de sa volonté souveraine est venue se briser contre les difficultés que nous avons signalées. Les peuplades de la montagne, au contraire, deviennent de jour en jour plus fortes. L'art de la guerre fait des progrès chez elles; le succès enflamme leur ardeur; les vieilles inimitiés intestines disparaissent peu à peu, et les diverses tribus semblent sentir la nécessité d'agir de concert et de se réunir sous une seule bannière. Maintenant la Russie, dans les conditions actuelles, pourra-t-elle augmenter ses chances de réussite? Nous ne le pensons pas, et les faits matériels le démontrent suffisamment. Avec son système de guerre et de domination absolue, le czar actuel s'est engagé dans une voie déplorable; et le Caucase restera encore longtemps la plaie la plus saignante de l'empire, le gouffre sans fond où iront s'engloutir bien des armées et bien des trésors. Plusieurs fois déjà il a été question de renoncer au système actuel, mais l'amour-propre de sa majesté n'a jamais permis de donner suite à des projets pacifiques. D'ailleurs,

aujourd'hui la Russie voudrait-elle changer la nature de ses relations avec les tribus indépendantes, qu'elle n'y parviendrait plus. Ses tentatives de rapprochement seraient considérées comme des actes de faiblesse, et les montagnards n'en deviendraient que plus entreprenants.

Sous l'empereur Alexandre, époque où les idées belliqueuses étaient moins en faveur, on avait projeté de nouer des relations commerciales avec les Tcherkesses, et de les amener peu à peu, par des mesures pacifiques, à reconnaître la souveraineté de la Russie. En 1813, un Gênois, nommé Scassi, proposa au duc de Richelieu, gouverneur d'Odessa, un plan d'établissement sur les côtes de la Circassie. Ses idées furent adoptées, et bientôt après un bâtiment marchand aborda à Guelendchik et à Pchiat sans éprouver aucune résistance de la part des habitants. Un commerce d'échanges fut promptement établi; mais le désordre et l'incurie des administrateurs réveillant la défiance des Circassiens, les établissements de Pchiat ne tardèrent pas à être incendiés et détruits par les montagnards, et le gouvernement, à tort ou à raison, fit mettre Scassi en jugement. Depuis lors il n'a plus été question ni de commerce ni de pacification; on n'a plus voulu voir dans les tribus du Caucase que des révoltés qu'il fallait soumettre, et non des peuplades libres, justement jalouses de leurs privilèges. De fréquentes conférences ont eu lieu entre les

chefs de la montagne et les généraux russes ; mais , comme les uns ne parlaient que de liberté et d'indépendance , et les autres que de soumission et d'obéissance absolue , les hostilités recommencèrent toujours avec un nouvel acharnement. Il paraît cependant , d'après des renseignements qui m'ont été communiqués tout récemment , que l'empereur est enfin disposé à renoncer à son système belliqueux , et que ses généraux ont reçu l'ordre de se tenir simplement sur la défensive. Mais comme le gouvernement , en adoptant ces nouvelles mesures , maintient et proclame toujours hautement ses droits de souveraineté sur le Caucase , il s'ensuit que ce changement dans la politique est complètement illusoire , et qu'il ne saurait opérer aucune espèce de rapprochement entre les Russes et les montagnards.

C'est ici le moment de parler d'une question qui , en 1837 , a passionné toute la presse anglaise ; nous voulons parler du blocus du littoral de la Circassie et des prétentions de la Russie sur cette partie du Caucase. Il est évident que le gouvernement du czar , se trouvant en guerre ouverte contre les montagnards , peut intercepter , à son gré , les relations commerciales du dehors avec le pays ennemi ; c'est là un droit incontestable reconnu par toutes les nations , et la prise du Vixen ne méritait pas le retentissement qu'on a cherché à lui donner. Quant à la propriété légale du pays que la Russie prétend avoir reçu de la Turquie par le traité d'Andrinople , elle est tout à fait illu-

soire et ne repose sur aucun document historique, sur aucun fait positif. Il est parfaitement démontré que la Turquie n'a jamais eu aucun droit sur la Circassie; elle avait simplement élevé sur son littoral, avec la permission des habitants, les deux forts d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, destinés à protéger les transactions commerciales entre les deux pays. La Russie elle-même, dans le principe, a publiquement reconnu cet état de choses. On pourrait en voir la preuve au dépôt général des cartes de l'empire. Le hasard a fait tomber entre mes mains une carte du Caucase, dressée par les ingénieurs russes, bien antérieurement au traité d'Andrinople. Les possessions turques y sont très-bien indiquées et entourées d'une ligne rouge; elles consistent uniquement, comme nous venons de le dire, dans les deux forteresses du littoral. Cette carte, dont l'existence a singulièrement étonné un jour le comte Voronzof (gouverneur général de la Nouvelle-Russie), a été envoyée en Angleterre, et déposée comme document au bureau des affaires étrangères, sous le ministère de lord Palmerston. Au reste, je ne sais réellement pas pourquoi, aux yeux de l'Europe, la Russie cherche à s'appuyer sur le traité d'Andrinople, pour légitimer ses projets de conquête dans le Caucase; elle fait dans ces régions asiatiques ce que nous faisons en Algérie, ce que les Anglais font dans les Indes, et en vérité, avec plus de raison encore; car, ainsi que nous allons le voir, la possession du Caucase est une

question vitale pour l'avenir de ses provinces transcaucasiennes et pour ses prétentions ultérieures sur les contrées dépendantes de la Perse et de l'Asie centrale.

Voici comment s'énonce, à ce sujet, un rapport imprimé à Saint-Pétersbourg, et adressé à l'empereur après l'expédition du général Emmanuel vers Elbrouz, en 1829 :

« Les Tcherkesses défendent l'entrée de la Russie du
« côté du Midi, et peuvent, à leur gré, fermer ou ou-
« vrir le passage aux peuples de l'Asie. Dans ce mo-
« ment, leurs discordes intestines, alimentées par la
« politique russe, les empêchent de se rallier sous un
« seul chef; mais il ne faut pas oublier que, selon des
« traditions qu'ils conservent religieusement, la domi-
« nation de leurs aïeux s'est étendue jusqu'à la mer
« Noire. Ils croient qu'un peuple puissant, descendu
« de leurs ancêtres, et dont l'existence est constatée
« par les ruines de Madjar, a déjà une fois inondé les
« belles plaines qui avoisinent le Danube, et s'est enfin
« établi en Pannonie. Ajoutez à cette considération celle
« de leur supériorité dans les armes. Cavaliers parfaits,
« très-bien armés, aguerris par le brigandage continu
« qu'ils exercent contre leurs voisins, courageux et dé-
« daignant les avantages de notre civilisation, l'imagi-
« nation s'effraie des suites que leur réunion sous un
« seul chef pourrait avoir pour la Russie, qui n'oppose
« à leurs ravages qu'une ligne militaire, trop étendue
« pour être bien forte. »

De pareilles réflexions, imprimées à Saint-Pétersbourg, ne peuvent laisser aucun doute sur les dangers auxquels sont exposées les provinces méridionales de l'empire. Il n'y a pas à s'y tromper, et le gouvernement, lui-même, ne se fait pas illusion; l'indépendance agressive du Caucase met en péril toute la Russie. Armés, courageux et entreprenants, comme ils le sont, les peuples de ces montagnes, pour peu qu'il y eût d'union parmi leurs chefs, pourraient porter le feu de la révolte dans une vaste partie des domaines du czar.

Qu'on jette un regard impartial et consciencieux sur l'immense contrée comprise entre le Danube et la mer Caspienne, on trouvera, à l'est, quarante mille tentes de Khirguises, Turcomans et Kalmouks; les uns menacés de perdre ce qu'on leur a laissé d'indépendance; les autres déjà dépouillés de tous leurs anciens droits; au centre, huit cent mille Cosaques astreints à un service militaire des plus onéreux, tourmentés par le souvenir de leurs constitutions supprimées, et détestant un gouvernement dont les efforts tendent à anéantir chez eux toute nationalité; au midi et à l'ouest, les Tatars de la Crimée, ceux de la mer d'Azof et les Bessarabes, qui sont loin d'être favorables à la Russie; enfin, de l'autre côté du Caucase, en Asie, des populations remuantes, encore peu façonnées au joug de la Russie, des possessions avec lesquelles il n'existe de communication par terre que par la route de Mozdok, route dangereuse qu'on ne

saurait parcourir sans une escorte d'infanterie et d'artillerie, et que les montagnards peuvent intercepter d'un moment à l'autre¹. Voilà, certes, bien des éléments de désorganisation et de ruine; il ne faudrait qu'un homme de génie pour les mettre en activité! Comment s'étonner qu'en présence de pareilles éventualités l'empire ne recule devant aucun sacrifice!

Personne ne niera, sans doute, les projets de conquête du gouvernement moscovite sur la Turquie, la Perse et même certaines contrées des Indes : ces projets sont incontestables et rentrent depuis longtemps dans le domaine de l'histoire. Ce fait admis, quelle est la position la plus favorable à ces vastes plans d'agrandissement? Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour désigner immédiatement les contrées au delà du Caucase : c'est là que la Russie touche à la fois à la mer Caspienne, à la mer Noire, à la Perse et à la Turquie; c'est de là qu'elle peut, avec la même armée, dicter des lois au sultan de Constantinople et au schah de Téhéran; c'est là, enfin, que sa diplomatie

1. Il existe aussi, il est vrai, une route par le Daghestan, le long de la mer Caspienne; mais elle est plus impraticable encore que celle de Mozdok, et d'ailleurs trop longue pour que la Russie cherche à l'utiliser dans ses relations avec les gouvernements asiatiques. Quant aux voies de la mer Caspienne et de la mer Noire, leurs ressources sont très-limitées à cause de la rigueur des froids qui couvrent de glaces, pendant près de quatre mois de l'année, les ports d'Odessa, de Kherson, de Taganrok, de Kertch et d'Astrakhan.

trouve un vaste champ à exploiter et des prétextes continuels pour justifier de nouveaux empiétements. Mais cette position si redoutable ne sera vraiment acquise aux czars que lorsque les tribus du Caucase auront été soumises.

Lorsque l'empire s'est emparé de toutes ces provinces asiatiques, sa situation dans le Caucase était bien loin d'être aussi critique qu'aujourd'hui. Ce n'est réellement que depuis douze à quinze ans qu'existe cette lutte acharnée entre la domination moscovite et la liberté de la montagne. Aussi, je doute fort que la Russie ose maintenant se permettre d'agir avec la Perse comme elle l'a fait du temps de Catherine II et de ses successeurs. Son attitude hostile s'est singulièrement modifiée depuis qu'elle a sur ses derrières un ennemi aussi actif, aussi menaçant que les peuplades du Caucase : il y a là de quoi rassurer les Anglais à l'égard de leurs possessions dans les Indes ; car la route de l'Afghanistan par Hérat ne sera pas de sitôt ouverte à leurs rivaux. On ne saurait donc contester la haute importance du Caucase pour la Russie. L'indépendance actuelle des montagnards met en péril les gouvernements du Midi, et compromet la sécurité et l'avenir des provinces transcaucasiennes en même temps qu'elle enchaîne et paralyse complètement l'ambition du czar. C'est dans ce sens que la question est également comprise par la cour de Téhéran, qui, aujourd'hui, fonde tout l'espoir de son salut sur la guerre et les embarras de la Russie dans le Caucase.

Maintenant, quelle est la mission que la Russie remplit au delà du Caucase au profit ou au détriment de l'humanité? Quelle est, indépendamment de son ambition et de ses tendances, l'influence qu'elle est appelée à exercer sur le sort actuel et l'avenir des peuples qu'elle a soumis à son sceptre. Il faut en convenir, lorsque les armées des czars parurent pour la première fois sur les confins de l'Asie, les contrées transcaucasiennes se trouvaient abandonnées, sans défense et sans ressources pour l'avenir, à tous les désordres d'une sanglante anarchie. La Turquie, la Perse et les tribus indépendantes de la montagne s'acharnaient à l'envi sur les États de la Géorgie et sur les provinces limitrophes. La prise de possession par les Russes mit fin à ce triste état de choses, et à tant de maux, à tant de scènes de massacre et de ravage, succéda une tranquillité inconnue depuis plusieurs siècles. Le gouvernement impérial, il est vrai, apporta avec lui ses vices, ses abus, ses vexations et ses nombreux employés avides de gain et âpres au pillage; puis, le premier enivrement de la sécurité personnelle passé, les habitants eurent d'autres souffrances à déplorer. Cependant les déprédations administratives n'empêcheront jamais l'occupation moscovite d'entraîner forcément après elle un développement intellectuel qui, tôt ou tard, réagira de la manière la plus favorable sur l'état futur de ces contrées asiatiques. Des populations chrétiennes, aussi

actives, aussi entreprenantes que celles des provinces transcaucasiennes, doivent inévitablement s'engager dans la voie des améliorations sociales dès le moment qu'elles n'ont plus à se préoccuper de la défense de leur existence matérielle. Sans doute, il faudra bien du temps, bien des années, pour activer et rendre sensible un mouvement que n'aide en rien la civilisation trop superficielle et trop corrompue de la Russie. Sans doute, rien de sérieux n'a encore été tenté pour développer l'industrie, le commerce et l'agriculture d'un pays qui ne demande qu'un peu de liberté pour produire. Tiflis est bien loin d'être devenu, comme le prédisait, en 1820, le chevalier de Gamba, une Palmyre, une nouvelle Alexandrie. Toutes les mesures, au contraire, ont été fatalement prises pour anéantir, jusque dans leurs fondements, les éléments de la richesse nationale. Mais l'humanité, mystérieuse dans ses voies, lente dans sa marche progressive, agit rarement au gré de l'impatience des peuples; et malgré les misères nouvelles qui affligent de nos jours les populations transcaucasiennes, nous n'en croyons pas moins qu'elles ont fait un immense progrès le jour où, enlevées à la domination anarchique de la Perse et de la Turquie, elles ont vu la sécurité des personnes garantie par l'intervention et l'autorité de la Russie. ¹

1. Nous n'entendons nullement parler ici des tribus musulmanes. La situation que leur fait et leur prépare la Russie,

La conquête des Indes par les Russes a été souvent le thème de longues discussions et de laborieuses hypothèses. L'Angleterre s'est inquiétée sérieusement des tentatives sur Khiva; elle n'éprouve pas une seule difficulté du côté de l'Afghanistan, sans l'attribuer aux agents moscovites. Il est donc important d'examiner quels sont les moyens et les ressources dont la Russie peut disposer pour aller établir sa domination au centre du Turkestan et sur les rives de l'Indus et du Gange.

Trois points de départ et trois routes se présentent à la Russie pour envahir les régions de l'Asie centrale. Sur la côte orientale de la mer Caspienne, Manghislak, Tuk-Karakhan et la baie de Balkhan, communiquent avec Khiva par des lignes que fréquentent les caravanes. Au nord, Orenbourg se trouve en relations assez suivies avec Khiva et Boukhara; enfin, au midi, les provinces de la mer Caspienne trafiquent avec l'Afghanistan, soit par Meched, Boukhara et Balkh, soit par Meched, Hérat et Candahar.

La première ligne qui ait été suivie par une expédition russe est celle de Tuk-Karakhan à Khiva. Chargé par Pierre-le-Grand d'explorer certaines contrées du

deviendra plus tard le sujet d'un autre chapitre. Dans ces provinces transcaucasiennes l'élément chrétien et l'élément mahométan se contre-balaient l'un l'autre; ils comptent tous les deux environ 400,000 âmes mâles.

khanat Khivien , où l'on supposait de riches mines d'or , le prince Alexandre Bekovitch débarqua sur les côtes de la mer Caspienne avec un corps d'environ 3000 hommes. Cette première prise d'armes contre Khiva fut désastreuse , et les détails en sont trop connus pour que nous en fassions encore mention. Depuis lors aucune démonstration n'a été renouvelée dans cette direction , et cette voie semble avoir été , avec raison , complètement abandonnée. Au reste , les côtes orientales de la mer Caspienne ont été explorées d'une manière assez positive pour qu'on ne puisse plus songer aujourd'hui à en faire la base et le point de départ d'une opération militaire contre la Turcomanie. Depuis l'embouchure de l'Emba , jusque dans le voisinage d'Astrabad , aucun cours d'eau ne vient déboucher sur le littoral , et sauf certaines parties très-limitées où se montre la petite chaîne des monts Balkhans , toute la côte , ainsi que les contrées qui séparent la mer Caspienne de Khiva , ne présentent que des plaines arides , désertes , privées d'eau , habitées par des hordes nomades de Turcomans , et n'offrant aucune espèce de ressources à une armée envahissante. « Ce « pays , dit Mouravief , est l'image de la mort ou plutôt « de la désolation après un grand bouleversement de « la nature. On n'y découvre ni quadrupèdes ni oi- « seaux ; nulle verdure , nulle plante n'y récrée la vue ; « ce n'est que de loin en loin que l'on rencontre « quelques emplacements où croissent , avec peine , de

« chétifs buissons. » On compte, terme moyen, qu'une caravane emploie de vingt-huit à trente-cinq journées de chameau pour franchir la distance d'environ deux cents lieues qui sépare Tuk-Karakhan de Khiva. Le voyage est un peu moins long quand on part de la baie de Balkhan. Cette dernière route a été suivie par le capitaine Mouravief, lorsque, d'après les ordres du général Iermolof, il se rendit auprès du khan de Khiva, pour lui proposer une alliance avec la Russie. Il serait certes difficile d'imaginer des conditions plus défavorables que celles qui s'opposent sur cette partie du littoral à toute expédition dirigée vers l'intérieur du pays. D'un côté se trouve la mer Caspienne, dont la navigation est difficile, complètement arrêtée pendant l'hiver; de l'autre, plus d'un mois de marche à travers le désert; puis, sur la côte, impossibilité totale de cantonner une réserve. Avec de pareils éléments, tout projet de conquête sérieuse dans ces contrées doit être irréalisable. Sans doute, par l'effet d'un coup de main habilement concerté, quelques milliers d'hommes pourraient peut-être arriver jusqu'à Khiva et s'emparer de la ville; mais la Russie en serait-elle plus avancée? Comment pourrait-elle approvisionner ses troupes; comment établirait-elle avec quelque sécurité des moyens de transport à travers des déserts parcourus par des hordes guerrières insaisissables. De toute nécessité il lui faudrait une suite de postes fortifiés pour entretenir convenablement son armée d'expédi-

tion; et comment organiser des postes pareils dans une contrée dénuée de tout? Le gouvernement a déjà essayé d'établir quelques fortins sur la côte nord-est de la mer Caspienne, afin de protéger ses pêcheurs contre les attaques des Khirguises; mais, jusqu'à ce jour, il n'est parvenu qu'à faire périr, sans résultat, plusieurs milliers de soldats au milieu des plus cruelles privations. D'une autre part, le khanat de Khiva, État le plus rapproché des frontières impériales, n'est qu'une bien faible partie du Turkestan; son occupation n'exercerait qu'une influence très-limitée sur la conquête de la Boukharie, et à plus forte raison, sur celle de l'Afghanistan.

Après la ligne de la côte orientale de la mer Caspienne, celle d'Orenbourg à Khiva et à Boukhara semble avoir attiré l'attention particulière des czars. Mais l'infructueuse expédition contre Khiva du général Pérofsky, en 1840, est venue démontrer que cette voie est tout aussi périlleuse et aussi difficile que celle qui vient d'être examinée. Les steppes qui s'étendent entre la Russie et les deux khanats ressemblent exactement à ceux situés au nord et à l'est de la mer Caspienne. Absence presque totale d'eau douce, nudité et stérilité du sol, des tribus nomades livrées à un brigandage continu, ils présentent tous les caractères que nous avons déjà signalés. Lorsque le conseiller d'État Négri fut chargé, en 1820, d'une ambassade auprès du khan de Boukhara, il partit

accompagné de 200 cosaques, de 200 fantassins, de deux pièces d'artillerie, de 25 cavaliers bachkirs, de 400 chevaux et de 358 chameaux. Le gouvernement mit à sa disposition toutes les facultés, tous les moyens de transport possibles. Il emportait avec lui pour plus de deux mois de vivres pour ses hommes et ses chevaux. Cependant, quoiqu'il n'eût à surmonter aucune entrave de la part des populations nomades, dont il traversa les steppes, il n'employa pas moins de 71 jours à parcourir la distance de près de 1600 kilomètres qui sépare Orenbourg de Boukhara.

Pérofsky, qui marchait à la tête de 6000 hommes d'infanterie, suivi de plus de 10,000 chameaux de transport, ne put pas même atteindre le territoire de Khiva. Les désastres de ses troupes le forcèrent à revenir sur ses pas, sans qu'il eût dépassé Ac-Boulak, dernière redoute avancée construite par les Russes en 1839, à 180 kilomètres des rives de l'Emba. Les obstacles qui arrêtaient le petit corps d'armée de ce général, furent au-dessus de toute expression. Les soldats subirent les froids les plus rigoureux; le thermomètre centigrade descendit jusqu'à 40° au-dessous de zéro; les chameaux n'avançaient qu'avec peine au milieu des neiges; et des ouragans, d'une incroyable violence, venaient à chaque instant entraver les mouvements du détachement. Une pareille expédition, entreprise au cœur de l'hiver, uniquement pour ne pas manquer d'eau douce, peut déjà faire pressentir les diffi-

cultés d'une marche pendant l'été. Dans toutes ces immenses plaines de la Russie méridionale le printemps est inconnu. Aux grands froids succèdent, sans transition, des chaleurs tropicales, et quinze jours suffisent le plus souvent pour dessécher les petits ruisseaux et les amas d'eau résultant de la fonte des neiges, ainsi que pour brûler entièrement la légère couche de pâturage qui a momentanément recouvert le steppe. Avec de pareilles conditions géographiques, comment la Russie pourrait-elle, par la voie du nord, espérer envahir le Turkestan, et régner en maîtresse à Boukhara, que 400 lieues de désert séparent d'Orenbourg. Pour notre part, nous croyons pareil espoir complètement chimérique; et tout ce qui a été fait, tout ce qui a été observé jusqu'à ce jour, tend à confirmer victorieusement notre opinion. Quant à un rapprochement entre la Russie et les nombreuses hordes de Khirguises, pouvant favoriser la marche des armées impériales sur la Boukharie, ce rapprochement n'est nullement à espérer. La constitution politique des diverses tribus nomades s'y oppose même complètement. On a beaucoup parlé, en 1824, du voyage de l'empereur Alexandre à Orenbourg, et des efforts que fit alors le gouvernement pour se rattacher les Khirguises. Toutes ces démarches ont été singulièrement grossières; on leur a prêté une importance qu'elles ne méritaient pas; elles n'ont, en définitive, produit aucun résultat, et nous avons pu juger par nous-mêmes com-

bien toutes les populations errantes de la mer Caspienne sont hostiles à la Russie, et combien elles détestent tout ce qui peut porter atteinte à leur liberté et à leur indépendance.

Nous arrivons, enfin, aux deux grandes voies de communication persanes, qui, réunies ou courant parallèlement jusqu'à Meched, se séparent à ce point pour se rendre, l'une à Boukhara, et l'autre à Caboul, par Hérat et Candahar. La première de ces deux routes, suivie par Alexandre Burnes, nous semble totalement impraticable. La distance qui sépare Boukhara de Téhéran (que nous voulons bien prendre pour point de départ, quoique cette ville soit encore la capitale de la Perse) n'est pas de moins de cinq cents lieues; et l'on ne peut raisonnablement supposer qu'il soit possible d'opérer et surtout de conserver une conquête aussi lointaine, lorsque, pour arriver au centre du pays que l'on veut dominer, il faut traverser les vastes déserts situés au nord de Meched et occupés par des hordes nomades, d'autant plus redoutables qu'elles échappent à toute espèce de tactique militaire. N'oublions pas d'ailleurs, que l'occupation de Boukhara n'implique en rien celle de l'Afghanistan. On compte encore plus de deux cent cinquante lieues pour se rendre à Caboul. Les contrées qui s'étendent entre les deux villes sont, il est vrai, moins stériles, plus faciles à parcourir; mais, en revanche de ces facilités, une armée dirigée vers les Indes aurait à franchir les pas-

sages si périlleux de la haute chaîne de montagnes qui sépare le Turkestan de l'Afghanistan, défilés que défendent les tribus les plus indomptables de l'Asie centrale. Là renaîtraient toutes les luttes dans lesquelles la Russie s'épuise vainement depuis tant d'années dans le Caucase ¹. En vérité, devant de pareils obstacles, de lieux, de climat, de population et de distance, toute discussion devient inutile, et la question doit paraître négativement résolue pour tout homme impartial et possédant quelques notions précises sur les contrées de l'Asie occidentale.

Reste la route par Meched, Hérat et Candahar. Cette voie est incontestablement celle qui présente le moins de difficultés matérielles. Nous doutons néanmoins qu'elle puisse jamais servir aux vues ambitieuses que l'on prête à la Russie. Sur la ligne de Téhéran à Hérat s'échelonnent d'importants centres de populations agricoles. On y trouve, de loin en loin, des villages et un sol fertile et productif. Mais ces ressources, encore très-limitées, sont largement balancées par les plaines incultes et privées d'eau qu'il faut traverser pour arriver d'un point habité à un autre, ainsi que par les obstacles de tous genres qu'offrirait ensuite

1. Les montagnes qui séparent le Turkestan de l'Afghanistan sont couvertes de neiges éternelles. On y remarque des pics qui s'élèvent jusqu'à 6000 mètres de hauteur. Le col de Hadjigak, que traversa A. Burnes, se trouve à 4000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

une marche à travers les déserts de l'Afghanistan, dont les tribus belliqueuses sont bien plus redoutables encore que les Turcomans qui infestent la route de Téhéran à Hérat. D'une autre part, le centre de l'Afghanistan se trouvant jeté à près de six cents lieues de distance de la capitale de la Perse, il est extrêmement difficile d'admettre que la Russie parvienne jamais à subjuguier un pays où ses armées ne pourraient arriver que par une route militairement occupée sur un aussi immense parcours.

Sans doute, sur la ligne de Candahar, comme sur celle de Boukhara, la voie serait considérablement aplanie pour la Russie, si cette puissance, étendant progressivement le cercle de ses conquêtes, parvenait à dicter ses lois aux populations du Khorasân et de la Turcomanie. Mais cette œuvre de domination présente des difficultés que l'empire n'est nullement en mesure de surmonter, même dans un avenir très-éloigné. Sans tenir compte du climat, de la nature du sol et des distances, il y a chez tous ces peuples asiatiques une antipathie, une haine contre la Russie qui neutralisera encore longtemps les projets des czars. On parle souvent de l'influence puissante qu'exerce le cabinet de Saint-Pétersbourg à Khiva, à Boukhara et à Caboul. Nous croyons que cette influence a été considérablement exagérée, et les récits des diverses ambassades moscovites le prouvent d'une manière éclatante. Qu'ont obtenu, à Boukhara et à Khiva, Négri et Mouravief ?

Ils ont été tous deux accueillis par la défiance la plus insultante; toute communication avec les indigènes leur était défendue; on les surveillait avec une rigueur qui ne s'emploie que contre un ennemi. Mouravief manqua même de payer de sa tête la mission dont il s'était chargé. La Russie est-elle plus heureuse à Caboul? nous ne le pensons pas. L'éloignement des deux États peut momentanément faire accueillir avec une certaine faveur ses agents, surtout à une époque où le souverain de Caboul se voit exposé aux attaques de l'Angleterre. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'une tentative sérieuse de la Russie sur la Turcomanie et les contrées orientales de la Perse, soulèverait soudain l'animosité de toutes les populations de l'Afghanistan et des pays voisins. Nous voulons bien admettre que le gouvernement impérial soit à même, par ses conseils, ses intrigues, d'exercer à Caboul une certaine action au détriment de l'Angleterre; mais que cette action puisse jamais tourner au profit de la domination moscovite, c'est ce que nous nions avec toute l'autorité de notre connaissance du profond et intraitable sentiment de répulsion qui anime contre la Russie toutes les nations de l'Asie.

On a souvent invoqué les conquêtes d'Alexandre et celles de Tschinkis-khân, pour prouver combien il serait facile aux czars de marcher sur la trace de ces grands capitaines. De pareilles idées annoncent, de la part des écrivains qui les ont émises, une igno-

rance profonde de la situation actuelle des populations et des lieux. Lorsque le fils de Philippe s'avança vers la Bactriane pour subjuguier les dernières possessions de la Perse, il laissait derrière lui des pays riches et fertiles, d'importantes colonies grecques et des nations entièrement soumises; de plus, il marchait à la tête d'une armée composée d'hommes méridionaux réunissant tous les éléments de succès exigés par les latitudes de l'Asie centrale. D'un autre côté, les provinces de l'Oxus comptaient à cette époque de nombreuses villes riches et florissantes, avec des peuples vivant au milieu du luxe et capables de peu de résistance. Cependant, en dépit de toutes les facilités et des ressources agricoles qui s'offraient alors à une armée envahissante, la constitution physique du pays, coupé et borné au nord ainsi qu'au midi par des déserts, semble avoir merveilleusement favorisé la résistance des habitants. Ce fut effectivement dans cette partie reculée de la Perse que le vainqueur de Darius eut nombre de combats à soutenir pour établir sa passagère domination. Les mêmes circonstances signalèrent sa marche vers les Indes. Depuis lors les invasions sont devenues bien plus difficiles encore; presque toutes ces contrées, autrefois le domaine de nations riches et agricoles, ont été ravagées et converties en déserts; à peine reste-t-il quelques traces de l'existence des villes anciennes, et aux populations vaincues par Alexandre ont succédé les hordes des Khirguises,

des Turcomans et des Afghans , qui deviendraient pour les Russes ce que les Scythes ont été pour le roi de Macédoine et pour les autres conquérants qui ont essayé d'asservir leur pays.

Les expéditions des Mongols ne peuvent, pas plus que celles d'Alexandre, entrer en comparaison avec les prétendus projets de la Russie. Habituees à braver les fatigues des émigrations , transportant au milieu des camps toutes leurs habitudes, changeant de pays sans changer de vie, ne traînant nul matériel de guerre, jamais entravées par la marche lente et laborieuse d'un corps d'infanterie, les hordes de Tschinkiskhân et de Tamerlan étaient admirablement propres à occuper, à maintenir sous leur sceptre les immenses plaines du Turkestan et à réaliser la conquête des Indes.

Pour la Russie au contraire, il y a absence complète de tous ces grands moyens de domination dont disposèrent Alexandre et les Mongols. Originaires des latitudes les plus froides du globe, sans acclimatement préalable possible , séparés des frontières de l'Inde par plus de cinq cents lieues de pays à peu près déserts, où l'emploi de l'infanterie, seule supériorité réelle des Européens sur les Orientaux, est impraticable, les Russes n'ont aucun point de commun avec les soldats de l'antiquité et du moyen âge, et se trouvent placés dans des circonstances toutes différentes.

Si maintenant nous jetons un regard vers le midi,

sur le peuple auquel les czars prétendent disputer l'empire des Indes, nous voyons la Grande-Bretagne occupant toutes les villes du littoral et de l'intérieur, maîtresse des grands fleuves du pays, dominant de son irrésistible ascendant politique des millions d'habitants, ayant pour base de ses opérations militaires les contrées les plus riches et les plus productives du monde, disposant de troupes européennes acclimatées et d'une puissante armée indigène habituée à marcher sous ses drapeaux; en un mot, nous voyons la Grande-Bretagne placée dans les conditions les plus admirables pour défendre ses conquêtes et repousser toute agression des nations du nord, étrangères au sol de l'Indostan et de l'Asie centrale. Les craintes des Anglais et les projets des Russes nous paraissent donc également chimériques. Sans doute, ainsi que nous l'avons déjà dit, les intrigues du Gouvernement de Saint-Pétersbourg peuvent, comme celles de tout autre puissance influente, soulever des difficultés, susciter des embarras dans l'Afghanistan et ailleurs, mais la domination anglaise ne sera véritablement en danger, qu'à dater du jour où le sentiment de la nationalité et de la résistance se développera au cœur des populations indiennes elles-mêmes.

Reportons de nouveau nos regards sur le Caucase, dont nous n'avons fait nulle mention dans cette discussion, quoique l'indépendance de ses tribus constitue, d'après nous, un des plus puissants obstacles

à l'agrandissement de la Russie en Asie; et examinons les intérêts matériels, immédiats, qui sont en jeu dans les contrées transcaucasiennes pour certaines puissances de l'Europe. Personne n'ignore que la Perse est devenue, depuis quelques années, le point de contact entre l'Angleterre et la Russie. C'est effectivement là qu'il y a concurrence entre les deux nations pour le placement de leurs marchandises, et que se trouve engagée une immense question commerciale. On sait qu'après la suppression du commerce de transit et celle de la franchise des provinces du Caucase, les Anglais songèrent à organiser à Trébisonde un vaste entrepôt pour les produits de leurs manufactures. Leurs efforts ne tardèrent pas à être couronnés de succès; aujourd'hui, non-seulement ils se sont acquis le monopole des fournitures de l'Arménie, de la Turquie orientale et de la plus grande partie de la Perse, mais encore ils approvisionnent par la contrebande les provinces russes elles-mêmes. On comprend dès lors avec quelle méfiance jalouse l'Angleterre doit surveiller les mouvements des Russes au delà du Caucase, et combien elle est intéressée à repousser toute conquête pouvant lui fermer la grande voie commerciale qu'elle s'est ouverte par Erzeroum et Tauris. Elle ne saurait donc être indifférente à l'indépendance du Caucase, qui, tout en servant de sauvegarde aux frontières de la Perse et de la Turquie, protège encore de la manière la plus efficace les opérations

mercantiles du comptoir de Trébisonde. On dira peut-être que c'est là une question tout anglaise, fort importante pour les fabricants de Londres et de Manchester, mais d'un intérêt médiocre pour la France. Cependant, là où nos voisins trouvent moyen de placer annuellement pour plus de cinquante millions de produits industriels, il nous semble que, là aussi, notre intérêt commercial et politique est engagé. N'avons-nous pas également une influence à soutenir en Asie? ne possédons-nous pas aussi des manufactures et une nombreuse population ouvrière, et n'est-ce pas pousser l'indifférence et l'apathie trop loin, que de laisser d'autres puissances s'emparer de toutes ces contrées de l'Asie, où notre industrie trouverait un écoulement aussi facile qu'avantageux? A qui la faute si le pavillon français flotte si rarement sur la mer Noire, si Trébisonde est devenue une ville anglaise, et si le commerce de l'Asie est accaparé par nos rivaux? Ce serait ici le cas de signaler soit l'indifférence de notre pays, soit l'incapacité de quelques-uns de nos agents consulaires; mais parce que notre politique commerciale est souvent vicieuse, que notre industrie est mal renseignée, mal dirigée dans ses opérations, et que nous avons été devancés par l'habileté de nos voisins d'outremer, est-ce une raison pour que, dans un imprévoyant égoïsme, nous applaudissions à des conquêtes qui aboutiraient à la destruction de tout commerce européen dans la mer

Noire? Sans doute, si la Russie, modifiant son système prohibitif, et renonçant franchement à toute nouvelle tentative sur la Turquie et le littoral de la mer Noire, cherchait à s'étendre exclusivement du côté de la Perse, nous croyons qu'il serait d'une bonne politique de ne contrarier en rien un pareil mouvement; car, en cas de lutte entre cette puissance et l'Angleterre, la France aurait, sans contredit, à remplir un rôle de médiatrice, dont elle pourrait admirablement profiter pour dicter des conditions favorables à sa politique et à son influence en Orient.

Les considérations étendues dans lesquelles nous venons d'entrer sur la situation des Russes et sur la guerre et l'importance politique du Caucase, établissent d'une manière nette et précise les différences qui existent entre la lutte caucasienne et celle que nous soutenons depuis quatorze ans en Algérie. La politique envahissante de la Russie une fois admise, et ses possessions au nord, au midi et à l'est du Caucase ne pouvant lui être contestées, la soumission des montagnards devient pour elle une question vitale, une question à laquelle se trouvent attachés non-seulement le sort de ses provinces asiatiques, mais encore celui de tous les gouvernements qui s'étendent entre le Danube et la mer Caspienne. En Algérie, au contraire, aucun motif impérieux ne nous pousse à étendre nos conquêtes. Notre influence politique en Europe et notre force réelle n'ont pour le mo-

ment rien à y gagner; et c'est probablement à une autre génération qu'il est réservé de tirer un grand et utile parti de nos conquêtes africaines.

Dans ces derniers temps, quelques publicistes, s'emparant des échecs de la Russie, en ont fait un argument contre l'établissement de la souveraineté française en Algérie. Cet argument nous semble peu rationnel; il est même contradictoire avec les faits accomplis. En Asie, la Russie a trouvé deux régions bien distinctes : la contrée transcaucasienne et le Caucase proprement dit. La première, d'un accès facile et comprenant la Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie et d'autres provinces conquises sur la Perse et la Turquie, était occupée par des peuples désorganisés, divisés entre eux et divers de race, de mœurs et de religion; aussi la domination moscovite s'y est-elle établie sans difficulté, sans aucune lutte tant soit peu importante contre les habitants. Il n'en a pas été de même dans le Caucase, immense muraille jetée entre l'Europe et l'Asie, dont les inaccessibles retraites s'étendent depuis Anapa jusqu'aux rives de la mer Caspienne. Là, les populations n'ont aucun point d'analogie avec celles qui habitent au midi de la chaîne. Entre elles et la Russie la guerre la plus acharnée n'a pas discontinué un moment; et depuis soixante ans, tous les efforts, tous les sacrifices des czars ont été entièrement inutiles.

Notre situation en Algérie est évidemment bien différente; nous n'y avons rencontré ni la lutte in-

fructueuse du Caucase, tout en ayant pour adversaires des populations essentiellement belliqueuses, ni la conquête facile des provinces transcaucasiennes. Il y a à peine quatorze ans que nos troupes ont débarqué en Afrique, et nous occupons déjà depuis longtemps, non seulement toutes les villes du littoral, mais encore toutes celles de l'intérieur, de nombreux corps d'indigènes partagent activement nos opérations, nous sommes maîtres de toutes les lignes de communication, nos forces militaires dominant le pays à une grande distance des côtes; et de l'avis de tous les officiers sérieux, la pacification de la régence d'Alger serait peut-être déjà accomplie, si le Gouvernement, réprimant énergiquement la passion des bulletins et l'humeur par trop guerrière de la plupart de nos généraux, cherchait à pacifier les tribus, non par les armes et la violence, mais par des relations commerciales multipliées, mettant en jeu la cupidité naturelle des Arabes.

D'une autre part, les difficultés matérielles résultant de la topographie de l'Algérie, ne sauraient être comparées à celles qui défendent les pays des Lesghis, des Tchetchenzs et des Tcherkesses : sillonnées par de vastes plateaux, par de nombreuses vallées, riches et fertiles, coupées par des chaînons de montagnes parallèles, presque partout traversables, bordées par de longues lignes de côtes, dont nous occupons les points principaux et qui présentent à Alger, à Oran,

à Philippeville et à Bône, de larges ouvertures pour pénétrer dans l'intérieur, nos possessions offrent un libre parcours à nos armées et ne montrent nulle part cette constitution étrange, exceptionnelle, dans laquelle réside, depuis les temps les plus reculés, la sécurité des tribus caucasiennes.

D'autres circonstances encore viennent faciliter nos moyens de domination en Afrique, et nous permettent d'exercer une influence directe sur toutes les tribus situées au midi du Tel algérien. Il suffit, comme l'a très-bien démontré M. Carrette, capitaine de génie, d'occuper les limites extrêmes des terres cultivables, ainsi que les marchés où les habitants des oasis viennent échanger leurs produits contre les céréales et les denrées du Nord qui leur sont indispensables, pour que toutes les populations, fixes ou nomades du Sahara, soient immédiatement forcées de reconnaître la souveraineté française.

Ce ne serait que dans le cas où notre Gouvernement, poussé par un amour-propre mal entendu, se déciderait à la conquête absolue des montagnes des Kabyles, que nous pourrions rencontrer dans les contrées et la constitution politique de ces montagnards quelques-uns des obstacles qui distinguent les régions caucasiennes. Et encore, comment comparer la Kabylie, dont les deux parties à l'est et à l'ouest d'Alger comptent à peine mille à douze cents lieues carrées de superficie, à la grande chaîne du Caucase, qui

s'étend, avec une largeur moyenne de cinquante à soixante lieues, sur une ligne de plus de deux cent cinquante lieues de longueur?

Nous ne disons rien de la supériorité de nos armées et de notre organisation militaire; il suffit de se rappeler ce que nous avons dit sur la déplorable situation des troupes du Caucase, pour comprendre combien, sous ce rapport, la France l'emporte sur la Russie en éléments de succès.

On a ensuite parlé des maladies et de la mortalité effrayante qui ravagent nos armées. Mais ici encore tous les chiffres sont en faveur de la France. Sur un effectif de 75,000 hommes, notre perte moyenne est de 7,000 à 8,000 soldats par an. En 1840, l'année la plus fatale, elle paraît, il est vrai, s'être élevée jusqu'à 12,000. Mais cette même année, ainsi que la suivante, sur les seules côtes de la Circassie, la Russie a vu périr plus de 17,000 hommes. Ainsi, sous le rapport des faits matériels comme sous celui des considérations politiques, il n'existe rien de commun entre la guerre du Caucase et celle de l'Algérie; et au lieu de nous laisser décourager par quatorze années d'occupation improductive, et de désespérer de l'avenir parce que les résultats actuels ne sont pas conformes à une impatience que rien ne justifie, nous devrions prendre exemple de cette persévérance infatigable avec laquelle la Russie, malgré ses désastres et l'inutilité de ses efforts, poursuit son but depuis plus d'un demi-siècle.

CHAPITRE X.

Départ de Piatigorsk. — Ouragan dans le Caucase. — Nous affrontons les dangers d'un voyage de nuit. — Un officier polonais se met en route avec nous ; il s'égare au milieu de l'obscurité : situation périlleuse. — Arrivée dans une station de poste. — Impossibilité de continuer notre marche. — Coup d'œil pittoresque de la route de Stauropol. — Grande foire dans la capitale du gouvernement du Caucase. — Un chef circassien. — Hospitalité dans une famille française. — Notice historique sur le Gouvernement du Caucase et le territoire des Cosaques de la mer Noire. — Colonies agricoles et colonies militaires.

A quatre heures du soir, par un temps sombre, nous quittâmes ce Piatigorsk, de si charmante mémoire, pour nous enfoncer de nouveau dans les montagnes, où, par parenthèse, nous attendait l'un des plus violents orages dont j'aie conservé le souvenir. Dès l'instant de notre départ des eaux, l'atmosphère, chargée d'électricité, et les vapeurs, qui roulaient lourdement sur le sommet des Alpes, ne nous faisaient que trop présager quelque prochain ouragan ; mais nous espérions atteindre la première station avant qu'il éclatât, et en cela nous caressions une illusion complètement mensongère. A peine marchions-nous depuis une heure le long des gorges profondes creusées au pied des montagnes, que des ténèbres subites vinrent préluder au spectacle imposant que nous présenta bientôt une tempête au milieu du Caucase. Quiconque n'a pas été témoin des grands bouleverse-

ments de la nature, ne saurait comprendre l'admiration mêlée d'effroi qu'ils font éprouver à l'âme. Les roulements du tonnerre, répercutés par tous les échos des abîmes, se mêlant aux gémissements des grands arbres, aux éclats du vent, à toutes les voix que l'orage éveille, et qui semblent sortir des profondeurs de la terre, ont une harmonie si puissante, des accents si perçants et si prolongés, que l'esprit le moins superstitieux s'attend involontairement à quelque chose de surnaturel.

Pourquoi faut-il que, dans ces moments de surexcitation, l'instinct de la conservation grandisse avec le majestueux courroux des éléments, et parle plus haut que l'imagination même! Pourquoi faut-il se préoccuper du mauvais état des chemins, de la frayeur des chevaux, des dangers de l'obscurité, de la violence des raffales, quand on a de si belles choses à voir et à entendre? Pendant plus de deux heures nous dûmes lutter contre un ouragan, dont la violence, croissant de plus en plus, menaçait à chaque pas de nous lancer au fond de quelque précipice. Notre situation était d'autant plus critique, que le iemchik (cocher), quoique parfaitement habitué à la route, semblait lui-même fort déconcerté. Il en était réduit, pour se reconnaître et diriger ses chevaux, à profiter de la lueur des éclairs, qui lui permettait de faire une rapide inspection des lieux. C'était, on l'avouera, une ressource assez précaire;

mais il est une providence toute spéciale pour les voyageurs. Perdus au milieu de ces montagnes, n'ayant pour sauvegarde que le sang-froid et l'adresse d'un paysan, nous échappâmes, sans trop savoir comment, à une catastrophe inévitable. Une pluie furieuse, dernière expression de l'orage, éclaircit enfin le ciel, qui se colora au couchant de bandes pourprées, dont l'éclat faisait un effet magique avec l'obscurité qui enveloppait le reste du firmament.

Un magnifique arc-en-ciel, dont une extrémité s'appuyait sur le sommet le plus élevé du Caucase, tandis que l'autre se perdait dans les vapeurs du soir, nous annonça définitivement la fin de la tourmente. C'était comme un gage de réconciliation entre les éléments et notre planète. A peine eût-il brillé quelques instants, qu'il disparut du ciel avec les teintes dorées du couchant.

A sept heures et demie nous arrivâmes à la station, étourdis, mouillés, fatigués, et surtout tout étonnés de nous retrouver sains et saufs, après avoir traversé tant de périls. Néanmoins cette récente alerte ne nous fit pas abandonner le projet que nous avions formé d'abord de marcher toute la nuit, afin de pouvoir arriver le lendemain soir à Stauropol. En voyage rien ne s'oublie aussi vite que le danger. A peine sort-on d'une position critique, qu'on se rejette dans une autre, plus critique encore, sans tenir le moindre compte des terreurs précédentes. Est-ce témérité, insouciance,

ou manque de réflexion ? Je crois qu'il y a un peu de tout cela dans le sentiment qui vous pousse en avant. Il faut que vous arriviez : voilà votre idée fixe. Quant à prendre des précautions, à calculer les chances bonnes ou mauvaises du voyage, à se préoccuper des dangers à venir, à cause de ceux que l'on a courus, jamais cela n'entre dans la pensée du voyageur. Ce qui le prouve, c'est que notre désir de courir la poste toute la nuit, ne fut pas un moment affaibli par les vives émotions que nous avait causées l'ouragan. Mais ce désir, que beaucoup de gens trouveront téméraire, fut vivement combattu par l'écrivain et les Cosaques que nous rencontrâmes à la station. Ils nous apprirent que la foire se tenait à Staupopol, et qu'en pareille circonstance la route présentait toujours quelque danger, surtout après le coucher du soleil. L'avant-veille encore, en dépit des nombreux postes de surveillance, les Circassiens avaient surpris et pillé des voyageurs revenant de la foire. Beaucoup d'autres histoires sinistres nous furent racontées avec un ton sérieux et un air d'alarme, qui finirent par ébranler notre résolution. Bien à contre-cœur nous allions prendre enfin le parti de clore, pour cette nuit, la série de nos émotions, lorsqu'un incident inattendu nous fit subitement revenir à notre détermination première.

Un officier polonais, qui s'était tenu jusqu'alors tapis dans l'angle le plus obscur de la chambre, voyant la

contrariété que nous causait ce retard imprévu, vint se mêler à la conversation, et nous offrit de partir sur-le-champ avec nous, si toutefois sa présence suffisait pour nous rassurer. Il se rendait également à Staupopol, et peu lui importait de partir cette nuit même ou le lendemain. Cette proposition, faite avec un empressement des plus aimables, cadrerait trop bien avec notre secret désir, pour qu'elle ne fît pas cesser de suite nos incertitudes : en dépit des Cosaques et de leurs sinistres prédictions, nous nous hâtâmes d'accepter. Notre chevalier avait avec lui un domestique fort bien armé, et ces deux hommes joints à notre petite troupe, nous offraient une garantie presque complète de sécurité. Ce fut avec toute la joie du triomphe que nous fîmes nos préparatifs du départ, mais le maître de poste, plus expérimenté que nous, ne donna qu'à regret l'ordre d'atteler les chevaux, et ne put s'empêcher de se signer nombre de fois en nous voyant monter dans la brichka.

Les deux iemchiks, de leur côté, ne manquèrent pas de l'imiter et d'ôter à plusieurs reprises leurs bonnets de fourrure, en témoignage de dévotion. Les Russes trouvent toujours moyen de mêler des signes de croix à tout ce qu'ils font. L'emploi fréquent de cette formule met complètement leur conscience en repos. Je suis persuadée que même en volant ils en font usage, autant par habitude que dans l'espoir d'obtenir ainsi l'impunité de leur larcin.

Une fois hors de la cour, le plaisir de parcourir, par une nuit douce et voilée, un pays inconnu s'offrant à nous sous des formes indécises et mystérieuses, qui en augmentaient encore le charme, agit avec tant de vivacité sur nos facultés, que nous ne songeâmes plus ni aux Circassiens, ni aux passages dangereux, ni à tout ce qui pouvait nous attendre dans ces montagnes, dont l'aspect fantastique nous plongeait dans une vague contemplation. Le Cosaque du Polonais, dont la voiture précédait la nôtre, se mit à chanter à demi-voix un de ces airs si mélancoliques et si doux, dont les Petits-Russiens ont seuls le secret. Cette mélodie plaintive, mêlée au bruit des deux clochettes de poste; les nuages noirs et lourds qui gagnaient rapidement les sommets voisins; la route serpentant autour d'une montagne isolée, le mouvement de la voiture: tout me plongea dans une somnolence où mille pensées confuses, tourbillonnant dans mon cerveau, prirent les formes les plus bizarres.

Dans ce demi-sommeil, les perceptions de l'esprit étaient complètement soumises aux rêves de l'imagination. D'étranges visions s'agitaient devant moi; des voix d'une douceur infinie berçaient mes sens, une force inconnue, irrésistible, m'emportait à travers les nuages, bien au-dessus de cette planète dont les contours s'effaçaient insensiblement à mes yeux. Je ne puis dire combien de temps dura cette espèce d'hallucination, mais j'en fus tirée violemment par un coup

de pistolet qui retentit tout près de moi. Avant que j'eusse pu me rendre compte d'un bruit aussi menaçant, un second coup se fit entendre, mais à une assez grande distance. La voiture était arrêtée, la nuit fort noire, un silence profond régnait parmi mes compagnons; mon mari, dont je tenais la main, et qui s'aperçut du tressaillement nerveux que produisaient sur moi ces deux détonations, s'empressa de m'en donner l'explication en m'apprenant que l'officier polonais, s'étant égaré, notre drogman avait pris le parti de décharger son pistolet en l'air, pour s'en faire entendre; et que le second coup était une réponse à cette singulière interrogation. Certaine de ne pas avoir autour de nous une demi-douzaine de Circassiens, je repris assez de courage pour rire la première de mon effroi. Antoine nous quitta pour aller à la recherche de notre compagnon de route, après être convenu avec nous qu'un troisième coup de feu nous apprendrait le moment de leur réunion. Nous passâmes une demi-heure environ dans une attente vraiment pénible, livrés à mille conjectures alarmantes; nous avions surtout à craindre que le bruit de nos armes à feu n'attirât de notre côté quelques Circassiens rôdant au milieu des montagnes. Que n'aurai-je pas donné alors pour être bien loin de cette route qu'on nous avait signalée comme si terrible, et dont mon imagination grossissait encore les dangers.

Il est inutile de dire toute l'amertume de mes pensées pendant cette longue demi-heure d'attente. Enfin le signal convenu se fit entendre, et peu de temps après Antoine revint, mais tout seul, et nous apprit que nous devions continuer notre route sans le Polonais, dont le péréclatnoy s'était engagé dans un mauvais passage. Forcément il fallait attendre au jour pour l'en tirer; l'obscurité était si profonde, et l'endroit si dangereux, que malgré son désir de nous rassurer, l'officier n'avait pu songer à quitter le théâtre de son accident. Ces détails, comme on doit le penser, ne servirent qu'à rendre notre inquiétude plus vive, et à nous faire maudire mille fois notre imprudence. D'un moment à l'autre, nous pouvions nous trouver dans la même position que l'officier, à supposer qu'il ne nous arrivât rien de pire. La route, au dire du iemchik, serpentait autour d'un rocher; et ce qui prouvait combien elle était périlleuse, c'est que de légères balustrades avaient été placées de distance en distance. Une telle précaution est si rare en Russie, qu'il faut pour la motiver, un danger réel. En face de toutes ces difficultés nous délibérâmes si la prudence n'exigeait pas que nous restassions jusqu'au jour à l'endroit même où nous étions arrêtés; mais le cocher, tout effrayé de passer une nuit dans ces montagnes, ne nous laissa de repos que lorsque nous nous décidâmes à avancer. La perspective de rouler au fond d'un précipice lui inspirait à coup sûr moins d'effroi que l'idée d'avoir affaire aux Circassiens.

Profitant donc de notre hésitation, il se hâta de descendre de son siège, et de prendre les chevaux par le mors, réglant son pas sur celui d'Antoine, qui, en véritable éclaireur, sondait un des côtés de la route. A mesure que notre descente périlleuse s'effectuait, le bruit d'un torrent se faisait de plus en plus entendre au bas de la montagne, comme pour augmenter encore notre perplexité. Mais, grâce à cette Providence, qui, dans le cours de notre long voyage, nous avait tirés tant de fois de situations difficiles et aventureuses, nous nous trouvâmes au bout d'une heure dans la plaine, et, quelques minutes plus tard, nous atteignîmes la station, où notre arrivée causa un étonnement général. Le maître de poste était furieux contre son collègue, ne pouvant comprendre que, malgré les règlements les plus sévères de la poste, celui-ci nous eût donné des chevaux pendant la nuit. Il s'empressa de nous déclarer que son devoir lui prescrivait absolument de nous en refuser, et qu'à cet égard toutes nos instances seraient inutiles. Nul besoin de dire que cette déclaration était elle-même fort inutile ; Dieu merci, nous avions eu trop d'émotions nocturnes pour songer à en chercher d'autres.

La chambre la plus confortable d'un hôtel français ou allemand ne m'a jamais fait éprouver un sentiment de bien-être aussi vif que le misérable logement où nous passâmes le reste de la nuit. Étendue sur un banc étroit recouvert seulement d'un tapis, je

savourai longtemps en véritable sybarite la satisfaction de me trouver en parfaite sécurité. Cette satisfaction, fruit d'émotions vives et multipliées, est l'un des plus grands attrait des voyages. Après le danger, le repos : après les angoisses de la crainte, la béatitude du calme. Dans cette série d'impressions diverses, l'imagination et l'esprit, toujours occupés, ont des facultés qui sont complètement négatives dans la vie ordinaire. C'est ce qui explique la passion que les artistes ont toujours eue pour les voyages. Quant aux touristes qui courent le monde, trop positifs pour que le danger ait des charmes à leurs yeux, ils s'en tiennent d'ordinaire aux grandes routes, où leur esprit et leur imagination peuvent dormir aussi paisiblement que dans la vie habituelle.

Le lendemain, nous attendîmes, pour quitter la station, l'arrivée de notre compagnon de route, que nous avions laissé, bien malgré nous, dans une si fâcheuse situation. Il nous revint tout meurtri de sa chute, mais riant de bon cœur de sa mésaventure. Nous partîmes ensemble, fort contents de nous éloigner de ces belles montagnes du Caucase, qui resplendissaient alors sous les rayons du matin. Les événements de la veille, quoique, au résumé, fort peu dramatiques, avaient laissé dans notre esprit une si pénible impression, que la vue de ces montagnes nous inspirait encore un secret effroi. Nous n'eûmes donc aucun regret à quitter un pays aussi pittoresque : loin de là, plus la

contrée devenait uniforme, plus nous étions portés à l'admirer.

La disposition dans laquelle nous nous trouvions, nous aurait fait au besoin saluer avec joie jusqu'aux steppes de la mer Noire : c'est ainsi que le mérite des lieux dépend presque toujours des impressions de l'esprit.

Pendant toute cette journée la route fut couverte de voitures, de cavaliers, de piétons, se rendant à la foire de Staupopol et présentant, dans leurs groupes divers, toutes les variétés de types qui caractérisent la population de ces montagnes. Circassiens, Cosaques, Turcomans, Géorgiens, Tatars, s'offraient pêle-mêle à nos regards, les uns sous leurs brillants costumes de chefs, caracolant sur des chevaux de race persane ou kalmouke; ceux-là, entassés avec leurs familles dans des chariots recouverts de peaux de buffle; d'autres, chassant devant eux d'immenses troupeaux de moutons et de porcs, dont les escadrons enveloppaient les voitures et les cavaliers, et donnaient lieu aux incidents les plus burlesques. Parmi tous ces individus que leurs affaires ou leurs plaisirs appelaient à la foire, nous remarquâmes un Circassien d'une très-belle figure, qui, monté sur un cheval richement caparaçonné, marchait constamment à côté d'une pavoske plus élégante que les autres et dont les rideaux étaient hermétiquement fermés. C'en était assez pour piquer notre curiosité: dans un sem-

blable pays, au milieu de ces populations, dont les mœurs ont conservé tant d'originalité, le moindre incident prend une tournure romanesque et devient un sujet intarissable de conjectures. On comprendra donc combien cette voiture mystérieusement fermée et surveillée avec tant de sollicitude par un jeune et beau montagnard, dut donner carrière à notre imagination. La beauté des femmes de ce pays est si célèbre, que tout ce qui se rattache à elles acquiert un puissant intérêt; et nul doute à former que la pavoske ne contînt une de ces jeunes beautés dont la destinée a été si longtemps d'être reines et esclaves en Orient. Quoique je n'eusse plus, à leur égard, toutes les illusions que j'avais apportées de la France, ce nom de Circassienne avait encore pour moi une certaine magie, en me rappelant que les harems de Constantinople et de l'Asie mineure s'enorgueillissent toujours de posséder ces filles de la montagne. J'aurais donné beaucoup, pour soulever un des rideaux de la mystérieuse pavoske, ou du moins pour la suivre jusqu'à notre arrivée à Stauropol; mais notre postillon partageait sans doute fort peu notre curiosité: aiguillonnés par ses cris et les vigoureux claquements de son fouet, les chevaux reprirent le galop, et bientôt après nous perdîmes de vue, chef circassien, Turcomans, Tatars, troupeaux, voitures et tout ce qui avait momentanément ralenti la rapidité de notre marche.

La dernière chaîne du Caucase, dont les collines s'abaissent peu à peu jusqu'à Stauropol, formait à notre gauche une ligne dentelée où notre regard saisissait à la hâte plus d'un charmant point de vue. La végétation avait encore beaucoup d'éclat, grâce à la douceur de la température, qui, à cette époque de l'année, nous aurait paru extraordinaire même dans des contrées plus méridionales. Plus nous avançons, et plus le steppe, avec son caractère mélancolique et ses grands horizons, gagnait en étendue. Les cîmes du Caucase disparaissaient dans un lointain vapoureux; les collines s'affaissaient insensiblement; tout nous annonçait le voisinage des vastes plaines qui s'étendent entre la mer Caspienne et la mer d'Azof.

Nous ne pûmes arriver à Stauropol qu'à une heure assez avancée de la soirée. Ce contre-temps nous empêcha de profiter, pour la nuit, de nos lettres de recommandation. Il fallut nous résigner à chercher un gîte dans les hôtels de quelque apparence qui garnissaient la principale rue; mais tous étaient pleins, et, bon gré, mal gré, nous dûmes aller chercher fortune dans les faubourgs. A force de frapper et de faire du bruit, l'officier polonais parvint à nous caser au Grand-Saint-Nicolas, mauvaise bicoque, dont la chambre commune était déjà envahie par une douzaine de voyageurs. Néanmoins nous conquîmes un petit coin, grâce encore à notre officieux compagnon. Une fois en possession de ce bienheureux domaine,

nous pûmes, avec nos coussins et nos pelisses, arranger un divan qui en valait bien un autre. J'eus, dans cette circonstance, l'occasion de voir combien, dans ce pays les voyageurs s'occupent peu les uns des autres. Chacun fait son petit ménage, se livre à ses habitudes nationales sans s'embarrasser de son voisin. Dans cette chambre remplie d'individus de mœurs si différentes, nous nous trouvâmes aussi à notre aise que si l'appartement eût été à nous seuls. Notre langage, notre manière d'être, notre costume, ne nous attirèrent pas un seul regard indiscret.

Tandis que nous prenions le thé, tout en observant avec intérêt ce qui se passait autour de nous, un coup très-fort frappé à la porte d'entrée, nous annonça de nouveaux voyageurs. L'hôte, après une contestation assez longue, leur permit d'entrer, quoique fort embarrassé pour les loger. Quel fut notre étonnement lorsque nous reconnûmes, dans le principal interlocuteur, le Circassien qui avait si vivement excité notre curiosité? Décidément le hasard, qui du reste nous avait servis tant de fois dans ce voyage, voulait encore nous favoriser d'une de ses plus agréables surprises.

Je ne sais comment le Circassien vint à bout de trouver une place pour déposer son bagage; mais enfin il réussit à former, avec l'aide de ses deux domestiques, un divan à peu près semblable au nôtre. Ce soin achevé, il sortit; quelques instants après il

rentra, soutenant dans ses bras une femme entièrement voilée; il la déposa très-délicatement sur le divan, puis s'assit à son côté avec les marques d'une vive tendresse. De temps à autre, il soulevait les voiles blancs qui nous dérobaient les traits de la jeune femme, pour l'interroger avec les formes les plus respectueuses. Toute cette scène possédait un charme poétique que je chercherais vainement à exprimer. Il y avait dans les attitudes, le costume, la physionomie de ce petit groupe une grâce orientale dont un peintre eût été vivement frappé. Non-seulement le regard avait un délicieux tableau à admirer, mais l'imagination, cette folle du logis, trouvait là ample matière à s'exercer. Malheureusement, cette charmante vision disparut comme un songe. A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, que l'hôte vint chercher le couple mystérieux pour le conduire dans une chambre destinée à lui seul. Des précautions infinies furent prises pour emporter l'inconnue, qui semblait mourante. J'aurais voulu avoir le droit de la suivre et de lui prodiguer les soins que toute femme est heureuse de donner à une personne de son sexe. Mais c'était chose impossible. Elle s'éloigna de nous, sans se douter de l'impression extraordinaire qu'elle avait produite sur notre esprit.

Le lendemain, encore tout préoccupés de cette aventure, nous interrogeâmes notre hôte, qui ne nous répondit que d'une manière fort vague. Tout ce que

nous pûmes comprendre , c'est que la jeune femme était venue à Stauropol pour consulter un célèbre médecin sur son état qui présentait peu d'espoir. Quant aux rapports existant entre elle et le jeune chef, aux causes de sa maladie, à la partie intéressante de l'histoire, nous ne pûmes absolument rien obtenir de notre Russe. Cependant, si notre séjour s'était prolongé dans l'auberge, il est probable qu'avec le secours de notre drogman nous serions parvenus à connaître quelque chose de positif sur le jeune couple; mais dès le lendemain de notre arrivée, un Français, pour qui nous avions des lettres de recommandation, s'empressa de nous offrir son logement, et moitié de gré, moitié de force, nous enleva de l'hôtel, nous ôtant ainsi toute espérance d'approfondir une histoire qui se présentait sous un aspect si romanesque.

Cet homme obligeant, ancien serviteur de Napoléon, est un de ces mille débris qu'on trouve éparpillés dans toute la Russie. Fait prisonnier de guerre en 1812, il n'eut d'autres ressources que celle de l'enseignement. Stauropol lui doit la création d'un pensionnat, établissement très-précieux dans une ville aussi reculée. Pendant les quelques jours que nous passâmes chez lui, nous ne pûmes assez nous louer de sa bonne hospitalité.

Il faut avoir voyagé dans ces contrées éloignées, pour comprendre tout le bonheur que peut causer la

rencontre d'un compatriote parlant notre langue, et sympathisant avec tout ce qui fait le charme de notre civilisation. Que de fois nous avons été accueillis avec toute la politesse de l'ancienne cour par de vieux émigrés, remplissant encore les modestes fonctions d'instituteur ou d'intendant. A la vérité, ces représentants d'une autre époque et d'une autre société disparaissent de jour en jour; mais les prisonniers de guerre qui ont eu le bonheur d'échapper à la Sibérie, sont encore nombreux dans ce pays, et y perpétuent le goût de la langue française, qui est la base de toute éducation russe.

Staupopol, la capitale de tout le Caucase, est une ville fort agréable, et qui nous parut d'autant plus animée que la foire en avait doublé la population. Mais je m'aperçois que dans le cours de ce voyage, je n'ai pas encore cité une ville sans y accoler tout aussitôt le nom de foire. Il faut convenir que le hasard nous traita magnifiquement, en nous faisant retrouver partout ces solennités mercantiles si propres à nous donner une haute idée du commerce de la Russie. Cependant, à Staupopol, la foire nous occupa beaucoup moins que le général Grabe, revenu depuis huit jours à peine d'une expédition contre les Circassiens. Son état-major remplissait toute la ville du bruit de ses fanfares et de ses exploits. Chaque officier avait à raconter quelque brillant fait d'arme, dont, bien entendu, il s'attribuait tout l'honneur. A peine de re-

tour, le général Grabe s'occupait déjà activement de préparer une autre campagne, sur laquelle il fondait les plus grandes espérances. Ne s'avisa-t-il pas de faire des instances très-vives auprès de mon mari, pour l'engager à l'accompagner, tout comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir. Il lui offrait sa tente, des instruments de physique, tout ce dont il pouvait disposer pour faire tourner cette excursion au profit de la science. Dans toute autre circonstance, l'idée de pénétrer chez ces peuples du Caucase, protégé par une armée entière, aurait sans aucun doute séduit mon mari; mais c'eût été une véritable folie d'entreprendre un semblable voyage après ceux que nous venions à peine de terminer.

Nous passâmes deux ou trois jours à nous remettre de nos fatigues au sein de l'excellente famille Croupier; mais il fallut enfin prendre congé de Stauropol et de sa population variée. L'idée de quitter pour toujours ces braves et hardis Circassiens, qui semblaient être venus tout exprès à Stauropol pour nous dire un dernier adieu, doublait encore l'intérêt qu'ils avaient à nos yeux. Peu d'heures avant notre départ, nous nous rendîmes exprès sur le théâtre de la foire pour les admirer une dernière fois, et graver dans notre mémoire ce type, qui représente avec tant de noblesse et de beauté l'une des mille variétés de la race humaine.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE GOUVERNEMENT DU CAUCASE ET LE TERRITOIRE DES COSAQUES DE LA MER NOIRE.

Avant de quitter définitivement les contrées caucasiennes, il n'est pas sans quelque intérêt de donner quelques notions historiques sur ces parties méridionales de l'empire russe, et de jeter un coup d'œil sur la situation matérielle et politique des Cosaques de la mer Noire, chargés de la périlleuse mission de protéger les frontières contre les attaques incessantes des redoutables tribus de la Circassie.

Ce fut sous le règne de Catherine II, en vertu d'un oukase émané de Sa Majesté, l'an 1783, que la Russie prit pleine et entière possession de toutes les contrées situées au nord du Kouban et du Terek et formant autrefois le domaine presque exclusif de nombreuses hordes de Nogaïs noirs, dont les unes vivaient indépendantes en partageant le sort des montagnards, tandis que les autres relevaient de l'autorité des khâns tatars de la Crimée. Mais déjà antérieurement à cette époque, les czars occupaient militairement le pays; car ce fut en 1771 que l'on acheva la ligne armée du Caucase, dont Pierre-le-Grand avait lui-même posé le premier jalon aux embouchures du Terek dans la mer Caspienne.

Dans le principe, la nouvelle conquête se trouva placée sous l'administration du gouverneur militaire d'Astrakhan; mais bientôt la situation politique de

l'empire devint tellement grave sur les frontières méridionales, par suite de la guerre avec les montagnards, que l'on se décida à former une province distincte avec tous les pays conquis par Catherine II au nord du Caucase. Ainsi constitué, le gouvernement du Caucase est borné au nord par le Kouma et le Manitch, qui le séparent du territoire d'Astrakhan et de celui des Cosaques du Don; à l'ouest, par le pays des Cosaques de la mer Noire; à l'est, par la mer Caspienne; et enfin, au midi, par la ligne armée du Kouban et du Terek.

Au pied du Caucase, comme partout ailleurs, l'occupation russe entraîna après elle de grands déplacements de population. Tous les Nogaïs noirs de la rive droite du Kouban qui avaient combattu contre la Russie, se retirèrent au delà du fleuve au milieu des tribus de la montagne. Les Kabardiens, de leur côté, abandonnèrent les environs de Géorgief pour chercher un refuge plus en avant dans la chaîne caucasienne. Il n'y eut que les Nogaïs noirs des plaines stériles comprises entre le Terek et la Kouma, qui ne subirent aucun changement. Isolés des peuplades indépendantes, depuis l'établissement des forteresses de Kisliar et de Mosdok, ils ne prirent aucune part aux événements de la guerre et restèrent ainsi les paisibles propriétaires de leur territoire. Quant aux Kalmouks, qui avaient été pour la Russie des auxiliaires pleins de courage et d'activité, ils conservèrent intacts tous les

pâturages qu'ils possèdent encore aujourd'hui dans le gouvernement du Caucase.

La domination moscovite une fois établie, et l'armement des frontières organisé, l'on songea à occuper, autrement que par des troupes mobiles, les contrées qui longent le pied du versant septentrional du Caucase. La création de nombreuses colonies de Grands-Russes et de Cosaques fut donc arrêtée, et grâce au pouvoir absolu dont disposent les czars, le projet fut rapidement mis en voie d'exécution : c'est ainsi que l'on vit s'élever, au centre de la province, les villages qui bordent actuellement les rives du Kouban, du Terek, de la Kouma, de l'Égorlik et du Kalaous, et que furent constituées, en 1787, les colonies militaires des Cosaques de la mer Noire; plusieurs grands propriétaires vinrent aussi en aide au gouvernement; et soit par spéculation, soit par suite d'une surabondance d'esclaves, fondèrent quelques établissements sur des terres qui leur avaient été cédées gratuitement. On essaya même de fixer sur la Kouma quelques familles allemandes du cercle de Saratof.

Les résultats furent néanmoins loin de réaliser les espérances du gouvernement. Resserrée entre d'étroites limites dans les districts de Staupopol et de Géorgief, bornée au nord et à l'est par les terres incultes des Turcomans et des Kalmouks, au midi, par la ligne armée, sans cesse attaquée et franchie par les montagnards, la colonisation s'arrêta bientôt dans son dé-

veloppement; plusieurs villages pillés et incendiés ne purent se relever de leurs ruines, la colonie allemande de la Kouma fut détruite; et aujourd'hui il n'est plus à espérer que le nombre des cultivateurs devienne un jour assez considérable pour exercer une influence réelle sur les projets politiques des czars. Nous avons visité un grand nombre de villages sur les bords de la Kouma et des affluents de Manitch, à peine peuvent-ils suffire à leurs propres besoins. Leurs fournitures militaires sont à peu près nulles, et les armées en sont toujours réduites à faire venir leurs munitions de bouche des provinces centrales de la Russie.

Sans doute quelques établissements, tels que Vladimirofka et Bourgon Madjar, sur la Kouma, dirigés par des hommes habiles, sont parvenus à un haut degré de richesses; mais ils forment encore aujourd'hui des exceptions dans le pays, et ils doivent exclusivement leur prospérité à la culture du mûrier et de la vigne, et surtout à leurs nombreux moulins à farine, qui constituent pour eux un véritable monopole. Quant à la culture des céréales, elle n'entra pour rien dans les éléments de succès de ces colonies; la nature du climat s'opposa toujours à son développement: à Vladimirofka, comme dans les villages voisins, on s'estime heureux de faire les récoltes nécessaires à la consommation des habitants.

Aussi, tout en approuvant vivement la pensée qui a présidé à la fondation de ces postes avancés de la

population slave, et celle qui cherche à les agrandir, nous nous sommes néanmoins convaincu que, dans l'état actuel des choses, en présence de la lutte caucasienne de jour en jour plus formidable, ces colonies ne sauraient exercer aucune action sur les progrès de la Russie. Ce ne serait que dans le cas, supposition d'après nous inadmissible, où le Gouvernement, étendant ses conquêtes, parviendrait à l'occupation paisible des fertiles contrées qui s'étendent au delà du Kouban, que la colonisation aurait à sa disposition de véritables ressources, et qu'elle pourrait contribuer énergiquement à consolider la domination moscovite dans les parties occidentales du Caucase.

Les Cosaques remplirent mieux le but que l'on s'était proposé en les établissant sur les frontières méridionales de l'Empire. Actifs, entreprenants, habitués à la guerre des escarmouches, ils convenaient admirablement pour résister aux invasions des montagnards. Si, depuis quelques années, ils ont perdu de leur importance première, il faut s'en prendre aux exigences démesurées du Gouvernement, au mépris profond que les généraux russes affichent pour eux, et surtout à l'anéantissement des privilèges qui leur avaient été sagement concédés dans le principe, et qui seuls pouvaient garantir à l'Empire le maintien de leur vigoureuse organisation militaire.

Les Cosaques de la mer Noire (Tchernomortses) sont, comme personne ne l'ignore, les descendants

des Zaporogues du Dnieper, dont la célèbre milice semble avoir été instituée vers la fin du quinzième siècle. Continuellement aux prises avec les Tatars des khâns de la Crimée, les Cosaques de l'Ukraine fondèrent à cette époque, du côté de l'embouchure du Dnieper, une espèce de colonie d'hommes non mariés, spécialement chargé de la surveillance des frontières. Ces troupes, d'abord peu considérables, augmentèrent rapidement; l'attrait du pillage réunit autour d'elles de nombreux déserteurs de toutes les nations, et bientôt leur setcha¹ ou chef-lieu, établie dans une île inaccessible du Dnieper, devint fameuse dans tout le pays par ses exercices militaires et la valeur de ses habitants. En 1540, la situation politique de ces colonies parut déjà tellement importante à la Pologne, que le roi Sigismond, pour fortifier la barrière qui s'était ainsi élevée entre ses États et les Tatars, concéda aux Zaporogues une vaste étendue de terre au-dessus des cataractes.

Les nouveaux établissements du Dnieper suivirent pendant longtemps la fortune des Cosaques de la Petite-Russie. Cependant, leurs forces allant toujours en augmentant, ils finirent par se détacher de la métropole, et se constituèrent en un état militaire indépendant. En 1664, la souveraineté des czars fut

1. Voyez ce que nous avons dit à propos de la setcha des Zaporogues, tome I, p. 242.

imposée à la Petite-Russie. Depuis cette époque, les Zaporogues, privés de leurs alliés, livrés entièrement à eux-mêmes, obéirent, selon les circonstances, tantôt aux Tatars et aux Turcs, tantôt à la Pologne et tantôt à la Russie, jusqu'au moment où la révolte de Mazepa, à laquelle ils prirent part, amena la destruction totale de leur puissance. Quelques années après cette infructueuse tentative, nous les voyons se réunir de nouveau sous la protection des khâns de la Crimée ; mais la Russie ne tarda pas à prendre une attitude tellement formidable dans ces contrées méridionales, qu'ils durent enfin, en 1737, se reconnaître les vassaux de l'Empire.

Là, toutefois, ne s'arrêta pas la décadence politique des malheureux Zaporogues. Pendant la guerre qui précéda le traité de Koutchouk-Kainardji, les idées d'indépendance, activées par les actes arbitraires de la Russie, se réveillèrent avec énergie parmi eux. Plusieurs de leurs détachements combattirent même dans les rangs des Turcs. Ce fut alors que Catherine II décida la destruction radicale de la colonie militaire du Dnieper. Les Zaporogues furent expulsés par la force de leur territoire qui fut donné à d'autres cultivateurs ; et les uns émigrèrent de l'autre côté du Danube, tandis que les autres furent transportés dans les environs de Bièlogorod. Dix ans plus tard, lorsque la guerre éclata de nouveau avec la Turquie, grand nombre de ces derniers demandèrent à servir comme

volontaires dans les armées russes. Après la paix de Jassy, le maréchal prince Potemkin, qui les avait organisés en régiments, fut tellement satisfait de leur bravoure et de leur fidélité, qu'au retour de la campagne l'impératrice Catherine II profita de leurs bonnes dispositions pour les établir de l'autre côté du détroit du Kertch et pour leur confier la garde des frontières de la Circassie. On leur concéda ainsi, outre la presque île de Taman, tout le territoire compris entre le Kouban et la mer d'Azof, et s'étendant à l'est jusqu'au confluent de la Laba, et au nord jusqu'à la rivière Eia. Les Zaporogues prirent alors le titre de Cosaques de la mer Noire, et leur organisation fut assimilée à celle des pays du Don. Ils eurent un attaman nommé à vie par l'empereur d'après une liste de candidats choisis par eux; sous la présidence de ce chef suprême, l'administration civile et militaire du pays fut confiée à deux membres inamovibles et à quatre assesseurs renouvelés tous les trois ans. D'autres privilèges leur furent encore accordés : ils consistaient principalement dans l'absence de tout impôt, dans l'exploitation libre des salines, dans la faculté de terminer tout différend dans le pays sans recourir aux tribunaux de rappel de Saint-Pétersbourg, et enfin dans l'engagement que prit le gouvernement de ne jamais employer leurs régiments hors de leur territoire.

Sous l'influence des institutions libérales de Catherine II, la colonie militaire répondit parfaitement aux

espérances du Gouvernement ; elle fit des progrès rapides. Les riches pâturages du Kouban se couvrirent d'un nombre infini de troupeaux, les travaux agricoles mêmes ne furent pas sans quelque importance. D'un autre côté la population augmenta considérablement. Les terres du Kouban, comme autrefois celles du Don, devinrent un lieu d'asile pour un grand nombre de fuyards, et les provinces voisines eurent souvent à se plaindre de l'évasion de leurs esclaves. Mais, depuis une vingtaine d'années, les Cosaques de la mer Noire subissent aussi l'influence des nouveaux principes d'unité mis en vigueur ; et, de même que les Cosaques du Don, ils sont aujourd'hui à la veille de voir introduire chez eux l'administration ordinaire des provinces de l'Empire. Le premier empiétement sur leurs privilèges fut le service actif auquel on les soumit pendant les dernières guerres avec la Perse et la Turquie. On exigea d'eux quatre régiments, qui perdirent énormément de monde et presque tous leurs chevaux. Ce premier pas fait, le Gouvernement marcha rapidement dans la voie des réformes, et peu d'années après, une ordonnance impériale vint supprimer leurs élections, en octroyant à l'empereur le droit exclusif de nommer leurs fonctionnaires. Ces changements administratifs, joints à des charges militaires, on ne peut plus onéreuses depuis le développement de la guerre contre les montagnards, ont réagi d'une manière funeste sur le moral de la population, et

aujourd'hui les Cosaques du Kouban sont bien loin de ces fiers Zaporogues dont la Russie, la Pologne et la Turquie recherchaient autrefois avec tant d'empressement la vigoureuse assistance. L'état militaire est devenu pour eux une corvée, et ils ne se battent plus que par force ou pour se défendre. Aussi les Russes les accusent-ils de poltronnerie; mais le Gouvernement, en détruisant leurs privilèges, et les généraux en chef, par le mépris qu'ils leur témoignent, et l'activité continuelle qu'ils leur imposent, ne font-ils pas tout pour les décourager et les abâtardir. Dans les expéditions ce sont toujours eux qu'on met en avant; chaque chef supérieur les sacrifie selon son bon plaisir, et les jette en véritable pâture aux montagnards. Comment exiger alors du dévouement et de la bravoure de la part d'hommes dont le service militaire brise tous les liens de famille, anéantit toute prospérité domestique, et auxquels on n'a pas même voulu laisser, en échange de tant de sacrifices, l'ombre d'une institution nationale indépendante.

En 1840, lors de mon dernier voyage au Caucase, la population des Cosaques de la mer Noire s'élevait à 112,000 âmes, dont 68,000 hommes, réparties dans soixante-quatre villages, sur 3,600,000 hectares de terre constitués en propriété communale, comme autrefois le territoire du pays du Don. L'armée coloniale comptait à cette époque, en effectif porté sur les registres, onze régiments de cavalerie, dix d'infan-

terie, de huit cents hommes chacun, et, en outre, deux batteries d'artillerie, dont une à cheval; ce qui faisait un total d'environ 20,000 hommes, à peu près le tiers de la population mâle. Sans doute, l'armée ne saurait, en aucun cas, atteindre le chiffre officiel; les maladies et la guerre viennent continuellement éclaircir ses rangs; et quoique le service soit imposé aux jeunes gens dès l'âge de dix-sept ans, et qu'on les tienne sous les armes souvent trente et quarante ans, il n'en est pas moins vrai qu'il serait de toute impossibilité de disposer à la fois de plus de douze à quatorze mille hommes, sans vouloir la destruction totale de la population. Sous le rapport pécuniaire, il serait difficile d'être plus mal partagé que ne l'ont été les Cosaques du Kouban. Qu'ils soient en campagne contre les montagnards, ou simplement cantonnés en réserve dans leurs villages, ils ne reçoivent absolument rien en retour de leurs services. Les règlements constitutifs disent, à la vérité, que les régiments en activité recevront annuellement du gouvernement impérial 6 roubles par soldat, 35 roubles par sous-officier et 250 roubles par officier subalterne; mais l'on a parfaitement trouvé le moyen de ne jamais faire arriver à leur adresse ces modiques allocations. L'organisation de la poste aux chevaux est tout aussi peu dispendieuse pour la couronne que celle des troupes. Les chevaux, les harnais, le foin, l'avoine, tout est fourni gratuitement par la colonie. Les pos-

tillons eux-mêmes ne reçoivent aucune espèce de traitement. L'administration leur accorde uniquement un peu de farine et de gruau, et pour tout le reste, leurs familles doivent pourvoir à leur subsistance pendant toute la durée de leur service. Quant au progon (frais de poste payés par les voyageurs), il appartient à la caisse des Cosaques, et compose, avec la ferme des eaux-de-vie, des salines et des pêcheries, les seuls revenus du pays.

A mon passage à Ekaterinodar, capitale de la contrée, pendant la saison des travaux de la campagne et à une époque de calme, l'on comptait quatorze régiments en service actif. Aussi l'agriculture était-elle totalement négligée depuis longtemps, et le pays était-il aux abois. On ne voyait plus dans les villages que des vieillards infirmes, des malades, des veuves et des orphelins; toute l'existence de la colonie dépendait exclusivement du travail des femmes. La misère devint alors si grande parmi les Cosaques, que le gouvernement s'en inquiéta lui-même, et qu'il envoya sur les lieux des commissaires, pour examiner l'état des choses. Malheureusement, cette mission, comme toutes celles du même genre, ne produisit aucun résultat. La vérité resta complètement cachée à l'empereur. Tous les torts furent rejetés sur les Cosaques eux-mêmes, et nul remède ne fut apporté aux maux de la population.

Depuis notre départ nous ignorons quelles sont les

décisions impériales qui ont été prises relativement à la situation présente et future de la colonie militaire du Kouban. Pour nous, qui avons été à même d'apprécier les bonnes qualités des Tchernomortses et toutes les ressources qu'une administration sage et éclairée aurait pu trouver en eux, nous ne pouvons que faire des vœux pour que le gouvernement, comprenant mieux ses véritables intérêts, adopte enfin, à leur égard, une conduite plus en harmonie avec leurs besoins et leurs laborieux services.



CHAPITRE XI.

Départ de Staupopol. — Rapidité du voyage. — Noces russes. — Arrivée sur les bords du Don. — Passage périlleux du fleuve pendant la nuit. — Tribulations en tous genres. — Nous nous égarons dans le steppe. — Un cocher ivre. — Étrange hospitalité d'un Français à Rostof. — Arrivée à Taganrok. — Premiers froids. — Traversée des colonies allemandes. — Un chasse-neige. — Retour à Odessa.

Il est impossible de voyager avec plus de rapidité que nous le fîmes depuis Staupopol jusqu'au Don. Le steppe est aussi uni qu'un miroir, et la poste beaucoup mieux servie que partout ailleurs. A peine arrivions-nous dans une station, que des chevaux préparés dès le moment qu'on nous avait aperçus, nous emportaient au grand galop jusqu'à la station voisine, sans ralentir d'un seul instant la vitesse de leur course. C'était à donner le vertige. Une chaleur de vingt degrés au moins, la beauté du ciel, et quelque chose de riant répandu dans l'air, entretenaient en nous un sentiment de bien-être qui nous laissa de ce voyage un souvenir délicieux. Dans aucune contrée je n'ai jamais vu en aussi grand nombre ce qu'on appelle les *fils de la Vierge* . La voiture, les chevaux, nos vêtements étaient couverts de ces fils déliés, plus brillants que la soie, qui voltigeaient au gré de l'air, et dont la présence semblait promettre encore une série de beaux jours.

A mesure que nous avançons vers les pays civilisés,

toutes les fatigues et les impressions de notre long voyage disparaissaient comme par enchantement. Les chameaux, les Kalmouks, le désert, les Circassiens mêmes, s'effaçaient peu à peu de notre esprit comme les visions d'un rêve. Chaque heure emportait avec elle un souvenir pour nous livrer à toute la joie du retour. Arriver à Taganrok, y trouver nos lettres, nos amis, nos habitudes d'Europe, le bien-être de la vie civilisée, dont nous ne jouissions depuis plusieurs mois que d'une manière fortuite, telle était notre pensée dominante. Aussi bénissions-nous la rapidité avec laquelle nous franchissions les distances, ne songeant même pas à jeter un regard sur les stanitzas qui s'enfuyaient derrière nous. Cependant, en traversant un village russe, force nous fut de donner quelque attention aux objets extérieurs. Tout le cortège d'une noce remplissait la rue, empêchant ainsi notre voiture d'avancer. Nous comptâmes une douzaine de pavoskes remplies de jeunes gens des deux sexes. Les filles, la tête chargée de rubans, jetaient des cris presque sauvages, et rivalisaient avec les garçons d'impudence et de grossièreté. C'était un spectacle dégoûtant. La fiancée ne différait des autres que par la profusion des rubans et des fleurs qui formaient sa coiffure; du reste, sa figure était aussi enluminée, ses gestes aussi hardis, sa voix aussi perçante que celle de ces compagnes.

On le croira difficilement : mais il nous fallut à peine vingt-deux heures pour franchir les trois cent seize

verstes qui séparent Stauropol du Don. Mangeant, dormant dans notre voiture, nous ne mîmes pied à terre qu'au bord du fleuve, où nous attendaient toutes sortes de tribulations. Je ne puis encore songer à cette mémorable nuit, où le dramatique fut sans cesse mêlé au grotesque, sans admirer avec quelle ténacité le guignon nous poursuit, une fois qu'il s'est emparé de notre personne. Grâce à la multiplicité de ces incidents, cette nuit devint le digne pendant de celle que nous avions passée dans les montagnes du Caucase. Du reste, on va en juger.

Sur les dix heures du soir, parvenus à une certaine distance du Don, nous apprîmes que le pont qui devait nous servir de passage était en très-mauvais état, et que probablement nous serions forcés d'attendre le jour pour le traverser. Dans l'impatience où nous étions d'arriver, un semblable retard ne faisait nullement notre affaire; d'autant plus que nous avions en perspective pour cette nuit même, Rostof, qui nous avait laissé un si charmant souvenir, et où un bon souper et un bon lit devaient nous dédommager amplement de la rapidité de notre course. Puis le temps, si doux jusqu'alors, s'était subitement refroidi, et augmentait encore notre désir d'arriver au pont. Tous ces motifs étaient trop impérieux pour que nous tinsions compte de ce qu'on nous disait; nous continuâmes notre route. Cependant, aux abords du fleuve, nombre de chariots dételés ne purent nous

laisser aucun doute sur le mauvais état du pont. Des paysans couchés auprès de ces voitures et attendant patiemment le jour, ajoutèrent encore leur mot aux récits de mauvais augure qui nous avaient été faits. Tout cela nous sembla peu rassurant; mais il n'était que onze heures; nous avions donc en perspective près de sept heures à passer dans notre brichka, exposés au froid âpre de la nuit; tandis qu'une fois sur l'autre rive, nous pouvions gagner Rostof en deux heures! Cette considération était en vérité trop puissante pour nous permettre d'abandonner notre projet.

Mais en prenant le parti d'avancer, nous ne négligeâmes aucune des précautions que la prudence devait nous conseiller. Le cocher et le Cosaque, munis d'une lanterne, furent chargés d'aller faire une reconnaissance, dont le résultat devait décider si nous passerions ou non. Après une demi-heure d'exploration, ils revinrent nous annoncer, que le passage n'était pas tout à fait impossible; seulement il s'agissait de prendre les plus grandes précautions; car le pont, à leur dire, avait des parties si peu solides que la moindre imprudence pouvait nous devenir fatale.

Sans calculer les risques auxquelles nous allions nous exposer, nous prîmes promptement notre détermination. Mettant tous pied à terre, nous suivîmes la voiture, que le cocher conduisait lentement, tandis que le Cosaque, marchant en tête avec la lanterne, lui indiquait, au fur et à mesure, les endroits à éviter.

Je ne crois pas que, dans tout le cours de notre voyage nous nous soyions trouvés dans une situation aussi effrayante. Le danger était imminent, il n'y avait pas à en douter. Les craquements du pont, l'obscurité, le bruit de l'eau qui se faisait jour à travers le plancher à demi brisé que nous sentions fléchir sous nos pieds; les cris d'alarme que jetaient à chaque instant le Cosaque et le cocher, tout se réunissait pour nous plonger dans une profonde épouvante. Cependant, la pensée de la mort ne me vint pas, ou plutôt mon esprit était trop bouleversé pour qu'une pensée distincte s'y fit jour. Plusieurs fois la voiture se trouva engagée entre des planches tout à fait rompues; c'étaient des moments de cruelle anxiété, mais à force de persévérance, nous réussîmes enfin à gagner la rive opposée, sans avoir aucun malheur à déplorer. Ce passage avait duré plus d'une heure: il était temps qu'il finît, car je ne pouvais plus me soutenir. L'eau qui couvrait le pont nous était venue plus haut que la cheville. On dût me déchausser et m'envelopper les jambes dans une couverture pour leur rendre un peu de sensibilité. Il est inutile de dire avec quelle satisfaction chacun reprit sa place dans la voiture. Les périls que nous venions de courir, et que nous étions alors mieux à même d'apprécier, nous faisaient presque douter de notre sécurité actuelle. Longtemps encore il nous sembla entendre le bruit des vagues qui se brisaient contre le pont. Mais cette impression,

toute profonde qu'elle était, finit par faire place à de nouvelles sensations, car nos aventures nocturnes n'étaient rien moins que terminées.

A quelques verstes du Don, notre mauvaise étoile voulut que nous fussions gratifiés d'un cocher ivre. En vérité, cette nuit était néfaste! Après avoir perdu la route je ne sais combien de fois, après nous avoir fait traverser des fossés et des terres labourées, sans s'inquiéter des soubresauts de la voiture, ne voilà-t-il pas que ce malheureux ramène la voiture justement en vue du pont auquel nous ne pouvions encore songer sans frissonner!

En vain, dans notre détresse, cherchâmes-nous à nous faire illusion. Hélas! il n'y avait pas à en douter : le Don était en face de nous; Axai, village que nous avions traversé en remontant dans la brichka, nous montrait de nouveau ses falaises et ses maisons bâties inégalement sur la hauteur! Qu'on juge de notre colère! Avoir perdu plus de deux heures à courir les champs, pour nous retrouver précisément à notre point de départ! N'était-ce pas un guignon à démonter l'esprit le plus philosophe?

Le seul parti à prendre était d'attendre le jour dans une kâte; mais notre abominable cocher, que la vue du fleuve avait subitement dégrisé et qui devait s'attendre, pour le moins, à une bonne volée de coups de bâton, se jeta à nos genoux et nous supplia si instamment de reprendre le chemin de

Rostof, que nous nous laissâmes enfin attendre. Le difficile était de regagner la route, et, avant d'y parvenir, nous eûmes encore à essuyer plus d'une alerte : il y eut même un moment qui menaça de devenir tout à fait tragique ; la voiture, en traversant un fossé, reçut une si forte secousse que le iemchik fut arraché violemment de son siège, ainsi qu'Antoine, qui tomba sur le brancard et s'y embarrassa de telle sorte, qu'on eut mille peines à l'en tirer. Exprimer la confusion de cette scène serait chose impossible. Les cris de *stoy! stoy!* (*arrête! arrête!*) poussés par notre malheureux interprète, étaient si furieux que nous crûmes qu'il avait tous les membres cassés. Il fallait le voir, lorsque le Cosaque et mon mari l'eurent délivré et posé à terre : il se tordait en désespéré, quoique, au bout du compte, il n'eût que quelques contusions ne présentant aucune gravité. Quant au iemchik, se relevant avec un sang-froid imperturbable, il remonta sur son siège comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. A le voir reprendre si tranquillement ses guides, on eût dit qu'il venait de quitter un lit de roses. Ces paysans russes, dans leur sauvage ignorance, font parfois preuve d'une philosophie qui semble ne pouvoir être que le résultat d'une haute civilisation.

Il était quatre heures du matin quand nous arrivâmes devant Rostof, qui n'est qu'à douze verstes du Don. Nous avons ainsi passé une partie de la

nuit à tourner autour de cette ville, comme des âmes en peine, sans que notre téméraire passage du fleuve nous eût servi à grand'chose. Allez donc risquer de vous noyer, quand vos prévisions et vos efforts sont déjoués par une cause aussi vulgaire que l'ivresse d'un cocher!

Mais la vue de Rostof, où nous attendait une bonne hospitalité, nous consola de toutes nos mésaventures. Cependant une nouvelle contrariété vint encore mettre notre patience à l'épreuve, au moment même où nous nous félicitions d'être parvenus au terme de nos fatigues. Sautant à terre devant la poste, qui se trouvait à deux verstes de la ville, notre coquin de cocher refusa positivement de nous conduire plus loin.

Mais à ce dernier trait, le Cosaque exaspéré, ayant recours à un long knout qu'il portait à son ceinturon, paya en ce moment au récalcitrant tout ce qu'il se promettait de lui donner plus tard. Réveillés en sursaut, les gens de la station accoururent aux cris du iemchik; la femme du *smatridle* (surveillant) vint elle-même l'accabler d'injures, si bien qu'il fut forcé de nous mener jusqu'à la ville. Nous nous remîmes donc en route, mais plus d'une heure s'écoula avant que nous eussions gagné la maison de M. Yems. Ce n'était qu'à force de recevoir des soufflets de droite et de gauche que notre cocher se décidait à avancer: son ivresse lui avait valu un sommeil intempestif, qu'il fallait combattre avec toute la brutalité moscovite.

Maintenant si l'on veut bien récapituler tous les événements de cette mémorable nuit, depuis notre arrivée au Don jusqu'à l'apparition de la demeure après laquelle nous soupirions si ardemment, on conviendra que nous avons eu plus que notre part de contre-temps, et que le repos nous était bien permis; mais on va juger par le dernier épisode de cette nuit trois fois maudite, que le sort nous tenait encore en réserve une de ses plus noires malices.

La maison où nous comptions loger, renfermait un magasin de blé appartenant à M. Yems, consul d'Angleterre à Taganrok. A notre départ de cette ville, le consul l'avait complètement mise à notre disposition, ayant envoyé d'avance ses ordres à son commis M. Grenier. Parfaitement hébergés lors de notre premier passage à Rostof, nous avions emporté, de cet asile momentané, un souvenir fort agréable. A notre retour l'idée d'aller ailleurs ne nous vint même pas à l'esprit, tant les instances de M. Yems avaient été vives pour que nous regardassions cette maison comme la nôtre. C'eût été lui manquer essentiellement que de paraître dédaigner son hospitalité. D'ailleurs on a vu que la seule perspective d'en jouir, nous avait fait braver toutes les difficultés de notre voyage nocturne.

Cette petite explication donnée, je reviens au moment où la voiture s'arrêta devant cette porte que nous regardions comme l'entrée du paradis. Antoine s'empressa d'aller frapper, tandis que nous nous dispo-

sions à descendre de voiture. Le cocher ne mit pas deux secondes à dételer ses chevaux, se hâtant bien vite de s'en aller sans même demander un pourboire. Quelques minutes se passent; Hommaire, impatienté, frappe de nouveau, lorsque notre drogman arrive enfin, mais la figure toute décomposée et ne sachant comment nous annoncer que *M. Grenier, commis et Provençal par-dessus le marché*, refusait de sa propre autorité de nous recevoir, sous prétexte qu'il n'avait pas de chambre à nous donner. Ne pouvant comprendre une pareille indignité, et la mettant sur le compte d'un malentendu, mon mari se rendit aussitôt près de cet homme, qui, se cachant le nez sous sa couverture, lui répéta impudemment que nous devions nous décider à chercher un gîte ailleurs.

Tout commentaire est inutile pour juger une semblable conduite. Fermer pendant la nuit sa porte à des compatriotes, à une femme, pour ne pas se déranger, est un procédé qui ne peut entrer que dans la tête d'un Provençal. Les Kalmouks auraient pu donner une leçon de politesse à ce malotru, qui se rendormit tranquillement, tandis que, transis et grelottants, nous attendions le jour dans sa cour, sous ses fenêtres. On comprendra sans peine dans quelle situation je me trouvai jusqu'au matin. Mouillée, brisée autant par les émotions de la nuit que par les cahots de la voiture, mourant de faim et de sommeil, glacée par le froid pénétrant qui précède dans

cette saison le lever du soleil, je n'avais réellement plus la conscience de ce qui se passait autour de moi.

Aussitôt que le jour parut, le Cosaque trouva des chevaux, qui nous conduisirent au meilleur hôtel de Rostof, où une chambre bien chaude, un excellent bouillon et un large divan, rétablirent un peu l'équilibre fort ébranlé de notre économie physique et morale.

A notre arrivée à Taganrok, toute la famille Yems fut tellement révoltée de l'indigne procédé de notre Provençal, que si nous avions voulu le payer de la même monnaie, l'occasion ne nous eût pas manqué. On voulait de suite lui envoyer sa destitution; le consul de France, de son côté, lui écrivit une lettre foudroyante; mais nous bornâmes là notre vengeance, et obtinmes, à force de supplications, qu'il fût conservé dans ses fonctions.

D'après ce que nous apprîmes à Taganrok, les bruits les plus étranges avaient couru sur notre compte. Les uns prétendaient que les Circassiens nous avaient fait prisonniers, d'autres que nous étions morts de soif et de faim dans les steppes de la mer Caspienne; bref, chacun avait fait ses conjectures, et, comme on le voit, fort mélodramatiques. Je ne puis dire tout l'intérêt que l'on nous manifesta en nous revoyant sains et saufs après un voyage si aventureux. Malgré notre désir de gagner au plus tôt Odessa, nous ne pûmes nous dispenser de donner une huitaine de

jours aux amis qui nous accueillaienient avec une si vive sympathie.

Les vents de l'Oural firent disparaître, dans l'espace d'une seule nuit, tout ce que le mois d'octobre avait respecté. Le soleil brillait encore à notre arrivée sur les bords de la mer d'Azof; mais dès le lendemain le ciel prit la teinte sinistre et glacée qui précède toujours les métels ou chasse-neige. Toute la nature semblait se préparer à recevoir l'hiver, cet éternel souverain des pays du Nord. Les bords de la mer, revêtus d'une légère couche de glace, l'âpreté du vent, le sol durci par la gelée, l'atmosphère de plus en plus livide, tout annonçait sa venue, et nous faisait vivement appréhender ce que nous aurions à souffrir pour parvenir jusqu'à Odessa. Neuf cents verstes nous séparaient encore de cette ville, où nous devions prendre nos quartiers d'hiver. Avec la rapidité de la poste russe, c'était l'affaire d'une dizaine de jours, en supposant toutefois que le mauvais temps ne se mettrait pas de la partie; mais avec les symptômes menaçants dont j'ai parlé, nous devions nous attendre à voir tomber la neige d'un moment à l'autre, et à rester peut-être prisonniers au fond de quelque village.

Malheureusement nous nous trouvions dans le moment le plus dangereux pour courir la poste russe. Les premières neiges, qui, faute de consistance, ne permettent pas encore d'aller en traîneau, sont très-redoutées des voyageurs, et causent presque chaque

années de nombreux accidents. A cette époque les vents, augmentant rapidement de violence, produisent ces métels dont il a été question dans le commencement de cet ouvrage, et qui équivalent aux orages les plus furieux de la mer.

C'était une perspective fort triste, surtout pour des gens aussi fatigués que nous l'étions, d'avoir à lutter sans cesse contre les éléments et les obstacles. Néanmoins il fallut nous résigner à quitter Taganrok et à reprendre encore une fois notre vie errante, sauf à l'abandonner pour longtemps, une fois que nous aurions atteint le but de nos désirs. Je me souviens que dans ce dernier voyage le besoin de repos était devenu si impérieux pour nous, que le plus pauvre paysan, assis au coin de son poêle, devenait à nos yeux un objet d'envie.

Nous traversâmes de nouveau toutes les colonies allemandes que j'avais tant admirées quelques mois auparavant. Mais l'attrayante végétation du mois de mai avait disparu sous la neige et le vent glacé du nord. Tout était triste, sombre, décoloré ! Les couleurs variées des maisons auxquelles le soleil du printemps ne prêtait plus son éclat, avaient pris des nuances ternes et plombées, en harmonie avec le feuillage desséché des arbres.

Mais si la nature s'était revêtue tout à coup d'une si sombre physionomie, l'aimable hospitalité des colons n'en devenait que plus précieuse. Après une journée passée en voiture, dans l'engourdissement

causé par le froid et l'immobilité, il y avait une jouissance infinie à trouver une chambre parfaitement chauffée, et d'excellentes gens se mettant en quatre pour vous rendre plus agréable votre séjour chez eux!

Forcés de passer deux jours dans un village allemand, en raison d'un métel qui avait éclaté dans la nuit, je n'oublierai jamais les prévenances dont nous fûmes l'objet pendant ces quarante-huit heures. Le hasard nous avait fait tomber chez deux bons vieillards, originaires de la Prusse. La femme, paralysée à moitié, ne pouvait quitter son fauteuil; mais son mari la remplaçait dans tous les soins du ménage avec une adresse et une activité que nous ne pouvions assez admirer. Comme dans toutes les maisons allemandes, la principale pièce était ornée d'un beau poêle en faïence et d'un large lit à baldaquin, que nos hôtes voulurent à toute force nous céder. Du matin au soir le mari, secondé par une grosse servante, mettait à contribution toutes ses connaissances culinaires, espérant ainsi nous faire oublier le mauvais temps. La table, dressée toute la journée, était chargée, jusqu'à l'heure du dîner, de café, de pâtisserie, de bouteilles de vin, de jambon, formant le salmigondis le plus appétissant du monde.

En voyage rien, à mon avis, n'est plus délicieux que d'assister aux apprêts d'une cuisine un peu rustique. Alors toutes les merveilles de Carême pâlissent devant deux ou trois plats préparés sous vos yeux

par une bonne ménagère. L'ouïe est chatouillée agréablement par le bruit du rôti qui rissolle dans la poêle, l'odorat aspire avec un plaisir sensuel la vapeur sortant du pot au feu; les allées et venues, la table se couvrant peu à peu de tout ce qui excite l'appétit; tous ces détails de ménage, ces éléments de bien-être, ont quelque chose de si séduisant que le voyageur ne donnerait pas tous ces préliminaires pour le festin le plus magnifique du monde.

La neige tombée en abondance pendant ces deux jours, retarda considérablement notre marche. Un homme à cheval, précédant la voiture, sondait avec soin les mauvais endroits, car le métel avait comblé ravins et fossés, effaçant tout sur son passage.

On ne peut rien voir de plus affreux que ces solitudes neigeuses récemment bouleversées par des vents furieux. Toute trace humaine a disparu. Nulle route, nul sentier ne se dessine à travers ces vagues blanches, amoncelées les unes sur les autres dans un désordre comparable à celui des flots fouettés par la tempête. Comme nous pûmes alors apprécier, durant ces longs jours employés à nous frayer un chemin sur la neige, les horribles souffrances de nos pauvres soldats, mourant par milliers dans la funeste retraite de 1812! A chaque instant la pensée de leur détresse venait resserrer notre cœur, et nous empêcher de nous plaindre, nous chaudement vêtus, traînés par des chevaux robustes, et n'ayant à nous préoccuper d'aucun soin matériel.

Aux approches de Kherson, les traîneaux de poste commencèrent à se montrer; nous en rencontrâmes plusieurs, emportant, avec la rapidité de l'éclair, des voyageurs enveloppés jusqu'aux yeux de leurs manteaux fourrés. Ces traîneaux sont très-bas et ne portent au plus que deux personnes. Très-fréquemment il arrive que la caisse chavire, sans que le cocher s'en aperçoive : le danger est nul; mais le voyageur ne peut manquer d'éprouver une vive contrariété, en voyant son traîneau s'éloigner de toute la force des chevaux, tandis que, roulé dans la neige, il n'a d'autre ressource que de se mettre à sa poursuite. Si le cocher n'a pas la précaution de jeter un regard en arrière, cette course risque souvent de se prolonger jusqu'à la station, et l'on peut comprendre alors dans quel état arrive le malheureux voyageur. Lorsque cet accident a lieu pendant la nuit, le cas devient encore plus sérieux. Bien des Russes nous ont raconté qu'ils s'étaient ainsi égarés, au point de ne pouvoir atteindre, qu'après un ou deux jours de recherches, la poste où leur traîneau était arrivé vide.

Au reste, rien n'est plus ordinaire que de dévier de son chemin dans ces steppes : il n'est nullement nécessaire pour cela de tomber de son traîneau. Nous-mêmes, dans le voisinage de Kherson, nous risquâmes de poursuivre toute la nuit notre route sans la découvrir. Un brouillard des plus épais nous surprit

au coucher du soleil, à cinq verstes au plus de la ville. Longtemps nous marchâmes au hasard, ne sachant si nous nous dirigions vers le nord où vers le sud; Dieu sait où nous serions allés, si le bruit d'une clochette de poste n'était enfin venu nous tirer d'incertitude. On nous remit sur la bonne voie, en nous apprenant qu'il était dix heures, et que douze verstes nous séparaient encore de Kherson.

Je renonce à exprimer avec quelle profonde satisfaction nous nous retrouvâmes à Odessa, ce port où tendaient nos vœux, cette terre de promesse, où nous allions enfin jeter l'ancre, après tant de fatigues et d'impressions multipliées! Les premiers jours qui suivirent notre arrivée, furent une source continuelle d'enchantements. Celui qui a voyagé pourra seul comprendre la joie avide avec laquelle nous nous reprîmes aux jouissances du *chez soi*, après en avoir été si longtemps sevrés. Le chez soi, mais c'est le bonheur suprême, c'est le paradis! Qu'importent alors l'hiver et ses rigueurs! Qu'importent les longues nuits glacées, les raffales du vent, tout ce qui se passe au dehors, quand, assis au coin du foyer, entouré de quelques bons amis, vous savourez avec une si intime volupté les mille bonheurs dont se compose la vie sociale. Il est impossible de décrire le charme de ces longues causeries, dont vos aventures lointaines font alors tous les frais, l'avidité avec laquelle on vous écoute, la surprise, la frayeur, la jalousie même qui agitent

tour à tour l'âme de vos auditeurs, à mesure que les événements se multiplient dans votre récit. Heureux celui qui, au retour d'un long pèlerinage, trouve une oreille amie pour recueillir les mille souvenirs de sa vie errante ! Heureux quand il peut recommencer son voyage, en dérouler les tribulations, les enchantements, les dangers, le charme aventureux, la main dans celle d'un ami qui s'associe à toutes ses impressions, et parfois à ses regrets.

Il est difficile d'apprécier les événements dont tout voyage un peu long est nécessairement accidenté, tant qu'on est sous leur impression directe. L'esprit est alors trop agité, trop intéressé à voir selon ses désirs, pour pouvoir se faire une idée précise des choses. Ne revenant jamais sur ce qui vient de se passer, il ne se préoccupe que de l'actualité. Ce n'est donc qu'à l'aide de la perspective que nous pouvons considérer sous leur véritable point de vue tous ces incidents que le hasard a accumulés sur notre route. Ces réflexions, fruits d'une longue expérience, me portèrent, une fois rendue au repos, à juger d'une manière plus grave que je ne l'avais fait, quelques aventures de notre voyage, qui pouvaient avoir des suites si fatales pour nous. La physionomie nouvelle qu'elles prirent à mes yeux, ne fit qu'augmenter ma reconnaissance envers cette douce Providence du voyageur, qui veille incessamment sur lui, et écarte de son chemin tout ce qui pourrait mettre obstacle à son retour dans ses foyers.

Je ne puis m'empêcher, en terminant ce voyage, qui a été pour moi la source de tant d'idées nouvelles et d'impressions poétiques, de citer ces paroles remarquables de Lamartine : « Les voyages seraient une brillante duperie, s'ils n'étaient l'éducation de la pensée, par la nature et par les hommes. »

On ne peut, en quelques mots, mieux définir le résultat que doivent avoir sur l'esprit et l'imagination les scènes changeantes de la nature et la diversité des peuples qu'on a eu l'occasion de voir et de juger.

FRANCE.

I.

Mon espérance hélas ! est semblable au mirage
Qui déroule, au désert, un riant paysage,
De l'ombre, des forêts, des lacs et des cités ;
Qui fait, sans le soleil, ruisseler des cascades,
Ou d'un temple égyptien dessine les arcades,
Pour que le voyageur rêve de voluptés !

Il avance, il écoute, il entend mugir l'onde
Qui sort à flots pressés d'une grotte profonde ;
Il sent l'air et le vent, il aspire à longs traits
Les parfums, la fraîcheur si longtemps poursuivie ;
Le désert disparaît et son âme ravie
Croit du pays natal, retrouver les forêts !

Comme lui, mille fois j'ai cru voir ma patrie;
D'un mirage éclatant l'illusion chérie
La faisait resplendir au fond de mon sommeil.
Son ciel brillait sur moi je voyais ses nuages
Répandre sur les monts où planent les orages,
L'azur, la pourpre et l'or, qu'ils tiennent du soleil!

L'espérance à mes yeux rapprochait ses frontières,
Dans un vaste horizon, je découvrais ses terres,
Ses côtes, son doux ciel, sa Provence aux fruits d'or;
J'entendais des marins la voix insouciant, e,
Qui, volant sur les flots de la mer en tourmente,
Expirait par degrés, en s'éloignant du port!

Comme le voyageur trompé par le mirage,
Sans cesse je voyais passer la même image,
Et j'attendais, hélas! que le temps fit un pas!
Mais devant moi fuyaient les heures, les années,
Par le courant fatal dans l'abîme entraînées,
Le temps marchait toujours et je n'avais pas!

Hélas! si l'avenir peut me sourire encore,
C'est quand il me promet le pays que j'adore,
Où depuis mon exil mes regards sont fixés;
La France, dont le nom porté par les orages,
Va faire tressaillir sur d'inconnus rivages
Ses enfants que le sort a partout dispersés!

Comment ne pas l'aimer, cette France chérie,
Que tout despote craint, et que tout peuple envie;

Qui fraie aux nations la route des progrès!
Cette France, foyer des arts et de la gloire,
Qui remplit l'univers de sa brillante histoire,
Et de la liberté sème partout l'engrais!

Quand le fier Circassien, du haut de ses montagnes,
Voit les troupes du Czar saccager ses campagnes,
Forcer ses défilés, détruire ses forêts:
Quel nom vient se mêler à son cri de vengeance,
Quel nom? Mais c'est le tien, ma belle et noble France,
C'est le tien qu'il proclame, en volant au succès!

Du nord à l'occident, du couchant à l'aurore,
Tout peuple qu'un désir de liberté dévore,
Met dans ce nom chéri son plus ardent espoir:
Ce nom, c'est son appui, son étoile polaire
Qui dans sa sombre nuit, le protège et l'éclaire,
Et lui marque le but qu'il n'a fait qu'entrevoir.

N'ai-je pas retrouvé dans les tribus errantes,
Dont on voit les troupeaux et les nombreuses tentes
Couvrir les bords du Don, du Volga, du Salghir;
Ses chants victorieux, sa magique épopée,
Dont l'âme du barbare, encore toute frappée,
Garde au sein du désert le brillant souvenir?

II.

Livrant à tous les vents et mon aile et ma vie,
Longtemps j'ai poursuivi la folle fantaisie,

Partout où son caprice a voulu m'emporter.
Le Tatar, le Kalmouk, le turbulent Khirguise,
M'ont vue à leur foyer joyeusement assise,
De leurs grossiers repas souvent me contenter.

Ils se disaient entr'eux : Accueillons l'étrangère,
Mais sans lui demander un sordide salaire,
Car elle est d'un pays que nous admirons tous.
Dressons sur son chemin nos kibitkas légères,
A ses regards offrons nos haltes passagères,
Nos fêtes, nos troupeaux et nos nombreux oulouss.¹

C'est ainsi qu'au milieu de ces hordes nomades,
Dont tant de voyageurs craignent les embuscades,
La France me valut un accueil fraternel.
Confiante en son nom, qui protégeait ma route,
Jamais dans ces déserts la haine ni le doute
A mes impressions ne mêlèrent leur fiel !

O plaines du Volga, solitudes sauvages,
Où pour tout arbrisseau, l'absinthe aux noirs feuillages
Croît près des lacs salés, peuplés de pélicans ;
Vos larges horizons, vos scènes pastorales,
Votre sable brûlant, vos mœurs orientales,
Ont grandi ma pensée et fasciné mes sens !

1. Les Kalmouks donnent le nom d'oulouss à un certain nombre de tentes, dont toutes les familles obéissent à un seul chef.

Sur ce sol dévasté, dont les dunes mouvantes
Engloutissent parfois les Kalmouks et leurs tentes,
Et ressemblent aux flots par les vents tourmentés;
Mon cœur battait d'orgueil, car j'étais la première
Qui, laissant sa patrie et l'Europe en arrière,
Venais de ces déserts contempler les beautés.

Oh combien j'aimais voir de la mer Caspienne
Les bâtiments pêcheurs et la rive incertaine,
Sous la brume du soir s'effacer lentement;
Combien j'aimais braver sa grève abandonnée,
Quand le flot, l'ouragan, la vague mutinée
D'écume et de débris la couvraient follement.

Que j'aimais Astrakhan, la ville orientale,
Qui le long du Volga nonchalamment s'étale,
Et porte le doux nom d'étoile du désert.
Que j'aimais ses bazars, ses coupoles dorées,
Ses canaux, ses palais, ses ruines vénérées,
Et ses plaines de sable, où le regard se perd!

Si jamais un rayon de pure poésie,
Comme un doux météore, a brillé sur ma vie
Et dérobé mon âme à la réalité!
C'est le jour où mes pieds foulèrent cette terre
Que la nature fit stérile et solitaire,
Mais à laquelle Dieu donna l'immensité!

.....
.....

Le Terek, le Kouban, l'Elbrouz¹ où l'arche sainte
Laissa sur le rocher une éternelle empreinte;
Le Kasbeck, de combats presque toujours témoin,
Offrirent à leur tour à la jeune hirondelle
De quoi fixer longtemps son caprice et son aile,
Mais ce fut vainement la France était trop loin!

1. L'Elbrouz, montagne la plus élevée du Caucase. Elle présente deux pics qui, selon la naïve tradition des habitants, doivent leur origine au sillon que creusa l'arche de Noé en passant sur le sommet de l'Elbrouz, avant d'aller se poser sur le mont Ararat.



CHAPITRE XII.

Départ d'Odessa pour la Crimée. — M. Taitbout de Marigny, capitaine du brick *la Julie*. — Arrivée à Balaclava. — Coup d'œil pittoresque de cette ville. — Origine de la colonie grecque de Balaclava. — Visite au monastère Saint-Georges. — Le cap Parthénique. — Souvenir de l'antiquité : Oreste et Iphigénie. — Constructions monacales de la Russie. — Étrange hospitalité des moines de Saint-Georges. — Sévastopol, grand port maritime de la Russie dans la mer Noire. — État de la flotte impériale. — Détails sur les constructions et les fortifications du port. — Excursion à Inkermann.

Après un hiver passé dans les douceurs du repos, nous quittâmes Odessa dans les derniers jours d'avril pour aller visiter la Crimée. Ce fut sur *la Julie*, beau brick appartenant à M. Taitbout de Marigny, qui en était à la fois l'armateur et le capitaine, que nous nous embarquâmes, fort contents de quitter Odessa et sa poussière pour les frais paysages de la Tauride.

Notre départ du port fut des plus brillants. Les deux canons de *la Julie* et ceux de *la Petite Marie*, charmant cutter, qui devait faire voile de concert avec nous, annoncèrent à toute la ville que notre *flottille* venait de lever l'ancre. La traversée ne pouvait manquer d'être fort agréable avec un aussi aimable capitaine que celui que nous possédions. M. Taitbout de Marigny, consul des Pays-Bas, joint aux connaissances variées du savant, toutes les précieuses qualités de

l'artiste et de l'homme du monde. Dès notre arrivée en Russie, une certaine analogie de destinées, de goût pour les arts et les voyages, et surtout ce titre de compatriote, si puissant à six cents lieues de son pays, firent naître entre nous une amitié qui depuis ne s'est jamais démentie. Son nom, comme on a dû le remarquer, se trouve assez souvent cité dans le cours de cet ouvrage; c'est à la fois un hommage rendu au savant, et un témoignage de sympathie pour l'homme aimable dont la société nous fut si douce pendant notre séjour en Russie. Chargé par le gouvernement hollandais d'explorer les bords de la mer Noire dans un but scientifique et artistique, il possédait les deux bâtiments que j'ai nommés, et dont l'un fut mis complètement à notre disposition pour nous conduire en Crimée.

Quoique fort courte, la traversée n'en fut pas moins féconde en émotions. Mal de mer, bourrasque, clair de lune, extases, nous goûtâmes de tout. Dans la matinée du second jour, par un soleil radieux, nous commençâmes à apercevoir les côtes de cette terre, surnommée inhospitalière par les anciens, en raison de l'horrible coutume qu'avaient ses habitants, de massacrer tout étranger que le hasard ou la tempête y conduisaient. Les malheurs d'Oreste suffiraient seuls pour rendre la Tauride célèbre. Qui ne s'est attendri sur ce drame à la fois terrible et touchant, dont le frère et la sœur, jouets de la fatalité, sont les héros

sur cette côte déserte! A peine pus-je distinguer la ligne de rochers qui se dessinait vaguement à l'horizon, que déjà je cherchais ce cap Parthénique, où la tradition place le temple de la déesse Taure, dont Iphygénie était prêtresse, et où elle faillit immoler son frère. Avec les indications de notre capitaine, je finis par découvrir sur la pointe d'un rocher, mais à une grande distance de nous, une chapelle isolée, qu'on m'assura être consacrée à la vierge. Quel contraste entre le doux culte de Marie et celui de la sanguinaire Taure, qui exigeait pour offrandes, non la prière naïve et l'*ex-voto* du marin, mais des victimes humaines! Toute cette partie de la côte est stérile et déserte: un mur inaccessible s'étendait devant nous et semblait nous fermer cette presque île tant de fois conquise et ravagée par les nations guerrières et commerçantes. Dotée par la nature des avantages les plus précieux, la Tauride a été de tout temps un objet de convoitise pour l'Europe et l'Asie. Les peuples pasteurs se sont disputé ses montagnes; les peuples marchands ses ports et son célèbre Bosphore; les peuples guerriers ont planté leurs tentes au milieu de ses magnifiques vallées: tous ont voulu avoir un pied sur ce sol, où la civilisation grecque a laissé de si brillants souvenirs.

Pendant une partie de la journée le vent contraire nous força à louvoyer et à courir des petites bordées devant la muraille que nous avions en face de nous. Cependant, sur les quatre heures, un changement de

vent permit au brick de se rapprocher de la côte. La mer ressemblait alors à un magnifique bassin, reflétant sur ses eaux transparentes les grandes masses calcaires dont les cimes surplombaient au-dessus de nos têtes. C'était un beau spectacle; mais l'air sérieux de notre capitaine et la manière attentive dont il regardait les voiles et commandait les manœuvres, nous faisaient facilement comprendre que notre position était grave, sinon critique. Une chaloupe montée par quelques hommes fut envoyée pour reconnaître la côte. Sa voile blanche, dorée par le soleil, ses oscillations et son éloignement la faisaient ressembler à un oiseau marin qui va chercher un gîte dans le creux de quelque rocher. Quant à la petite Marie, légère et gracieuse comme une hirondelle de mer, elle suivait nos évolutions en folâtrant sur les vagues. Tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt dans le sillon du brick, elle paraissait non céder à l'impulsion du vent, mais le faire servir à ses caprices. Le cercle se rétrécissait toujours autour de nous, et la figure de M. Taitbout devenait de plus en plus soucieuse, lorsque tout à coup, à notre grande surprise, le rocher s'entr'ouvrit devant nous, comme par un coup de théâtre, et nous livra un passage où deux navires n'auraient pu entrer de front. La manœuvre fut si brusque et si habile, que nous ne pûmes en aucune manière nous en rendre compte. Une fois hors de la passe, M. Taitbout, tout radieux, nous

apprit que cette entrée était fort dangereuse par les gros temps, et que même avec un peu de vent elle devenait souvent impraticable. Mais grâce à son habileté et à la brise qui nous poussait vers la terre, nous pénétrâmes voiles déployées dans le port de Balaclava, avec tous les honneurs de la guerre.

Rien n'est beau comme l'entrée de ce port. Entouré de montagnes, dont les plus élevées portent encore les traces de l'ancienne domination génoise, il a en face de lui la jolie ville grecque de Balaclava, dont les maisons, échelonnées les unes au-dessus des autres, possèdent toutes un balcon et quelques arbres. Une forteresse en ruines domine la ville; de ce point élevé les Génois, jadis maîtres de toute cette côte, planaient comme des oiseaux de proie sur la mer, et malheur aux bâtiments étrangers chassés par la tempête vers ces parages! Balaclava, avec sa population grecque, sa ceinture de rochers et son doux ciel, ressemble à ces petites villes de l'Archipel, qu'on voit blanchir à l'horizon en faisant voile pour Constantinople.

Forcés de rester à bord jusqu'à ce que les formalités de la douane fussent remplies, nous jouîmes du tableau le plus gracieux et le plus animé qu'il soit possible de décrire.

Notre arrivée ayant lieu un dimanche, toute la population, en habits de fête, était répandue sur la plage et les hauteurs voisines. Des groupes de matelots,

d'Arnaoutes et de jeunes filles, aussi sveltes que celles des îles de la Grèce, gravissaient lestement le sentier rapide conduisant à la forteresse, tandis que d'autres groupes tout aussi pittoresques entouraient un joueur de balalaïka, dont l'instrument criard conviait à la danse. Tous les balcons étaient remplis de curieux, faisant sans doute mille conjectures sur l'apparition d'un brick dans leur port. Le commerce de Balaclava, si florissant sous les Gênois, est tellement tombé, que l'arrivée d'un seul bâtiment est actuellement un événement pour toute la ville.

Balaclava, la brillante Cembalo des Gênois, est aujourd'hui le modeste chef-lieu d'une petite colonie grecque, dont l'origine remonte au règne de Catherine II et qui compte plusieurs villages avec environ 600 familles. Ce fut au milieu de ses guerres avec la Porte ottomane que la célèbre impératrice songea à faire un appel à la nationalité des Grecs et à leur haine contre les Turcs. Le manifeste impérial fut suivi d'un prompt succès, et la Russie ne tarda pas à disposer d'un nombreux corps naval qui, dans toutes ses rencontres avec l'ennemi, se distingua par une éclatante bravoure. A peine la campagne contre la Turquie fut-elle terminée, que les auxiliaires de l'Archipel prirent une part active aux opérations militaires de la Crimée; plus tard, après la conquête de cette presqu'île, nous les voyons chargés de réprimer les insurrections et frappant de terreur les

Tatars par la cruauté sanglante de leurs expéditions. Ce fut à cette époque que les musulmans de la Tauride leur donnèrent le nom d'Arnaoutes, qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

La Crimée une fois soumise, la mission des Grecs devint plus pacifique. Le régiment reçut une nouvelle organisation à la fois militaire et coloniale, et on lui concéda pour résidence la ville et le territoire de Balaclava. La colonie compte aujourd'hui 600 hommes de troupes, dont les fonctions se bornent à surveiller, à tour de rôle, la ligne des côtes. D'après les statuts impériaux, l'activité de service ne peut être exigée d'un colon que durant quatre mois de l'année; les huit autres mois restent à sa disposition, pour qu'il puisse se livrer à la culture de ses terres. Chaque soldat reçoit vingt-huit roubles de traitement annuel, et se charge de son équipement.

Le lendemain de notre arrivée à Balaclava, nous fîmes une promenade matinale, dont le but était tout géologique. Embarqués dès cinq heures du matin, nous eûmes le spectacle du lever du soleil, si splendide en mer. Les flots étaient tout pailletés d'or; les rames elles-mêmes semblaient pétiller d'étincelles. La ligne de rochers que nous longions, mise en relief par la lumière, nous laissait saisir ses contours les plus délicats. Nos rameurs nous débarquèrent sur une petite plage sablonneuse, formée par une échancrure du rocher, et où les flots déposent une grande quan-

tité de coquillages et de plantes marines. Là, pour horizon, on n'a que la mer bleue; pour bruit, que les tempêtes qui l'agitent. Une profusion d'arbustes en fleurs tapissait alors toutes les anfractuosités de la falaise. Hommaire, armé de son marteau de géologue, gravit, à notre grand effroi, ces masses calcaires, qui ne sont visitées, de loin en loin, que par quelques pêcheurs. Sa présence inattendue et le bruit de son marteau causèrent, parmi les oiseaux qui nichaient dans ces belles solitudes, une révolution complète. Nous en vîmes un grand nombre voler au-dessus de nous, en donnant tous les signes d'une vive inquiétude.

Nos rameurs, en se remettant en mer, se couronnèrent de branches d'aubépine et de pommiers en fleurs, et en décorèrent les bords de la chaloupe. Ce fut avec ces fraîches guirlandes que nous fîmes notre entrée à Balaclava. Dans notre enthousiasme poétique, à la vue du beau ciel, de la mer si calme et des rameurs grecs, qui conservaient ainsi, après tant de siècles, et sur la terre étrangère, les riantes coutumes de leurs aïeux, nous ne pûmes nous empêcher de nous comparer à l'une des nombreuses députations de l'antiquité, qui, chaque année, abordaient au Pyrée la poupe de leur navire festonnée de fleurs, pour prendre part aux brillantes fêtes d'Athènes!

Dans la même journée nous nous séparâmes de notre excellent M. Taitbout, qui continua sa route

pour Jalta, où nous nous donnâmes rendez-vous. Tandis que la Julie arrondissait ses voiles sous une douce brise et s'éloignait de Balaclava, nous nous dirigions vers le couvent de Saint-Georges, emportés par le rapide *péréclatnoy* russe et l'imagination toute remplie des souvenirs de l'antiquité. Grâce à cette disposition de notre esprit, nous bravâmes, avec un courage héroïque, les horribles soubresauts de notre voiture. Qu'on se figure une petite charrette à quatre roues, tellement étroite que deux personnes peuvent à peine y trouver place et n'offrant, pour siège, que les paquets des voyageurs placés sur un gros tas de foin; on conçoit qu'une fois assis là, des tours de force d'équilibre deviennent indispensables pour s'empêcher de tomber, surtout quand trois vigoureux chevaux emportent ce frêle équipage d'une poste à l'autre avec une fougue difficile à imaginer. Voilà pourtant comme la plupart des Russes voyagent, restant souvent plus de huit jours sans quitter leur siège!

Le bras passé sous celui de mon mari, pour avoir du moins un point d'appui, je soutins, en véritable Moscovite, toutes les difficultés de ce genre de locomotion, et j'eus la satisfaction d'arriver saine et sauve chez les cénobites, dont nous allions, au nom d'Oreste et d'Iphygénie, réclamer l'hospitalité : plaisanterie à part, je doute que l'exhibition de ces noms païens eût pu blesser la susceptibilité religieuse des moines.

L'érudition n'est pas leur fort, et peu leur importe, après tout, que leur église ait peut-être pour fondement les ruines d'un temple rougi tant de fois par le sang des hommes.

La route de Balaclava au monastère est peu accidentée : elle parcourt un immense plateau, qui offre toute l'aridité des steppes de la mer Noire. Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes tout près du couvent, mais sans qu'un indice quelconque nous annonçât son voisinage. Aussi fûmes-nous très-surpris lorsque le cocher, quittant joyeusement son siège, vint nous prier d'imiter son exemple. Interrogeant vainement du regard tous les environs, nous fûmes tentés de croire qu'il se moquait de nous, et nous hésitâmes à le suivre dans un passage voûté, où il venait de s'engager d'un air narquois qui nous semblait être le comble de l'impertinence. Mais, à l'extrémité du passage, un cri d'admiration s'échappa de nos lèvres : le monastère, avec ses maisonnettes adossées contre le rocher, ses terrasses, son église à dôme vert, ses jardins, sa riche végétation, s'offrit à nos yeux, suspendu à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la mer. Longtemps nous contemplâmes l'effet magique que produisaient les travaux de l'homme sur ce terrain d'éboulement couvert de roches volcaniques et d'arbres séculaires, et qui paraissait, par son aspect sauvage et bouleversé, n'avoir été destiné qu'à être le domaine de la solitude !

Les monastères russes et grecs sont loin d'offrir l'aspect monumental des couvents ultramontains : ils ne se composent que d'un groupe de maisonnettes à un étage, bâties sans symétrie et ne dénotant en rien les habitudes austères d'une communauté religieuse. Les âmes poétiques, qui trouvent dans les longues galeries d'un cloître tant de sujets de rêveries et de douces méditations, ne pourraient guère s'accommoder d'un pareil mépris pour la forme. L'expérience a toujours démontré combien les objets extérieurs exercent, même à notre insu, d'influence sur nos facultés intellectuelles. La beauté visible élève l'âme en exaltant son culte pour l'éternelle beauté, l'éternelle grandeur, pour le principe enfin de toute perfection. Nos pères le comprenaient bien, en érigeant ces magnifiques cathédrales gothiques, ces abbayes, ces chapelles, tous ces chefs-d'œuvre d'architecture que nous admirons aujourd'hui, et qui révèlent un sentiment religieux et poétique dont nos monuments modernes ne sont que trop souvent déshérités.

Mais revenons à nos moines de Saint-Georges, qui nous reçurent, non en chrétiens, mais en véritables païens. L'évêque, pour lequel nous étions munis de lettres de recommandation, étant momentanément absent, nous eûmes le plaisir de tomber entre les mains de deux ou trois frères à mine renfrognée, dont le sale vêtement et la figure enluminée annonçaient des habitudes fort peu monacales. Ils nous

confinèrent dans un taudis, qui, à notre grande consternation, étalait la malpropreté la plus repoussante : quelques chaises vermoulues, deux ou trois mauvaises planches placées sur des tréteaux, et une horrible chandelle plantée dans une bouteille, voilà tout ce que nous obtînmes de leur munificence. Notre drogman ne put même se faire donner du charbon pour le sémavar, qu'en le payant le double de sa valeur. A toutes nos réclamations, nos moines répondaient invariablement qu'ils ne nous devaient autre chose que le couvert. Que faire avec des gens qui comprennent ainsi les devoirs de l'hospitalité?

Tout brisés que nous étions par le péréclatnoy, il fallut donc nous contenter de quelques verres de thé pour notre souper, et nous étendre, bon gré mal gré, sur les affreuses planches, qu'ils avaient l'audace d'appeler un lit. Le retour de l'évêque nous valut heureusement, pour le lendemain, une chambre plus propre, des coussins, des matelas, des repas copieux, et des attentions plus respectueuses de la part des moines; mais tout cela ne put nous réconcilier avec des gens qui avaient une si singulière manière de mettre en pratique les préceptes de l'Évangile.

Du reste, les quelques jours que nous passâmes au milieu d'eux, suffirent pour nous faire juger du degré d'ignorance et d'abjection dans lequel ils vivent. La religion, qui, à défaut d'instruction, devrait au moins façonner leur âme aux vertus chrétiennes et

à l'amour du prochain, n'a aucune influence sur eux. Ils ne la comprennent pas, et leurs instincts grossiers trouvent peu d'obstacles dans les statuts de leur ordre. La paresse, l'ivrognerie, le fanatisme remplacent, chez eux, la foi, l'amour et la charité.

La pente, extrêmement rapide, de cette partie du littoral, rend la descente vers la mer des plus difficiles. Cependant nous la tentâmes, et, après mille difficultés et non sans avoir entraîné à notre suite bon nombre de débris de roche et d'arbres pourris, nous parvînmes au bas de la côte, qui n'offre qu'une plage de quelques mètres de largeur. De magnifiques jets volcaniques forment, en cet endroit, une colonnade naturelle, dont la base est sans cesse lavée par la vague. Des oiseaux de mer, seuls êtres vivants de ces lieux, se tenaient immobiles sur les aiguilles de pierre qui surgissent de l'eau, et adoucissaient ainsi par leur présence la grandeur un peu sauvage de la scène.

A notre retour au couvent, nous le trouvâmes encombré d'une multitude de mendiants, attirés par la fête annuelle, qui devait avoir lieu le surlendemain. Des marchands de gâteaux et de fruits, des Tsiganes, des Tatars, couvraient déjà le plateau de leurs boutiques et de leurs tentes. Tout annonçait que la solennité devait être fort brillante, mais nous n'eûmes pas la curiosité d'y assister. Le soir même nous partîmes pour Sévastopol, tout satisfaits de

nous éloigner de ce singulier couvent, où, contrairement à l'usage, l'hospitalité se vend, mais ne se donne pas.

En quittant le monastère Saint-Georges, nous nous dirigeâmes d'abord vers le cap Khersonèse, la pointe la plus occidentale de cette terre classique, où brilla pendant plus de douze siècles la célèbre colonie de Kherson, fondée par les Héracléens six cents ans avant Jésus-Christ : aujourd'hui de toutes ces grandeurs du passé, il ne reste plus que quelques monceaux de pierres sans nom et sans caractère; et, chose étrange, le peuple qui porta la dernière main à l'anéantissement de tout ce qui avait été respecté par les invasions des Barbares et la domination musulmane, est précisément le même peuple dont Kherson célébra en 988 la conversion au christianisme dans la personne du grand-duc Wladimir. Lorsque les Russes pénétrèrent dans la Tauride, d'importantes constructions restaient encore debout; la principale porte de la ville, avec ses deux tours, était intacte, et de grandes parties de l'enceinte des murailles avaient résisté à tous les ravages du temps et des hommes : des fûts de colonnes, des chapiteaux, de nombreuses inscriptions et trois églises du Bas-empire, à moitié enterrées sous le sol, attestaient en outre la richesse et la prospérité de Kherson. Mais le vandalisme moscovite fit prompt justice de tous ces précieux débris. La création de la place de Sébastopol fut décidée, une

quarantaine s'éleva sur l'emplacement de la ville héracléenne, et dès lors furent rapidement démolis et emportés pierre par pierre tous les vestiges qui subsistaient encore de ses monuments. Les sculptures, les bas-reliefs, les objets d'art eux-mêmes, furent ou dispersés ou anéantis, et sans quelques inscriptions déposées au musée de Nicolaïef, grâce à l'intervention directe de l'empereur Alexandre, il ne resterait plus rien de nos jours qui pût témoigner de l'existence d'une des villes les plus opulentes des côtes septentrionales de la mer Noire.

A une courte distance du cap Khersonèse commence cette succession de ports qui rendent cette partie de la Crimée si importante pour la Russie, et c'est dans l'un deux que le gouvernement des czars a fondé la grande place maritime de Sévastopol, d'où la flotte impériale, dominant toute la mer Noire, menace incessamment l'existence de l'empire des sultans. Entre le cap Khersonèse et la rade de Sévastopol, qui offre elle-même trois ports importants, il existe six baies distinctes, s'avancant parallèlement les unes aux autres dans l'intérieur des terres. Ce sont d'abord la baie double (*Dvoïnaïa*) et celle du Cosaque (*Cozatchaïa*), entre lesquelles les Héracléens avaient jeté les fondements de leur premier établissement, dont il ne reste plus aucune trace aujourd'hui. Viennent ensuite la baie ronde (*Krouglaïa*), celle du Tir (*Strelezkaïa*) et celle des Sables (*Pestchannaïa*),

toutes trois abandonnées, ainsi que les deux premières, et ne servant plus qu'au mouillage des navires forcés de chercher un abri contre le gros temps. C'est dans l'espace compris entre la baie des Sables et celle située plus à l'Ouest, où est établie la quarantaine, que s'élevait la célèbre Kherson, dont nous avons mentionné plus haut la complète destruction.

Un peu au delà de l'anse de la quarantaine, le voyageur ne tarde pas à découvrir Sévastopol, située sur le penchant d'une colline entre la baie de l'Artillerie et celle du Sud, les deux premiers ports que l'on rencontre à sa droite en entrant dans la rade principale.

Cette position de la ville, ainsi bâtie en amphithéâtre, permet au regard d'en embrasser tout le plan, et lui donne, de loin, un aspect plein de grandeur. Des casernes, des magasins de munitions, les vastes bâtiments de l'amirauté, de nombreuses églises et d'immenses chantiers de construction, attestent l'importance de cette cité, dont la création ne date que de l'arrivée des Russes en Tauride. L'intérieur, quoique ne répondant pas tout à fait au brillant panorama qu'elle offre de loin, est pourtant digne de la grande place maritime de la Crimée. Ses rues sont larges, ses maisons d'un aspect agréable; sa population, grâce à un ukase impérial, qui exclut les Juifs de son territoire, est beaucoup moins repoussante que celle d'Odessa, de Kherson, d'Ékaterinoslaw, etc.

Le port de Sévastopol est, sans contredit, un des plus remarquables de l'Europe. La Nature en a fait tous les frais. Elle seule, sans le secours de l'art, a creusé cette magnifique rade, dont les ramifications forment autant de bassins admirablement appropriés aux besoins d'une flotte militaire. De la partie supérieure de la ville l'on peut saisir à la fois l'ensemble et les détails de cette belle création. La grande rade attire tout d'abord l'attention; dirigée de l'Ouest vers l'Est et s'avancant jusqu'à sept kilomètres dans l'intérieur des terres, avec une largeur moyenne de 1000 mètres, elle sert de station à toute la partie active de la flotte : là se trouvent à l'ancre les navires destinés aux courses de la mer Noire, les bateaux à vapeur de service, là viennent s'exercer aux manœuvres les nombreuses embarcations de la marine. C'est également par la voie de ce grand canal que Sévastopol se trouve en relation avec l'intérieur de la presqu'île. En quittant la rade, dont le littoral au Nord ne présente qu'une ligne de falaises sans intérêt, le regard se porte sur la côte méridionale et les beaux bassins que la nature y a formés. A l'Est, au pied même du coteau de Sévastopol, se prolonge, sur plus de 3000 mètres de longueur, la baie du Sud. Dans ce port, entouré des vastes magasins de la marine et parfaitement abrité par de hautes escarpes de calcaire, s'opèrent l'armement et le désarmement des navires. Il sert aussi de lieu de retraite à

une longue file de pontons et de vaisseaux hors de service, les uns convertis en magasins, les autres servant de logement aux quelques milliers de galériens employés aux travaux de l'arsenal. Parmi ces nombreux vétérans d'une marine presque toujours oisive, l'on remarque avec étonnement le colosse nommé *le Paris*, jadis armé de cent vingt canons, et qui formait encore, en 1829, le plus beau vaisseau de la flotte impériale.

Au delà de la baie du Sud et en communication avec elle, se présente la petite anse des vaisseaux; c'est là que le gouvernement russe fait exécuter les travaux les plus considérables du port, et que depuis nombre d'années l'on travaille à un immense dock, partagé en cinq bassins indépendants, et destiné à la réparation simultanée de trois vaisseaux de ligne et de deux frégates. Les plans primitifs de cette importante construction sont dus à un ingénieur français, M. Raucourt, qui évalua la dépense totale du travail à environ 6,000,000 de roubles. Le gouvernement fut effrayé d'un chiffre aussi élevé, et le comte Woronzof profita de ses hésitations pour faire adopter les propositions d'un ingénieur anglais, qui ne demandait que 2,500,000, et promettait de terminer tous les ouvrages dans l'espace de cinq ans. Le 17 juin 1832, les ouvriers se mirent à l'œuvre. Mais neuf années après la pose de la première pierre, lorsque nous visitâmes Sévastopol, l'on n'était pas encore

arrivé à la moitié de la tâche, et déjà les déboursés dépassaient 9,000,000. Les bassins tels qu'ils sont exécutés, nous semblent cependant fort loin d'être en harmonie avec les énormes dépenses qu'ils ont déjà occasionnées, et l'on conçoit difficilement que l'on ait osé employer une craie fragile et sans force pour des constructions hydrauliques de cette importance. Les angles des murs sont, il est vrai, en granit ou en porphyre; mais cette singulière association de matériaux aussi hétérogènes forme elle-même la critique la plus acerbe du mode de construction qui a été adopté.

Le port de Sévastopol, si richement favorisé sous le rapport de la configuration et de la sécurité de ses baies, présente néanmoins un des inconvénients les plus graves. Ses eaux fourmillent de certains vers qui rongent les bordages des navires et mettent souvent ceux-ci hors de service au bout de deux ou trois ans. Pour parer à cet inconvénient, contre lequel l'art est impuissant, le Gouvernement se décida à alimenter les bassins du dock avec de l'eau douce, et à cet effet l'on songea à détourner la petite rivière (Tchernoi-retchka), qui débouche dans le fond de la rade principale. En 1841, trois aqueducs et deux tunnels, toujours construits en craie et appartenant à cette canalisation, se trouvaient à peu près terminés; mais, vers la même époque, messieurs les ingénieurs essayèrent une bien cruelle déception, car il paraît qu'il leur fut alors démontré que ce sont précisément les

eaux vaseuses de la Tchernoi-retchka qui amènent, dans le port de Sevastopol, les vers dont on voulait se débarrasser.

Quant à la baie de l'Artillerie¹, qui borne la ville à l'Ouest, et à celle du Carénage, la plus orientale de toutes, la Nature a été pour elles aussi libérale que pour les deux premières, mais nous n'avons pas à en faire d'autre mention.

Après avoir parlé des différents ports, ainsi que des travaux hydrauliques qui s'y exécutent, nous sommes naturellement conduits à jeter un coup d'œil sur la flotte militaire et sur ces fameuses fortifications, dont les Russes sont si fiers et qu'ils considèrent comme la merveille de l'art moderne. En 1831, au moment où la révolution de juillet menaçait de bouleverser les destinées de l'Europe, un journal de Londres, dans un article sur la mer Noire et la Russie méridionale, avança que rien ne serait plus facile pour quelques vaisseaux bien armés que d'incendier la flotte impériale dans le port de Sévastopol. La notice du journal anglais alarma au plus haut degré le conseil de l'empereur, et séance tenante, Sa Majesté ordonna l'exécution d'immenses travaux de défense à l'entrée du port militaire de la Crimée.

C'est ainsi que furent édifiés quatre nouveaux forts,

1. La baie de l'Artillerie est aujourd'hui exclusivement abandonnée au commerce.

qui portèrent à onze le nombre des batteries. Le fort de Constantin et celui d'Alexandre, placés, l'un sur la côte septentrionale, l'autre sur la partie ouest de la baie de l'Artillerie, furent chargés de la défense du grand port, et les deux batteries de l'amirauté et de Paul, destinées à foudroyer les navires qui tenteraient de pénétrer dans la baie du Sud ou celle des Vaisseaux. Composés de trois étages de batteries et hérissés chacun de 250 à 300 pièces d'artillerie, ces quatre forts constituent les principaux moyens défensifs de la place, et paraissent véritablement formidables au premier abord. Mais ici encore le fond ne répond pas à l'extérieur, et nous croyons que toutes ces batteries si dispendieuses sont plutôt destinées à étonner le vulgaire en temps de paix, qu'à épouvanter l'ennemi en temps de guerre. Leur position, assez élevée au-dessus du niveau de la mer, et leur triple étage nous semblent d'abord essentiellement vicieux, et les hommes de l'art conviendront avec nous qu'une escadre chargée de forcer l'entrée du port, aurait fort peu à s'inquiéter de ces trois lignes de bouches à feu, dont les boulets dirigés horizontalement menacent tout au plus la voilure des navires. Les dispositions intérieures nous ont également paru contraires à toutes les règles de l'architecture militaire : chaque étage se compose d'une suite de chambres donnant les unes dans les autres, et communiquant chacune, par le moyen d'une petite porte, avec une galerie extérieure qui règne

tout le long de l'édifice. Toutes ces chambres, où s'opère la manœuvre des pièces, sont tellement étroites, les courants d'air y ont été si peu ménagés, que nous nous sommes convaincu par nous-même que la fumée de quelques coups de canon suffit pour rendre le service des artilleurs extrêmement difficile. Mais un défaut bien plus grave encore que ceux que nous venons de signaler, et qui compromet toute l'existence des travaux, réside dans le système général qui a été adopté pour la construction des forts.

Ici l'imprévoyance du gouvernement a été tout aussi grande que pour les bassins du dock : les ingénieurs de l'empire, pour élever des batteries à trois étages, armées de 250 à 300 bouches à feu, n'ont pas craint d'employer en fait de matériaux de mauvais petits moellons de calcaire grossier. Les travaux ont ensuite été exécutés avec si peu de soin, les dimensions des voûtes et des murs ont été tellement restreintes, qu'il est facile de juger au premier coup d'œil que toutes ces batteries doivent infailliblement s'écrouler dès le moment que leur nombreuse artillerie sera mise en activité. Les essais qui ont été faits au fort de Constantin se sont déjà chargés de démontrer la justesse de notre opinion. Quelques coups de canon ont suffi pour sillonner les murailles de larges crevasses.

Une dernière cause de faiblesse commune à tous les forts, se remarque dans l'absence totale de tout

moyen de défense du côté de terre. Exclusivement préoccupé des attaques par mer, le gouvernement n'a nullement songé aux descentes si faciles sur toute la côte de la Khersonèse. Ainsi, outre les batteries dépourvues intérieurement de toute artillerie et de tout fossé, la ville elle-même, ouverte sur tous les points, n'a pas une seule redoute à opposer aux invasions de l'ennemi. Nous ne connaissons pas les travaux qui ont été projetés ou exécutés depuis 1841; mais à l'époque de notre visite, quelques milliers d'hommes, aidés par une démonstration maritime, n'auraient éprouvé aucune espèce de difficulté à pénétrer dans l'intérieur de la place, et à incendier la flotte et les arsenaux du port.

Il nous reste enfin à faire apprécier la partie militante du port de Sévastopol, cette fameuse flotte, si menaçante, toujours prête à cingler vers le Bosphore de Constantinople. Voici quel était l'effectif des forces maritimes de la mer Noire en 1841 :

Vaisseaux de ligne.....	13, 2 de 120 canons, les autres de 84.
Frégates.....	6 de 60 canons.
Corvettes.....	6 de 20 canons.
Bricks.....	10 de 10 à 20 canons.
Goelettes.....	5.
Cutters.....	10.
Bateaux à vapeur.....	5.
Transports.....	25.

Les plus grands transports sont de 750 tonneaux, et les plus petits de 30. Quant aux équipages, com-

posés de 14 bataillons, ils devraient présenter 14,000 hommes de troupe. Mais l'on sait qu'en Russie le chiffre officiel est toujours fort loin de la réalité. Nous ne croyons pas nous tromper beaucoup, en portant l'effectif véritable à environ six ou huit mille hommes.

Comme tout ce qui se fait en Russie, les vaisseaux de guerre éblouissent au premier abord, mais supportent difficilement une investigation sérieuse. D'après les détails que nous avons donnés sur la vénalité administrative, il est aisé de prévoir que les malversations doivent surtout dominer dans les arsenaux maritimes. Le gouvernement a beau prodiguer son argent, ordonner l'achat de tout ce que les forêts et les usines produisent de meilleur, tous ses efforts viennent se briser contre la corruption et l'avidité de ses employés. Aussi les navires sont-ils généralement construits avec des matériaux sans valeur; et il n'est sorte de pillage dont ils ne soient l'objet pendant la durée de leur construction. Nous avons déjà cité *le Paris* comme preuve du peu de durée des bâtiments russes : tous les vaisseaux de la même époque sont à peu près dans cette triste catégorie. Une seule campagne a suffi pour compromettre leur solidité et les mettre hors de service. Nous devons cependant reconnaître aussi que l'administration de la marine n'est pas exclusivement coupable de cette rapide destruction. D'après les renseignements qui nous ont

été communiqués, il paraît que les bordages des navires se composent généralement de pin ou de sapin. Or, chacun sait que ces sortes de bois, provenant de lieux humides et de bas-fonds, ne peuvent posséder les conditions de résistance requises pour des constructions navales bien entendues.

Nous ne parlerons pas ici des ressources maritimes et des moyens d'action que la Russie possède dans la mer Noire; nous réservons cette question pour le chapitre où nous traiterons de l'importance politique de la Tauride.

Avant de quitter Sévastopol, nous fîmes une excursion au fond de la grande rade, afin de visiter les restes d'une ville autrefois célèbre, mais qui aujourd'hui n'offre plus que quelques ruines connues sous le nom d'Inkermann. Nous parcourûmes avec intérêt une longue suite de cryptes, dont quelques-unes semblent appartenir à la plus haute antiquité : d'autres datent évidemment du Bas-empire. Parmi ces dernières se distingue surtout une vaste chapelle entièrement taillée dans le roc, et dont les dispositions intérieures présentent tous le caractère des églises byzantines. Au-dessus de toutes ces demeures souterraines, sur la partie la plus élevée du rocher, on découvre quelques pans de murailles, seuls débris du château et de la ville, qui couronnaient autrefois ces hauteurs. Ces ruines paraissent occuper l'emplacement de l'ancienne *Eupatorion* de Strabon, qui

plus tard, sous le nom de *Théodori*, devint le siège d'une petite principauté grecque, dépendante du Bas-empire. En 1475 les Turcs s'emparèrent de la place et la livrèrent bientôt à une entière destruction.



CHAPITRE XIII.

Départ de Sévastopol. — Paysages de la Crimée. — Bagtché-Séraï, ancienne capitale du pays. — Coup d'œil sur les révolutions historiques de la Tauride. — Description du palais des khâns, restauré par l'empereur Alexandre. — Souvenirs de la comtesse Potocki, captive chez les Tatars. — Le colonel Vanderschbrug. — Excursion à Tchoufout-Kalé, la ville des Karaïtes. — Un rabbin poète.

Le jour même de notre promenade à Inkermann, nous partîmes de Sévastopol, heureux de quitter la civilisation européenne, les Russes et leur capitale maritime, pour Bagtché-Séraï, cette ancienne cité, qui, avant la conquête moscovite, pouvait encore lutter d'éclat et de puissance avec les grandes villes de l'Orient. Maintenant même, quoique bien déchue, Bagtché-Séraï est toujours la ville la plus intéressante de toute la Crimée, et celle qui sourit le plus à l'imagination du voyageur.

La route qui y conduit, adossée constamment à une chaîne de montagnes, domine des paysages d'une admirable beauté. Il faut voyager, comme nous le faisions alors, dans le commencement de mai, pour comprendre tout le charme de cette fraîche et éclatante nature de la Tauride. Le spectacle imposant de la mer était remplacé par tout ce que la richesse du sol et la variété des sites peuvent offrir de plus séduisant. Des forêts de pêchers, d'amandiers, de

pommiers et d'abricotiers en fleurs, tapissaient tous les coteaux, et formaient, au sein des vallées, des taillis rouges, verts, blancs, roses, dont le vent du midi nous apportait les parfums. Nos regards embrassaient à vol d'oiseau mille tableaux que nous aurions bien voulu admirer en détail; mais les villes, les coteaux, les rivières sinueuses, les fermes, les riches prairies, les villages tatars, se succédaient avec une rapidité magique, et le péréclatnoy, dans sa course fougueuse, nous laissait à peine le temps d'avoir un regret.

Malgré une chaleur de 25 degrés, la journée nous parut fort courte; pourtant nous avions hâte de voir Bagtché-Séraï, son palais, ses fontaines, qui ont été chantés par Pouschkine, le rossignol russe. Cette impatience, qui s'accroissait de plus en plus à mesure que nous avançons vers le but de notre voyage, nous empêcha de visiter différents endroits que des voyageurs moins pressés que nous n'eussent certes pas dédaignés. Chaque montagne, chaque vallée, chaque village offre un intérêt particulier. Partout des aqueducs, de vieux ponts, des tours à demi ruinées, attestent une ancienne civilisation; mais ces souvenirs d'une autre époque nous intéressèrent peut-être moins que la modeste maison où Pallas vécut longtemps et où il termina ses jours.

Nous arrivâmes à Bagtché-Séraï au milieu du jour, c'est-à-dire par un soleil dévorant, une horrible

poussière et le corps brisé par plusieurs heures de péréclatnoy. Qu'on juge donc de l'ineffable volupté avec laquelle nous prîmes possession d'une pièce pleine de fraîcheur, garnie de divans moelleux et d'une table couverte de sorbets glacés, de café, de fruits, enfin de tout ce qui peut flatter les sens ! Une lettre du gouverneur de la Tauride nous avait ouvert les portes du palais, et c'était dans un de ses délicieux salons que nous savourions, avec toute la sensualité orientale, les douceurs du repos, si précieuses après nos fatigues !

Un ukase de Sa Majesté l'impératrice Catherine II ayant permis aux Tatars d'habiter seuls leur capitale, Bagtché-Séraï a conservé complètement son caractère national. En se promenant dans les rues étroites de cette ville, dont les mosquées, les boutiques, les cimetières ont tant d'analogie avec les anciens quartiers de Constantinople, qui ne penserait être au cœur de l'Orient ? Mais c'est surtout au milieu des cours, des jardins, des kiosques, du harem de l'ancien palais, que le voyageur peut se croire à bon droit transporté dans quelque délicieuse demeure d'Alep ou de Bagdad !

Ce fut en 1226 que les hordes mongoles ou tatares, conduites par Batou-khân, petit-fils de Tschinkiz-khân, qui venait d'envahir la Russie, la Pologne et la Hongrie, firent leur première apparition en Tauride, et jetèrent les fondements du royaume de Tatarie, qui

devait bientôt atteindre un haut degré de puissance. D'un autre côté, les Génois s'emparèrent de plusieurs points importants de la côte méridionale, fondèrent Caffa et d'autres villes, que le commerce rendit en peu de temps extrêmement florissantes. Leur prospérité dura jusqu'en 1473; à cette époque les Turcs, déjà maîtres de Constantinople, chassèrent les Génois de la Crimée, et prirent sous leur protection les khâns de la petite Tatarie, qui, tout en restant les maîtres absolus de la Tauride, devinrent naturellement vassaux de la Porte.

Depuis ce moment jusqu'au dix-huitième siècle, l'histoire de la Crimée n'offre qu'une longue série de luttes entre les Ottomans, les Tatars et les Moscovites.

La Russie, qui convoitait ce beau pays, profita des révolutions continuelles dont il était le théâtre, pour y envoyer, en 1771, une nombreuse armée, avec la mission de mettre sur le trône le jeune prince Saheb Guérai. Par ce coup d'État, expulsant la Porte, qui lui causait tant d'ombrage, elle devenait l'unique protectrice de la Tauride. Saheb Guérai, en reconnaissance des bons offices de l'impératrice, lui céda les villes de Kertch, de Yéni-Kalé et de Kilbouroun, dont la position sur le Dnieper lui offrait de précieux avantages. C'est ainsi que la Russie préluda au célèbre traité de Kainardji de 1774, qui lui accorda la libre navigation de toutes les mers dépendantes des États ottomans. Mais ce fut seulement en 1783 que sa

puissance se trouva irrévocablement établie dans la presqu'île, et que les Tatars, oubliant les brillants exploits et la fière indépendance de leurs ancêtres, acceptèrent la domination russe, qu'ils avaient jadis tant de fois bravée par l'audace de leurs expéditions et la défense vigoureuse de leur territoire.

Pendant la brillante période où les khâns régnèrent en Crimée, Eski-Krim, Tchoufout-Kalé furent tour à tour le siège de leur gouvernement, jusqu'au commencement du seizième siècle, où ils choisirent Bagtché-Séraï pour leur capitale.

En voyant les Tatars d'aujourd'hui, qui reconnaît dans ces hommes simples et de vertus modestes, les descendants des fiers Mongols qui soumirent jadis une partie de l'Europe occidentale à leur domination? A la vie active des camps, aux longues marches, aux mœurs farouches, à l'humeur ambitieuse dont ils étaient possédés, ont succédé une apathique indolence, une résignation philosophique, qui semblent chercher l'oubli du passé dans la culture des champs, des vignobles et des beaux vergers, dont les fruits font l'ornement des tables les plus somptueuses de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

Il existe une grande différence entre les Tatars de la côte et les montagnards. Les premiers, par leur contact continu avec les Russes, sont devenus avides, fourbes et trompeurs; les autres, au contraire, ont conservé, au sein de leurs montagnes, les mœurs

patriarcales qui distinguent les peuples de l'Asie. L'étranger trouve chez eux une touchante hospitalité, des vertus simples et naïves dont il est vivement touché. La plus belle chambre, les mets les plus succulents, tout ce dont le Tatar peut disposer, est offert à son hôte avec un empressement qui ôte jusqu'à l'idée d'un refus; et ce serait lui faire une mortelle injure, que de vouloir lui payer, autrement que par un serrement de main expressif, son bienveillant accueil.

Les femmes tatares, sans être belles, ont quelque chose de timide et de gracieux qui leur donne un charme inexprimable. Couvertes en public d'un long voile blanc, dont les deux bouts retombent sur leurs épaules, elles se font surtout remarquer par une absence complète de vulgarité. Nous ne vîmes à Bagtché-Séraï que celles appartenant aux classes pauvres de la société. Les femmes des mourzas (nobles) et des beys (princes) vivent complètement dans leur intérieur, et ne se montrent jamais en public.

Mais revenons au palais de Bagtché-Séraï. Peindre le charme de ce mystérieux et splendide séjour, où les khâns oubliaient, au sein du luxe et de la volupté, tous les soucis de la vie, est une entreprise un peu difficile. Il ne s'agit pas, comme pour nos palais, d'analyser le style, l'ordonnance, les détails d'une riche architecture, de chercher la pensée de l'artiste dans la régularité, la grâce, la noble simplicité du

monument : tout cela est facile à comprendre, facile à décrire, et chacun peut plus ou moins en goûter les beautés; mais pour apprécier un palais turc, il faut être un peu poète; il faut chercher le charme, non dans ce qu'on voit, mais dans ce qu'on sent. J'ai entendu des personnes parler de Bagtché-Séraï avec un profond mépris. « Comment, disaient-elles, peut-on donner le nom de palais à cet assemblage de maisons de bois chargées de grossières peintures, qui n'ont pour ameublement que des divans et des tapis? » Et ces personnes avaient raison : leur esprit positif ne leur laissant apprécier que la richesse de la matière, les formes arrêtées, le travail matériel, elles ne pouvaient voir, en effet, dans Bagtché-Séraï qu'un assemblage de maisons mesquines, chargées de clinquant, et bonnes seulement pour loger de misérables Tatars.

Situé au centre de la ville, au fond d'un vallon cerné par des collines d'inégales hauteurs, le palais (sérai) occupe une enceinte considérable, qu'entourent de hautes murailles et une petite rivière profondément encaissée. Un poste, tenu par des invalides russes, garde le pont qui donne accès à la principale cour. Spacieuse, plantée de peupliers d'Italie et de lilas, cette cour est ornée d'une charmante fontaine turque, ombragée de quelques saules, et dont le murmure mélancolique est en harmonie avec la solitude qui règne dans ces lieux. A droite, en entrant,

sont des bâtiments d'une grâce tout orientale, dont l'un est exclusivement réservé aux voyageurs, assez heureux pour obtenir l'entrée du palais. A gauche sont la mosquée, les écuries et les arbres du champ des morts, qu'un mur sépare de la cour.

Nous visitâmes d'abord le palais proprement dit. Son extérieur présente toute l'irrégularité des demeures orientales. Mais à défaut d'unité et d'harmonie dans les parties, de larges galeries, des peintures brillantes, des pavillons de construction si légère qu'ils semblent à peine tenir au corps de l'édifice, et une profusion de grands arbres l'ombrageant de tous côtés, lui donnent un charme qui, à mon avis, l'emporte de beaucoup sur la régularité systématique de nos résidences princières. Quant à l'intérieur, c'est une page des *Mille et une Nuits*, offrant, non des fictions poétiques, mais une ravissante réalité. Le premier vestibule où nous entrâmes, possède la célèbre fontaine des larmes, qui sut inspirer de si beaux vers à Pouschkine! Son nom mélancolique lui vient de ce que ses filets d'eau semblent s'échapper comme à regret de leur prison, faisant entendre, en tombant sur le marbre du bassin, un murmure si triste et si doux, qu'en l'écoutant on se sent saisi d'un trouble secret. Le vestibule, par son aspect sombre et mystérieux, augmente encore la propension de l'esprit à oublier le réel pour les rêves de l'imagination. De fines nattes égyptiennes amortissent le bruit des pas;

les lambris sont couverts de sentences du Coran écrites avec ces étranges caractères tures, en or sur fond noir, qui semblent plutôt le produit capricieux de la fantaisie que l'expression de la pensée. Du vestibule nous pénétrâmes dans un salon spacieux ayant un double rang de croisées, qui sont ornées de vitraux représentant toutes sortes de scènes champêtres. Le plafond est étincelant de dorures, ainsi que les portes, qui sont d'un fort beau travail. De larges divans en velours cramoisi règnent tout autour de la pièce. Au milieu est un jet d'eau dont les gerbes éblouissantes retombent dans un large bassin de porphyre. Tout est magnifique dans cette salle; mais une chose assez bizarre, et qui du reste rentre dans le caractère plein d'enfantillage des Orientaux, est la manière dont les murs sont peints. Tout ce que l'imagination la plus féconde peut inventer en fait d'îles, de villages, de ports de mer, de châteaux fabuleux, se trouve pêle-mêle jeté sur les murs, sans que la perspective soit plus respectée que les règles de la géographie. Ce n'est pas tout : on a ménagé au-dessus des portes des niches où sont rassemblés toutes sortes de jouets d'enfant, tels que des maisonnettes en bois de quelques pouces de hauteur, des arbres chargés de fruits, des modèles de navires, de petits bonhommes faisant mille contorsions, etc. Ces curiosités d'un nouveau genre, placées par gradins pour qu'on puisse bien les examiner, sont précieusement défendues par

des vitrages. L'un des derniers khâns, à ce que l'on nous assura, venait chaque jour s'enfermer dans ce salon pour admirer à son aise des objets d'un si haut intérêt. Une telle puérité d'esprit chez les Orientaux donnerait une triste idée de leur intelligence, si elle n'était rachetée par l'instinct du beau et le sens poétique, qu'ils possèdent à un haut degré. Pour ma part, je pardonnai de bon cœur aux khâns d'avoir barriolé leurs murs à plaisir, en considération du délicieux jet d'eau qui ruisselait sur le marbre, et du petit jardin rempli de fleurs rares attendant au salon.

La salle du divan, d'une magnificence royale, a surtout un plafond dont les moulures sont d'une finesse exquise; l'or, le velours, les riches ornements ont été prodigués dans cette pièce, où les khâns, environnés de toute leur cour, venaient tenir conseil!

D'autres salons, décorés de fontaines et de peintures brillantes, furent tour à tour l'objet de notre curiosité. Mais l'appartement de la belle comtesse Potocki absorba bientôt tout notre intérêt. Cette jeune femme, par un de ces coups bizarres du sort, inspira une violente passion à l'un des derniers khâns de la Crimée, qui l'enleva et la rendit maîtresse absolue de son palais. Elle y vécut dix ans, partagée entre la tendresse que lui inspirait un infidèle et les remords auxquels elle dut une mort prématurée. Le souvenir de cette étrange destinée, qui pour nous avait tout

l'attrait du roman, jetait un charme magique sur tous les objets. L'officier russe qui nous servait de cicérone, nous fit remarquer une croix sculptée sur la cheminée de la chambre à coucher. Ce symbole mystérieux, placé au-dessus d'un croissant, traduisait éloquemment le côté poétique de cette vie d'amour et de souffrance. De combien de larmes, de combats, de regrets ne fut-il pas témoin. Au milieu de ces vestibules, de ces salons déserts, éclairés par un soleil couchant, comment ne pas s'identifier avec toutes les phases de cette passion, dont la mort fut la triste péripétie? Comment ne pas entendre dans le murmure de ces fontaines la voix de cette sultane chrétienne, si intéressante dans sa faiblesse?

Nous traversâmes je ne sais combien de jardins et de cours intérieures entourées de hauts murs, pour visiter les différents pavillons, kiosques, constructions de tous genres que renferme l'enceinte du palais. L'endroit qu'occupe le harem possède une si grande profusion de rosiers et de sources, qu'on lui a, à juste titre, donné le nom gracieux de petite vallée des roses. Une porte presque invisible le met en communication avec le palais par un long corridor. Rien de plus charmant que cet édifice de style tatar, s'élevant au milieu des arbres en fleurs, et rappelant le souvenir des voluptueuses Musulmanes qui venaient y respirer la fraîcheur de ses jets d'eau. Je trouvai un plaisir secret à m'appuyer sur les divans où elles

passaient les chaudes nuits d'été. Aucun son du dehors ne peut arriver jusque-là; le gazouillement des sources et le chant du rossignol sont les seuls bruits de cette retraite enchantée. Nous comptâmes plus de vingt fontaines disséminées dans les cours et jardins : toutes ces eaux viennent de la montagne et sont d'une fraîcheur extrême.

Une tour assez élevée, dont la terrasse est garnie de grillages s'élevant et se baissant à volonté, domine la cour principale; elle a été construite pour permettre aux femmes des khâns d'assister, sans être aperçues, aux jeux guerriers dont cette cour était souvent le théâtre. La vue, de la terrasse, est admirable : on a à ses pieds le labyrinthe des édifices et des jardins renfermés dans l'enceinte des murs, et dont aucun détail n'échappe au regard. Au delà la ville de Bagtché-Séraï s'élève graduellement sur un cercle de collines dont la configuration peut se comparer à celle d'un entonnoir. Les bruits de la ville entière, resserrés dans cet étroit horizon, arrivent distinctement jusqu'à vous. C'est surtout à la fin de la journée qu'il faut contempler ce panorama : la voix des derviches, qui descend grave et sonore du haut des minarets pour annoncer l'heure de la prière, les bêlements des troupeaux quittant les pâturages, les cris des pasteurs, tous ces sons divers, que multiplient les échos de la montagne, ajoutent alors un charme inexprimable au paysage.

Après notre visite au palais, nous nous rendîmes

à la mosquée et au champ des morts, où sont les tombeaux de tous les khâns qui ont régné dans la Tauride. Là, comme à Constantinople, j'admire l'art merveilleux qu'ont les Orientaux pour déguiser sous de fraîches images l'idée si triste de la mort. Comment se livrer à de lugubres pensées en respirant un air chargé de parfums, en écoutant le bruit de l'eau qui jaillit d'une fontaine, en suivant ces petits sentiers, bordés de violettes, conduisant à des bosquets de lilas, où des tombeaux, couverts de riches tapis et d'inscriptions fastueuses, se cachent sous leurs grappes embaumées? On conviendra que tout cela n'a rien qui doive assombrir l'imagination.

Le Tatar qui garde cette riante retraite de la mort, obéissant, sans s'en douter, au sentiment poétique que tous les Orientaux ont dans le cœur, m'apporta un bouquet cueilli sur le tombeau d'une Géorgienne, l'épouse chérie du dernier khân! Ce don, aussi charmant que le souvenir de la jeune et belle princesse dont la dépouille reposait parmi les fleurs, me fit une vive impression. N'était-ce pas chose touchante que de voir cet humble gardien du champ des morts comprendre instinctivement que des fleurs, associées à la mémoire d'une jeune femme, ne pouvaient être indifférentes à une autre jeune femme? Il y avait là une exquise délicatesse qui se refuse presque à l'analyse.

Quelques pavillons isolés contiennent les tombeaux des khâns qui ont laissé de grands souvenirs à la

postérité. Beaucoup plus ornés que les autres, ils témoignent, par leur magnificence et le soin avec lequel on les entretient, de la vénération religieuse des Tatars. Des tapis, des cachemires, des lampes constamment allumées, des inscriptions écrites en lettres d'or, tout jette de la grandeur sur ces monuments qui ne rappellent pourtant que des noms presque oubliés.

Tel est le rapide aperçu que je puis donner de cet antique séjour des khâns, restauré avec un soin touchant par l'empereur Alexandre¹. Avant lui, le plus triste abandon régnait dans les jardins, les appartements, et les cours qu'une herbe épaisse avait complètement envahies. Tout faisait craindre qu'au bout de quelques années il ne restât plus rien d'une demeure à laquelle se rattache presque tout le passé de la Crimée. Mais Alexandre, dont l'esprit était si bien fait pour apprécier la poésie d'un pareil lieu, fut tellement frappé, dans un voyage qu'il fit en Crimée, de la beauté mélancolique du palais et de son horrible délabrement, qu'à peine de retour à Saint-Petersbourg, il se hâta d'envoyer à Bagtché-Séraï un homme d'un grand mérite, avec la mission de rétablir la résidence tatare telle qu'elle avait été du temps des khâns. Depuis lors, la famille impériale est venue plus d'une fois oublier, sous ce doux ciel et ces bosquets de roses, la triste magnificence des palais de Saint-Petersbourg,

1. Atlas historique, pl. 23.

Je ne puis, en parlant de cette ville tatare, passer sous silence un homme connu de toute la Crimée par son excentricité. Il y a une douzaine d'années, les Tatars virent arriver dans leur capitale un certain Hollandais du nom de Vanderschbrug, ancien officier des voies et communications au service de l'empire, qui manifesta le projet de s'établir au milieu d'eux. Personne n'a jamais connu la cause de cet acte de misanthropie. Tout ce que l'on sait, c'est que sa résolution a été inébranlable. Depuis son installation chez les Tatars, jamais le major Vanderschbrug n'a mis les pieds hors de la ville, quoique sa famille habite Simphéropol. Sa pension de retraite, qui monte à quelques centaines de roubles, lui permet un genre d'existence, peu séduisant sans doute aux yeux de beaucoup de personnes, mais qui cependant n'est pas dénué d'un certain charme. L'indépendance complète qu'il a acquise le dédommage, en quelque sorte, du vide que doit laisser en lui l'absence des affections de famille. Il vit en vrai philosophe dans sa maisonnette, avec une vache, une volière, des crayons, quelques livres et une vieille gouvernante. Il parle tatar comme un Tatar, et sa connaissance approfondie du pays, ainsi que l'originalité de son esprit rendent sa conversation très-agréable. On ne le connaît dans toute la contrée que sous le nom de l'ermite de Bagtché-Séraï. Les Tatars ont pour lui une espèce de vénération : souvent même quand il s'élève entre eux des différends, ils s'empres-

sent de le consulter, et suivent scrupuleusement ses conseils.

Nous allâmes lui demander à déjeuner, et en le voyant dans son intérieur, si satisfait en apparence de son sort, nous pûmes juger combien il faut peu à l'homme pour le rendre heureux quand ses désirs sont bornés! Le major Vanderschbrug trouve dans l'étude et les arts, dont il a conservé le goût, de fécondes ressources pour animer sa solitude. Il nous montra quelques délicieuses aquarelles faites dans ses moments de loisirs, et un vieux volume de Jean-Jacques Rousseau, qu'il conserve très-précieusement depuis nombre d'années. A toutes les objections que nous lui faisons contre l'exil bizarre auquel il s'était condamné, il nous répondait philosophiquement que l'ennui n'avait pas encore pénétré sous son humble toit.

Avant de dire adieu à Bagtché-Séraï, nous allâmes, en compagnie de notre philosophe, visiter la vallée de Josaphat et la fameuse montagne de Tchoufout-Kalé,¹ qui depuis plusieurs siècles est la propriété exclusive de Juifs connus sous le nom de Karaïmes ou Karaïtes.²

1. Tchoufout-Kalé, connu autrefois sous le nom de Kirkor, a été, pendant une longue suite d'années, la résidence des khâns. Ce ne fut qu'en 1475 que Menglé-Ghéraï l'abandonna pour fixer son séjour dans un palais qui devint bientôt le centre de la ville de Bagtché-Séraï.

2. D'après l'opinion de quelques savants, les Karaïtes, encore aujourd'hui fidèles à la loi de Moïse, se séparèrent de la grande famille juive plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Selon

Dès six heures du matin, montés sur de petits chevaux tatars, nous entreprîmes de gravir le sentier rapide qui serpente à travers un vaste champ de morts couvrant tout le revers de la montagne. L'aspect mélancolique des tombeaux chargés d'inscriptions hébraïques, s'accorde avec la nature triste et désolée des lieux. De toute la population, qui depuis tant de siècles s'est renouvelée sur ce rocher, il ne reste plus que des tombes et une douzaine de familles qui s'obstinent, par esprit religieux, à vivre au milieu des ruines !

A l'époque de la domination des khâns, les Karaïtes de Tchoufou-Kalé étaient rigoureusement tenus à habiter leur rocher, n'étant autorisés qu'à passer la journée dans la capitale tatare pour leurs affaires de négoce. Chaque soir, gravissant péniblement leur montagne, ils revenaient oublier, au sein de leurs familles, le despotisme humiliant qui pesait sur eux.

Ce despotisme était tel, qu'un Karaïte arrivant à cheval devant le palais, devait mettre pied à terre et continuer pédestrement son chemin, jusqu'à ce que

d'autres recherches, leur séparation serait beaucoup plus moderne, et ne daterait que de l'an 750 de Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, les Karaïtes se distinguent essentiellement des autres Juifs. La simplicité de leurs mœurs, leur probité, leur amour du travail, en font une tribu des plus intéressantes, et le voyageur étonné trouve chez eux toutes les vertus primitives qui caractérisent encore quelques races de l'Orient.

le séraï fut hors de sa vue. Depuis la conquête des Russes, le séjour de Bagtché-Séraï n'est plus interdit aux Karaïtes; aussi ont-ils abandonné peu à peu leur montagne, à l'exception, comme je l'ai dit, de quelques familles, qui regardent comme un devoir sacré de vivre dans le lieu où ont vécu leurs ancêtres.

En considérant la position presque inaccessible de la ville, son manque d'eau, la stérilité de son sol, l'isolement de ses habitants, on ne peut être que profondément frappé du besoin de liberté qui fit jadis choisir aux Karaïtes un pareil emplacement, et de la constance des familles qui y vivent encore. Tchoufou-Kalé est bâti entièrement sur le roc nu. L'escarpement de la montagne est tel, dans l'endroit même où elle est accessible, que l'on a dû creuser des marches sur plusieurs centaines de pas de longueur. A mesure que l'on monte, de grandes masses de rochers, semblables à des forteresses ou à des murs gigantesques, s'avancant au-dessus de votre tête, semblent vous menacer d'une horrible destruction. C'est sous une pareille impression que l'on entre dans cette ville ruinée, dont les rues pleines de décombres, le silence funèbre et l'aspect désolé achèvent d'épouvanter l'esprit. Nul habitant ne se montre aux portes; personne ne se présente pour accueillir l'étranger et lui indiquer son chemin. Les seuls êtres vivants qui se trouvèrent sur notre passage étaient des chiens affamés, dont les hurlements sinistres nous faisaient tressaillir d'effroi.

Outre l'intérêt que devait nous inspirer la vue de cette acropole du moyen âge, nous étions mûs dans notre visite à Tchoufout-Kalé par un motif plus puissant encore, celui de voir un poète qui, depuis sa jeunesse, vit sur ce triste rocher. M. Taitbout de Margigny avait vivement piqué notre curiosité en nous parlant du vieux rabbin, et le major Vanderschbrug ne fit que confirmer tout ce que le consul de Hollande nous avait appris. Notre premier soin, en arrivant, fut donc de nous diriger du côté de l'habitation du rabbin, bâtie, comme l'aire de l'aigle, sur la pointe d'un rocher. Introduits dans un cabinet rempli de livres et de cartes géographiques, nous nous trouvâmes en présence d'un petit vieillard à longue barbe blanche, qui nous reçut avec la gravité pleine d'aisance et de noblesse des Orientaux. Ses traits nous offrirent le type israélite dans sa plus grande pureté. A l'aide du major, qui nous servait d'interprète, nous pûmes longtemps causer et admirer la variété des connaissances que possède cet homme complètement étranger au monde.

Peut-on comprendre que, dans une semblable retraite, dépourvue de toutes les ressources indispensables pour faire une étude quelconque, on puisse entreprendre le travail gigantesque d'écrire l'histoire de la tribu des Karaïtes, depuis Moïse jusqu'à nos jours. Voilà pourtant ce dont s'occupe depuis nombre d'années notre rabbin, sans se laisser décourager par

les obstacles de tout genre que lui présente une pareille entreprise!

Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis qu'il travaillait à cet ouvrage en hébreu!

Comment exprimer notre surprise à la vue de cet homme d'une grande intelligence, d'une érudition prodigieuse, d'une imagination poétique, consumant sur un rocher le reste d'une existence qui aurait pu être si belle et si féconde au sein de la société! Il nous fit voir plusieurs manuscrits de poésies sacrées composées dans sa jeunesse. Combien je regrettai de ne pouvoir lire les inspirations d'un tel poète!

En véritable patriarche, il vit au milieu d'une dizaine d'enfants de tous les âges, qui animent et embellissent sa solitude. Plusieurs petites chambres communiquant entre elles par des galeries intérieures, forment son habitation. C'est bien humble, bien modeste; mais la physionomie si remarquable du rabbin et le costume oriental de sa femme et de ses filles jettent sur cette triste demeure un charme auquel on ne peut rester indifférent. Il nous conduisit lui-même à la synagogue, petit édifice que la solitude habite depuis longtemps. Nous vîmes aussi, non sans un vif intérêt, le tombeau de la fille d'un khân qui, du temps de la domination gènoise, déserta le Coran pour la loi du Christ, et vint mourir, à l'âge de dix-huit ans, au milieu de ceux qui l'avaient convertie. Confiné au fond d'une cour remplie d'herbe, ce tombeau pré-

sente, comme tout ce qui l'entoure, l'aspect de la dégradation, de l'oubli et des ravages du temps. En le voyant si triste et si abandonné, je ne pus m'empêcher de le comparer aux monuments gracieux du champ des morts de Bagtché-Séraï! A ceux-ci les fleurs, le soleil, les inscriptions brillantes, la vénération des Tatars; à celui-là, l'herbe parasite, la tristesse, la désolation!

Toute la partie inférieure de la montagne, ainsi qu'une vallée étroite et profonde qui s'étend à l'est de Tchoufout-Kalé, sont couvertes de tombeaux. C'est sans doute à leur multitude innombrable que la contrée doit le nom de vallée de Josaphat. En face de la ville karaïte est le célèbre couvent de l'Assomption, qui, dans le mois d'août, réunit annuellement plus de vingt mille pèlerins. Ses cellules, enchâssées dans le rocher, font un effet très-bizarre, vues de loin. Quelques escaliers en bois conduisent extérieurement aux divers étages de ce singulier couvent, habité seulement par quelques moines.

Nous remarquâmes, à notre retour à Bagtché-Séraï, beaucoup de cryptes percées dans le rocher, qui sont l'asile d'un grand nombre de Tsiganes. Nulle part ce peuple vagabond n'offre un aspect plus dégoûtant que dans cette localité. D'horribles infirmités, une misère au-dessus de toute expression, des membres difformes, tout fait douter, en les voyant, qu'ils puissent appartenir à l'humanité.

Le lendemain de notre course à Tchoufout-Kalé, nous dîmes adieu à Bagtché-Séraï et à son philosophe; et l'esprit tout rempli des merveilles que nous avions vues, nous prîmes le chemin de Simphéropol, où nous devions nous arrêter quelques jours.



CHAPITRE XIV.

Simphéropol, chef-lieu du gouvernement de la Tauride. — Retour à Bagtché-Séraï. — Voyage à cheval. — Karolez. — Visite à la princesse Adil-bey. — Excursion à Mangoup-Kalé.

Sous les Tatars, Simphéropol était la seconde ville de la Crimée, et servait de résidence au Kalga-sultan¹; elle était alors ornée de palais, de mosquées, de beaux jardins, dont il reste peu de traces aujourd'hui. Aux rues tortueuses, aux murs élevés, aux bosquets de roses de l'ancienne cité, a succédé la froide monotonie des villes russes. On peut donc, à bon droit, lui reprocher d'avoir un plan assez vaste pour contenir dix fois autant de maisons qu'elle en possède; mais, du moins, rien n'a pu lui enlever son Salghir, dont les bords sont couverts des plus riches vergers de la Crimée; seulement, au lieu de bâtir la ville nouvelle

1. Le Kalga-sultan remplissait à peu près les fonctions de vice-khàn. A la mort du khàn, et jusqu'à l'avènement de son successeur nommé par la Porte, c'était à lui qu'appartenait de droit la régence du pays. La cour du Kalga se composait des mêmes fonctionnaires que celle de Bagtché-Séraï, et son pouvoir s'étendait sur toutes les contrées situées au nord des montagnes de la Tauride. Simphéropol est aujourd'hui le chef-lieu du gouvernement de la Tauride. Sa population compte environ 8000 âmes, dont 1700 Russes, 5000 Tatars, 400 étrangers et 900 Bohémiens.

au fond de la vallée, on l'a jetée sur un immense plateau, où ses rares maisons et ses rues démesurément larges, n'ont aucune espèce de caractère; aussi, comment peindre le bonheur que l'on éprouve, lorsqu'après avoir longtemps erré dans ces rues, où le soleil darde ses rayons sans obstacle, on se trouve sous les frais ombrages qui bordent le Salghir! Là, de charmantes maisons de campagne s'élèvent au sein des vergers, et au milieu des gracieux paysages qui les entourent, on est véritablement heureux d'oublier la tristesse et l'aridité de Simphéropol. Toutefois l'aimable hospitalité de quelques compatriotes nous retint plusieurs jours dans le chef-lieu de la Tauride.

Nous en profitâmes pour faire de nombreuses excursions dans les environs. Parmi les divers endroits où nous conduisit notre désir de tout voir, la vallée de l'Alma se distingue entre tous par la beauté de ses paysages. Dans une promenade que nous fîmes à cheval, pour aller visiter des rochers intéressants, sous le rapport géologique, nous traversâmes, en l'espace de trois heures, dix-huit fois la rivière qui donne son nom à cette charmante vallée : ceci peut faire juger de la multitude des méandres qu'elle fait avant de continuer sa route vers la mer Noire.

Bagtché-Séraï, se trouvant sur la route de Simphéropol à Karolez, nous ne pûmes, à notre passage, nous défendre de revoir son délicieux palais. Il est de certains lieux comme de certaines personnes. Quel-

ques heures suffisent pour les graver à jamais dans l'esprit. Quand on les quitte, on éprouve toute l'intensité d'un profond regret; quand on les revoit, on s'en réjouit comme d'un retour longtemps désiré. Ce fut donc avec un véritable bonheur que j'aperçus de loin les peupliers s'élevant au-dessus du Séraï. A peine installés dans notre appartement, nous envoyâmes chercher le major Vanderschbrug, qui se joignit à nous, pour faire une nouvelle inspection des lieux. Tout mon regret en admirant, à la tombée de la nuit, cette demeure enchantée, était de ne pouvoir donner l'ordre d'allumer les lustres, guirlandes, girandoles, qui couraient d'une pièce à l'autre. Quelle magnifique féerie que ces salons, ces galeries soudainement illuminés! L'impératrice Alexandra et ses filles ont donné plus d'une fête dans les jardins de Bagtché-Séraï! Ce devait être un spectacle charmant, que la vue des grandes-duchesses, si jeunes et si belles, dansant la mazurka au milieu de ce luxe oriental! Leurs noms se trouvent gravés sur plusieurs vitraux; quant à celui de l'impératrice, écrit sur l'un des murs, il a été encadré, et recouvert, comme une relique, d'un verre épais. Il est difficile, je crois, de porter plus loin la vénération pour une main royale.

Nous passâmes la soirée, sur notre large galerie, à prendre le thé et à admirer l'aspect magique du palais et des jardins éclairés par la lune. Le profond

silence qui régnait alors dans l'enceinte de la cour, l'aspect mystérieux du principal édifice, dont une partie était complètement dans l'ombre, tandis que l'autre, avec ses vitraux de couleur et ses balcons à jour, recevait en plein les rayons de la lune, les massifs d'ombrages qui lui servaient de fond, et la voix mélancolique de la fontaine, qui arrivait jusqu'à nous, tout cela, joint aux récits fantastiques de notre philosophe, rendit le souvenir de cette soirée ineffaçable dans notre esprit.

A Bagtché-Séraï nous abandonnâmes définitivement le péréclatnoy, pour le remplacer par des chevaux tatars, dont différents essais nous avaient fait apprécier les bonnes qualités. Le coup d'œil que présentait notre cavalcade en quittant le palais, était vraiment grotesque : assise sur une selle tatare, d'une hauteur prodigieuse, avec mon costume de la mer Caspienne et un parasol à la main, j'avais pour ma part une tournure assez excentrique. Quant à Hommaire, il portait, avec toute la gravité orientale, le bonnet persan, la ceinture et les armes dont il s'était fait une habitude dans ses longs voyages. Mais nos personnes, si singulières qu'elles fussent, ne pouvaient se comparer à celle de notre drogman. Une demi-douzaine de sacs de cuir, contenant des provisions, battaient les flancs de son cheval ; ma pauvre capote en paille, que j'avais dû abandonner pour un chapeau rond, était suspendue au pommeau de sa selle, et au milieu

de tout cet attirail il tenait encore à la main un large parapluie de toile blanche, dont il se faisait complaisamment un rempart contre le soleil, sans se soucier de ce surcroît d'embarras. Deux cavaliers tatars nous suivaient, ayant aussi leur contingent de bagage.

Après quelques heures de marche, au milieu d'une charmante contrée, entrecoupée de ruisseaux, de vallons et de nombreux vergers, nous arrivâmes dans la soirée à Karolèz, village tatar, perdu au milieu des montagnes, dans la vallée dont il porte le nom, et l'un des plus délicieux endroits que l'on puisse rencontrer dans cette belle Tauride, si riche pourtant en sites pittoresques !

Quoiqu'il n'appartienne pas à la côte méridionale, et qu'il n'ait, par conséquent, aucune vue maritime, son voisinage de Mangoup-Kalé, l'abondance de ses eaux, les montagnes qui forment, au fond de la vallée, une ligne de murailles crénelées, comme si dans ses jeux la nature s'était plu à imiter l'art, en conservant néanmoins ses proportions les plus grandioses, et enfin, le mérite d'appartenir à la princesse Adil-Bey, dont la beauté, quoique invisible, a inspiré plus d'un poète, tout jette sur Karolèz un attrait romanesque qui, chaque année, lui amène de nombreux visiteurs.

J'avais eu, avant de partir de Simphéropol, le soin de me munir d'une lettre du gouverneur pour la princesse afin d'en obtenir une entrevue, qui me permît de juger si la beauté de cette dame tatare et

celle de ses filles valaient leur réputation. Cette question avait été souvent agitée depuis notre arrivée en Crimée, et l'on conçoit le désir que j'avais de la résoudre d'une manière définitive. Mais, malgré ma lettre d'introduction, mon admission dans le palais était encore fort douteuse. Bien des dames russes avaient inutilement essayé d'y pénétrer, car la princesse Adil-Bey, tout en exerçant l'hospitalité la plus noble, était rarement disposée à contenter la vive curiosité de ses hôtes. Quoique la loi de Mahomet, relativement à la séquestration des femmes, soit moins en vigueur chez les Tatars de la Crimée que parmi les Turcs de Constantinople, les femmes riches franchissent difficilement l'enceinte de leur habitation, et si elles sortent, ce n'est que rigoureusement voilées.

Un de mes amis de Simphéropol, qui nous avait précédés la veille chez la princesse, ayant annoncé notre arrivée, cette attention nous valut un accueil des plus brillants. La maison des étrangers fut préparée avec l'ostentation que les Orientaux aiment à déployer en toutes circonstances. Une double haie de serviteurs de tout âge se tenait dans le vestibule au moment où nous mîmes pied à terre. L'un des plus âgés et des plus richement vêtus nous introduisit dans un salon disposé à l'orientale, dont les fraîches peintures et les larges divans de soie rouge nous rappelèrent les pièces délicieuses du palais des khâns. Le fils de la princesse, charmant enfant de douze ans,

parlant fort bien le russe, vint se mettre à notre disposition, et voulut se charger lui-même de traduire nos ordres aux domestiques et de veiller à ce que rien ne nous manquât. Je lui remis ma lettre, qu'il s'empressa de porter à sa mère, et peu de temps après il revint m'annoncer, à mon extrême satisfaction, qu'elle me recevrait aussitôt sa toilette terminée. Certaine alors de pouvoir satisfaire ma curiosité, je comptai les minutes jusqu'au moment où un officier, suivi d'une vieille femme voilée, vint me prendre pour m'introduire dans le palais mystérieux, dont je n'avais aperçu jusqu'alors que la haute muraille d'enceinte.

Mon mari, comme nous en étions convenus d'avance, essaya de nous suivre; et voyant qu'on n'y mettait nul obstacle, franchit sans plus de cérémonie la petite porte donnant entrée dans le parc, traversa ce dernier, monta hardiment sur une terrasse attenante au palais, et finit par se trouver, non sans être tout surpris de cette bonne fortune, dans un petit salon qui semblait faire partie des appartements intérieurs de la princesse. Jusqu'alors nul étranger, excepté le comte Woronzof, n'avait pénétré dans le palais; l'exception aussi flatteuse qu'inespérée que faisait la princesse en faveur de mon mari, devait donc nous donner l'espoir qu'elle ne bornerait pas là sa complaisance. Mais cette illusion eut peu de durée. L'officier qui nous avait introduits dans le palais, après nous avoir servi

de l'eau glacée, des confitures et des pipes, vint prendre mon mari par la main, et le conduisit hors du salon avec une promptitude fort significative. En effet, à peine eut-il disparu, qu'une portière soulevée dans le fond de la pièce donna passage à une femme d'une beauté éclatante, vêtue d'un riche costume, laquelle s'avança vers moi avec un air de dignité remarquable, me prit les mains, m'embrassa sur les deux joues, et s'assit à mon côté, en me faisant mille signes d'amitié. Elle avait beaucoup de rouge; ses sourcils, peints en noir, selon la mode orientale, et réunis au bas du front, donnaient à sa physionomie quelque chose de sévère, qui néanmoins n'en excluait pas la grâce; une veste en velours, garnie de fourrure, serrait sa taille encore élégante. Tout dans son ensemble surpassait l'idée que je m'étais faite de sa beauté. Nous restâmes plus d'un quart d'heure à nous considérer attentivement, échangeant tant bien que mal quelques mots russes, insuffisants pour traduire nos pensées. Mais en pareil cas le regard supplée à la parole, et le mien dût faire comprendre à la princesse l'admiration que me causait sa vue. Quant au sien, je dois avouer humblement qu'il paraissait beaucoup plus surpris que charmé de mon costume de voyage. Que n'aurais-je pas donné pour connaître le résultat de ses réflexions, dans l'analyse toute féminine qu'elle en faisait; il me vint même, dans ce tête à tête, un véritable scrupule de conscience; celui de m'être présentée à elle sous un vêtement

d'homme, qui devait lui donner une singulière idée des modes d'Europe.

Malgré le désir que j'avais de prolonger ma visite dans l'espoir de voir ses filles, la crainte d'être indiscrete me décida à prendre congé d'elle; mais, me retenant par un geste fort gracieux, elle prononça avec beaucoup de vivacité : *pastoy, pastoy* (attendez, attendez), et frappa des mains à plusieurs reprises. A ce signal, une jeune fille s'empressa d'accourir, et sur un ordre de sa maîtresse, ouvrit une porte à deux battants. Aussitôt la plus brillante apparition me rendit subitement muette de surprise et d'admiration. Qu'on s'imagine les plus délicieuses sultanes dont la poésie et la peinture aient essayé de donner l'idée, et l'on sera loin encore des ravissants modèles que j'avais alors sous les yeux ! Elles étaient trois, aussi belles, aussi gracieuses l'une que l'autre. Deux étaient vêtues de tuniques en brocart cramoisi, ornées sur le devant de larges galons d'or. Ces tuniques ouvertes laissaient apercevoir des robes de cachemire, dont les manches, très-étroites, se terminaient par des franges d'or. La tunique de la plus jeune, en brocart bleu de ciel, avait des ornements d'argent : c'était la seule différence qui existât entre sa parure et celle de ses sœurs. Du reste, toutes les trois avaient de magnifiques cheveux noirs, s'échappant en tresses innombrables d'un fez en filigrane d'argent, posé comme un diadème sur leur front d'ivoire; des pantoufles brodées d'or, et des pantalons bouffants, serrés à la cheville du pied.

Jamais je n'avais vu une peau aussi éclatante, des cils aussi longs, une fleur de jeunesse aussi délicate. Le calme répandu sur les traits de ces charmantes créatures n'avait jamais été troublé par aucun regard profane. Celui de leur mère, seul, leur avait dit jusqu'alors combien elles étaient belles, et cette pensée leur donnait à mes yeux un charme inexprimable. Ce n'est pas dans notre Europe, où les femmes, exposées comme elles le sont aux regards de la foule, s'abandonnent de si bonne heure à la coquetterie, que l'on pourrait imaginer un pareil type de beauté ; les traits de nos jeunes filles sont trop vite altérés par la vivacité de leurs impressions, pour que le regard de l'artiste puisse y trouver ce charme divin de pureté et d'ignorance qui me frappa si vivement à la vue de mes princesses tatares. Lorsqu'elles m'eurent embrassée, elles se retirèrent dans le fond du salon, où elles restèrent debout, avec ces poses orientales dont nulle femme en Europe ne saurait imiter la grâce. Une douzaine de suivantes, enveloppées de mousseline blanche, et dominées par un sentiment de curiosité et de respect, se pressaient à la porte du salon. Leurs silhouettes, se dessinant en relief sur un fond sombre, ajoutaient encore au pittoresque de la scène que j'avais devant moi. Ce beau rêve dura une heure. Quand la princesse me vit décidée à partir, elle me fit signe d'aller visiter le jardin ; mais, tout en la remerciant de cette nouvelle attention, je préférai rejoindre

de suite mon mari, à qui j'avais hâte de raconter tous les détails de cette entrevue, dont j'étais complètement éblouie.

Le lendemain matin nous montâmes à cheval pour visiter Mangoup-Kalé, montagne renommée dans le pays, et dont les habitants ne parlent qu'avec vénération. Les Goths, les Turcs, les Tatars, la possédèrent tour à tour. Sa position presque inexpugnable lui fit jouer un rôle important dans toutes les révolutions que subit la Crimée, et à son nom se rattachent les souvenirs les plus brillants de l'histoire de cette presqu'île.¹

Pendant trois heures au moins nous gravîmes des sentiers à peine tracés sur le flanc de la montagne, ne comprenant pas que nos chevaux pussent marcher aussi hardiment sur ces pentes inclinées où rien ne leur servait de point d'appui. Mais les chevaux de la Crimée possèdent une adresse sans égale, et pourvu

1. Mangoup, qui paraît avoir servi de résidence aux princes goths de la Crimée, était autrefois une ville très-considérable. En 754 elle avait déjà un évêque. En 1475 les Turcs s'en emparèrent et y mirent une garnison. Vingt ans après, Mangoup fut presque entièrement détruite par un incendie. Les khâns de la Crimée en prirent alors possession, et la laissèrent peu à peu tomber en décadence. A la fin du dernier siècle la population de cette ancienne ville se composait encore de quelques familles karaïtes ; aujourd'hui il ne reste plus de traces de leur séjour que les tombes, qui recouvrent le revers de la montagne.

que leurs pieds se posent quelque part, peu leur importe que ce soit au bord d'un précipice ou dans une plaine unie. Tout le revers de la montagne nous offrit, comme à Tchoufout-Kalé, un nombre infini de tombeaux; mais ceux-ci portant des inscriptions hébraïques et tatares, annonçaient que plus d'un peuple avait foulé cette terre aujourd'hui déserte. A force de monter, nous finîmes par atteindre le large plateau triangulaire qui couronne la montagne, et où s'élevait jadis Mangoup-Kalé. Sa surface ne présente plus qu'un immense champ aussi stérile que désolé, et tout couvert de ruines. Deux côtés du plateau sont à pic; le troisième était défendu par une forteresse, dont une partie est encore debout.

Tout sur cette montagne est empreint d'un caractère de grandeur et de mélancolie. La destruction en a fait depuis longtemps son domaine. L'œil ne voit partout que des ruines, des tombeaux, un sol inculte! Et pourtant, malgré la sévère tristesse de ce lieu, l'âme n'y est pas saisie, comme à Tchoufout-Kalé, d'un sentiment d'effroi et de malaise. Cela vient de ce que l'ancienne ville des Karaïtes, toute mutilée qu'elle est par le temps et les événements, a gardé un simulacre d'existence, et que cette alliance de la vie et de la mort frappe nécessairement l'esprit d'une terreur superstitieuse. A Mangoup-Kalé, les traces humaines sont effacées depuis trop longtemps, pour éveiller de tristes pensées. On y songe moins aux hommes qu'aux époques

lointaines, aux grands événements, aux nombreuses révolutions dont ce rocher a été le théâtre.

La façade de la forteresse a résisté aux sourdes attaques du temps. Quoique couverte de nombreuses crevasses, elle est restée fidèle à son poste, et ses hautes murailles, vues de loin, semblent encore protéger Mangoup-Kalé.

Des troupes de chevaux tatars passent toute la belle saison sur le plateau, dans une complète liberté; ils vont s'abreuver à un grand réservoir d'eau, alimenté par une source qui ne tarit en aucune saison.

Qu'on juge de notre ravissement, lorsqu'en parcourant l'intérieur de ce qui avait dû être la citadelle, nous découvrîmes dans une espèce de cour, dont les murs gisaient à terre, un champ de lilas s'épanouissant au milieu des ruines, et abandonnant au vent du désert ses parfums et ses grappes en pleine floraison! Je ne puis dire l'impression que nous causèrent ces fleurs, croissant ainsi sous la rosée du ciel, loin de tout regard humain. Leurs émanations embaumées et leurs fraîches couleurs semblaient protester contre la désolation du lieu, et prouver que la nature ne perd jamais ses droits.

Outre la forteresse, nous remarquâmes encore un monument que le temps avait respecté. D'après sa construction et les tombes qui l'entouraient, nous dûmes supposer que c'était une vieille église chrétienne. Le chœur était assez bien conservé, et les fenêtres mêmes avaient subi peu de dégradation.

Du haut de Mangoup-Kalé, l'œil embrasse un immense horizon, offrant les tableaux les plus variés : d'un côté, la mer avec ses îles, ses caps, ses bâtiments, ses côtes déchiquetées, et Sévastopol, dont on peut, par un temps clair, apercevoir distinctement les monuments; à l'ouest, des vergers magnifiques, les coteaux couverts de vignes, les larges prairies entrecoupées de ruisseaux, qui s'étendent à perte de vue dans la direction de Simphéropol; puis, au pied de la montagne, la vallée de Karolèz, ses forêts, sa ceinture de rochers, ses nombreuses fontaines, son village tatar, et enfin, le palais de la princesse Adil-Bey, dont l'architecture mauresque se dessine élégamment à travers un rideau de peupliers.

Les guides nous engagèrent beaucoup à visiter des cryptes creusées dans le roc, et formant un petit labyrinthe, dont l'entrée est assez difficile. Il faut, pour y parvenir, descendre des escaliers dégradés et grossièrement taillés dans la saillie d'un rocher, s'avançant de plusieurs centaines de pieds au-dessus d'un abîme. Malgré tout le péril de la descente, je m'aventurai bravement, avec le secours de nos Tatars, jusque dans le labyrinthe, où je me trouvai bien dédommée de ma secrète frayeur. Nous comptâmes une douzaine de chambres donnant les unes dans les autres, et séparées seulement par d'informes piliers. Sur ces colonnes crayeuses étaient gravés une infinité de noms, parmi lesquels figuraient ceux de plusieurs

de nos amis. Les Tatars ne purent nous donner aucune espèce d'explication sur ces demeures souterraines. Ici, comme à Inkermann, les cryptes semblent remonter à une haute antiquité, et l'obscurité la plus complète enveloppe à la fois leur origine et leur histoire.

L'approche de la nuit nous fit enfin songer à rappeler nos montures, qui avaient été faire connaissance avec les chevaux du désert; mais nous ne pûmes nous éloigner sans aller dire un dernier adieu au champ de lilas, dont la découverte nous avait causé tant de plaisir. Les Tatars voyant mon regret de le quitter, voulaient en emporter jusqu'à la dernière branche; mais je m'y opposai de toutes mes forces, me contentant d'en cueillir une grappe, que je conserve comme souvenir de cette charmante promenade.

Grâce à son isolement, à ses ruines et à ses traditions, Mangoup-Kalé est devenu pour les conteurs tatars une mine inépuisable de légendes merveilleuses; et j'aurais plus d'une histoire étrange à raconter, si je voulais renouveler ici tous les récits que nous firent nos guides pendant notre retour à Karoléz.



CHAPITRE XV.

Route de Baïdar. — Arrivée sur la côte méridionale. — Admirable panorama. — Musique militaire. — Le colonel Olive. — Miskhor, propriété du général L. Narichkin. — Aloupka, château du comte Woronzof. — Réflexions sur ce manoir féodal. — Engouement des seigneurs russes pour la Crimée.

Le pays que nous traversâmes le lendemain, pour arriver à la côte méridionale, avait un caractère agreste et même un peu sauvage, qui contrastait d'une manière frappante avec ce que nous avions vu jusqu'alors. Entre la vallée de Karolèz et celle de Baïdar, peu éloignée de la côte, s'étend une chaîne de montagnes, entrecoupée de profonds vallons, tout couverts de forêts. Tantôt le sentier nous conduisait au fond d'une gorge où de nombreux courants d'eau et d'épais taillis venaient à chaque instant entraver notre marche; tantôt nous suivions une ligne à peine tracée sur le flanc de la montagne. Alors les sommets des collines, que nous avions trouvés si élevés du fond de la gorge, disparaissaient sous nos pieds, cachés par d'épaisses vapeurs. A force de monter et de descendre, nous atteignîmes enfin la vallée de Baïdar, qui forme une immense plaine, dont un village occupe le centre. Nos chevaux, impatientés par les difficultés de terrain qu'ils avaient eues à vaincre depuis le matin, se livrèrent

alors à un galop impétueux, grâce auquel nous franchîmes, en moins d'un quart d'heure, les quelques verstes qui nous séparaient encore du village; mais lorsqu'il fallut mettre pied à terre, je payai cher mes prouesses : on dût m'enlever de cheval et me porter à bras dans la chambre tatare où nous devions passer la nuit. Néanmoins une promenade à pied et quelques heures de repos firent promptement disparaître toute trace de ce malaise, et le lendemain, dès cinq heures du matin, j'étais déjà en selle, impatiente de gravir la montagne qui nous cachait la vue de la mer. Une forte rosée avait imprégné l'air et la verdure d'une fraîcheur que nous humions avec un plaisir indicible, brûlés comme nous l'étions par plusieurs jours d'un soleil ardent. Rien, à mon avis, n'est plus délicieux qu'une course matinale faite à travers une forêt toute humide encore de la rosée de la nuit. Les sauvages odeurs qui s'en exhalent activent la circulation du sang, et donnent à la pensée une puissance de conception peu habituelle. Mais c'est surtout sur un lieu élevé que l'on ressent l'influence qu'exerce la nature physique sur les facultés de l'esprit.

La pente que nous suivions à travers un massif de beaux arbres, nous conduisit insensiblement jusqu'au point culminant de la montagne, et alors un admirable spectacle s'offrit à nos yeux. La mer, la côte méridionale avec ses golfes, ses caps, ses villas, ses falaises, ses roches volcaniques, et ses immenses blocs de calcaire

amoncelés les uns au-dessus des autres, comme par la main des géants, se déroulaient à perte de vue devant nous; la mer était alors si belle, le soleil si radieux, la nature si grandiose, que nous eûmes un moment d'extase inexprimable. Au milieu de notre enthousiasme, les sons d'une musique militaire vinrent tout à coup faire diversion à nos idées; et qu'on se figure notre étonnement à la vue de plusieurs groupes de soldats, campés à quelques centaines de pieds au-dessous du point où nous étions. C'était tout un régiment, qui travaillait à une route récemment tracée entre Sévastopol et Ialta. Les uns étaient occupés à faire jouer la mine, dont les explosions jetaient dans l'air quelque chose de guerrier et de menaçant; les autres préparaient le repas du matin autour d'un grand feu; les musiciens emplissaient la montagne de leurs fanfares, et les officiers, assis devant une tente, fumaient indolemment leurs pipes.

Notre admiration une fois calmée, nous n'envisageâmes pas sans un secret effroi la descente que nous avions à accomplir. La montagne, dont le revers occidental nous avait présenté une pente si douce, était devant nous tellement escarpée, que je ne pouvais comprendre comment s'en tireraient nos chevaux. Dans mon peu de confiance en leur adresse, je crus prudent de mettre pied à terre, aimant mieux traîner mon cheval après moi, que risquer d'être traînée par lui. Les musiciens, comme s'ils se fussent douté

que nous étions Français, saluèrent notre passage par l'ouverture de *la Fiancée*. Nous étions déjà au bord de la mer, que cette charmante symphonie nous arrivait encore affaiblie par la distance, mais ranimant en nous, de la manière la plus imprévue, les souvenirs de la patrie.

Pour nous rendre chez le colonel Olive, où nous avions le projet de passer quelques jours, il nous fallut, après avoir marché quelque temps sur les galets du rivage, remonter la côte jusqu'à une certaine hauteur, puis suivre des sentiers tout aussi escarpés que celui dont nous venions de sortir. Sans l'admirable instinct des chevaux de montagne, on ne pourrait se hasarder dans des endroits aussi périlleux. Mais avec leur secours et en les laissant parfaitement libres, on va toujours et l'on finit par arriver.

Le colonel Olive, que nous allions visiter au risque de nous briser les côtes, est un Français, ancien page de Louis XVIII, et qui entra au service du grand-duc Constantin peu de temps après la rentrée des Bourbons en France. Pendant plusieurs années il exerça les fonctions d'aide-de-camp près de ce prince, qui lui était fort attaché. Une fois sa retraite obtenue, il se fixa en Crimée avec sa nombreuse famille, et se livra à des exploitations agricoles. Homme d'esprit, de manières élégantes et d'excellente compagnie, il vit dans sa retraite presque inaccessible, comme si le monde n'était pas en droit de le réclamer. Sa femme,

Polonaise de haute naissance, ne semble pas plus que lui regretter l'atmosphère des cours : les ressources d'une éducation distinguée et le soin de ses enfants, laissent peu de lacune dans sa vie campagnarde. Nous passâmes au sein de cette famille quelques jours fort agréables. L'aspect abrupte de la côte ne fait que mieux apprécier le mérite de leur habitation, charmante villa italienne, qui semble avoir été transportée par la baguette d'un magicien sur le rocher qui lui sert de base.

En quittant Moukhalatka, nous nous engageâmes dans des montagnes dont les échappées de vue nous dédommageaient en partie de l'ennui d'escalader sans cesse des débris de roches, et de traverser des défilés où nous ne pouvions avancer qu'à la file les uns des autres. Mais à part ces passages difficiles, la route jusqu'à Aloupka ne nous offrit qu'un enchantement continu. Qu'on ne me vante plus les îles de l'Archipel et leurs rochers pelés ! Ici une vigoureuse végétation descend jusqu'au bord de la mer, et la côte présente partout un amphithéâtre de forêts, de jardins, de villages et de maisons de campagne, parmi lesquelles le regard s'égare avec délice ! L'amandier, le cythise, le marronnier sauvage, l'arbre de Judée, l'olivier, le cyprès, toute la végétation méridionale y croît avec une richesse qui témoigne assez de la puissance du soleil. A notre gauche nous avons des masses gigantesques, s'élevant à pic au-dessus de notre tête, des teintes

sombres et un incroyable chaos de roches fragmentées. A notre droite, une brillante mosaïque, encadrée par la mer. Mais c'est dans le voisinage d'Aloupka surtout que le paysage se revêt d'un genre de beauté plus frappant encore. L'œil embrasse à la fois le majestueux Tchatir-dagh, le cap Aï-todor, qui porte un phare à l'extrémité de sa pointe; l'Aïou-Dagh, dont le front, par un singulier caprice de la nature, semble couronné de bastions et de tours à demi ruinées; l'Aï-Pétri, le Mégabi, où brille une sphère dorée, surmontée d'une croix, qui fut érigée par la célèbre princesse Gallitzine, dont toute la Crimée garde encore le souvenir. Mille accidents de lumière donnent à tous les objets un éclat qui ne se rencontre que dans la chaude atmosphère des pays du Midi.

Cette partie fortunée de la côte est empreinte d'un véritable cachet aristocratique. La route, jusqu'alors inégale et difficile, annonce ici, par le soin avec lequel elle est entretenue, le voisinage de grands propriétaires. On voit qu'elle a été construite tout exprès pour les équipages à quatre chevaux et les fringantes cavalcades qui la sillonnent sans cesse. Nous remarquâmes que les limites de chaque domaine étaient indiquées par un poteau portant le blason du seigneur auquel il appartenait.

Une rencontre tout à fait imprévue, et qui par cela même n'en fut que plus agréable, nous attendait dans le voisinage d'Aloupka. A un détour de la route

nous aperçûmes une calèche escortée de deux cavaliers, qui nous précédait de quelques centaines de pas. Notre drogman, sans doute moins distrait que nous par la beauté du paysage, reconnut immédiatement dans l'un des voyageurs le consul de Hollande (excellent marin, mais fort mauvais écuyer); à peine Wilhem eut-il fait part de sa remarque à mon mari, que celui-ci partit au galop, pour revenir bientôt en effet avec M. de Marigny, tout charmé de la surprise que le hasard nous ménageait ainsi sur la grande route. Remettant au lendemain notre visite au château d'Aloupka, nous allâmes, en compagnie du consul, nous installer à Miskhor, propriété du général Narichkine, limitrophe de celle du comte Woronzof.

Nous parcourûmes avec une véritable admiration cette belle seigneurie, pour l'entretien de laquelle le général dépense annuellement une centaine de mille francs. Son enceinte contient des forêts, un parc, un château, une église et un grand nombre de constructions de fantaisie, qui annoncent un goût exquis de la part des maîtres. Je n'en citerai qu'une, qui me parut parfaitement appropriée au climat du pays et aux habitudes de la campagne. C'est une vaste salle en rotonde, ayant, au lieu de murs, un grillage turc. De minces colonnes mauresques soutiennent le toit. De larges divans et un billard en forment l'unique ameublement. Pendant le jour, des draperies cramoisies interceptent les rayons du soleil, déjà amortis par la

forêt qui entoure le kioske. Il me semble qu'on ne pouvait rien imaginer de plus agréable que cette pièce où l'air pénètre de tous côtés, et qui peut dans l'occasion se convertir en salle de bal !

Le mérite de Miskhor est d'autant plus grand, que le luxe y est assez bien déguisé sous une simplicité champêtre, pour qu'on soit presque tenté d'attribuer à la nature toutes les combinaisons habiles et coûteuses dont on admire les délicieux effets.

Le contraire se fait remarquer à Aloupka, où l'art règne en véritable souverain. Cette résidence presque royale, qui a excité jusqu'à l'envie de l'empereur Nicolas, a déjà coûté quatre à cinq millions au comte Woronzof, quoiqu'elle ne soit pas encore achevée. Toutes les époques et tous les styles sont représentés dans son architecture et ses ornements. D'une part, la hauteur de ses murailles, sa massive tour carrée contenant un beffroi, ses passages voûtés, l'aspect mystérieux de ses longues galeries, lui donnent beaucoup d'analogie avec un manoir féodal. Mais d'une autre part on y retrouve la riante imagination des Orientaux dans les colonnettes, les cheminées, les aiguilles et les dômes qui y sont prodigués. Pour motiver la construction d'un semblable château de porphyre, il aurait fallu que le comte pût rétrograder de quelques siècles dans le passé. A notre époque, une pareille demeure est un véritable anachronisme. A quoi bon de telles murailles, lorsque l'on n'a à craindre les attaques d'aucun

voisin? A quoi bon ces passages voûtés, lorsque les hommes d'armes manquent pour les remplir? Autant un vieux castel parle à l'imagination, en lui retraçant les chroniques, les souvenirs, les événements qui s'y rattachent, autant une telle construction toute moderne laisse l'esprit froid et désappointé. Ces tours, ces créneaux menaçants, ces murailles massives, semblent une parodie du passé. Qu'ont-ils vu? de quels combats, de quelles haines, de quels amours, de quelles vengeances ont-ils été témoins?

A ce manque total d'appréciation des époques et des exigences du temps, on a joint le tort fort grave de choisir pour le château un emplacement complètement désavantageux. La côte est tellement étroite en cet endroit, qu'entre la façade de l'édifice et la mer, il se trouve à peine quelques pas de largeur. Il faut donc, pour juger de l'ensemble du manoir, prendre une barque et s'éloigner du bord jusqu'à ce que l'on ait trouvé un point favorable. On conviendra que tout le monde n'est pas disposé à faire ainsi une promenade sur l'eau, dans le seul but d'apprécier l'effet d'une façade.

Le parc présente un admirable labyrinthe de roches brisées et une variété d'accidents naturels aussi pittoresques qu'extraordinaires. L'art n'a eu qu'à tracer des sentiers et des allées à travers les blocs volcaniques qui y sont accumulés, et à décorer de fleurs le bord des cascades. Dans l'excavation d'un rocher se trouve une grotte profonde, servant de lieu de repos aux

promeneurs ; une petite source y gazouille et invite à la rêverie. A l'extrémité orientale du château s'élève un bois de cyprès, que la comtesse appelle son Scutari.

La physionomie générale de cette magnifique résidence est trop grave pour séduire les yeux ; on l'admire, mais on ne l'envie pas. L'ombre gigantesque de l'Aï-Pétri, qui s'étend comme un voile sur tout le domaine, contribue encore à en augmenter la sévérité.

La réputation de la côte méridionale ne date que de l'arrivée du comte Woronzof en Crimée. Avant cette époque, personne ne songeait à l'habiter, excepté quelques spéculateurs, qui commençaient à s'y occuper de vignobles. Le comte, homme de beaucoup de goût, s'enthousiasma tout d'abord à la vue de cette charmante contrée, et s'empressa d'y acquérir plusieurs propriétés. Son exemple fut bientôt suivi par un grand nombre de seigneurs, qui trouvèrent les sites admirables, ravissants, dès que le comte les eût vantés. De nombreuses villas s'élevèrent en l'espace de peu d'années sur toute la longueur du littoral, qui commence à Balaclava et finit à Théodosie. On organisa, pour la facilité des communications, un service de bateaux à vapeur, dont Ialta devint le port. La famille impériale voulut à son tour avoir son pied à terre, et acquit Oréanda, l'un des points les plus beaux de la côte. Beaucoup d'étrangers, atteints d'une véritable fièvre, réalisèrent leurs capitaux pour venir y cultiver la vigne, industrie que le comte

Woronzof encourageait alors de tout son pouvoir. Mais cela fut le revers de la médaille, la plupart s'y ruinèrent, et aujourd'hui ils expient dans une profonde misère l'avidité qui les fit se jeter à corps perdu dans de folles entreprises.

Sur presque toute sa longueur, la côte n'offre qu'une lisière dont la largeur atteint rarement une demi-lieue. C'est sur ce terrain d'éboulement, traversé par de profondes ravines et bordé par une chaîne calcaire qui le défend des vents du nord, que se trouvent les plus beaux domaines.

Parmi eux je citerai Koutchouk-Lampat, appartenant au général Borosdine; Parthénit, où se voit encore le grand noyer sous lequel le maréchal prince de Ligne écrivit à Catherine II; Kisil-Tasch, dont le propriétaire porte un nom célèbre en France, celui de Poniatowski; Oursouf, appuyé contre l'Aïou-dagh qui l'ombrage de ses forêts; Arteck, domaine du prince André Gallitzine; Aï-daniel, qui eut pour propriétaire le duc de Richelieu; Marsanda, Oréanda, domaine impérial; Miskhor, Nikita, Gaspra, où M.^{me} de Krudener mourut dans les bras de sa fille la baronne de Berckheim, et enfin Koréis, où la princesse Gallitzine, exilée de la cour, vint terminer sa vie.

Toutes ces propriétés, voisines les unes des autres, deviennent dans la belle saison le rendez-vous d'une nombreuse société fort avide de plaisirs. Alors on ne voit que brillants équipages, cavalcades, fêtes nom-

breuses, etc. Aloupka est le centre de tous les amusements. Les étrangers de distinction qui se trouvent momentanément à Odessa, sont de droit les hôtes du comte Woronzof; mais plus d'un, à son retour, s'est plaint d'avoir payé un peu cher l'hospitalité du gouverneur général. Le château, malgré son apparence grandiose, ne pouvant contenir qu'un petit nombre d'élus, force est à la majorité de se loger à l'auberge des deux Cyprès, peu éloignée d'Aloupka, et dont l'hôte, pour faire sans doute honneur à son noble patron, écorche à plaisir tous ceux qui ont besoin de ses appartements.

En nous rendant à Ialta, qui n'est éloigné de Miskhor que d'une douzaine de verstes, nous ne négligeâmes pas de visiter les maisons de campagne qui pouvaient nous offrir quelque intérêt. Gaspra surtout, consacrée par le séjour qu'y fit la baronne de Krudener, avait le droit, plus que toute autre, de nous arrêter longtemps. Peut-être ne lira-t-on pas sans plaisir les détails que j'ai recueillis sur les motifs qui amenèrent dans la presqu'île cette femme célèbre, et qui lièrent son nom à celui de deux autres femmes, également remarquables par l'étrangeté de leur sort.



CHAPITRE XVI.

Trois femmes célèbres.

I.

Tout le monde sait quelle influence mystique M.^{me} de Krudener exerça pendant plusieurs années sur l'esprit enthousiaste de l'empereur Alexandre. Cette femme, qui s'est peinte avec un si grand charme dans *Valérie*, qui brilla par sa beauté, son esprit et son rôle d'ambassadrice dans les salons aristocratiques de Paris, qui fut tour à tour femme du monde, héroïne de roman, écrivain remarquable et prophétesse, a laissé assez de souvenirs en France pour que son nom n'y soit jamais oublié. Ceux qui aiment la poésie mystique, liront *Valérie*, cette œuvre charmante dont l'apparition fit tant de bruit, malgré les bulletins de la grande armée (car elle parut au temps le plus brillant de l'empire); ceux qui recherchent la grâce jointe à la beauté et à tous les dons de l'esprit, se rappelleront cette jeune femme qui se fit une place si distinguée dans la société française; enfin, les imaginations enthousiastes, rêvant les sentiments élevés, l'exaltation religieuse unie à foi la plus vive, ne pourront refuser leur admiration à celle qui ne demanda aux puissants de la terre que les moyens d'exercer sans entrave la charité, cette vertu évangélique, dont elle se montra toujours un des plus fervents apôtres!

On peut voir dans les Lettres de M.^{elle} Cochelet avec quelle ardeur M.^{me} de Krudener se livrait à la recherche des infortunes à soulager. La bonté ineffable, dont son cœur était plein, lui avait valu à Saint-Pétersbourg le nom touchant de *mère des pauvres*. Toutes les sommes qu'elle obtenait de l'empereur étaient aussitôt distribuées aux malheureux, et sa fortune avait la même destination. Aussi sa maison était-elle assiégée du matin au soir par une foule de mougiks et de mères de famille, qui venaient chercher près d'elle la nourriture de l'âme et celle du corps.

Avec tant de bonne volonté et de moyens de faire le bien, l'influence de M.^{me} de Krudener devint bientôt si grande à Saint-Pétersbourg, que le gouvernement finit par s'en effrayer. On l'accusa d'avoir des tendances trop libérales, des idées religieuses peu orthodoxes, une ambition ardente cachée sous le voile de la charité, et partant trop de compassion pour ces misérables mougiks, qui trouvaient près d'elle un refuge assuré contre la misère. Mais la cause principale du mécontentement de la cour, fut l'association de la baronne avec deux autres femmes, dont on pouvait, à plus d'un titre, suspecter la bonne foi religieuse. Ces deux femmes étaient la princesse Gallitzine et la comtesse Guacher (nous donnerons plus tard le véritable nom de cette dernière).

Apportant dans leurs actes une espèce de publicité qui recherchait ouvertement l'attention de la foule,

ces dames ne pouvaient que nuire à l'entreprise toute chrétienne de M.^{me} de Krudener. Pour sa part, la première était détestée à la cour. Trop supérieure pour dissimuler ses opinions, et célèbre par sa beauté, son esprit caustique et ses idées philosophiques, elle avait soulevé autour d'elle trop de méfiance et de jalousie, froissé trop d'amours-propres, pour qu'on ne cherchât pas en toute occasion à la desservir dans l'esprit de l'empereur.

Quant à la comtesse Guacher, la principale héroïne de notre récit, sa position, assez équivoque à la cour de Russie, fournit une arme contre elle, lorsque, sortant tout à coup de la profonde solitude où elle s'était renfermée, elle devint une des plus enthousiastes adeptes de M.^{me} de Krudener. Mais avant d'aller plus loin, quelques détails sur son arrivée en Russie sont nécessaires, pour faire comprendre le rôle bizarre qu'elle doit jouer dans les événements qui suivront.

Deux ans environ avant l'époque dont je parle, on vit arriver à Saint-Petersbourg une dame de haut rang, accompagnée d'une suite nombreuse, et s'annonçant comme une des victimes de la révolution française. Ce dernier titre la fit accueillir avec empressement dans la société russe, et l'empereur Alexandre, tout le premier, s'occupa d'elle de manière à la mettre complètement en évidence. On apprit qu'elle venait d'Angleterre, pays qui lui avait servi de refuge pendant la tourmente révolutionnaire. Mais quant au

motif qui l'avait portée, après un aussi long séjour chez les Anglais, à les quitter pour se rendre à la cour de Russie, il resta couvert d'un voile impénétrable. Dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, elle manifesta une très-grande répugnance à voir les réfugiés français établis dans cette capitale, et de leur côté, ceux-ci déclarèrent que le nom qu'elle portait leur était complètement étranger. Bientôt chacun se dit tout bas que ce nom n'était qu'un pseudonyme, déguisant peut-être une illustre origine. Mais quel était le véritable nom de cette dame, nul ne pouvait le dire, pas même l'empereur. Toute la perspicacité des courtisans échoua contre la réserve hautaine de la comtesse, qui affectait de se renfermer dans un silence absolu chaque fois que la conversation roulait sur la France. Alexandre, toujours prêt à se déclarer le champion des dames, respecta avec une loyauté chevaleresque l'incognito de l'étrangère. Bien plus, il déclara que toute tentative ayant pour but de pénétrer le mystère dont elle s'entourait, lui déplairait souverainement. C'en fut assez pour calmer chez les courtisans la fièvre de curiosité qui les travaillait depuis l'arrivée de M.^{me} Guacher. Son nom ne fut plus prononcé qu'avec une circonspection vraiment plaisante pour quiconque ne connaîtrait pas le caractère russe, et bientôt elle devint étrangère à la cour, où elle ne fit que de rares apparitions.

L'empereur seul, stimulé sans doute par le voile dont elle couvrait son passé, et en outre frappé de la

distinction de ses manières, conserva vis-à-vis d'elle des rapports auxquels il semblait attacher un grand prix. La galanterie ne fut pour rien dans leur intimité, du moins aucun indice n'a fait soupçonner que cette liaison se fût terminée d'une façon si vulgaire. L'esprit romanesque d'Alexandre aimait à bâtir toutes sortes d'hypothèses sur cette femme, dont la noble figure et les grands airs exerçaient un certain prestige sur son imagination.

Lorsque la princesse Gallitzine, de retour d'un long voyage en Italie, reparut à Saint-Petersbourg, l'empereur, qui l'admirait sincèrement, se chargea lui-même du soin de rapprocher ces deux dames, qu'il jugeait si bien faites pour s'apprécier mutuellement. Comme il l'avait prévu, une liaison étroite s'établit entre elles, mais à la grande mortification du czar, et, grâce à l'influence de M.^{me} de Krudener, qui se mit bientôt de la partie, cette intimité devint la base d'une association qui ne tendait à rien moins qu'à convertir la terre entière à la sainte loi du Christ.

D'abord on se moqua d'une telle prétention, puis on prit l'alarme; et bref, à force d'intrigues on força l'empereur, à moitié séduit par ces dames, à les éloigner de la cour, et à les confiner pour le reste de leur vie au fond de la Tauride.

Cette décision, si opposée au caractère bienveillant d'Alexandre, fut, à ce qu'on prétend, déterminée par un article d'un journal anglais, où le trio féminin

et Sa Majesté impériale étaient l'objet des plus mordants sarcasmes. Furieux de se voir accusé d'être sous la tutelle de trois femmes à moitié folles, l'empereur signa leur exil, au grand contentement des courtisans et des envieux. Ces dames ne virent dans cet événement qu'une manifestation de la volonté divine, qui les destinait à aller propager la foi chez les sectateurs de Mahomet. Elles ne voulurent, par esprit d'humilité chrétienne, accepter pour escorte qu'un bas-officier, dont le service devait se borner à veiller sur leur sûreté personnelle et à transmettre leurs ordres aux gens chargés de les conduire. Leur départ produisit une véritable sensation à Saint-Petersbourg. Chacun voulait voir ces hautes et illustres dames sous leurs vêtements de bure. La cour s'en moquait; mais le peuple, toujours impressionnable à l'endroit de la religion, et qui d'ailleurs perdait dans M.^{me} de Krudener une protectrice dévouée, accompagna, avec de grandes démonstrations de respect et de regret, nos pèlerines jusqu'au bord de la Néva, où elles s'embarquèrent le 6 septembre 1822.

Deux mois environ après cet étrange départ, que chacun commenta à sa guise, on vit arriver à Taganrok, par une froide matinée du mois de novembre, et malgré la légère croûte de glace qui commençait à couvrir les bords de la mer d'Azof, une de ces grandes barques, appelées lodkas dans le pays, et que l'on retrouve sur toutes les rivières navigables de l'empire

russe, où elles servent au transport des marchandises. Celle dont il est ici question, semblait avoir été provisoirement destinée à recevoir des passagers, et cette circonstance n'échappa pas aux matelots occupés sur la rade de Taganrok, car leurs regards exercés eurent bien vite remarqué l'arrangement particulier du pont, et le soin avec lequel les ballots de marchandises avaient été placés le long des bastingages. D'ailleurs, le grand tapis qui recouvrait tout l'avant-pont, ne pouvait leur laisser aucun doute à cet égard.

La lodka, petit navire large et plat, était pontée et ne portait qu'une voile quadrangulaire. Sa proue, terminée en pointe, représentait la figure du grand saint Nicolas, sculptée grossièrement et coloriée de la manière la plus bizarre. A l'arrière s'élevait une croix en bois, couverte de rubans fanés et de branches de sapin, attestant la dévotion un peu superstitieuse des mariniers. L'équipage, composé de cinq à six hommes, différait essentiellement de celui des barques fréquentant d'ordinaire la mer d'Azof. Le teint clair, la barbe rousse, la chaussure faite d'écorce de bouleau et semblable, par sa forme, à la sandale romaine, et surtout les traits réguliers des nouveaux arrivants, les firent promptement reconnaître comme appartenant à la Grande-Russie. Cette découverte ne fit qu'accroître la curiosité des habitués du port, d'autant plus avides de nouvelles que la saison déjà avancée rendait les arrivages fort rares.

La vue d'un bas-officier étendu sur le tapis, donna lieu , en outre , à plus d'une hypothèse et occupa longtemps l'imagination oisive des matelots; mais leurs regards curieux eurent beau interroger le pont et l'entre-pont, s'attacher aux écoutilles, ils n'y virent paraître nul des mystérieux personnages que devait renfermer la lodka, et la journée entière s'écoula sans qu'un indice quelconque vînt fixer leur incertitude. A la vérité, le bas-officier descendit à terre et se fit conduire chez le maître de police, ainsi que chez le consul d'Angleterre; on sut même que, dans la soirée, ces hauts fonctionnaires s'étaient rendus à bord de la lodka; mais tout se borna là, et le public ignore toujours d'où venait cette lodka, où elle allait, et quelles étaient les personnes qui la montaient.

Le soir même de l'arrivée de ce bâtiment dans la rade de Taganrok, le consul d'Angleterre, averti par le bas-officier de la lodka qu'une dame étrangère se rendrait chez lui sur les huit heures du soir, attendait avec une vive curiosité cette entrevue, sur laquelle il se perdait en conjectures. Le nom de la dame, les motifs de sa visite, tout restait enveloppé d'un mystère, qu'on aurait dit calculé dans le but d'intriguer au plus haut point le consul. Enfin huit heures sonnèrent et, quelques instants après, la porte du cabinet s'ouvrit pour donner passage à une personne dont l'extérieur, au premier abord, semblait peu justifier la vive curiosité du représentant britannique.

Vêtue d'une longue robe grise assez ample pour cacher complètement ses formes, et la tête couverte d'une coiffe blanche dont les barbes descendaient sur sa poitrine, elle ressemblait assez à ces religieuses russes qui vont quêter, dans les riches maisons, pour soutenir leur monastère. Telle fut l'opinion de M. Y***, qui s'apprêtait à l'éconduire assez lestement, lorsque l'étrangère, lui adressant la parole en excellent anglais, changea subitement ses dispositions malveillantes en une surprise qui prit bientôt le caractère d'un puissant intérêt. La tournure distinguée, l'air noble et les manières aisées de la visiteuse la lui firent promptement reconnaître pour une personne d'un rang élevé. L'Angleterre fut d'abord le sujet de leur entretien. L'inconnue lui apprit qu'ayant longtemps habité ce pays, elle s'était senti le désir de voir son représentant à Taganrok. Puis, passant en revue la société anglaise, elle critiqua ses travers, cita ses noms les plus aristocratiques, ses gentlemen les plus accomplis, de manière à prouver que ce monde-là avait dû lui être longtemps familier. Elle en vint ensuite à l'objet principal de sa visite, qui était d'obtenir du consul un podorochni pour continuer par terre son voyage, qu'elle avait fait jusqu'alors par eau. Le consul, plus occupé à l'examiner qu'à lui répondre, ne savait que penser de l'élégance de son langage et de l'air de dignité qui perçait sous sa cornette. D'après ce qu'il put en juger, elle devait avoir environ cinquante ans. Ses

traits, encore bien conservés, annonçaient avoir été fort beaux. Un profil bourbonnien, de grands yeux bleus, des lignes sévères, une aisance un peu hautaine dans les gestes, tout donnait à sa personne quelque chose de si imposant, que M. Y*** ne put s'empêcher de ressentir pour elle une sympathie mêlée de respect. La conversation devenant insensiblement plus familière, cette femme étrange finit par avouer que, séduite et convertie par la baronne de Krudener et la princesse Gallitzine, elle avait été exilée avec ces dames au fond de la Crimée, où elle comptait prêcher la foi.

Cette confidence si imprévue ne fit qu'accroître, comme on le pense bien, l'étonnement de M. Y***, qui fit naturellement quelques observations sur une semblable entreprise. « En vérité, Madame, lui dit-il, voilà un dévouement exemplaire, et Dieu ne peut que bénir une telle ardeur à le servir. Mais, pour songer ainsi aux infidèles, chez qui je doute fort que vous trouviez beaucoup de prosélytes, malgré vos moyens de séduction, n'avez-vous donc ni famille, ni amis, ni personne enfin qui réclame plus directement votre amour que des gens trop barbares pour apprécier vos motifs? » Ces derniers mots, prononcés peut-être à dessein, produisirent sur l'étrangère un effet prodigieux. Elle pâlit, se troubla et murmura, d'une voix inintelligible, que tous les liens qui l'attachaient au monde étaient brisés, la colère céleste s'étant depuis long-

temps appesantie sur sa tête ! Un silence de quelques instants suivit cet aveu. Le consul, les yeux fixés sur cette figure pâle et hautaine qui trahissait alors une espèce d'effroi, ne savait trop quelle contenance tenir. Toute sa science d'homme du monde venait échouer contre le trouble de son esprit. Il fallait pourtant renouer à toute force la conversation, interrompue d'une si étrange manière; mais l'inconnue le tira elle-même d'embarras, en prenant congé de lui, non sans exprimer de nouveau le désir d'obtenir un *podorochni*¹ pour le lendemain matin.

Comme il est facile de le supposer, M. Y*** se garda bien d'attendre jusqu'au lendemain pour contenter sa vive curiosité au sujet de ces dames, qui allaient ainsi des bords de la Néva à ceux de la mer Noire, poussées par un invincible esprit de prosélytisme.

Une heure après le départ de sa visiteuse, il s'achemina du côté du port, tout émerveillé de ce qu'il venait d'apprendre, et avide surtout de voir cette célèbre M.^{me} de Krudener, qui occupait alors toute la Russie : il n'eut aucune peine à trouver la lodka. Le pont était désert, mais une lueur assez vive l'attira vers l'une des écoutilles; qu'on juge de son étonnement, lorsque ses regards, plongeant dans une grande cabine, tombèrent sur trois femmes, ou plutôt trois

1. Feuille de route délivrée par la police et qui vous permet de prendre des chevaux de poste.

fantômes, debout autour d'une table chargée de papiers et occupées à lire dans de gros bouquins ouverts devant elles. Leur immobilité, leurs robes grises, leurs coiffes blanches, l'austérité de leurs poses, la manière dont elles étaient éclairées, tout faisait de cette scène un tableau vraiment fantastique. Leurs prières achevées, elles se mirent à psalmodier, sur un mode lent et cadencé, quelques versets de cantiques. Cette harmonie grave et religieuse, interrompant tout à coup le profond silence qui régnait sur la barque, acheva de porter au plus haut degré l'exaltation du consul. Longtemps il se crut le jouet d'un songe, et l'impression qu'il éprouva fut assez vive pour que, vingt ans après, il en parlât encore avec enthousiasme.

La comtesse Guacher lui tournait le dos, mais il put examiner à son aise les deux dames qui se trouvaient en face de l'écouille. M.^{me} de Krudener était petite, frêle, blonde; ses regards inspirés et la douceur de ses traits annonçaient la bonté ineffable de son âme; la princesse Gallitzine, au contraire, avait une figure noble et imposante, dont l'expression offrait un singulier mélange de finesse, d'ascétisme, de sévérité et de raillerie. Longtemps les trois pèlerines modulèrent en langue slave des psaumes, dont le sens mystérieux s'accordait avec la disposition enthousiaste de leur esprit; avant qu'elles les eussent achevés, un bruit de pas retentit sur le pont et arracha M. Y***

à l'extase dans laquelle il était plongé. Le nouvel arrivant n'était autre que le bas-officier russe. Le consul profita de sa présence pour se faire annoncer, quoique l'heure avancée lui donnât peu d'espoir d'être reçu. Contre son attente il fut admis auprès des voyageuses, qui l'accueillirent avec autant d'aisance que si elles se fussent trouvées dans un brillant salon.

N'était-ce pas une chose réellement surprenante que de voir des femmes, de destinées et d'origines si différentes, une Russe, une Allemande, une Française, faisant abstraction de leurs goûts, de leurs opinions, de leurs préjugés et de leurs antipathies, s'associer ainsi pour aller à l'aventure travailler à la conversion des gentils, comme faisaient les premiers chrétiens ?

Malgré leur enthousiasme religieux et le rôle d'inspirées auquel elles se croyaient appelées, on conçoit que ces trois femmes du monde, habituées à toutes les recherches du luxe, eussent eu parfois l'esprit aigri par les privations et les fatigues de leur long voyage, et que cette aigreur se fût glissée dans leurs rapports mutuels. On ne peut donc être surpris de leur désir de se séparer à leur arrivée à Taganrok. La comtesse Guacher surtout, moins avancée que ses compagnes dans le chemin de la perfection, s'était révoltée plus d'une fois contre les habitudes austères auxquelles elle devait se soumettre ; mais ses velléités d'indépendance n'eurent toutefois que la durée de l'éclair ; et le lendemain de sa visite au consul, lorsque celui-ci

retourna au port pour lui annoncer que le podorochni était prêt, la barque et les trois voyageuses avaient disparu, et personne ne put lui en donner de nouvelles !

II.

L'apparition de ces dames en Crimée bouleversa toute la presqu'île. Ardentes à faire des prosélytes, on les vit dans leur costume de béguine, la croix et l'Évangile à la main, gravir les montagnes, pénétrer au fond des vallées, parcourir les villages tatars, et enfin porter l'enthousiasme doctrinaire jusqu'à prêcher en plein vent devant les enfants du Coran, tout surpris de la présence de semblables missionnaires. Néanmoins, ainsi que l'avait prédit le consul d'Angleterre, malgré leur ferveur mystique, leurs voix persuasives et l'originalité de leur entreprise, nos héroïnes opérèrent peu de conversions. Elles ne parvinrent qu'à se rendre parfaitement ridicules, non-seulement aux yeux des Tatars, mais encore aux yeux des seigneurs habitant la côte méridionale. Aussi, loin de les seconder et de leur savoir au moins gré des motifs qui les faisaient agir, ceux-ci ne voulurent voir en elles que des illuminées, des têtes à l'envers, bonnes tout au plus à cathéchiser les petits enfants. La police, de son côté, toujours prête à prendre l'alarme, et ayant en outre reçu des instructions relatives au séjour de ces dames, mit bientôt obstacle à tout ce qu'elles

tentèrent dans l'intérêt de leur mission. Bref, on fit tant, qu'au bout de deux mois à peine, elles se virent forcées d'abandonner leur vie errante, leurs prédications et tous les beaux rêves qui les avaient bercées durant leur long et pénible voyage. Ce ne fut pas, comme on doit le penser, sans une cruelle mortification qu'elles renoncèrent à l'espoir de faire triompher la parole de Dieu dans ces montagnes dont elles avaient cru faire une nouvelle Thébàide. M.^{me} de Krudener surtout, mue par une conviction profonde et une de ces volontés qui font les héros ou les martyrs, ne put supporter la perte de ses illusions; et sa santé, déjà ébranlée par plusieurs années d'une vie ascétique, déclina rapidement. Un an s'était à peine écoulé depuis l'instant où elle avait mis le pied en Tauride, qu'il ne restait plus nul espoir de la conserver. Elle mourut en 1823, dans les bras de sa fille, la baronne de Berckheim, qui habitait depuis quelques années la côte méridionale, et qui fut dépositaire de beaucoup de documents sur la dernière période d'une vie si féconde en événements romanesques; mais ces documents ne sont malheureusement pas destinés à voir le jour.

Ainsi s'éteignit dans l'exil cette nature d'élite qui, après avoir connu toutes les jouissances du grand monde, se voua par instinct aux vertus les plus touchantes du christianisme, et offrit en Russie le spectacle si rare d'une femme dominant le czar, non par

les séductions de la jeunesse et de l'amour, mais par une foi vive, une bonté adorable et une exaltation mystique, que partagea longtemps son royal disciple.

La princesse Gallitzine, moins sincère peut-être dans ses croyances religieuses, ne songea plus à faire de conversions, une fois installée dans sa délicieuse villa de la côte méridionale. Abandonnant pour toujours la robe de bure, elle adopta un costume non moins excentrique qu'elle conserva jusqu'à sa mort. C'était une jupe d'amazone, avec une veste en drap, de coupe tout à fait masculine. Un bonnet polonais, garni de fourrure, complétait ce costume, qui s'accordait fort bien avec l'esprit original de la princesse. C'est ainsi qu'on la voit dans plusieurs de ses portraits dont son salon de Koréis est encore orné.

L'esprit caustique qui l'avait brouillée avec la cour de Saint-Petersbourg, ses grandes manières, son nom, sa mémoire prodigieuse et son immense fortune, attirèrent promptement chez elle tout ce que la Russie méridionale possédait de noms remarquables. Les étrangers de distinction briguaient l'honneur de lui être présentés. Elle eut en peu de temps une petite cour, qu'elle présidait avec la dignité d'une véritable souveraine. Mais fort capricieuse, elle avait parfois des lubies qui la portaient à se séquestrer pendant des mois entiers dans une retraite absolue. Quoique revenue à des idées philosophiques et même voltairiennes, le souvenir de M.^{me} de Krudener lui donnait des ré-

miniscences de dévotion, qui faisaient un singulier contraste avec sa manière d'être habituelle. Ce fut pendant un de ces accès qu'elle fit ériger une croix colossale sur une des hauteurs qui dominant Koréis. Cette croix, recouverte d'une lame d'or, se voit de très-loin. Au milieu des pics dont toute la côte est hérissée, le regard trouve un charme secret à s'arrêter sur ce symbole d'amour et de charité, qui s'élève au-dessus des arbres, attestant jusque dans les déserts l'exaltation religieuse d'une princesse.

Morte en 1839, cette dame a laissé dans la société russe un vide qui sera difficilement comblé. Élevée à l'école du dix-huitième siècle, très-versée dans notre littérature et nos arts, maniant l'idiome français avec cette légèreté railleuse qui le rendait si redoutable autrefois; ayant vu de près tous les événements et les hommes éminents de l'empire; possédant en outre un esprit d'observation et de critique, qui donnait autant de variété que de sel à sa conversation, la princesse Gallitzine, homme par l'esprit et la variété de ses connaissances, femme par la grâce et la frivolité, a appartenu par ses brillantes qualités et ses charmants défauts à un type qui s'efface de jour en jour.

Aujourd'hui que la conversation est complètement détrônée en France, et qu'elle n'existe plus que dans quelques rares salons de l'Europe, on a de la peine à comprendre l'influence qu'exerçaient autrefois les

femmes d'esprit. Celles de nos jours, plus ambitieuses de faire du bruit par la presse que de régner dans un cercle, gardent les trésors de leur imagination et de leur intelligence avec une réserve inquiète, qui ne peut que faire un tort réel à la société. Écrire des feuilletons, des romans, de la poésie, est sans doute fort beau; mais présider un salon comme les femmes du dix-huitième siècle, a bien aussi son prix. Cependant ne nous en prenons pas exclusivement aux femmes de ce que la société française a perdu la suprématie dont elle jouissait jadis; plus sérieux, plus préoccupés d'intérêts matériels, plus positifs enfin, les hommes actuels semblent envisager avec un froid dédain ce qui naguère était l'objet de leurs hommages et de leur admiration.

Mais nous avons perdu de vue la comtesse Guacher, qui n'est pourtant pas la moins intéressante de nos héroïnes. Se résignant beaucoup plus philosophiquement que ses compagnes à laisser les Tatars tranquilles, elle s'empressa, même avant leur complète séparation, de louer, au bord de la mer, une maisonnette isolée, où elle alla se confiner avec une seule femme de chambre. Suivant l'exemple de la princesse Gallitzine, elle jeta sa robe de béguine aux orties, pour adopter un costume de cavalier. Pendant quelque temps son existence fut presque ignorée de ses voisins, tant elle vécut solitairement. Les seules occasions qu'on eut de la voir, étaient le moment de ses pro-

menades à cheval le long de la grève, et l'on ne manqua pas d'observer qu'elle choisissait pour ses courses les temps les plus orageux.

Néanmoins cette retraite ne la mit pas longtemps à l'abri de la curiosité qu'elle devait naturellement inspirer. Un certain colonel Ivanof, témoin de l'arrivée de nos pèlerines en Crimée, de leur étrange conduite et surtout de l'originalité de la comtesse Guacher, s'attacha aux pas de cette dernière, et finit par louer une maison à proximité de l'ermitage où elle s'enfermait, espérant ainsi surprendre ses secrets. Mais pour ne pas l'effaroucher par sa présence, il se contenta pendant plusieurs semaines de la suivre de loin dans ses promenades solitaires, s'en remettant au hasard, ce dieu des amoureux et des curieux, du soin de les rapprocher l'un de l'autre. Sa persévérance eut enfin un plein succès.

Un soir, rentré de bonne heure, notre colonel, appuyé sur sa fenêtre, regardait les signes avant-coureurs d'un orage qui s'annonçait d'une manière menaçante. Les flots de la mer, obéissant à l'impulsion du vent, faisaient entendre ces sourds gémissements qui précèdent toujours la tempête. C'était l'époque de l'équinoxe. Des nuages lourds, de couleur sinistre, semblaient unir le ciel à la terre. Tout dans ce moment disposait à un recueillement mélancolique, à une de ces vagues rêveries auxquelles on aime tant à s'abandonner, quand on a devant soi la mer et ses orages,

et dans son cœur une pensée romanesque. Le colonel se livrait ainsi avec une espèce de volupté à l'influence des éléments, lorsqu'il fut tout à coup arraché à sa contemplation par un incident imprévu. Son regard venait de découvrir un cavalier qui, dans l'espoir sans doute de trouver un abri chez lui, se dirigeait au grand galop de son côté. L'orage éclatait alors dans toute sa fureur, la mer lançait des vagues d'écume; tout rendait la situation de l'inconnu assez critique pour préoccuper vivement le colonel. Mais une découverte inattendue vint redoubler l'intérêt de ce dernier. Il crut s'apercevoir que c'était sa mystérieuse voisine qui luttait ainsi contre la tempête, et bientôt il n'eut plus de doute à cet égard. Ravi d'un incident qui cadrerait si bien avec ses idées, il s'empessa de quitter son poste d'observation, pour recevoir l'hôte que le hasard lui envoyait avec tant de complaisance.

Mais je vais lui laisser raconter à lui-même cette première entrevue.

« Partagé entre la surprise et une vive curiosité, je m'avançai à la rencontre de la comtesse, qui entra chez moi sans m'honorer d'un seul regard. Elle semblait de fort mauvaise humeur, concentrant toute son attention sur une tortue qu'elle tenait dans sa main gauche. Sans dire un seul mot, et sans s'inquiéter de l'eau qui ruisselait le long de ses vêtements, elle alla s'asseoir sur le divan, et resta quelques moments comme absorbée dans ses réflexions. Quant à moi,

debout devant elle, j'attendais qu'elle m'adressât la parole, heureux de mettre à profit sa préoccupation pour l'examiner tout à mon aise. Elle avait une jupe d'amazone, une veste en drap vert, boutonnée sur la poitrine, un chapeau de feutre à larges bords, une paire de pistolets à sa ceinture, et, comme je l'ai dit, une tortue dans la main. Sa figure, belle et sévère, excita mon admiration. De dessous son chapeau s'échappaient des mèches grises, qui semblaient moins être le résultat des années que celui du malheur, dont son front portait l'empreinte.

« Sans songer à ôter son chapeau, dont les bords couvraient à demi son visage, elle se mit à réchauffer de son haleine la tortue qu'elle tenait, en l'appelant à différentes reprises du nom gracieux de *Douchinka* (petite âme). Ce soin terminé, elle daigna enfin lever les yeux et m'aperçut. Son premier mouvement trahit une vive surprise. Jusqu'alors, se croyant chez des Tatars, elle n'avait donné nulle attention aux objets qui l'entouraient, mais la vue de mon salon, de ma bibliothèque, de mon piano, de ma personne enfin, la frappa de stupéfaction. « Où suis-je donc ? » dit-elle d'un air qui exprimait une espèce d'angoisse, et en faisant mine de vouloir se lever. « Vous êtes, Madame, chez un homme qui vit depuis longtemps en ermite, » me hâtai-je de lui répondre avec une parfaite gravité ; « chez un homme qui aime, comme vous, la solitude, la mer, la vie contemplative ; qui a renoncé, comme

vous, à la société de ses semblables, pour vivre à sa guise dans un coin de ce désert. » Ces paroles la frappèrent vivement. « Vous aussi, » fit-elle avec précipitation, « vous aussi avez divorcé avec le monde, et pourquoi? Oui, pourquoi? » répéta-t-elle, comme interrogeant ses propres pensées et en s'animant par degrés, « pourquoi vous enterrer ici sans amis, sans parents, sans un cœur pour répondre au vôtre? Pourquoi mourir dans une lente agonie, quand le monde est là; le monde, avec ses joies, ses bals, ses spectacles, ses adorations passionnées, avec l'enivrement de la cour, la faveur d'une reine!... » Qu'on juge de mon étonnement! Cette femme, absorbée sans doute par une idée fixe, dévoilait ainsi, dans une espèce d'hallucination, ses secrètes pensées, ses souvenirs et ses regrets! Dans ce peu de mots toute sa vie était déroulée : vie d'une femme belle, riche, adulée, habituée à l'atmosphère brûlante des cours!

« Il me serait impossible de rapporter toutes les suppositions que me suggéra cet étrange monologue débité avec un accent passionné. Quel motif impérieux avait pu amener sur les bords de la mer Noire une femme si bien faite pour le monde et ses plaisirs? Était-ce une victime de l'amour, de l'ambition, d'une intrigue de cour? Mon esprit se perdait dans un dédale de conjectures; mais malgré mon désir d'approfondir ce mystère, je mis tout en œuvre pour ramener un peu de calme dans son esprit et rompre

le cours de ses idées. La débarrassant de son chapeau et de ses armes, je la priai de s'approcher du poêle pour sécher ses vêtements, et encouragé par la manière bienveillante dont elle recevait mes soins, j'essayai même de lui prendre sa tortue, mais un geste significatif m'apprit que j'étais par trop officieux.

« Peu à peu, reconnaissante de mon empressement, elle entra en conversation avec moi, me fit beaucoup de questions sur la manière dont je passais mon temps, sur mes goûts, le peu de ressources que je devais avoir pour cultiver les arts, etc. Nous causâmes pendant plus d'une heure comme de vieilles connaissances, sans qu'elle eût l'air de se souvenir des singulières paroles qui lui étaient d'abord échappées. Fort intrigué de savoir à quoi lui servait sa tortue dans ses promenades, je lui fis quelques questions à ce sujet; mais, prenant un air grave qui me parut assez singulier à propos d'un tel animal, elle me répondit qu'elle avait fait vœu de ne jamais s'en séparer. « C'est un don de l'empereur Alexandre, » ajouta-t-elle, « et tant que je l'aurai près de moi, je ne désespérerai pas complètement de ma destinée. » Enhardi par cette confidence, j'essayai de la faire parler sur les motifs qui l'avaient amenée dans la presqu'île, mais elle m'interrompit de suite en me disant qu'elle avait renoncé à faire des conversions depuis qu'elle connaissait les Tatars. « Ce sont des hommes pieux, des hommes à conscience pure, »

dit-elle d'un air pénétré; pourquoi exiger d'eux qu'ils changent de dogme lorsqu'ils vivent selon les principes de la morale et de la religion? Que l'on adore Jésus-Christ, Mahomet ou le grand Lama, peu importe, après tout, si l'on est charitable, humble et hospitalier!»

« Je lui répondis, en riant, que ses paroles sentaient l'hérésie d'une lieue, et que, si elle prêchait de semblables doctrines, une bulle de Sa Sainteté pourrait bien un jour l'excommunier. « C'est depuis que je ne me mêle plus de prêcher que toutes ces idées me sont venues, » répliqua-t-elle naïvement; « la solitude fait envisager les choses sous un point de vue tout autre que celui du monde. Il y a trois mois à peine, je mettais le catholicisme au-dessus de toutes les religions, et maintenant j'en rêve une nouvelle, plus parfaite, plus sublime encore. — Voulez-vous être mon premier disciple? » ajouta-t-elle d'un ton moitié badin, moitié sérieux, qui me laissa fort embarrassé de décider si elle plaisantait ou non. A son départ, je l'accompagnai jusqu'à sa demeure et ne la quittai qu'après avoir pris l'engagement d'aller la voir le lendemain. »

La seconde entrevue ne fut pas moins originale que celle que je viens de citer : le colonel à qui il était enfin permis de franchir une enceinte jusqu'alors inabordable, trouva sa voisine occupée à faire des verroteries. Munie d'une lampe d'émailleur et d'un chalumeau, elle

travaillait avec l'ardeur d'un ouvrier. La présence de son visiteur ne suspendit en rien ses opérations : devant lui elle fabriqua de quoi composer un collier complet. Puis elle lui montra plusieurs boîtes remplies de perles de toutes façons, également confectionnées de sa main. « Si jamais je rentre dans le monde, » dit-elle avec un grand sérieux, « je n'aurai désormais pour parure que des perles semblables. C'est une duperie d'en porter de véritables. Voyez quel éclat, quelle pureté, quelle grosseur ! Qui ne croirait qu'elles ont été pêchées dans la mer des Indes ? Il en est ainsi de tout : à quoi bon le fond, quand la forme est belle et agréable aux yeux ? » Cette singulière morale, du reste assez répandue au dix-huitième siècle, allait être gravement discutée par le colonel, lorsque, changeant subitement de sujet, avec cette mobilité qui distingue les gens du monde, la comtesse prit une épée suspendue au chevet de son lit, et la plaça sur les genoux de son voisin. « Vous voyez cette arme, colonel : eh bien ! elle m'a été donnée par un chef vendéen, enthousiasmé de mon courage ; car, toute femme que je suis, je me suis battue pour la bonne cause, faisant plus d'une fois le coup de pistolet, embusquée derrière les bruyères du bocage. Ne vous étonnez donc pas de mon goût pour les armes et le costume masculin. C'est une réminiscence de ma jeunesse. Vendéenne de cœur, j'ai suivi longtemps les bandes héroïques qui ont tenu tête aux armées républicaines : la vie de

partisan, avec ses hasards, ses fatigues, ses brûlantes émotions, n'a aucun secret pour moi » « Mais, » lui répondit le colonel, écoutant avidement cette étrange révélation, « comment, avec un tel dévouement à la cause royale, ne rentrez-vous pas dans votre patrie, où la monarchie triomphe de nouveau? » « Chut! » reprit-elle en baissant la voix, « chut! laissons en paix le présent et surtout le passé. Demandez plutôt à l'arbrisseau brisé par l'orage, pourquoi le souffle du printemps ne ranime pas son front mutilé. Laissons, laissons les choses telles qu'elles sont, et ne cherchons pas à réparer ce qui est irréparable. La justice des hommes s'est prononcée : confions-nous en celle de Dieu, miséricordieuse et infinie, comme tout ce qui est éternellement juste et bon! »

En vain le colonel essaya-t-il de nouvelles questions pour connaître ce passé mystérieux, auquel elle ne pouvait faire allusion sans que son esprit fût frappé de vertige; elle resta muette et passa dans une autre chambre sans vouloir renouer la conversation.

Après ces deux entrevues, où la comtesse, dans un moment de trouble inexprimable, avait fait un retour si amer sur sa destinée, il ne se présenta plus d'occasion qui permit au colonel d'asseoir son jugement sur elle. Livré aux mêmes conjectures qu'avait faites jadis l'empereur Alexandre sur cette femme extraordinaire, M. Ivanof la vit presque tous les jours pendant plus de deux mois, sans que leur intimité

entraînât M.^{me} de Guacher au moindre épanchement. Souvent elle lui parlait de son séjour à Londres, de ses relations amicales avec l'empereur de Russie, de ses voyages, de sa fortune; mais de la France, pas un mot. Aucun regret, aucun nom, aucune allusion, aucun indice enfin ne put faire soupçonner au colonel si sa voisine avait laissé dans sa patrie des objets dont elle eût gardé souvenir.

La société d'une femme si romanesque avait presque troublé la cervelle de notre officier. Son amour-propre blessé, joint au désir de deviner une énigme si difficile, ne lui laissait plus un moment de repos. En désespoir de cause, il se mit à consulter l'histoire de la révolution française, espérant y trouver un fil conducteur qui pût le guider dans ses recherches; mais ce fut vainement. Comment se reconnaître au milieu d'un tel dédale d'événements, de désastres, d'héroïsme et de malheurs! Beaucoup de grands noms lui apparurent, mais avec des circonstances qui le déroutaient complètement chaque fois qu'il voulait attribuer l'un d'eux à sa mystérieuse voisine.

Peut-être un esprit plus positif eût-il fini par découvrir la vérité; mais le colonel, homme d'imagination, se jetait dans les hypothèses les plus bizarres. Selon lui, la comtesse était le rejeton illégitime d'un royal amour. Partant de ce principe, il laissait de côté tous les noms proscrits par la révolution, pour s'attacher à un mythe, à un système qu'il poursuivait

avec opiniâtreté. Mais enfin, las de cette course dans le vide, il se résigna à s'en remettre au hasard, qui l'avait déjà si bien servi, du soin d'éclairer ses incertitudes. Témoin assidu des originalités de cette dame, il ne savait s'il devait la plaindre ou l'admirer, quoique bien certain, au fond, que son esprit battait parfois la campagne.

Comme je l'ai dit, elle passait des journées à fabriquer des perles de verre et à choisir les plus belles pour composer un collier, dont le dessin l'occupait exclusivement; d'autres fois, elle se livrait à des pratiques superstitieuses de dévotion, auxquelles succédait une apathie dont il était difficile de la tirer. Souvent une fièvre d'activité lui faisait franchir de longues distances à cheval, sans qu'aucune fatigue se manifestât en elle. C'étaient alors ses moments d'expansion et, comme elle le disait plaisamment, ses retours de jeunesse. En pareil cas, la tortue n'était jamais oubliée, malgré les plaisanteries du colonel.

Elle recevait assez fréquemment des dépêches de Saint-Petersbourg et semblait, malgré son exil, avoir conservé un certain empire sur l'esprit du czar. Un jour elle fit voir à son voisin une lettre d'une dame de la cour, qui lui adressait de vifs remerciements pour avoir obtenu de l'empereur un régiment que cette dame sollicitait en vain depuis longtemps pour son fils.

Absorbé par l'intérêt puissant que lui inspirait la

comtesse, l'officier russe semblait avoir oublié le monde entier. Mais un événement imprévu vint tout à coup mettre un terme à son existence romanesque et le rendre aux réalités de la vie.

Un Français, se faisant appeler le baron X***, arriva un beau jour de Saint-Pétersbourg, et s'établit comme de son plein droit le factotum de la comtesse. Dès ce moment, toute intimité fut rompue entre cette dernière et M. Ivanof. Les manières froides, l'air astucieux et la présence continuelle du baron, décidèrent le colonel à s'éloigner. Peut-être s'étonnera-t-on qu'il cédât si vite sa place à un inconnu. Mais le service militaire le réclamait depuis longtemps, et d'ailleurs que pouvait-il faire devant un homme dont les relations avec la comtesse semblaient dater de loin, et qui entourait celle-ci d'une surveillance jalouse, de nature à décourager la curiosité la plus intrépide. Son départ fut à peine remarqué de M.^{me} Guacher, dont les habitudes, depuis l'arrivée du baron, s'étaient complètement modifiées. L'incohérence de son esprit devint de plus en plus visible. Ce ne fut plus qu'à de rares intervalles qu'elle fit encore des promenades à cheval; le reste de son temps se passait à essayer toutes sortes de mortifications plus étranges les unes que les autres.

Le baron X*** resta en Crimée jusqu'à la mort de cette dame, qui eut lieu en 1823. Initié à toutes ses affaires, il fut son unique héritier, non peut-être

légalement, mais de fait. En quittant la presqu'île, il partit pour l'Angleterre, où était restée une grande partie des biens de notre héroïne, et plus tard il revint en Russie, à la tête d'une fortune considérable.


Un étrange incident suivit la mort de la comtesse. Aussitôt que l'empereur apprit cet événement, il se hâta d'expédier en Crimée un courrier chargé de réclamer un coffret dont la forme, la grandeur et la matière furent désignées avec la plus minutieuse exactitude. Le messenger, de concert avec le maître de police, fit d'abord d'inutiles perquisitions. Mais sur les indications d'une femme de chambre, on trouva le coffret en question scellé sous le lit de la défunte. Le courrier s'en empara et repartit à franc-étrier. Dix jours après il arrivait à Saint-Pétersbourg!

Introduit dans le cabinet de Sa Majesté, il lui remit son précieux dépôt. L'empereur, entouré de deux ou trois courtisans, fut si impatient d'ouvrir la cassette, qu'il en fit sauter la serrure. Mais hélas! quel cruel désappointement! Le fond ne contenait qu'une paire de ciseaux! Était-ce bien une paire de ciseaux qu'Alexandre avait eue en vue lorsqu'il avait fait dévorer à un de ses cosaques quatre milliers de verstes en quinze jours? Il est permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, le baron X*** fut accusé d'avoir soustrait des papiers de la plus haute importance, et détourné à son profit la fortune de M.^{me} Guacher. Mais comme il était alors sur la route de Londres, la colère de l'empereur resta sans résultat.

Plus tard, les révélations de cet homme et la découverte d'une curieuse correspondance firent enfin connaître le véritable nom de la comtesse. Mais cette lumière tardive jetée sur sa destinée, ne trouva alors que des indifférents. L'empereur était mort, le colonel Ivanof guerroyait dans le Caucase, personne n'était là pour recueillir ce nom, et lui donner au moins le tribut que l'on doit au malheur!

Enterrée dans un coin du jardin dépendant de sa maison, cette femme mystérieuse, sur laquelle avaient couru tant de versions contradictoires, n'eut pas même une pierre pour recouvrir sa tombe, pour indiquer à l'étranger, au voyageur, que là reposait, baignée par les flots de la mer, *la comtesse de Lamothe*, fouettée et marquée en place de Grève, comme complice dans la scandaleuse affaire du collier de la reine.¹

1. Tous les faits que nous venons de raconter relativement à M.^{me} de Lamothe, sont positifs, de la plus parfaite authenticité, et nous ont été rapportés par des personnes ayant particulièrement connu cette dame, et possédant en outre des preuves matérielles de son identité. C'est en grande partie à M.^{elle} Jacquemart, citée dans le Voyage du maréchal Marmont, que nous sommes redevables des détails que nous avons donnés sur l'arrivée en Crimée de nos trois héroïnes. Nous avons vu nous-mêmes chez cette demoiselle l'épée dont la comtesse prétendait s'être servie dans les guerres de la Vendée, ainsi que diverses lettres attestant la puissante influence qu'elle exerçait sur l'empereur Alexandre.



CHAPITRE XVII.

Ialta. — M. Taitbout de Marigny se fait enlever par son second. — Départ de Ialta. — Koutchouk-Lampat. — Parthénit. — Le noyer du prince de Ligne. — Arrivée à Oulou-Ouzen chez M.^{me} Lang. — Un jardin transformé en volière. — Jeunes femmes tatares. — Excursion à Soudagh. — Visite à M.^{elle} Jacquemart.

Par sa proximité des endroits les plus remarquables de la côte, son port et sa délicieuse situation, Ialta est pendant la belle saison le rendez-vous de tous les voyageurs qui affluent en Crimée. Chaque semaine un paquebot d'Odessa dépose un grand nombre d'étrangers dans sa rade, qu'animent en outre une infinité de petits navires venant de tous les points du littoral. Rien n'est plus séduisant que la vue de cette blanche Ialta, couchée au fond d'un golfe comme une gracieuse sultane qui baigne ses pieds dans la mer, et abrite son beau front sous des rochers festonnés de verdure. Des constructions élégantes, de beaux hôtels, une population qui respire le bien-être et la gaieté, tout annonce que l'opulence et le plaisir l'ont prise sous leur patronage. En effet, la prospérité de Ialta n'a sa source que dans les dépenses des voyageurs, qui remplissent pendant plusieurs mois ses hôtels. Lorsqu'elle appartenait aux Grecs, elle comptait à la vérité parmi les villes im-

portantes du littoral; mais les révolutions successives de la Crimée lui furent fatales, et pendant longtemps elle ne fut autre chose qu'un misérable village. Maintenant une douane et une garnison achèvent de lui donner l'allure d'une ville toute disposée à prendre de grands airs. Du reste, la nature a été si libérale à son égard, que loin de s'étonner de son rapide accroissement, on est tenté de le trouver bien inférieur à ce qu'il pourrait être.

La rencontre de M. Taitbout et l'arrivée de quelques dames de notre connaissance, rendirent notre séjour dans cette ville fort agréable. Pour sa part, le consul se trouva si bien à terre, qu'il en oublia jusqu'aux Circassiens, auxquels il devait rendre visite. Mais son second, vieux loup de mer, ne s'accommodant nullement d'un pareil retard, et fatigué de prêcher dans le désert, ne vit rien de mieux à faire que d'enlever son capitaine. Cela donna lieu à une scène fort plaisante.

Un matin, mon mari se trouvant sur le port, aperçut, en examinant *la Julie*, une certaine manœuvre dans les voiles qui l'intriguèrent à un haut degré. En nous quittant la veille, M. Taitbout s'était engagé pour le lendemain même à nous accompagner dans une longue promenade, comme un homme tout disposé à laisser les affaires pour le plaisir. Les préparatifs de départ qu'on faisait sur *la Julie*, étaient donc une énigme pour Hommaire, qui s'empressa d'aller à bord en

chercher l'explication. Le consul était profondément endormi; à force d'être secoué, il ouvrit les yeux, et parut très-surpris de la visite matinale qu'il recevait. — Eh bien! M. Taitbout, c'est ainsi que vous méditez de noires perfidies, lui dit mon mari d'un air aussi fâché qu'il pût le prendre. — Quoi donc, quoi donc, quelles perfidies? — Comment, vous me le demandez, et vos matelots sont déjà au cabestan, occupés à lever l'ancre? — Ce n'est pas possible; mais en effet j'entends un singulier bruit. Giacomo! cria-t-il d'une voix de Stentor, avec la figure la plus ébouriffée du monde; Giacomo, venez donc me dire ce qui se passe là-haut? — Le second parut, gardant une gravité imperturbable. — Ah ça! m'expliquerez-vous la cause du piétinement que j'entends sur le pont? — Mon capitaine, nous levons l'ancre. — Vous levez l'ancre? répéta le consul tout stupéfait. Eh! qui vous en a donné l'ordre, Monsieur? — Ma foi, capitaine, puisque vous ne voulez pas partir, il faut bien qu'on vous enlève! — Eh bien!.... enlevez-moi, et qu'il n'en soit plus question! finit par dire le consul, moitié riant, moitié fâché, avec cette bonhomie charmante qui lui fait de si nombreux amis. Mais du moins, M. Hommaire, vous êtes témoin que si je pars, c'est par surprise, et que ce diable de Giacomo est le seul coupable.

Deux jours après cet enlèvement d'un nouveau genre, nous partîmes de Ialta, en assez nombreuse

société, les uns à cheval et les autres en voiture. Laissant derrière nous Aloupka, Miskhor, Koréis, Oréanda, toutes ces somptueuses habitations où règnent l'orgueil et l'opulence, nous oubliâmes bientôt les miracles de l'art pour ceux de la nature, inépuisable dans ses transformations. La route que nous suivions, parallèle à la côte, changeait à chaque instant de physionomie. Tour à tour agreste, sauvage, gracieuse et mélancolique, elle captivait sans cesse notre admiration, et nous faisait vivement regretter la nécessité où nous étions d'avancer.

Une pluie d'orage nous surprit dans la belle forêt de Koutchouk-Lampat. Ce fut un *sauve-qui-peut* général. Ceux qui étaient en avant purent facilement atteindre l'habitation du général Borosdine, le maître de cette propriété; mais les retardataires, du nombre desquels j'étais, n'eurent d'autre ressource que de se réfugier dans un pavillon qui fut pris d'assaut. Tandis que nous attendions tranquillement sous cet abri la fin de l'orage, les gens du château, avertis par nos compagnons, nous cherchaient de tous côtés. Plusieurs fois nous les vîmes passer au loin, armés de larges parapluies; mais nous ne donnâmes signe de vie qu'après avoir terminé une intéressante partie de billard (le pavillon où nous étions étant une salle de jeu). Cet incident, qui mêlait ainsi le piquant et l'imprévu à nos impressions pittoresques, ne fit qu'accroître la gaieté générale. Le châtelain de Koutchouk-

Lampat, charmé de recevoir si nombreuse compagnie, fêta notre arrivée par une excellente collation, où figurèrent tous les vins de France et d'Espagne.

Quelques verstes seulement séparent Koutchouk-Lampat de Parthénit. Ce fut dans ce dernier village que je reçus pour la première fois une marque de sympathie des femmes tatars. En entrant dans Parthénit, me tenant, selon mon habitude, à la suite des autres, j'arrivai la dernière devant une maison orientale, dont le large balcon était occupé par trois femmes voilées. Au moment où je passais au-dessous d'elles, je ralentis le pas de mon cheval pour leur faire quelques signes d'amitié. Aussitôt l'une de ces femmes, et je suis persuadée la plus jolie, se mit à baiser à différentes reprises un gros bouquet de muguet qu'elle tenait à la main, et me le lança si adroitement, que je le reçus à bras tendu. Toute joyeuse, je piquai des deux pour montrer à mes compagnons mon beau trophée; mais tous eurent la malice d'assurer que ce don était adressé non à ma personne, mais à mon habit. (On n'a pas oublié que je voyageais en costume d'homme.)

Arrivés à Parthénit, nous ne manquâmes pas d'aller nous reposer sous le fameux noyer dont il a été question plus haut. Son feuillage est si épais et si étendu, qu'il ombrage une place entière. Le tronc, qui n'a pas moins de huit mètres de circonférence, est entouré d'un large divan en bois, presque toujours occupé par des voyageurs, qui s'y établissent comme dans une auberge.

Les habitants de Parthénit ont pour cet arbre la plus profonde vénération. C'est sous son ombre que se traitent toutes les affaires importantes du village. Une source fraîche et limpide, dont les eaux sont distribuées entre plusieurs canaux, augmente encore le charme de cet endroit, consacré par le souvenir du spirituel prince de Ligne.

Toute notre cavalcade se trouva parfaitement à l'abri sous le dôme du magnifique noyer. Les Tatars nous apportèrent des confitures, du café et des œufs frais, dont ils refusèrent obstinément le prix. Presque toute la population vint nous voir, mais sans nous gêner par une indiscrete curiosité. Ceux qui n'avaient pas affaire directement à nous, se tenaient à une distance respectueuse.

En quittant Parthénit, nous passâmes fort près de vieilles fortifications, couvrant tout un rocher de leurs imposants débris. La mer avec ses golfes et ses lointains horizons, paraissait et disparaissait tour à tour à nos yeux, selon la nature du terrain que suivait la route. Sur le soir nous arrivâmes à la station de poste d'Alouchta¹, où, comme nous en étions convenus d'avance, notre société devait se débander. Les uns retournèrent à Ialta, les autres prirent la route de

1. Vers l'an 465 de notre ère, les Khersonites, incessamment en butte aux attaques des Huns, invoquèrent le secours des empereurs d'Orient. Justinien profita de leur demande pour élever sur la côte méridionale de la Tauride les deux forteresses

Simphéropol; quant à nous, accompagnés d'un seul Tatar et de notre drogman, nous descendîmes au bord de la mer, que nous devions suivre pendant une douzaine de verstes, pour gagner Oulou-Ouzen, le but de notre excursion.

L'escarpement de la côte rendit cette partie de notre voyage assez pénible. Dans plusieurs endroits, la mer venant se briser jusqu'au pied des rochers que nous longions, nous forçait à suivre des sentiers à peine tracés sur les hauteurs, et dont la pente nous ramenait insensiblement sur le rivage. Ce trajet, qui dura plusieurs heures, ne fut accidenté par aucune rencontre. Toute cette partie du littoral est déserte, et n'offre que l'image de la stérilité.

Oulou-Ouzen, où nous nous rendions, est un vallon étroit, débouchant vers la mer et appartenant à M.^{me} Lang, qui l'a couvert de vignobles et de jardins fruitiers. Une délicieuse habitation, où elle passe toute l'année, en fait un des points les plus agréables de la côte.

Une semaine fut bientôt écoulée dans la société de cette dame, aussi aimable que distinguée, qui a su embellir sa solitude avec un goût qu'on ne peut assez admirer. Aimant beaucoup les oiseaux, elle est par-

d'Alouchta et d'Oursouf, dont il se servit plus tard pour rendre la république de Kherson tributaire de l'empire. On remarque encore à Alouchta trois grandes tours qui ont fait partie du château impérial.

venue, par un procédé fort simple, à faire de son jardin une immense volière. Dès le premier jour de notre arrivée, nous remarquâmes avec une vive surprise que notre hôtesse était sans cesse assaillie par une foule de jolies mésanges, qui venaient becqueter ses cheveux et ses mains avec une familiarité des plus extraordinaires. Après avoir joui de notre étonnement, elle nous apprit que ces mésanges étaient la troisième et quatrième génération issue de deux oiseaux de cette espèce, qu'elle avait élevés deux ans auparavant, et auxquels elle avait eu soin de donner la liberté au retour du printemps. L'année suivante les oiseaux reparurent, amenant avec eux une lignée de petites mésanges, qui s'habituèrent peu à peu à venir prendre leur nourriture sur le balcon de la maison, et plus tard dans les mains de M.^{me} Lang. Celles-ci lui amenèrent à leur tour leurs enfants; d'autres oiseaux imitèrent cet exemple, et c'est ainsi qu'une foule de joyeux habitants de l'air nichent et se prélassent sur la galerie, qui est entourée d'un filet pour les mettre à l'abri des oiseaux de proie. Peut-on voir un plus touchant instinct que celui qui conseille à ces oiseaux d'amener leurs petits là où ils ont trouvé des soins, de la nourriture et de la liberté?

Nous rencontrâmes chez M.^{me} Lang un homme fort aimable et grand admirateur de la Crimée, M. Montandon, qui a fait sur ce pays un très-bon itinéraire, auquel les étrangers s'empressent de recourir en met-

tant le pied en Tauride. Nous nous entretenmes beaucoup avec lui d'une demoiselle Jacquemart, Française, qui habite depuis plus de quinze ans la vallée de Soudagh, peu éloignée d'Oulou-Ouzen. Le maréchal de Raguse, dans son Excursion en Crimée, en parle beaucoup et raconte même tout au long l'aventure tragique dont elle fut l'héroïne il y a quelques années, mais en donnant à cette aventure une cause romanesque que M.^{elle} Jacquemart a complètement démentie. Tout ce que M.^{me} Lang et M. Montandon nous apprirent de son originalité et de sa manière de vivre, s'accordait parfaitement avec ce que nous savions d'elle, et augmentait encore le désir que j'avais de la voir. Mon mari la connaissait déjà : une visite qu'il lui avait faite quelques mois auparavant, nous avait même valu plusieurs lettres charmantes, où elle dépeignait d'une manière aussi plaisante que spirituelle les embarras momentanés de sa position.

Peu d'existences de femme ont été plus excentriques que celle de cette demoiselle. De nombreux succès dus à sa beauté, à son intelligence et à son esprit railleur, jetèrent sur sa jeunesse quelque chose de brillant et d'aventureux, peu d'accord avec son humble titre d'institutrice. Après avoir longtemps vécu à Saint-Petersbourg et à Vienne, dans le tourbillon du grand monde, elle se décida tout à coup à se fixer en Crimée, où, après s'être ruinée, comme tant d'autres, dans des spéculations vinicoles, elle acheta la petite pro-

priété qu'elle habite encore aujourd'hui. De tels antécédents, joints à une énergie de caractère peu commune chez les femmes, la lièrent intimement avec la vieille princesse Gallitzine, assez originale elle-même pour apprécier tout ce qui était exceptionnel. M^{lle} Jacquemart devint la commensale habituelle de Koréis, et retrouva au sein de la brillante société qui s'y réunissait, une partie des succès qu'elle avait eus jadis sur un plus grand théâtre.

L'impatience de voir cette personne remarquable, dont les lettres m'avaient vivement intéressée, abrégé mon séjour à Oulou-Ouzen, malgré les séductions qu'employa notre hôtesse pour obtenir quelques jours de plus.

La veille de notre départ nous allâmes passer la journée chez l'unique voisin de M.^{me} Lang, vieux célibataire, vivant tout seul dans sa propriété, non par égoïsme ni par misanthropie, mais pour se livrer sans distraction à son goût pour la botanique.

Un profond ravin qui sépare les deux propriétés et une pente rapide dominant la mer, rendent la route assez dangereuse, pour que des dames ne puissent se décider à la faire que dans une voiture attelée de bœufs. Ce fut dans cet étrange équipage, et précédés d'un Tatar armé d'une gaule de plus de 15 pieds de long, que nous arrivâmes chez M. Faviski, qui fut tout heureux et tout embarrassé de recevoir des dames. Cependant il nous fit les honneurs de son manoir en

homme d'excellente compagnie, tâchant de nous faire oublier, par ses attentions empressées, les inconvénients d'un ménage de garçon.

En attendant le dîner, M.^{me} Lang eut la bonne idée d'envoyer chercher toutes les beautés tatares du village, pour me les faire passer en revue. A leur arrivée les messieurs durent quitter le salon, qui fut aussitôt envahi par une douzaine de jeunes femmes timides et gracieuses, ressemblant à une troupe de gazelles effarouchées. Mais encouragées par les compliments de M.^{me} Lang, qui parle très-bien tatar, elles se familiarisèrent promptement avec nos figures, et finirent par se livrer à une gaité qui devint contagieuse. Se débarrassant, à notre prière, de leurs voiles et de leurs babouches, elles nous donnèrent une représentation d'une danse orientale, et s'enhardirent même jusqu'à nous supplier de nous mettre de la partie. La chose nous parut si plaisante, que, laissant toute gravité de côté, nous fîmes comme elles, tâchant d'imiter l'indolence de leurs poses, tandis qu'elles essayaient un galop sur un air tatar. L'une d'elles me surprit véritablement par les lignes magnifiques de son visage. C'était une tête d'impératrice, telle qu'on en voit sur les anciennes médailles. D'une curiosité pleine d'enfantillage, elles se plurent à examiner tous les détails de notre toilette, en exigeant la même attention de notre part pour les broderies de leurs vestes et de leurs voiles.

Absorbées dans le plaisir que nous offrait cette bizarre réunion, nous avons complètement oublié que nos cavaliers étaient à la porte; mais des coups redoublés nous annoncèrent leur impatience, et donnèrent lieu à la scène la plus comique du monde. Toutes ces femmes, dans un désordre pittoresque, se mirent à courir de tous côtés pour chercher leurs voiles, en manifestant par une pantomime expressive l'anxiété qu'elles éprouvaient. Au milieu de cette confusion, j'eus la perfidie, après avoir caché le voile et les pantoufles de la jeune beauté, d'ouvrir la porte à deux battants. Il fallait voir le trouble, l'embarras, presque la honte de cette pauvre femme, qui ne savait comment se dérober à l'admiration un peu hardie de plusieurs hommes. De sa vie elle ne s'était trouvée dans une telle position; aussi me hâtai-je d'y mettre un terme, en lui rendant son voile, mais seulement quand je fus assurée que la curiosité de nos cavaliers était complètement satisfaite.

Le lendemain, après une marche fatigante, qui dura une partie de la journée, nous arrivâmes sur le soir dans cette vallée de Soudagh, qui depuis plusieurs jours me préoccupait si vivement. Je ne puis dire avec quel mélange de curiosité et d'intérêt j'aperçus de loin l'humble demeure d'une femme d'intelligence qui, par un caprice inexprimable, avait, jeune encore, abandonné le monde pour se confiner dans une solitude presque absolue. Avertie dès la veille de

notre visite, la chanoinesse de Kopsel (M.^{elle} Jacquemart) vint à notre rencontre aussitôt qu'elle nous aperçut. Malgré le portrait que mon mari m'avait fait d'elle, sa personne me causa une véritable surprise. Vêtue d'une longue jupe brune et d'une veste qui cachait sa taille, elle offrait dans tout son extérieur quelque chose de mâle et de viril, qui du reste s'accordait bien avec le genre de vie qu'elle avait adopté. Elle reçut mon mari comme une vieille connaissance, et nous fit les honneurs de sa chaumière, sans manifester le moindre embarras. Je dis chaumière, car c'est le seul mot qui puisse donner l'idée de son habitation. Une pièce au rez-de-chaussée, servant à la fois de salle à manger, de salon et de chambre à coucher, voilà tout ce qu'elle put mettre à notre disposition. Mais quelque humble qu'était ce logement, il annonçait chez celle qui l'habitait, des habitudes et des goûts assez élevés pour exciter notre sympathie. Une guitare, un chevalet, des armes, une collection de minéraux et quelques objets précieux, tout justifia l'opinion que nous avions de l'esprit et de l'originalité de M.^{elle} Jacquemart.

Heureuse de recevoir des compatriotes, elle nous parla avec franchise des ennuis et des privations auxquels la réduisait un genre de vie qu'elle n'avait pas le courage d'abandonner. Son isolement de toute habitation l'exposait fréquemment à des attaques nocturnes, et la forçait à avoir constamment une paire

de pistolets au chevet de son lit. On lui volait ses fruits, ses poules et jusqu'à ses ceps de vigne. Toujours sur le qui vive, elle avait à craindre de voir se renouveler d'un jour à l'autre l'horrible attentat, dont elle avait failli être victime.

Voici de quelle manière elle nous raconta son aventure : Deux jours avant l'événement, un Grec s'était présenté chez elle pour lui demander du travail et du pain. Ne pouvant l'employer dans ce moment, elle lui donna quelques provisions, en lui conseillant d'aller ailleurs chercher de l'ouvrage. Le surlendemain soir, revenant d'une excursion géologique, et tenant à la main une petite hache qui lui servait à casser des cailloux, elle aperçut le même homme qui marchait en silence derrière elle. Un peu inquiète de cet incident, elle se retourne pour examiner la physionomie du Grec; mais aussitôt elle se sent saisie par le milieu du corps, et de l'arme qu'on lui arrache violemment, elle reçoit sur la tête plusieurs coups, qui lui font perdre complètement connaissance. Lorsqu'elle revint à elle, l'assassin avait disparu. Comment, avec le crâne entr'ouvert, gagna-t-elle sa demeure? C'est ce qu'elle ne peut expliquer. Pendant plusieurs mois elle fut entre la vie et la mort, et sa raison même reçut une forte secousse. Des morceaux de peigne restés dans sa tête lui faisaient encore souffrir, à l'époque où nous la vîmes, d'atroces douleurs.

Ce récit, beaucoup moins romanesque que celui

du maréchal Marmont, peut faire apprécier la triste situation de M.^{elle} Jacquemart. Il lui faut une force d'esprit tout à fait supérieure, pour qu'elle envisage avec tant de philosophie les dangers continuels de son isolement.

En face de si graves inconvénients, le goût des arts n'a jamais abandonné la chanoinesse de Kopsel. Son organisation éminemment poétique lui fait même trouver un charme secret dans cette existence solitaire, si calme à sa surface, mais au fond si pleine de lutttes et d'anxiété. Et, en effet, ne doit-elle pas éprouver un orgueil légitime à se garder elle-même, et à se créer, au milieu des soins vulgaires de la vie, des jouissances que personne ne peut lui enlever? Nous la trouvâmes occupée à convertir en vers français les magnifiques Psaumes de David, dont son esprit enthousiaste appréciait vivement les beautés. Sa conversation, à la fois profonde, spirituelle et caustique, nous fit passer une délicieuse soirée. Ce fut alors que je recueillis presque tous les détails concernant mes trois héroïnes. Elle nous montra l'épée de la comtesse de Lamothe, ainsi qu'un matelas en peau de daim, provenant de la même dame, objets qui avaient été vendus à l'encan, et qu'elle eut l'occasion de se procurer plus tard. Malgré la solitude où elle vit depuis la mort de la princesse Gallitzine, pour laquelle elle avait une sincère amitié, beaucoup de personnes viennent la visiter dans sa vallée, et entretiennent avec elle

une correspondance qui lui donne de piquants détails sur la société russe. Peu de jours avant notre arrivée chez elle, une dame inconnue, belle et spirituelle, passa la journée entière à Soudagh, mais sans trahir son incognito. Au moment du départ de cette dame, M.^{elle} Jacquemart, fortement intriguée, lui dit en riant : Reine ou bergère, laissez-moi votre nom. — Donnez-moi un album, lui dit l'inconnue sur le même ton, et vous saurez qui je suis. Aussitôt elle traça quelques lignes au crayon et s'éloigna à la hâte, tandis que la chanoinesse lisait un quatrain improvisé en son honneur, et signé *princesse Radzivil*.

Ce fut à Soudagh que se terminèrent mes excursions dans la presqu'île. Plusieurs motifs m'empêchèrent de suivre mon mari à Théodosie et à Kertch, où il comptait passer quelques jours avant d'entreprendre un nouveau voyage au Caucase et chez les Kalmouks. Il partit seul de Soudagh, me laissant avec la chanoinesse, qui voulut bien m'accompagner chez M.^{me} Lang, à laquelle je donnai encore une semaine; après quoi je dis définitivement adieu à cette belle Crimée, dont je devais emporter de si agréables souvenirs!

CHAPITRE XVIII.

Départ de Soudagh. — Excursion aux ruines de Soldaya. — Notice historique sur cette ville. — Route de Théodosie. — Coup d'œil sur la côte orientale de la Crimée. — Physionomie des villages tatars. — Arrivée à Caffa. — Fondation, grandeur et destruction de cette colonie génoise. — Vandalisme moscovite. — Destruction des monuments de Caffa. — La presqu'île de Kertch. — Quelques mots sur Panticapée et les fouilles de ses tombeaux.

Pendant que ma femme, accompagnée de M.^{lle} Jacquemart, reprenait à cheval la route pierreuse qui nous avait conduits à la modeste demeure de la chanoinesse de Kopsel, je me dirigeais de mon côté vers la partie inférieure de la vallée, à travers un labyrinthe de vignes et de prairies couvertes de pêchers et d'abricotiers en fleurs. Après avoir visité le méchant village qui a emprunté un des noms de la célèbre Soldaya, nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, au pied du triple château que les intrépides Génois élevèrent en 1365, sur l'emplacement d'une cité qu'ils venaient de conquérir, et qui avait successivement brillé sous les Grecs, les Komans et les Tatars.

Déjà dans le huitième siècle, Soldaya ou *Sougdai*, dont l'origine remonte aux temps les plus reculés de l'histoire de la Tauride, possédait un évêché; et quoique relevant alors de l'empire d'Orient, elle ne s'en-

orgueillissait pas moins de ses princes souverains. Quatre cents ans plus tard, vers 1204, les Komans, peuple asiatique expulsé de ses domaines et refoulé vers l'Occident par les hordes de Tschinkis-khân, se portèrent sur la Crimée, où ils furent les précurseurs de cette redoutable invasion des Tatars mongols, qui devait bientôt déborder toute l'Europe orientale.

L'arrivée de ces fuyards devint fatale aux établissements grecs; les princes de Soldaya furent exterminés et les vainqueurs prirent leur résidence pour capitale. Mais les Komans ne jouirent pas longtemps de leurs conquêtes. Atteints une seconde fois par la marche rapide du torrent mongol, ils se virent contraints, après trente ans de possession, d'abandonner la Tauride pour aller chercher un asile dans les contrées plus occidentales de la Thrace.

Sous la domination mongole, les Grecs rentrèrent à Soldaya, qui redevint une ville chrétienne et le port le plus important de la presqu'île. La ville était à la vérité tributaire des Tatars, mais elle avait un évêque et son administration particulière.

Vers le commencement du quatorzième siècle, lorsque les Tatars du Kaptchak adoptèrent la religion de Mahomet, le fanatisme musulman domina un moment dans la Tauride, et les chrétiens chassés de Soldaya virent leurs nombreuses églises converties en mosquées. Mais, fait bien remarquable, la parole d'un pape, Jean XXII, suffit, en 1323, pour que le khân

Ousbek permit aux proscrits de reprendre possession de leur cité, avec la jouissance de leurs anciens privilèges.

Vingt ans s'étaient à peine écoulés qu'une nouvelle révolution, motivée par le désordre et des discordes intestines, vint décidément anéantir à Soldaya toute trace de la domination grecque. Le 18 juin 1365, les Génois, déjà maîtres de Caffa depuis près d'un siècle, incorporèrent dans leurs domaines l'ancienne capitale des Komans¹. Ce fut alors que ces hardis négociants, afin de s'assurer la possession du fertile territoire de Soudagh et de pouvoir défendre leur conquête contre les Tatars, construisirent sur la partie la plus inaccessible du rocher commandant l'entrée de la vallée, cette formidable forteresse à trois étages, couronnée par la gigantesque tour de la fille (Kize-Koulé), d'où les sentinelles vigilantes dominaient au loin le port, la mer et les contrées voisines.

Les Génois restèrent tranquilles possesseurs de leur château pendant plus d'un siècle. Mais après la prise de Constantinople par Mahomet II et la destruction presque immédiate de Caffa, le chef-lieu des colonies de la Crimée, la dernière heure finit aussi par sonner pour la malheureuse Soldaya. En 1475 les Turcs mirent

1. *Superbi, discordes et desides Græci a Genuensibus Italis fracti et dibilitati civitatem eam amiserant.* (Martini Broniovii *Tartaria*, 1575.)

le siège devant la forteresse. La résistance fut longue, opiniâtre, et la famine seule parvint à triompher de la valeur et de l'héroïsme de la garnison.¹

Avec la domination génoise fut anéanti tout ce qui avait fait pendant tant de siècles la gloire et la prospérité de Soldaya. La population de la ville fut expulsée, dispersée; le port, jadis si animé, devint désert, et la végétation envahit rapidement le sol qu'avaient foulé les élégants Grecs du Bas-empire, les victorieux Komans et les orgueilleux citoyens de Gênes. A toutes ces populations variées, si riches ou si puissantes, vint se substituer une faible garnison turque, qui assista pendant près de trois siècles, spectatrice indifférente, à l'abandon et à la solitude d'une des cités les plus anciennes et les plus remarquables du Pont-Euxin.

En 1781 l'aigle impériale des czars flotta sur les tours de Soldaya; dès lors commença pour les monuments de la colonie génoise cette destruction rapide qui caractérise partout les conquêtes de la

1. *Cum obsidionem diuturnam ac famem, Genuenses diutius ferre nec impetum tam numerosi exercitus Turcarum sustinere amplius possent, in maximum templum illud, quod adhuc ibi integrum est, centeni aliquot, vel mille fere viri egregii sese receperant, et per dies aliquot in arce inferiori in quam Turcæ irruerant fortiter et animose sese defendentes, insigni et memorabili Turcarum strage edita tandem in templo illo universi concidere. (Martini Broniovii Tartaria.)*

Russie. Toutes les constructions civiles et particulières dont Pallas, lors de son premier voyage, avait tant admiré la gracieuse architecture, disparurent, et de leurs précieux débris le vandalisme moscovite éleva sans aucun but de vastes casernes, dont les ruines sans caractère couvrent déjà depuis de longues années le sol. Aujourd'hui Soldaya, définitivement rayée de la liste des villes et des forteresses, ne possède pas même un gardien pour veiller sur ses murailles et sur ses magnifiques tours aux fastueuses inscriptions. Chaque année le regard y est attristé par de nouvelles mutilations, et bientôt il ne restera plus rien des tables de marbre aux élégantes arabesques qui ornaient chaque tour et chaque porte, en retraçant son origine et son histoire. L'isolement et l'éloignement de tout siège d'autorités russes pourraient seuls préserver le château génois d'une entière destruction. Malheureusement le gouvernement semble vouloir se préoccuper de sa conservation, et nul doute que les restes de Soldaya ne soient menacées de démolition dès le moment qu'un employé, n'ayant pas de quoi vivre de son traitement, sera officiellement investi du droit de les protéger contre les ravages du temps et des hommes.¹

1. Voyez, pour une description plus détaillée des ruines de Soudagh, le remarquable ouvrage de M. Dubois de Montperreux. Paris, 1843.

En sortant de l'enceinte de Soldaya, nous prîmes la direction de Théodosie, l'ancienne Caffa des Génois. Nous ne fatiguerons pas le lecteur par une description monotone de la route que nous allons parcourir. La nature y est moins accidentée, moins belle, moins riche en sites pittoresques, et la population beaucoup plus clairsemée que dans les autres parties montagneuses de la Crimée. La grande chaîne calcaire s'éloigne considérablement des bords de la mer, et de ses flancs escarpés partent des rameaux de schistes noirâtres, à peine recouverts d'une maigre végétation, entre lesquels s'allongent vers la mer quelques vallées où les Tatars ont établi les seuls villages de la contrée. Complètement abandonné par l'aristocratie, privé de routes praticables, dépourvu de toutes ces brillantes habitations que le luxe et la mode ont jetées sur les coteaux de Ialta, tout le littoral compris entre Alouchta et Théodosie est rarement fréquenté par les touristes, et ce n'est que de loin en loin qu'il est exploré par quelques voyageurs, guidés par des recherches scientifiques, ou animés d'un ardent désir de tout voir. Cependant si les côtes de Soudagh sont dédaignées par les seigneurs russes, si l'on n'y voit ni villas italiennes ni manoirs gothiques en porphyre, on y jouit en échange d'un accueil plein d'abandon et d'une hospitalité véritablement orientale. Loin de tous les centres de la civilisation élégante et parfois corrompue dont les Russes ont doté la Crimée

depuis une vingtaine d'années, les Tatars de ces régions ont conservé intactes les traditions du passé, ainsi que les traits saillants de leur caractère primitif. Il me serait difficile de rendre la bienveillance affectueuse avec laquelle j'étais accueilli dans tous les villages où je m'arrêtais. Mon titre de Français, étranger à toute administration russe, agissait d'une manière véritablement merveilleuse sur ces montagnards. Partout la plus belle maison, les plus beaux coussins, les plus riches tapis de feutre étaient mis à ma disposition ; et en un instant je me trouvais, savourant mon café et la fumée de mon tchibouk, installé dans une bonne chambre avec tout ce confortable que savent si bien apprécier les voyageurs qui ont parcouru certaines contrées de l'Orient.

A Toklouk, à Kooz et à Otouz, que nous traversons successivement, les demeures tatares avec leurs toits plats sont, comme partout ailleurs, adossées aux collines qui bordent la vallée. A l'aide de cette disposition, les habitants communiquent extérieurement avec les terrasses de leurs maisons, qui leur servent habituellement de lieu de travail. Rien de plus pittoresque que l'aspect que présentent le soir toutes ces terrasses échelonnées les unes au-dessus des autres¹. A cet instant de la journée toute la population du village se réveille et déserte les chambres

1. Atlas pittoresque, pl. 25.

obscur, où elle a cherché un abri contre la chaleur, pour aller, hommes, femmes, enfants, vieillards, s'installer sur les toits que protègent une forte charpente et une épaisse couche d'argile. L'animation la plus agréable succède alors au silence du jour, les conversations les plus bruyantes éclatent de toutes parts, et l'observateur ne se lasse pas d'admirer l'effet gracieux produit par tous ces groupes divers qui viennent, tout en se livrant aux occupations du ménage, respirer la fraîcheur du soir.

A Koktebel, petit village situé au bord de la mer, à vingt-neuf verstes de Soudagh, cessent véritablement, avec le cap du sombre Kara-Dagh, les régions fortement accidentées de la Crimée. Au delà de ce point, le pays présente peu d'intérêt sous le rapport pittoresque; de vastes plaines succèdent peu à peu aux collines, et de distance en distance l'on pressent déjà les steppes qui forment toute la partie septentrionale de la presqu'île et s'étendent, à l'est de l'ancienne colonie génoise, jusqu'aux rives du Bosphore cimmérien. Sur toute la ligne de Soudagh à Théodosie, l'historien et l'archéologue n'ont aucun point remarquable, aucun monument, aucune ruine à signaler. La nature de la côte, tantôt abrupte, tantôt composée de grandes plages sans abri, semble en effet peu favorable à la fondation d'une ville, et à l'établissement de tout port, soit militaire, soit marchand.

Nous voici arrivé à Théodosie ou Caffa, jadis la splendide métropole de la domination génoise dans la mer Noire, aujourd'hui ville russe déshéritée de toute importance politique et commerciale. Ici, plus encore qu'à Soldaya, l'esprit est attristé devant les désastreux effets du vandalisme, et nulle part en Crimée le génie de la destruction n'a exercé autant de ravages que dans cette malheureuse ville.

Fondée par les Milésiens aux premiers temps de leurs expéditions dans le Pont-Euxin, Théodosie prospéra longtemps comme colonie indépendante. Elle fut ensuite incorporée dans les États du royaume de Bosphore, dont elle partagea les destinées pendant plusieurs siècles. Vers le milieu du premier siècle de notre ère, les Alains, peuple barbare, sortis du fond de l'Asie, parurent en Tauride; Théodosie fut prise et saccagée par eux, et soixante ans après, Arrien, dans son *Périple de la mer Noire*, n'en parle plus que comme d'une ville entièrement déserte. Plus tard l'invasion des Huns, achevant l'œuvre des Alains, ne laissa plus subsister aucun vestige qui pût indiquer la véritable position de l'ancienne colonie milésienne.

Dix siècles après la destruction de Théodosie, débarquèrent, sur les côtes de la Tauride, d'autres navigateurs, non moins intelligents et non moins entreprenants que les Milésiens; et bientôt sur l'emplacement de la cité grecque s'éleva une autre cité

également remarquable, dont les annales forment sans contredit une des plus belles pages de l'histoire politique et commerciale de la mer Noire. Ce fut vers le milieu du treizième siècle, après la conquête de la Crimée par les Mongols, au moment où trois républiques puissantes se disputaient l'empire des mers, que les Génois, abordant dans la baie de Théodosie, se firent céder par le prince Oran Timour un petit terrain sur le littoral. En 1280 la colonie de Caffa était décidément fondée, et son élévation fut tellement rapide, qu'environ neuf ans plus tard elle se trouva en état d'envoyer trois galères au secours de Tripoli, assiégé par les Sarrazins, sans préjudice de sa propre défense.¹

La fondation de Caffa augmenta encore l'acharnement entre Gênes et sa puissante rivale de l'Adriatique : surprise par vingt galères vénitiennes, dans le courant de l'année 1292, la colonie de la Crimée fut détruite de fond en comble. L'année suivante les Génois reprirent possession de leur territoire; Caffa se releva promptement de ses ruines, et vingt ans après, le pape Jean XXII y établit le siège d'un évêché catholique.

En 1343 la guerre ayant éclaté avec les Tatars, Djani-beck-khân, souverain de Kaptchak, vint mettre le siège devant Caffa. Les Génois sortirent victorieux de

1. Guist., *Ann. di Genova*, liv. III.

cette lutte; mais les dangers auxquels ils furent exposés, leur firent sentir la nécessité d'un formidable système de fortifications. Les remparts en terre et les palissades de la ville furent donc remplacés par de hautes et épaisses murailles, flanquées de tours et entourées d'un large et profond fossé, revêtu d'une bonne maçonnerie. Ces magnifiques travaux, dont le voyageur peut encore aujourd'hui apprécier la valeur et admirer la gigantesque exécution, furent commencés en 1353 et achevés en 1386. La tour la plus remarquable de l'enceinte, celle située à l'angle le plus méridional et qui domine toute la ville, fut consacrée à la mémoire du pape Clément VI, avec une inscription relative à la croisade publiée par ce pontife au moment où les Tatars assiégeaient la colonie.

Depuis cette époque Caffa ne fit que grandir en prospérité; elle attira à elle les relations commerciales des contrées les plus reculées de l'Asie, et bientôt, selon le récit de ses historiens, elle égala en étendue et en population la capitale de l'empire grec, qu'elle surpassait en même temps en industrie et en opulence. La colonie génoise était ainsi arrivée vers le milieu du quinzième siècle à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, lorsque la prise de Constantinople par Mahomet II vint l'isoler de la métropole et préparer son entière destruction.

Le premier juin 1475, quatre cents quatre-vingt-deux voiles, commandées par le grand-amiral Achmet-

pacha, parurent devant Caffa, et quelques heures après la ville génoise vit ses murailles foudroyées par la formidable artillerie des Ottomans. Le siège eut une courte durée; de vastes parties de l'enceinte, élevées à une époque où l'on ignorait l'usage des canons, furent rapidement démantelées; les brèches se multiplièrent sur tous les points, et le 6 juin 1475 les assiégés durent se rendre à discrétion, après avoir vainement essayé d'obtenir une capitulation.

Achmét-pacha entra dans Caffa en vainqueur irrité et en ennemi du nom chrétien. Après avoir pris possession du palais consulaire, il désarma la population, frappa la ville d'une énorme imposition, puis s'empara de la moitié des biens des habitants, ainsi que de tous les esclaves des deux sexes. Les catholiques latins furent ensuite embarqués à bord de la flotte turque et transportés à Constantinople, où le sultan les établit de force dans les faubourgs de sa nouvelle capitale, après leur avoir fait enlever 1500 enfants mâles, destinés à être incorporés dans sa garde. Ainsi fut anéanti dans l'espace de quelques jours, après deux cents ans d'existence glorieuse, ce magnifique établissement, que le génie européen avait élevé sur ces côtes lointaines, et qui avait jeté tant d'éclat sur le commerce de la mer Noire.

Caffa, dont la destruction fut immédiatement suivie de celle de Soldaya et de Cembalo, fut réunie aux états ottomans, et pendant plus de cent cin-

quante ans elle n'eut d'autre importance que celle que lui donnait sa garnison turque et sa position militaire sur le littoral d'une contrée musulmane, dont la conquête absolue n'a cessé d'exciter l'ambition des sultans. Vers le milieu du dix-septième siècle, la vieille cité génoise se réveilla de son long sommeil ; grâce au mouvement commercial et industriel qui se développa à cette époque chez les Tatars, elle redevint le grand port marchand de la mer Noire. En 1663, Chardin, lors de son voyage en Perse, trouva dans la baie de Caffa plus de 400 navires. La ville, à laquelle les Turcs donnaient alors le nom de *Koutchouk - Stamboul*, petite Constantinople, comptait 4000 maisons avec une population dépassant 80,000 âmes.

La nouvelle prospérité de Caffa ne devait pas durer longtemps. Depuis Pierre le Grand, la Russie s'avancait menaçante vers les régions de la mer Noire, et déjà au temps de ce souverain elle avait lancé ses légions victorieuses jusque sur les rives du Danube. Dans cette marche progressive vers le midi, la Crimée ne fut pas la dernière à exciter l'ardente ambition des czars. Aussi dans le courant de l'année 1783, sous le règne de la grande impératrice Catherine II, cette célèbre presque-île fut-elle décidément incorporée aux domaines de l'empire.

Sous la domination moscovite Caffa accomplit ses dernières destinées. Elle perdit même officiellement

son nom consacré par plusieurs siècles de gloire et de puissance, pour devenir, sous le nom pompeux de la colonie grecque, dont la gratifia l'empereur Alexandre, une méchante ville de district, à laquelle de nos jours les documents authentiques accordent à peine 4500 habitants. A Caffa, comme à Soldaya, la construction d'inutiles casernes fut le signal de la démolition des monuments génois. Les revêtements des fossés furent d'abord enlevés; puis, enhardis par la déplorable indifférence du gouvernement, les destructeurs portèrent la main sur les murailles elles-mêmes. Les magnifiques tours qui les défendaient, furent ainsi successivement renversées, et aujourd'hui il ne reste plus que trois pans de murs du remarquable bastion, élevé en l'honneur du pape Clément VI.

Les fortifications génoises une fois détruites, le vandalisme des autorités administratives s'acharna sur les monuments civils. Lors de la prise de possession par les Russes, deux constructions imposantes ornaient la principale place de Caffa : les grands bains turcs, admirable modèle de l'architecture orientale, et l'ancienne église épiscopale des Génois, édifiée au commencement du quatorzième siècle, puis convertie en mosquée, après la conquête des Turcs. Sous le règne de Catherine II, l'on décida que la mosquée devait être rendue au culte grec : malheureusement, au lieu de la conserver intacte, l'on eut alors la fatale idée de vouloir la décorer de misérables portiques à colonnes

doriques. Les domes élégants qui encadraient d'une manière si gracieuse le corps principal de l'édifice, furent donc démolis; mais les bases des colonnes étaient à peine posées, que l'argent, comme le raconte M. Dubois, vint trivialement à manquer : dès lors le gouvernement refusa de faire de nouvelles avances.

La belle mosquée dont on s'était hâté d'enlever les plombs, sans doute pour les vendre au profit des employés russes, fut ainsi abandonnée aux mutilations du temps et de la population, et bientôt elle se convertit en une véritable ruine. En 1833, l'ignorance d'un gouverneur civil, M. Kasnatcheief, vint achever cette désolante œuvre de destruction, qui atteignit en même temps les grands bains encore intacts. Dans l'espace d'une quinzaine de jours on vit disparaître, à l'aide de la pioche et de la poudre, les deux admirables monuments, dont la domination génoise et turque avait doté la ville. Lors de mon passage à Théodosie, en 1840, la grande place se trouvait encore toute encombrée de leurs précieux matériaux, que l'administration locale cherchait à vendre à vil prix à qui voulait les acheter.

De toutes les brillantes constructions de la colonie génoise deux églises seules ont échappé au vandalisme; c'est aux catholiques et aux Arméniens que l'art est redevable de leur conservation. Pendant bien longtemps ces deux communautés étrangères luttèrent contre l'indifférence du gouvernement et essayèrent

d'en obtenir des secours pour réparer leurs monuments; mais toutes leurs démarches échouèrent, et ce ne fut qu'à force de sacrifices qu'elles parvinrent dans ces derniers temps à opérer elles-mêmes la restauration de leurs temples.

Si de l'intérieur de la ville on porte son attention sur les environs, le même spectacle de destruction y vient attrister le regard. Toutes les fraîches campagnes, ainsi que les riches vergers qui au temps des Tatars encadraient la ville, ont disparu. Un seul hiver a suffi à deux régiments moscovites pour anéantir toute trace de la brillante culture qui recouvrait autrefois les collines.

Il existe un musée à Théodosie; mais à part quelques inscriptions génoises, parmi lesquelles on remarque tout d'abord celle de la fameuse tour de Clément VI, il ne présente aucun débris appartenant à l'ancienne colonie milésienne. Tous les objets antiques qu'il renferme proviennent exclusivement de Kertch (Panticapée) et furent recueillis à Théodosie à une époque où cette ville était encore le siège principal de l'administration de la Tauride. Un Français, M. le docteur Grapperon, est le directeur de ce musée. Notre compatriote ne manque jamais de mystifier les antiquaires de passage dans sa ville, en leur exhibant un prétendu torse de femme trouvé dans les contrées les plus reculées des montagnes de la Crimée; mais le malin vieillard sait parfaitement que son chef-

d'œuvre n'est que le résultat trompeur d'un jeu de la nature.

Malgré toutes les déprédations des autorités et la stupide ignorance d'un gouverneur, Caffa n'a pu être entièrement métamorphosée en ville russe. Ses principaux monuments ont été démolis, l'enceinte de ses murs rasée, sa population tatare expulsée; la solitude a succédé à l'animation d'autrefois; cependant l'ensemble de la cité, ses diverses constructions particulières, ses rues pavées de larges dalles, tout y annonce une origine et une domination étrangères. On ne peut que faire des vœux pour que la ville conserve encore longtemps cette physionomie pittoresque, que le voyageur compare involontairement à celle des petits ports de mer qui ornent le littoral de la Méditerranée.

Après trois journées de promenades au milieu des ruines de la colonie génoise, rendues doublement intéressantes par la conversation aussi variée qu'instructive de mon aimable cicérone M. Félix Lagorio¹, je me remis en route pour continuer mon exploration jus-

1. M. Félix Lagorio, ancien consul de France à Théodosie, destitué pour cause d'opinion à la rentrée des Bourbons, est l'auteur d'un travail remarquable sur les révolutions politiques de la Crimée. Il remplit aujourd'hui les modestes fonctions d'agent consulaire de Naples; mais sous le pavillon étranger, il conserve intacts les sentiments de la nationalité française; je suis heureux de pouvoir lui témoigner ici toute ma sympathie et en même temps ma reconnaissance pour les précieuses notices, dont sa vaste érudition a enrichi mes recherches sur la Tauride.

qu'à l'extrémité la plus orientale de la Crimée. C'est au pied des murailles de Théodosie, où viennent expirer les dernières collines de la chaîne taurique, que commence cette célèbre presqu'île de Kertch, qui s'étend entre la mer Noire et la mer d'Azof jusqu'aux rives du Bosphore cimmérien. En traversant ses plaines aujourd'hui désertes et arides, où rien ne semble devoir arrêter un moment l'attention de l'observateur, mon esprit se reportait avec étonnement aux époques glorieuses, pendant lesquelles florissaient les villes nombreuses et opulentes que le génie colonisateur des Milésiens avait élevées dans ces contrées. Théodosie, Nimphée, Mirmikione et, de l'autre côté du détroit, Phanagorie passaient tour à tour sur la brillante scène historique qu'évoquaient mes souvenirs; mais au-dessus de toutes venait se placer Panticapée, la célèbre capitale du royaume du Bosphore, où régnèrent, pendant tant de siècles, le luxe et la civilisation de la Grèce, et où vint mourir Mithridate, après avoir un moment menacé l'existence de l'empire romain. Pendant que mon imagination reconstruisait ainsi le splendide panorama que devait offrir la péninsule, alors que les Bosphoriens l'avaient couverte de leurs riches établissements, le péréclatnoï russe m'emportait à travers de vastes solitudes, où j'essayais inutilement de découvrir quelques traces de cette ancienne domination grecque, dont Hérodote admirait déjà la grandeur et la prospérité, 500 ans avant Jésus-

Christ. Vers le soir seulement, aux approches du Bosphore, ma curiosité fut vivement réveillée par les singulières dentelures que présentait à l'horizon la ligne du steppe; et bientôt après, je me trouvai au milieu de l'une des principales nécropoles de l'ancienne cité milésienne. D'immenses cônes de terre s'élevaient autour de moi et de nombreux pics à polypiers, se confondant avec les tertres édifiés par la main des hommes, ajoutaient encore à l'aspect grandiose de cet étrange champ de morts. Arrivé à l'extrémité du plateau, je dominaï du regard toute l'étendue du Bosphore cimmérien. Les derniers rayons du soleil couchant coloraient les falaises de la rive asiatique du détroit, ainsi que les voiles triangulaires de quelques barques de pêcheurs; les nombreux tumulus de Phanagorie se détachaient en plein sur l'azur du ciel, et tandis que la nappe tranquille du canal se couvrait peu à peu de la teinte mélancolique du soir, l'ombre fortement accentuée du cap Ak-bouroun s'allongeait déjà au loin sur les eaux. A peine quelques secondes me furent-elles accordées pour admirer ces magnifiques effets d'ombre et de lumière : le soleil descendit au-dessous de l'horizon, et aussitôt après les tons uniformes du crépuscule envahirent le Bosphore, ses côtes et les bateaux solitaires qui sillonnaient encore ses eaux. Dix minutes plus tard, j'entrai dans la ville de Kertch, ville russe, qui ne date que d'hier, et dont les constructions s'étendent le long de

la mer au pied du célèbre rocher, que la tradition populaire a décoré du nom de *fauteuil de Mithridate*. Sur le versant de cette montagne, jadis couronnée par une acropole, en face de la mer, se développait en amphithéâtre la capitale du royaume du Bosphore. Aujourd'hui il reste à peine quelques débris de Panticapée; la colline, où s'élevaient ses monuments, est nue, aride, labourée par de profondes ravines, et il a fallu les investigations savantes des archéologues modernes, pour déterminer d'une manière positive l'emplacement de la plus célèbre des colonies milésiennes.

Une fois installé à Kertch sous le toit hospitalier de M. Ménestrier, un des plus aimables compatriotes que j'aie rencontrés dans ma vie de voyage, je m'occupai activement de mes excursions : grâce à la bienveillance si obligeante du gouverneur de la ville, M. le prince Kherkéoulitchév, j'eus bientôt réuni tous les renseignements de nature à me guider dans mes recherches. Je n'aurai certes pas la prétention d'entretenir au long le lecteur de toutes les notices archéologiques dont j'enrichis mon journal, en explorant les tombeaux et les monuments de Panticapée. D'autres, plus compétents que moi en pareille matière, se sont déjà chargés de cette tâche. M. Dubois Montperreux, dans son voyage autour du Caucase, nous a laissé l'étude la plus complète et en même temps la plus consciencieuse de toutes les découvertes qui ont été

faites dans les derniers temps sur le sol classique de la péninsule de Kertch. Nous laisserons donc de côté autant que possible l'architecture et l'érudition, et nous ne dirons rien de la précieuse numismatique qui a jeté tant de lumière sur la succession et le règne des différents rois du Bosphore.

En parcourant les alentours de Kertch, où s'élèvent les innombrables tumulus qui servirent de tombeaux aux souverains et aux opulents citoyens de Panticapée, l'observateur est tout d'abord frappé de l'incurie profonde et destructive qui a présidé aux différentes fouilles que l'amour de la science, et plus souvent encore la rapacité particulière, ont exécutées depuis une vingtaine d'années. Au lieu de chercher à conserver ces précieux monuments funéraires, que tant de générations diverses leur avaient légués intacts, les Russes n'ont songé qu'à détruire, pour arriver plus vite à la découverte des richesses scientifiques et matérielles qu'ils supposaient devoir exister dans ces tombeaux. Tous les tumulus *contre* lesquels se dirigèrent les explorations officielles, furent ainsi totalement démolis ou coupés en quatre par de larges et profondes entailles, depuis le sommet jusqu'à la base; et il n'est venu à l'esprit de personne d'opérer les recherches, soit par des travaux de sondage, soit au moyen de quelques galeries souterraines.

J'ai visité tous les principaux points où s'est exercé le génie destructeur des archéologues moscovites;

mais il me serait impossible de rendre la pénible impression de tristesse que j'éprouvais à l'aspect de cette horrible dévastation. L'on ne s'est pas même borné à anéantir la forme des monuments ; les caveaux intérieurs et les restes mortels eux-mêmes n'ont pas été plus respectés que les terres et les pierres qui les avaient protégés depuis tant de siècles contre toute profanation. Partout les ossements ont été extraits de leurs tombes, et abandonnés sur le sol extérieur aux intempéries de l'air. M. Menestrier, dont j'ai parlé plus haut, et dont la généreuse colère n'a pas épargné les directeurs des fouilles, a dû enterrer un jour de ses propres mains le squelette encore entier d'une jeune femme ; j'ai vu moi-même des soldats se chauffer à de grands feux, qu'ils entretenaient avec les précieux débris des sarcophages en bois qu'ils venaient de découvrir.

Parmi les divers tumulus, celui situé près de la quarantaine au nord de la ville, méritait sans contredit une attention toute particulière de la part de l'administration locale. Par les dimensions gigantesques de son caveau et de sa galerie, possédant tous deux un plafond en encorbellement, il constituait un monument véritablement unique, et que le gouvernement aurait dû être jaloux de transmettre intact aux générations futures¹. En 1840, lorsque je fis ma première

¹ Voici la description architecturale du tumulus de la quarantaine : La galerie d'entrée a 36.25 mètres de longueur,

exploration des antiquités de Panticapée, ce tombeau si remarquable, qui excitait l'admiration de tous les artistes, servait de retraite au bétail du voisinage, et

2.80 de largeur et 7.50 de hauteur. Les cinq assises du bas, formant socle, ont chacune 0.45 d'épaisseur. Viennent ensuite douze autres assises, de 0.40 de hauteur seulement, et s'élevant en encorbellement, de manière à former à l'intérieur une suite de saillies régulières de 0.12. Les deux assises supérieures, laissant entre elles un intervalle de 0.25, au lieu de se réunir par des clefs de voûte, sont simplement recouvertes par de larges dalles posées à plat avec un scellement de mortier. La stabilité de semblables plafonds est évidemment contraire à toutes les règles de l'art; et il est probable que les constructeurs, pour les édifier, devaient se servir de nombreuses traverses en bois, jusqu'à ce qu'une charge suffisante de terre vint successivement consolider tout l'édifice. A l'extrémité de la galerie, une ouverture rectangulaire, ayant 3 mètres de hauteur et 2.35 de largeur, donne entrée dans l'intérieur du caveau ou de la coupole.

La base de la coupole se compose de quatre assises de 0.40 à 0.45 d'épaisseur et formant une hauteur totale de 1.85. La forme de cette partie présente en plan un carré irrégulier, dont les côtés sont 4.50, 4.40, 4.45 et 4.30. Au-dessus de la cinquième assise, les quatre angles sont envahis par des pierres formant une saillie circulaire de 0.30, suivant la diagonale. La même chose a lieu pour les assises suivantes. Les portions de courbe gagnent ainsi peu à peu en développement, et à la neuvième assise elles finissent par former un cercle complet, qui va ensuite en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ouverture circulaire de 0.70 de diamètre, fermée de la même manière que la partie supérieure de la galerie d'entrée. La hauteur totale de la coupole est de

sa belle galerie d'entrée tombait en ruine. Quelques mois après mon départ, le vandalisme opérait au grand jour, et l'on enlevait sans pudeur les magnifiques dalles

9.10. Les matériaux du monument se composent de calcaire tertiaire coquiller, dont il existe de grandes exploitations dans le voisinage. De tous les tombeaux qui ont été récemment explorés par les Russes, celui de la Quarantaine est le seul qui ait déjà été visité; on l'a trouvé complètement vide. Cette fouille paraît remonter à une époque très-reculée, peut-être aux temps où les Génois possédaient le petit fort de Cerco, au pied de la montagne de Panticapée.

Quant aux tombeaux ayant des voûtes à plein cintre, celui découvert dans le courant de l'été 1841 est un des plus remarquables. Il se compose de deux caveaux distincts; mais communiquant entre eux. Au centre de celui du fond l'on a découvert un sarcophage en bois avec un squelette d'homme, dont la tête supportait une couronne en or mat. C'est de ce sarcophage qu'a été détachée la rondelle en bois, représentant le combat d'un cerf contre un griffon, dont j'ai fait hommage au cabinet des antiques de la bibliothèque du roi. Dans le caveau antérieur, également au centre, se trouvait un autre cercueil, renfermant un squelette de femme dans un état admirable de conservation. Les plus petites phalanges en étaient intactes, et là où posait le crâne on voyait une grande quantité de cheveux couleur brun clair. Les vêtements eux-mêmes étaient conservés pour la forme et la couleur; mais ils se réduisaient en poussière au moindre attouchement. Dans ce même caveau on remarquait à droite, en entrant, une petite niche où l'on avait déposé le corps d'un enfant; à côté de ses restes se trouvaient placés une lampe en bronze et deux vases lacrimatoires, dont un en verre. J'ai entre mes mains ces deux derniers objets. — (Voyez pl. II, coupes et plans, fig. A).

qui recouvraient le sol du caveau. A Soudagh, à Théodosie je comprenais encore jusqu'à un certain point les désastreux effets de l'indifférence administrative : les gouverneurs ignorants, auxquels était exclusivement donnée la garde de leurs antiquités, n'ont pu voir dans les édifices des temps passés qu'une carrière à exploiter. Mais à Kertch, qui possède un musée et un comité de savants chargés de la direction des fouilles, une pareille destruction me parut tout à fait incompréhensible. Sans doute le gouvernement russe est peu soucieux de la conservation des monuments, même de ceux qui intéressent directement son histoire ; il n'a accordé que 4000 roubles *assignments* pour les recherches, et il semble en réalité ne s'intéresser qu'aux objets d'art, tels que vases étrusques, ornements d'or, statuettes, etc., qui peuvent décorer les salons de l'Ermitage. Mais il existe dans la Russie méridionale une nombreuse société d'antiquaires officiellement constituée, et nul doute que, si elle voulait ou pouvait tant soit peu remplir sa mission, elle n'obtînt immédiatement de l'empereur tous les secours nécessaires pour l'entretien des monuments de la péninsule de Kertch. Malheureusement cette indifférence générale pour les études, que nous avons déjà signalée dans un des chapitres de notre Voyage, se retrouve dans le domaine de l'archéologie, comme partout ailleurs. En examinant les travaux d'exploration, en causant avec messieurs les savants qui les

dirigeaient, j'ai eu beau vouloir me faire illusion, partout, à la place de la science, je voyais percer l'intérêt privé et l'ambition d'hommes employant tous les moyens pour avancer dans la hiérarchie nobiliaire de l'empire; et tandis que les journaux russes retentissaient du succès de ces admirables découvertes, faites au nom de l'histoire de l'humanité, chacun de ceux qui remuaient les cendres de l'antique Panticapée, ne songeait qu'à grossir ses revenus et à gagner un grade ou une décoration.

Ce qui prouve encore combien l'intérêt de la science et de l'histoire est secondaire dans ces recherches, c'est l'indifférence scandaleuse avec laquelle sont abandonnés les sarcophages, les bas-reliefs, les débris d'architecture, en un mot tous les grands morceaux de sculpture, qui ne peuvent être envoyés à Saint-Pétersbourg et mis sous les yeux de Sa Majesté. Lors de ma visite au musée de Kertch, je trouvai les abords de l'édifice encombrés d'antiquités exposées sans aucun abri sur le sol. L'on venait peut-être dans la matinée même de casser le nez et le menton des principales figures des bas-reliefs. Cependant la commission des savants n'avait pas songé à élever la moindre plainte, tellement l'anéantissement de ces objets d'art lui semblait une chose simple et peu importante. En parcourant les différentes salles du musée, je retrouvai partout la même absence de soins et les traces d'un incessant pillage.

Entre autres monuments dont j'eus à déplorer la destruction, l'on me fit voir les restes d'un magnifique sarcophage en bois, qui avait été trouvé intact. Ce cercueil, par la richesse de ses sculptures grecques, dont les parties saillantes étaient dorées, tandis que celles en creux étaient peintes en rouge, formait à mon avis la pièce la plus intéressante du musée. Grâce aux aimables attentions que l'on a pour les visiteurs, je doute fort qu'il en reste encore aujourd'hui quelques fragments. Nous n'en finissons pas, si nous voulions signaler tous les actes de vandalisme et de déprédation dont le musée de Kertch a été le théâtre. Les détails que nous venons de donner suffiront pour faire apprécier le mérite des travaux qui s'exécutent sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée; nous faisons des vœux pour que les réclamations que nous élevons ici au nom de la science, parviennent sous les yeux de tous les hommes qui en Russie s'intéressent véritablement aux monuments historiques de leur pays.¹

1 Quoique nous ayons sillonné la Crimée dans tous les sens et qu'aucun point important n'ait échappé à nos investigations, nous terminons néanmoins à Kertch notre voyage pittoresque dans cette péninsule. Un récit circonstancié de toutes nos promenades aurait été naturellement monotone et fastidieux, et nous avons préféré nous borner à suivre les lignes principales, celles qui réunissent à la fois les charmes du paysage et les souvenirs historiques les plus remarquables. Nous avons déjà

adopté la même marche dans la rédaction de notre voyage à la mer Caspienne : au lieu d'entretenir le lecteur de nos excursions multipliées et des quarante ou cinquante mille verstes que nous avons parcourues en voiture ou à cheval, nous avons cru mieux faire en fondant toutes les observations séparées dans le récit d'une seule et unique exploration.



CHAPITRE XIX.

Révolutions politiques et commerciales de la Tauride.

Colonies milésiennes et héracléennes. — Fondation de Théodosie, de Panticapée et de Kherson. — Royaume du Bosphore. — Commerce d'exportation et d'importation de la Tauride au temps des républiques de la Grèce. — Mithridate. — État du royaume du Bosphore sous les Romains. — Invasion des Alains et des Goths. — Décadence de la prospérité de la Tauride. — Situation de la république de Kherson. — Invasion des Huns, destruction du royaume du Bosphore. — Les Khersonites se mettent sous la protection de l'empire d'Orient. — Invasion et puissance des Khazares. — Apparition des Petchénègues et des Comans. — Les Tatars Mongols se rendent maîtres de la Tauride et y fondent le royaume de la petite Tatarie. — Établissement des colonies génoises. — Prospérité commerciale de la mer Noire. — Prise de Constantinople par Mahomet II. — Destruction des colonies génoises. — État de la Crimée sous les Tatars. — Nouveau développement agricole et industriel de la presqu'île. — Invasion des Russes et destruction du royaume des Tatars.

Pour bien faire apprécier l'importance politique et commerciale de la Crimée¹, qui par sa position presque centrale dans la mer Noire domine à la fois les

1. Située entre les 30°-15' et 34°-2' de longitude orientale, et entre les 44°-24' et 46°-0' de latitude septentrionale, avec une superficie d'environ 1100 lieues carrées géographiques, la Crimée est une presqu'île dont les limites, au sud et à l'ouest, sont la mer Noire; à l'est, la mer d'Azof et le Sivache appelé aussi mer Putride, et enfin, au nord, de grandes plaines. Deux régions distinctes se partagent le sol de cette contrée. La première, montagneuse, forme, le long de la côte méridionale, une lisière d'environ 150 kilomètres d'étendue, avec une largeur

côtes de l'Asie, les bouches du Danube et l'entrée du Bosphore de Constantinople, il est indispensable de présenter un tableau rapide des nombreuses révolutions que la marche du temps et les invasions des peuples ont opérées sur le sol de cette importante péninsule. Ce fut vers le milieu du septième siècle avant Jésus-Christ que les Milésiens firent leur apparition sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin. La partie orientale de la Tauride, pays ouvert et d'une occupation facile, ayant attiré leur attention, ils y établirent leurs premières colonies, en s'emparant en même temps de toute la petite contrée que nous appelons aujourd'hui la presqu'île de Kertch. La prospérité agricole dont ils ne tardèrent pas à jouir, fut promptement connue en Grèce et y détermina de nouvelles et d'importantes émigrations. Théodosie, Nymphée, Panticapée et Mermikione s'élevèrent bientôt sur le littoral de la petite péninsule et servirent de ports de mer aux riches établissements des colons.

moyenne de 20 à 25 kilomètres; la seconde, la région des plaines, présente tous les caractères des steppes de la Russie méridionale, et s'étend, au nord, jusqu'à l'isthme de Pérécop, langue de terre par laquelle la presqu'île communique avec le continent. La Crimée fait aujourd'hui partie du gouvernement appelé la Tauride, dont le territoire s'étend au delà de Pérécop, entre le Dnieper et la mer d'Azof, jusque sous le 47° de latitude. Simphéropol est le chef-lieu de cette province. (Voyez, à propos de cette ville, même volume, p. 413.)

Stimulés par les succès des Milésiens, les Héracléens songèrent à leur tour à fonder quelques colonies dans la Tauride. Ils se dirigèrent vers la partie la plus occidentale de la contrée, débarquèrent non loin du célèbre cap Parthénique, et après avoir battu et repoussé dans l'intérieur des montagnes les sauvages Tauriens, se fixèrent dans la petite presqu'île de Trachée, connue de nos jours sous le nom d'ancienne Khersonèse. Ainsi furent jetés les fondements de la célèbre république de Kherson, qui subsista, grande et prospère, pendant plus de quinze cents ans, et dont la capitale, momentanément conquise par un grand-duc de Russie au dixième siècle, devint le point de départ de cette grande révolution religieuse qui changea complètement la face et les destinées de l'empire moscovite.

Pendant que les Héracléens consolidaient leur puissance, en activant leur industrie et leur commerce, les établissements milésiens sur le Bosphore se développaient avec une rapidité véritablement magique, et s'avançaient même au delà du détroit sur la rive asiatique, où furent fondées les villes de Phanagorie, de Hermonassa et de Képos. D'abord indépendantes les unes des autres, toutes ces diverses colonies milésiennes finirent par suivre la pente d'inévitables événements, et 480 ans avant Jésus-Christ leur réunion politique donna naissance au royaume du Bosphore.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, l'agriculture

formant la base essentielle de la richesse publique des Milésiens, l'attention du nouveau gouvernement se porta sur cette branche d'industrie d'une manière toute particulière. A son avènement au trône, Leucon affranchit les Athéniens du trentième imposé sur la sortie des grains. Par cette mesure libérale, l'exportation des céréales se développa prodigieusement; la presque île cimmérienne devint en quelque sorte le grenier à blé de la Grèce, et les marchands affluèrent en foule à Théodosie et à Panticapée, où ils se procuraient en même temps des laines, des fourrures et toutes les salaisons qui forment encore aujourd'hui une des principales richesses de la Russie méridionale. Quant au commerce d'importation, dont l'histoire parle peu, il est facile d'apprécier la nature de ses opérations par les importantes découvertes archéologiques de Panticapée.

Les Bosphoriens recevaient sans aucun doute, en échange de leurs denrées, tous les produits manufacturés que le luxe et la richesse avaient mis en usage à Athènes, et c'est probablement à des artistes de la Grèce que sont dus tous ces magnifiques objets d'art que l'on admire au Musée de Kertch, et qui prouvent que les colons agriculteurs de la Tauride n'étaient pas restés, pour l'opulence, en arrière de leur brillante métropole. Les matériaux de construction eux-mêmes semblent avoir formé une partie importante du commerce d'importation. Il n'existe aucune trace

de marbre blanc dans la Crimée non plus que sur les côtes septentrionales de la mer Noire; néanmoins les fouilles de Kertch en ont fait découvrir d'innombrables débris, et tout porte à croire que les immenses morceaux de sculpture employés pour les constructions publiques et particulières, sortaient tout travaillés des ateliers de la Grèce.

Malgré le dangereux voisinage des Sarmates, le royaume du Bosphore jouit d'une tranquillité parfaite pendant plus de trois cents ans, et grâce à une politique aussi ferme qu'intelligente, il grandit en prospérité et en richesses, jusqu'au moment où la conquête de la Grèce par les Romains vint bouleverser toutes les relations commerciales de l'Orient. A cette époque, les Bosphoriens, attaqués par les Scythes, et trop faibles pour leur résister, se jetèrent entre les bras du célèbre Mithridate, qui fit de leur État une province du Pont, qu'il donna en apanage à son fils Makharès.

Après la défaite et la mort de son implacable ennemi, Rome conserva au traître Pharnace la couronne du Bosphore, mais la souveraineté du nouveau prince fut simplement nominale, et les successeurs du fils de Mithridate, sans puissance et dépouillés de tout ce que les Milésiens avaient possédé sur la rive asiatique du détroit, ne régnèrent plus que suivant le caprice des empereurs romains.

Vers le milieu du premier siècle de notre ère, les

Alains entrèrent en Tauride, dévastèrent la plus grande partie du pays, et ruinèrent de fond en comble Théodosie, qui voulut leur opposer quelque résistance. A eux succédèrent les Goths, qui devinrent à leur tour les dominateurs de la péninsule. Loin d'abuser de leur victoire, les nouveaux conquérants se mêlèrent intimement avec les vaincus, fondèrent de nombreuses colonies dans les vastes plaines situées au nord de la contrée montagneuse, et ne tardèrent pas à se livrer à leur goût pour la vie sédentaire et les travaux des champs. Alors commença pour la Khersonèse taurique une nouvelle période de tranquillité et de prospérité agricole. Malheureusement, la Grèce, asservie par les Romains, se trouvait à cette époque en pleine décadence; Rome étant devenue la capitale du monde entier, l'Égypte, la Sicile et l'Afrique avaient naturellement attiré à eux le monopole de la fourniture des céréales. Aussi la Tauride, malgré ses efforts, ne put-elle sortir de l'obscurité à laquelle l'avaient condamnée les grands événements politiques qui signalèrent le premier siècle de notre ère.

Au milieu de toutes ces premières invasions des peuples barbares, la petite république de Kherson avait dû à sa position reculée et peu accessible la conservation de son indépendance. Du temps de l'empereur Dioclétien, les Khersonites, dont la domination s'étendait sur presque tout le haut pays, avaient concentré entre leurs mains tout le commerce qui sub-

sistait encore entre la Tauride et quelques parties du littoral de la mer Noire¹. Leur république formait l'état le plus puissant de la presqu'île, lorsque la guerre éclata entre eux et les Sarmates, qui s'étaient déjà emparés du royaume du Bosphore et lui avaient donné un roi de leur nation. La lutte entre ces deux nations rivales dura près d'un siècle; enfin les Sarmates ayant fini par être expulsés, les Bosphoriens, délivrés du joug étranger, goûtèrent de nouveau quelques années de liberté, de calme et de prospérité intérieure.

La paix dont jouirent les états de la Tauride et les espérances qu'elle permettait de concevoir pour l'avenir, ne furent pas de longue durée. Bientôt éclata la tourmente la plus violente qui eût encore désolé la malheureuse péninsule. Les Huns, sortis du fond de l'Asie, vinrent jeter leur sanglant cri de guerre sur la rive asiatique du détroit, et bientôt les Bosphoriens épouvantés leur virent traverser la mer d'Azof, qui avait momentanément arrêté leur marche. L'antique royaume des Milésiens fut alors anéanti pour toujours (375 de J. C.). Les nombreuses colonies des Goths réunis aux Alains eurent le même sort, et tous les riches établissements agricoles de la contrée furent réduits en cendres. Toujours protégés par leur position occidentale, les Khersonites furent les seuls qui échappèrent à la dévastation, grâce à la rapidité avec

1. *Const. Porph. de adm. Imp., cap. XIII.*

laquelle le torrent des Huns s'écoula vers les contrées occidentales de l'Europe.

La Tauride se trouvait encore sous le coup des effroyables désastres qui avaient signalé l'arrivée des Huns, lorsqu'après la mort d'Attila elle se vit de nouveau ravagée par leurs hordes dispersées. Les Khersonites furent alors à leur tour menacés, et l'épouvante où les jetèrent les barbares leur fit implorer le secours de l'empire d'Orient. Justinien, qui régnait à cette époque à Constantinople, s'empressa d'accueillir leur demande, mais il leur fit payer cher la protection impériale. Sous le prétexte de pourvoir à la défense du pays, il fit élever sur la côte méridionale les deux châteaux forts d'Alouchta et de Gourzoubita, et la république de Kherson finit naturellement par devenir tributaire de l'empire.

Vers la fin du septième siècle (679 de J. C.), la Tauride fut envahie par les Khazares, dont les hordes entraînées à la suite des Huns, puis établies dans la Bersilie (Lithuanie), avaient été constituées en royaume indépendant par Attila lui-même. L'apparition de ces nouveaux conquérants, déjà maîtres d'un vaste territoire, fit une telle sensation à Constantinople, que les souverains d'Orient recherchèrent leur alliance, et que la cour de Byzance demanda même au kalgan, ou chef de la nation, sa fille en mariage pour le fils de l'empereur Léon. Les pressentiments du gouvernement impérial ne tardèrent pas à se réaliser, car

dans le court espace de cent cinquante ans, les Khazares, qui avaient imposé leur nom à la péninsule, fondèrent une vaste monarchie, dont les limites s'étendirent en Europe au delà du Danube, et en Asie jusqu'au pied du Caucase.

Après les Khazares, dont la chute fut en partie déterminée par les attaques des Russes, et qui depuis lors disparurent complètement de l'histoire, les Petchénègues, vainqueurs, dictèrent la loi à toute la contrée, à l'exception du territoire méridional de Kherson, qui fut incorporé aux domaines de l'empire d'Orient. Sous la domination de ce peuple, également originaire de l'Asie, la péninsule vit renaître le commerce et l'industrie, ses relations avec Constantinople prirent de l'activité, et les ports de la Tauride fournirent aux négociants du Bas-Empire la pourpre, les étoffes fines, les draps brodés, les hermines, les peaux de léopard, les fourrures de toute espèce, le poivre et les aromates, que les Petchénègues allaient acheter dans la Russie orientale, au midi du Kouban, ainsi que dans les contrées transcaucasiennes qui s'étendent jusqu'aux rives du Cyrus et de l'Araxe. Ainsi recommença pour cette malheureuse contrée, tant de fois dévastée, une nouvelle ère de prospérité, sans exemple depuis plusieurs siècles.

Cent cinquante ans furent accordés à la domination des Petchénègues; puis à leur tour ils eurent à déplorer les maux dont ils avaient accablé les Khazares.

Assaillis par les Comans, que le développement de la puissance mongole avait expulsés de leur territoire, ils furent vaincus dans la lutte et contraints de repasser en Asie. Les Comans, peuple guerrier, firent de Soldaya leur capitale ¹. Mais à peine eurent-ils consolidé leur puissance, qu'ils durent céder la place à d'autres conquérants et chercher un refuge dans des contrées plus occidentales. A l'expulsion des Comans, cessent toutes ces invasions passagères qui ensanglantèrent pendant plus de dix siècles le sol de la Tauride. A toutes ces hordes diverses, dont la plupart n'ont laissé que leur nom dans l'histoire, succédèrent deux peuples également remarquables : l'un, vainqueur de l'Asie, venait de fonder l'empire le plus gigantesque du moyen âge; l'autre, sorti d'une cité marchande de l'Italie, était destiné à faire de la Khazarie le centre, le nœud de jonction de toutes les relations commerciales entre l'Europe et l'Asie.

Ce fut vers 1226 qu'eut lieu la mémorable invasion des Tatars Mongols, et que commença pour l'empire des czars cette fatale période de servitude et d'oppression qui a laissé des traces si funestes dans le caractère national des Moscovites. La Russie, la Pologne, la Hongrie furent successivement sillonnées par les hordes du célèbre petit-fils de Tschinkis-khân, et

1. Voyez, à propos de Soldaya, même volume, p. 488.

bientôt la Khazarie, ajoutée à toutes leurs incroyables conquêtes, devint, sous le nom de petite Tatarie, le berceau d'un État puissant, qui sut maintenir son indépendance jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Sous le règne des Mongols, la Tauride, d'abord opprimée, se releva promptement de ses ruines, et Soldaya, rendue aux chrétiens, ne tarda pas à prouver que les sources de la prospérité du pays étaient loin d'être taries, et qu'alors, comme autrefois, la paix et la tranquillité suffisaient pour développer les éléments de richesse dont la nature avait si libéralement doté cette célèbre contrée. L'on vit ainsi en peu d'années Soldaya devenir le port le plus important de la mer Noire, et l'un des grands aboutissants des lignes commerciales de l'Europe et de l'Asie.

La grandeur de Soldaya eut toutefois une courte durée : un autre peuple, plus intelligent, plus actif que les Grecs, et doué d'un instinct mercantile plus audacieux, devait, vers la même époque, concentrer entre ses mains tout l'héritage des grandes époques qui avaient successivement illustré la péninsule, depuis le jour où les Milésiens avaient fondé leurs premières colonies sur le Bosphore cimmérien. Déjà maîtres d'importantes factoreries à Constantinople, les Génois avaient depuis longtemps su apprécier la position de la mer Noire et les immenses ressources qu'elle mettrait à la disposition d'hommes entreprenants qui sauraient y centraliser à leur bénéfice toutes les rela-

tions commerciales de l'Europe avec la Russie, la Perse et les Indes. La rivalité qui existait alors entre eux et les Vénitiens, accéléra l'exécution de leurs projets, et vers 1280, après avoir acquis moitié par ruse, moitié par violence le territoire de l'ancienne Théodosie, ils jetèrent les fondements de la célèbre Caffa, qui assura définitivement à la république l'empire de la mer Noire et la propriété exclusive de son commerce. Avec les Génois, la Tauride vit renaître les époques les plus brillantes de son histoire. Caffa, par sa grandeur, sa population et son opulence¹, devint en quelque sorte la rivale de Constantinople, et bientôt ses consuls, s'emparant de Cerco, de Soldaya et de Cembalo, se rendirent maîtres de toute la côte méridionale de la Crimée. Plus tard eurent lieu, hors de la presqu'île, d'autres conquêtes non moins productives. Les galères de la république pénétrèrent dans les Palus-Méotides; Tana, située à l'embouchure du Don, fut enlevée à la domination des Tatars; une forteresse fut fondée à l'embouchure du Dniester; de nombreux comptoirs s'élevèrent en Colchide et sur le littoral du Caucase, et la ville impériale de Trébisonde elle-même dut accepter de force l'établissement d'une des plus importantes factoreries de la république dans la mer Noire. Les colonies génoises devinrent ainsi l'entrepôt général des riches produc-

1. Voyez même volume, p. 496.

tions de la Russie, de l'Asie mineure, de la Perse et des Indes, et pendant plus de deux siècles, monopolisant à leur profit tous les échanges mercantiles entre l'Europe et l'Asie, elles présentèrent un spectacle véritablement merveilleux de grandeur, de prospérité et de richesse. Toute cette gloire eut malheureusement aussi son terme. En 1453, l'étendard de Mahomet se déploya au-dessus du dôme de Sainte-Sophie, et les relations de la Crimée avec la Méditerranée furent rompues. La destruction des établissements génois devint alors inévitable ; la république elle-même, désespérant de leur conservation, se décida à les abandonner à la banque de S. Georges, le 15 novembre 1453. Cette cession, en détachant politiquement les colonies de la métropole, eut naturellement les résultats les plus funestes. Le découragement s'empara de tous les cœurs, l'égoïsme individuel prédomina dans toutes les résolutions, et le gouvernement consulaire, autrefois si remarquable par son intégrité et ses vertus, au lieu de se rallier les Tatars pour rendre sa position vis-à-vis de la Porte moins périlleuse, se les aliéna complètement par une absence de toute loyauté, et en vendant au poids de l'or son secours à tous les partis qui désolaient alors la Crimée. Tant de fautes ne tardèrent pas à être suivies de la catastrophe. Le 6 juin 1473, Caffa dut se rendre à discrétion aux Turcs, et quelques mois plus tard tous les points occupés par les Génois tombèrent successivement au pouvoir des Ottomans.

Après le désastre des colonies génoises, les grandes lignes de communication des contrées transcaucasiennes de la mer Caspienne, du Volga, du Don et du Kouban, privées de leurs aboutissants, furent rompues, et toutes les relations commerciales avec l'Asie centrale furent momentanément suspendues. Les Vénitiens, qui avaient obtenu des Turcs le droit de naviguer dans la mer Noire, moyennant un tribut annuel de 10,000 ducats, essayèrent inutilement de se substituer à leurs rivaux : ils furent expulsés à leur tour du Pont-Euxin, le passage du Bosphore fut interdit à tous les peuples de l'Occident, et les Ottomans, avec les Grecs de l'Archipel sujets de la Porte, eurent seuls le droit d'entrer dans la mer Noire et la mer d'Azof. Dans nos études sur la mer Caspienne, nous avons déjà indiqué les nouveaux débouchés que le commerce de l'Orient se procura par la voie de Smyrne, ainsi que la grande révolution qui s'opéra à la suite de la découverte de Vasco de Gama. Nous ne reviendrons plus sur ce sujet.

Sous le règne des premiers khans tributaires de la Porte, la Crimée perdit toute son importance commerciale et agricole. Des guerres continuelles, des révoltes incessantes fomentées par des chefs ambitieux, tantôt favorisés, tantôt proscrits par la Porte, puis les habitudes encore fortement enracinées d'une vie nomade et vagabonde, tout s'opposa pendant une longue suite d'années à la régénération du pays. Un

sol riche et fertile, une contrée abondamment pourvue de toutes les ressources nécessaires à l'homme, finirent néanmoins par triompher des Tatars, comme autrefois ils avaient agi sur les hordes sauvages, que nous avons vues s'établir successivement dans la Tauride. Les vallées et les côteaux se couvrirent de villages, et avec la tranquillité intérieure se développèrent rapidement toutes les branches de l'industrie du pays. La culture des céréales, l'élevage du bétail, la pêche, les résines, l'exploitation des salines et des forêts, rien ne fut négligé, et bientôt la petite Tatarie vit arriver dans ses ports une multitude de navires. Sans doute le commerce de l'Asie centrale était perdu pour elle sans espoir, mais l'exportation des produits indigènes et de ceux que la Russie lui expédiait par la voie du Don et de la mer d'Azof, était plus que suffisante pour entretenir sinon l'opulence, du moins une grande aisance parmi ses populations industrielles et agricoles. Caffa, de son côté, ne resta pas en arrière du mouvement progressif de la Crimée : elle se releva de ses ruines, devint, comme au temps des Génois, le centre de tout le commerce du pays, et son accroissement fut tel, que les Turcs, dans leur enthousiasme, lui donnèrent le nom de Koutchouk Stamboul (petite Constantinople).

La domination des khâns s'étendait à cette époque, en Europe et en Asie, depuis les rives du Danube jusqu'au pied des montagnes du Caucase; et les in-

domptables montagnards de la Circassie rendaient souvent eux-mêmes hommage aux souverains de la Tauride. La population musulmane se partageait alors en deux grandes classes : les descendants des premiers conquérants, spécialement connus sous le nom de Tatars, et les Nogaïs, tribus nomades, qui vinrent, postérieurement à la conquête de la Khazarie, se placer sous la protection des héritiers de l'illustre Batoukhân. Les premiers, mélangés avec les débris des anciennes populations de la Tauride, formaient la partie civilisée de la nation. Possesseurs des contrées montagneuses, résidant dans les villes et les villages, ils s'adonnaient à la fois avec succès aux travaux de l'industrie et à ceux de l'agriculture. Les Nogaïs, au contraire, vivaient en quelque sorte indépendants dans les vastes plaines de la Russie méridionale, où ils se livraient exclusivement à l'élevage du bétail. Ils se divisaient alors en cinq hordes principales : celle du Boudjiak occupait les plaines de la Bessarabie, depuis les embouchures du Danube jusqu'au Dniester; celle de l'Iedisan, la plus remarquable, qui pouvait mettre jusqu'à 80,000 hommes de cavalerie sur pied, campait entre le Dniester et le Dnieper; celles de Djamboïlouk et de Jedickhoul, dont les restes habitent encore le territoire de leurs aïeux, s'étendaient depuis les bords du Dnieper jusqu'aux côtes occidentales de la mer d'Azof; enfin les tribus du Kouban nomadisaient dans les steppes qui forment aujourd'hui, entre

ce fleuve et le Don, le domaine des Cosaques de la mer Noire. Toutes ces tribus diverses pouvaient, en cas de nécessité urgente, disposer de plus de 400,000 hommes de troupes. Telle était la situation politique de la petite Tatarie, lorsque les Russes, marchant à la conquête des provinces de la mer d'Azof et de la mer Noire, vinrent anéantir tous les fruits de la grande révolution sociale opérée dans les mœurs et le caractère des musulmans par le nouveau développement du commerce et de l'industrie.

En 1736 eut lieu la première invasion moscovite. Cent mille hommes, commandés par le feld-maréchal Munich, forcèrent l'isthme de Pérécop, pénétrèrent dans la presqu'île et ravagèrent toute la contrée jusqu'au pied du versant septentrional de la chaîne taurique. La paix de Belgrade mit fin à cette première lutte, mais l'existence politique de la petite Tatarie n'en fut pas moins violemment ébranlée; depuis lors, l'intervention tantôt occulte, tantôt armée et toujours désorganisatrice de la Russie, suscita partout aux khâns des embarras et des révoltes, et jusqu'au moment de leur chute, les souverains de Bagtché-Séraï, véritables esclaves des czars, ne firent plus qu'obéir aux menaçantes injonctions qui leur arrivaient de Saint-Pétersbourg.

En 1783, Sahem Guereï abdiqua ses droits en faveur de l'impératrice Catherine II, et le royaume des Tatars, épuisé par de nombreuses émigrations et de

sanglantes insurrections, cessa définitivement d'exister. Alors furent anéantis rapidement les derniers éléments de la prospérité de cette Tauride tant de fois saccagée et toujours sortie victorieuse et prospère de ses revers. Déjà en 1778, la Russie toute-puissante avait déterminé l'émigration de toutes les familles arméniennes et grecques de la presqu'île, et l'on avait vu une population agricole et industrielle abandonner volontairement, à ce que prétend la Russie, de fertiles contrées, un heureux climat, pour aller s'établir au milieu des steppes sauvages du Don et de la mer d'Azof. Vers la même époque commença, également sous l'influence de l'autorité impériale, l'émigration des Tatars et des Nogaïs, dont les uns se réfugièrent sur le territoire de la Turquie, tandis que les autres allaient se réunir aux montagnards du Caucase. La prise de possession par les Russes activa encore ce désastreux mouvement de la population musulmane, et le jour que les czars étendirent leurs frontières jusqu'aux rives du Dniester, la célèbre horde de l'Iedis-san disparut entièrement du sol de l'empire. Les Tatars des contrées situées entre le Dnieper et la mer d'Azof émigrèrent moins, car déjà antérieurement à la conquête de la Crimée, le gouvernement impérial les tenait cernés à l'Orient et à l'Occident par d'imposantes lignes militaires. Quant à la péninsule, couverte d'établissements fixes et centre de la civilisation et de la puissance tatar, elle eut naturellement en

partage les plus grandes calamités, et vit se renouveler toutes les scènes de carnage et de dévastation qui avaient autrefois caractérisé les invasions des peuples de l'Asie. Elle perdit au moins les neuf dixièmes de sa population; ses villes furent pillées et saccagées, ses campagnes dévastées; et dans l'espace de quelques mois, cette contrée encore si florissante sous le dernier khân, ne présenta plus au regard qu'un vaste théâtre d'oppression, de misère et de destruction.

Depuis lors se sont écoulées soixante années, pendant lesquelles la domination russe n'a eu aucune lutte à soutenir, aucune révolte à combattre; et cependant, malgré le rétablissement du libre passage du Bosphore de Constantinople, la Tauride a été jusqu'à ce jour impuissante à sortir du profond abaissement où l'ont jetée les événements politiques de la fin du dix-huitième siècle. Sans doute de brillantes maisons de campagne se sont élevées sur la côte méridionale, l'opulence et le luxe dominant aujourd'hui sur les riants coteaux du littoral; mais les forces vitales et productives de la presqu'île ont été comprimées et taries, l'industrie et l'agriculture indigènes ont été détruites; et cette paix profonde sans profit dans laquelle végète aujourd'hui la population décimée des Tatars, ne résulte en définitive que de la destruction de toutes ressources et de l'anéantissement de toute énergie morale et intellectuelle, opérés sous le régime trop peu progressif de l'administration russe.

CHAPITRE XX.

Établissement de la domination russe en Crimée. — Mesures administratives pour le rétablissement du commerce. — Situation de Caffa ; importance de cette ville : elle est sacrifiée à Kertch. — Parallèle entre ces deux ports. — Établissement et institution de la quarantaine fondée à l'entrée de la mer d'Azof. — Interdiction de la mer d'Azof. — Nature de la navigation de cette mer. — Singulières conséquences des règlements sanitaires de la quarantaine de Kertch. — Ressources commerciales de cette ville. — Développement de la marine de cabotage. — Situation agricole et industrielle de la Crimée. — Industrie vinicole ; la vallée de Soudak. — Productions générales de la Crimée. — État de l'agriculture. — Élevage du bétail. — Horticulture. — Industrie manufacturière. — Fabrication du maroquin. — Destruction des chèvres. — Déboisement du pays. — Exploitation des salines. — Tableau général du commerce de la Crimée. — Causes de la décadence commerciale et industrielle de la Crimée. — Avenir de la population tatare.

Lorsque la domination de la Russie fut définitivement établie dans la Crimée, et que le calme eut succédé aux désastres inévitables qui signalèrent l'occupation des légions moscovites, le gouvernement impérial parut un moment vouloir ranimer les dernières étincelles de la prospérité de la presqu'île, et l'empereur Alexandre manifesta énergiquement ses bienfaisantes intentions en faveur d'un pays dont il avait été à même d'apprécier par lui-même les ressources et les richesses. Malheureusement la volonté du czar fut impuissante à faire sortir les administrations de leur fatale ornière et de leur profonde indifférence pour tout ce qui intéresse sérieusement la prospérité de l'empire. On se borna donc à des demi-

mesures; on organisa des douanes et des quarantaines, Caffa échangea son nom contre celui de la colonie milésienne, on fonda des villages allemands ¹, on fit de vastes concessions de terres aux Russes et aux étrangers, on planta des vignes, on essaya même la culture de l'olivier; mais toutes les questions capitales furent écartées ou méconnues, l'on ne se préoccupa nullement des débouchés, ni des relations commerciales; et le gouvernement, fidèle à son système prohibitif et assimilant la Crimée aux autres provinces, malgré de vives réclamations, repoussa toute pensée de franchise mercantile, seule et unique ressource dont il pouvait disposer pour donner une nouvelle vie à la Crimée, et créer une population active et industrielle à la place des tribus tatares que les armes et les émigrations avaient fait disparaître.

A défaut de franchise, Caffa, la brillante colonie génoise, avait été dès le principe dotée d'un tribunal de commerce, d'une quarantaine et d'une douane de première classe; et si sous le nouveau régime, il ne lui était pas permis de voir se renouveler ses grandes phases de prospérité, elle pouvait du moins, à plus d'un titre, espérer de devenir un des principaux ports d'exportation et d'importation de la Russie méridionale, dans les limites des exigences douanières. Située

1. Ces colonies comptent aujourd'hui 9 villages avec une population de 1800 âmes.

à l'extrémité de la chaîne taurique, non loin du Bosphore cimmérien, possédant le seul port marchand ouvert en tout temps à la navigation, en communication facile avec des contrées riches et productives, cette ville réunissait en effet toutes les conditions et toutes les garanties pour attirer sur elle l'attention toute particulière du gouvernement russe. Les espérances que l'on avait d'abord conçues ne tardèrent toutefois pas à être ébranlées; bientôt même elles furent complètement anéanties, et la malheureuse Théodosie fut décidément vouée à l'abandon et à la destruction.

Il serait difficile d'apprécier quels furent en réalité les motifs qui firent abandonner la vieille cité génoise au profit de sa rivale du Bosphore cimmérien. On prétexta des mesures sanitaires, l'urgence d'une quarantaine générale à l'entrée de la mer d'Azof, le développement d'une marine de cabotage, l'utilité d'un vaste entrepôt ouvert aux productions de toute la Russie. Nous croyons néanmoins que tous ces arguments n'eurent en réalité qu'un poids fort secondaire, et qu'il faut chercher dans un amour-propre peu raisonné la source de la fatale mesure qui frappa Théodosie. Ressusciter l'ancien nom d'*Odessus*; fonder une ville appelée *Ovidiopol* dans une contrée où jamais Ovide n'avait résidé; induire nos géographes en erreur, en donnant le nom de *Tiraspol* à un mauvais village situé sur le Dniester, en face de

Bender ; remplacer le nom de *Caffa* par celui de *Théodosie* , toutes ces innovations pouvaient bien satisfaire certains archéologues , mais comment résister à la pensée de reconstruire l'ancienne Panticapée , la célèbre capitale du royaume du Bosphore ? Comment ne pas se laisser entraîner à la tentation d'élever une nouvelle et grande cité au pied du rocher de Mithridate ?... Les Milésiens durent ainsi céder le pas aux souvenirs de l'illustre souverain du Pont ; Théodosie fut dépouillée de ses privilèges , on la priva de ses revenus , son tribunal de commerce fut transféré à Kertch , l'on soumit enfin à un double droit d'ancrage les bâtiments qui , avant de se rendre dans cette dernière ville , relâchaient dans sa rade. On ne saurait certes accorder à la supériorité de Théodosie un témoignage plus éclatant que celui qui ressort de ces mesures violentes , ni prouver d'une manière plus incontestable le caprice auquel la ville génoise fut sacrifiée. Caffa pouvait , en effet , infiniment mieux que Kertch , remplir les conditions qui motivèrent , à en croire les ordonnances officielles , l'anéantissement de sa position commerciale. La rade de Kertch reste souvent pendant trois et quatre mois fermée à la navigation ; le mouillage y est peu sûr , souvent même désastreux , autant à cause du manque d'abri , que par suite de la faible profondeur des eaux. Le port de Théodosie au contraire reste constamment libre , et les naufrages y sont chose inconnue. Pendant la belle

saison , un actif cabotage aurait pu y concentrer tous les arrivages du Don et de la mer d'Azof. De la sorte , les relations commerciales avec la Russie , par la voie de la mer Noire , n'auraient jamais subi la moindre interruption ; et en outre , avantage incalculable dans ces parages , les navires étrangers n'étant plus obligés de faire le long et difficile trajet de Taganrok , ni de courir le risque d'un hivernage au milieu des glaces , auraient pu , à défaut de chargement à Théodosie , se porter rapidement , sans aucune perte de temps , sur le littoral méridional du Pont-Euxin , pour y trouver un nolis. Toutes ces grandes facilités , qui avaient élevé si haut la prospérité de Caffa , disparurent devant des considérations d'amour-propre.

Kertch fut donc , en 1827 , déclaré port de première classe , avec une douane d'entrée et de sortie. On travailla immédiatement à la construction d'un vaste lazaret , et cinq ans plus tard parurent les fameuses ordonnances sanitaires qui réglementent encore aujourd'hui la navigation de la mer d'Azof ; le nombre des jours de quarantaine fut porté à trente ; mais avant qu'ils puissent être comptés , il faut que le bâtiment mouille dans le lazaret , pour qu'on soumette à une fumigation de vingt-quatre heures tout ce qu'il possède de susceptible à son bord , y compris les effets de l'équipage. Cette opération terminée , les marins se rendent à terre , après s'être préalablement dépouillés de toutes leurs hardes ; les voiles sont mises à l'eau par des

employés sanitaires, et l'intérieur du navire désinfecté. A la suite de ces mesures préliminaires, dont la durée dépasse souvent dix et même quinze jours, les matelots reprennent possession de leurs bâtiments, et leurs jours de quarantaine commencent à compter. Tous ces règlements forment un étrange contraste avec ceux du lazaret d'Odessa, où la quarantaine n'est que de quinze jours.

Les conséquences de cette nouvelle organisation, qui dans le fait frappait la mer d'Azof d'une interdiction complète, entraînèrent un développement facile à prévoir pour la ville de Kertch. Mais ce développement, entièrement factice, nous semble déjà arrivé à ses dernières limites, et nous doutons fort que les ordonnances les mieux rédigées, les plus impératives, puissent jamais donner à son port les éléments de prospérité commerciale que la nature lui a refusés. Aussi voyons-nous aujourd'hui que, dans le but d'éviter les lenteurs et les frais de la quarantaine de Kertch, les négociants de Taganrok et des villes voisines se servent presque exclusivement de bateaux de cabotage pour transmettre leurs marchandises aux navires mouillés dans le Bosphore cimmérien. A leur arrivée dans le canal, ces bateaux sont remis entre les mains de l'équipage du bâtiment auquel appartient le chargement, puis leurs hommes vont s'établir à terre pendant le transbordement. Ce travail terminé, les cabotiers, après une désinfection de vingt-quatre heures, sont rendus à leurs matelots, qui

repartent pour la mer d'Azof. Toutes ces opérations sont néanmoins longues, dispendieuses et incertaines : si les négociants ont généralement adopté cette voie d'expédition, c'est parce qu'ils ont tous reculé devant les grandes dépenses qu'entraîneraient des magasins d'entrepôt à Kertch, et que d'un autre côté le petit nombre des caboteurs, joint à l'irrégularité des vents et à la multiplicité des bas-fonds, leur rend déjà les transports de la mer d'Azof extrêmement coûteux. En 1839, à l'ouverture de la navigation, on a payé entre Taganrok et Kertch jusqu'à 4 roubles par tchetverte¹ de blé, et 1 $\frac{1}{2}$ dans le courant de l'été. M. Taitbout de Marigny, qui s'est beaucoup occupé de toutes ces questions commerciales, estime que ces frets, terme moyen, équivalent à ceux que l'on paie ordinairement aux navires de la mer Noire en partance pour l'Archipel.²

De toute cette organisation de quarantaine et de

1. Le tchetverte équivaut à 206^{lit},80.

2. *Tableau du commerce de la mer d'Azof en 1838 et 1839.*

		IMPORTATION.		EXPORTATION.	
		1838.	1839.	1838.	1839.
		Roubles.	Roubles.	Roubles.	Roubles.
Taganrok...	Marchandises.	5,887,901	5,334,369	7,666,943	13,813,323
	Numéraire...	1,414,596	2,885,279	=	=
Marcoupol.	Marchandises.	300	987	3,422,107	6,276,882
	Numéraire...	640,660	1,515,525	=	=
Rostof-sur-le-Don.	Marchandises.	=	=	3,205,406	6,078,037
	Numéraire...	=	=	=	=
Bordianik..	Marchandises.	=	=	2,971,426	4,107,638
	Numéraire...	768,722	825,113	=	=
Totaux...		8,712,179	10,561,273	17,265,882	30,275,880

douane il résulte un fait remarquable : si l'on suppose deux bâtiments partant en même temps de la Méditerranée pour se rendre, l'un à Taganrok, l'autre à Odessa, et si le dernier, faute de trouver un chargement au lieu de sa destination, fait voile pour la mer d'Azof, à l'expiration de ses quinze jours de quarantaine il arrivera, selon toute probabilité, que ce navire à son retour de Taganrok, après avoir eu le temps d'y effectuer sa charge, trouvera encore dans la rade de Kertch le premier bâtiment qui, grâce aux formalités à remplir, n'aura pas pu jusque là se mettre en mesure de pénétrer dans la mer d'Azof. De pareilles mesures administratives devaient inévitablement éloigner des ports de la mer d'Azof, et même de celui de Kertch, tout navire n'ayant pas son chargement assuré d'avance. Il est inutile d'insister de nouveau ici sur la supériorité de Théodosie, envisagée comme entrepôt général des productions arrivant dans la mer d'Azof, et de celles qui auraient pu s'écouler directement dans son port, par l'intermédiaire de la langue d'Arabat.

Quant aux ressources commerciales appartenant en propre à la ville de Kertch, il suffit de jeter un coup d'œil sur sa situation à l'extrémité d'une longue presque île dépeuplée et stérile, et sur son éloignement de toute route, soit politique, soit commerciale, pour comprendre qu'elles doivent être complètement nulles. Aussi, sept ans après la création de son port, les revenus annuels de la douane n'avaient pas encore pu

dépasser 1200 roubles. En 1840, la totalité des céréales livrées au commerce par la ville de Kertch, depuis son origine, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses entrepôts, avait à peine atteint le chiffre de 5000 tchetvertes, et la même année la douane n'avait réalisé qu'une rentrée de 695,130. En diminuant ce dernier chiffre de 551,108, montant de l'accise du sel exclusivement destiné à la consommation de la Russie, et d'une somme encore assez notable produite par quelques autres impositions, il reste une valeur extrêmement minime pour le revenu purement commercial. Le port de Kertch n'a donc réalisé en rien les brillantes espérances auxquelles l'on s'était follement livré; il a ruiné la grande cité de Théodosie, enlevé à la Crimée son importance commerciale, bouleversé les éléments de prospérité des ports de la mer d'Azof, entravé la navigation, et tout cela sans aucun profit sérieux pour lui-même, et sans qu'il puisse avoir l'espoir de jamais sortir de la situation infime dans laquelle il est condamné à végéter par sa situation géographique, ainsi que par la nature et la configuration des régions qui l'avoisinent.

Les résultats n'ont pas été beaucoup plus satisfaisants sous le rapport du développement de la marine marchande russe. D'après des rapports officiels que nous croyons exagérés, on comptait en 1840 dans la mer d'Azof 323 navires, jaugeant environ 26 millions de kilogrammes, et présentant un effectif de 1517

marins. Si l'on veut se rappeler que la mer d'Azof n'est qu'un mauvais marais, dont la plus grande profondeur ne dépasse pas 14 mètres, que ses transports, suivant toujours invariablement les mêmes lignes, exigent à peine les plus simples éléments de l'art nautique, et enfin que la navigation y est ordinairement interrompue pendant quatre ou cinq mois de l'année, l'on comprendra aisément que les ressources maritimes qui peuvent résulter pour la Russie de la fermeture de la mer d'Azof sont fort insignifiantes, pour ne pas dire complètement illusoires.

Nous avons maintenant à examiner les ressources industrielles et agricoles de la Crimée, et à apprécier les mesures qui ont été prises par le gouvernement impérial, afin d'activer leur développement. La culture de la vigne peut être considérée aujourd'hui comme la branche d'industrie la plus importante, sinon la plus productive du pays. Lorsque la Russie prit possession de la Crimée, les vignobles se trouvaient concentrés dans les vallées méridionales de Soudak, de Kobsel, de Koze et de Toklouk, et dans celles du Katch, de l'Alma, etc., situées sur le versant septentrional de la chaîne taurique. Ces vignobles, dont l'origine paraît remonter à des temps très-reculés, occupaient exclusivement la plaine, où ils étaient, suivant le système des Grecs et des Tatars, soumis à de continuelles irrigations. Il résultait de ce genre de culture que les récoltes devenaient extraordinairement

abondantes, et que le vin se trouvait être d'une qualité extrêmement médiocre¹. Après l'occupation de la Russie, l'industrie vinicole prit néanmoins un assez grand développement dans les vallées septentrionales, où ne tardèrent pas à se rendre les marchands de l'intérieur, attirés à la fois par le bon marché extraordinaire des produits, et par les facilités du transport. Les vins de la Crimée pénétrèrent ainsi dans l'intérieur de l'empire, mais ils servirent en grande partie à des mélanges et à des falsifications, et la petite quantité qui se vendait en nature étant toujours de fort mauvaise qualité, les vins de la presque île furent complètement dépréciés et perdirent pour longtemps toute chance de placement. Cette dépréciation, du reste parfaitement méritée, fut telle, que de nos jours encore un négociant en réputation à Moscou ou à Pétersbourg,

1. De La Motraye, qui visita la Crimée en 1711, parle d'un vin de Soudak, en le comparant au vin de Bourgogne pour le goût. A cette époque, les produits des vallées septentrionales se vendaient à raison de 2 $\frac{1}{2}$ centimes la bouteille.

En 1762, au temps de Peyssonel, les vins de Soudak se vendaient au prix de 32 à 38 centimes le litre; ceux de Belbek, à raison de 22 à 25, et ceux de Katch, dont parle De La Motraye, à raison de 13 à 15. Les Cosaques de l'Ukraine et les Zaporogues consommaient la plus grande partie de ces vins : ils en achetaient chaque année, suivant Peyssonel, environ 1210 hectolitres.

En 1784, lors de la prise de possession de la Crimée, le vin de Soudak se vendait à raison de 5 à 6 centimes le litre. Ce prix s'éleva jusqu'à 65 centimes en 1793, pendant la guerre contre la Turquie (voyez Pallas, Voyage dans la Russie méridionale).

se croirait gravement compromis, s'il donnait asile dans ses caves à quelques bouteilles de vin de la Tauride.

Telle était à peu près l'industrie vinicole de la Crimée, lorsque le comte Woronzof fut nommé gouverneur général de la Nouvelle-Russie. Sous l'influence de ce nouvel administrateur, tout dévoué au progrès, l'on essaya courageusement de faire subir une révolution complète à la culture de la vigne, afin de la mettre à même de rivaliser avec avantage¹ contre les produits des contrées étrangères. Les vallées, avec leur méthode d'irrigation, furent donc abandonnées, et l'on donna la préférence à la côte méridionale, à cette longue lisière de terrains schisteux et d'éboulement qui s'étend au bord de la mer, entre Balaklava et Alouchta. Le comte Woronzof, avec cette ardeur qui le caractérise, prit l'initiative : ses premiers défoncements eurent lieu en 1826 à Aïdaniel², et six ans après il se trouvait en possession de 72,000 ceps de vignes. L'exemple du gouverneur général fut promptement suivi, et l'on vit s'établir,

1. Antérieurement à M. le comte de Woronzof, M. Rouvier, qui introduisit dans la Russie méridionale l'industrie des moutons mérinos, avait fait une plantation de vignes, provenant de Malaga, sur les coteaux de Laspi, situés à l'extrémité occidentale de la chaîne ; mais son exemple n'avait trouvé que peu d'imitateurs.

2. Aïdaniel est situé au nord-est de Ialta, petite ville, où se trouve la principale station des bateaux à vapeur.

comme par enchantement, un nombre infini de vignobles. En 1834, l'on comptait déjà au delà de 2,000,000 de pieds, dont les plants primitifs avaient été apportés en grande partie des provinces de la France et des bords du Rhin.

Lorsque les vignobles commencèrent à être en rapport, l'on s'occupa forcément du débouché de leurs produits. Mais alors surgit la grande difficulté, dont malheureusement l'on s'était fort peu préoccupé, et les déceptions les plus cruelles ne tardèrent pas à succéder aux brillantes espérances des planteurs. Malgré les difficultés de la route, certains marchands, sur les vives instances du gouverneur général et de ses imitateurs, se présentèrent sur la côte. Mais les prétentions des propriétaires furent exorbitantes; leurs frais d'établissement ayant été fort considérables et les productions très-réduites, ils voulaient absolument rentrer dans leurs capitaux. Ils croyaient aussi, en agissant ainsi, assurer une réputation réelle aux vins de la côte. On éleva donc le prix du vedro (0,1229 hectolitre) à 20 et à 25 roubles, et toutes les chances de vente disparurent immédiatement.

Dans la vallée de Soudak, où les mêmes modifications avaient été introduites dans la culture de la vigne, l'industrie se trouvait dans des conditions plus satisfaisantes. Les produits des coteaux se vendaient à raison de 12 et de 15 roubles le vedro, et ceux de la plaine se maintenaient au prix de 5 et de 6 roubles.

Cette situation fut toutefois de courte durée; en 1840, les propriétaires de Soudak ne trouvaient plus aucun placement pour leurs vins, quoiqu'ils eussent réduit leurs prix à 2 et 3 roubles pour les meilleures qualités, et à 1 et 1 $\frac{1}{2}$ pour les produits de la vallée. Quant à ceux de la côte méridionale, ils s'estimaient à la même époque fort heureux de vendre leurs vins pour 5 ou 6 roubles le vedro.

Plusieurs causes ont déterminé ces déplorables résultats. La côte méridionale, ainsi que nous l'avons déjà dit, se compose d'une longue et étroite lisière de schistes argileux et de détritiques à pente extrêmement rapide, que dominant dans tout son développement de hautes murailles de calcaire jurassique. De ces dispositions topographiques il résulte que les chaleurs sont extrêmement fortes pendant l'été; que le sol, déjà privé de tout cours d'eau, se dessèche complètement, et que les nombreuses ravines dont il est sillonné achèvent de lui enlever le peu d'humidité qu'il renferme. Avec de pareilles conditions, rendues plus défavorables encore par la rareté des pluies, les plants de vigne apportés de l'étranger se dénaturent rapidement; le raisin ne pouvant mûrir qu'à l'arrivée de l'automne, le vin perd beaucoup de sa qualité, et en outre les produits sont, comparativement à l'étendue du sol, fort peu abondants. Ces circonstances, réunies à celles provenant du désir de relever les vins de la Crimée dans l'opinion publique, expliquent à la fois

les prétentions des propriétaires, et l'éloignement des marchands, qui n'auraient jamais trouvé à se défaire du vin de la côte aux conditions que l'on voulait leur imposer. Plus tard les prix furent considérablement diminués, mais pas assez cependant pour faire changer la situation des choses. Quoi qu'on en ait dit, les vins du midi de la Crimée ne pouvant en aucune manière soutenir la comparaison avec ceux de la France et des bords du Rhin, ils continuèrent à être discrédités, et les marchands de l'intérieur trouvèrent, comme par le passé, infiniment plus d'avantage à faire leurs achats dans les vallées septentrionales, d'un accès facile, et où le vin était incomparablement meilleur marché. Les produits de la côte méridionale ne purent donc parvenir à se faire jour malgré toutes les tentatives faites dans ce but, et les propriétaires durent se résigner à consommer eux-mêmes la plus grande partie de leurs vins.

On s'étonnera peut-être ici que, pour éviter les difficultés du transport par terre, l'on n'ait pas cherché à ouvrir à la côte des débouchés par mer, en faisant accepter ses vins aux grandes villes maritimes du littoral de la Russie. Il existe malheureusement entre la Russie et la Grèce un ancien traité, que les czars, sans doute par des considérations politiques, s'obstinent à observer religieusement, et en vertu duquel les vins grecs sont reçus dans les ports de l'empire à peu près libres de tout droit d'entrée. Quiconque connaît

la prodigieuse production et le bon marché incroyable des produits de l'Archipel , ainsi que les grandes facilités qu'ils donnent pour opérer des mélanges et des falsifications , comprendra facilement que devant une pareille concurrence la vente des vins de la Crimée devient matériellement impossible. Si le développement vinicole de la Tauride résultait des encouragements du gouvernement , les propriétaires auraient véritablement été dupes d'une insigne mystification. Mais ce développement , il faut l'avouer , ainsi que nous l'expliquerons plus tard , n'a jamais paru sourire beaucoup au ministère , et les planteurs des vignes ne peuvent attribuer qu'à leur défaut de toute prévision les *désastres qu'ils ont éprouvés*.

A Soudak , le mal nous semble cependant provenir presque exclusivement de l'incurie des administrations. Nous avons vu plus haut que son industrie avait été , dans le principe , beaucoup plus prospère que celle de la côte méridionale. La situation de cette vallée , d'un accès très-facile pour les transports du nord et la prédilection toute particulière des colons allemands pour les vins blancs , entretenrent pendant plusieurs années sinon la richesse , du moins l'aisance et l'abondance dans la belle plaine de Soldaïa. Malheureusement cette partie occidentale de la côte se trouvant en dehors de la région que le gouverneur général et les grands seigneurs de la Russie avaient prise spécialement sous leur protection , Soudak fut complètement abandonné

à elle-même; ses voies de communication, délaissées, restèrent sans réparation, et l'administration locale ne prit aucune espèce de mesure dans l'intérêt de l'ordre et de la sécurité. Lors de mon voyage à la côte, en 1840, les routes de ce district se trouvaient dans l'état le plus déplorable; elles étaient jonchées de débris de transports et de tonneaux; un voiturier allemand fut écrasé en ma présence sous la chute de sa voiture ¹; le vol et le pillage étaient à l'ordre du jour dans la vallée, et les propriétaires ne parvenaient à protéger

1. En fait de voies parfaitement praticables aux voitures, il existe en Crimée : 1.^o la route qui conduit de Simphéropol à Sevastopol, en longeant le versant septentrional de la chaîne taurique; elle a 62 kilomètres de développement; 2.^o la route qui part de Simphéropol pour Ialta, en traversant les montagnes au pied du Tchatir-Dagh, 78 kilomètres; 3.^o la route qui conduit de Ialta à Balaklava, en suivant la côte méridionale jusqu'à Foros, où elle passe sur le versant du nord: elle compte 56 kilomètres entre Ialta et Foros; la seconde partie se trouvait en voie d'exécution en 1840. Le tracé de cette route nous a paru extrêmement defectueux. Sous le prétexte d'éviter des travaux d'art sur les ravins, on a eu l'idée de la construire au pied même des escarpements jurassiques. Elle se trouve ainsi complètement en dehors de la région vinicole et cultivable, et chaque propriétaire qui veut en profiter, est forcé d'établir à ses frais une voie particulière, pour pouvoir arriver au niveau élevé de la grande route. Nous ne faisons aucune mention des routes de la plaine, dont la construction, comme celle des voies de l'intérieur de la Russie, se borne au tracé de deux fossés qui en indiquent la largeur et la direction.

leur matériel, qu'en exerçant eux-mêmes une active surveillance le jour et la nuit.

Les conséquences de ce coupable abandon sont faciles à deviner. Le nombre des acheteurs diminua d'année en année, les vins perdirent leur valeur première, et bientôt les malheureux propriétaires, malgré la richesse de leurs caves, se virent réduits à la plus profonde misère. Sous le coup de pareils désastres, on recourut à tous les expédients : on essaya de convertir les vins en vinaigre ; mais ici encore on échoua devant les difficultés du placement. Nous désirons bien vivement que les justes réclamations que nous élevons ici en faveur de Soudak parviennent jusqu'au gouvernement impérial, afin que des mesures efficaces soient prises pour ranimer de nouveau dans cette magnifique vallée les sources de richesses dont la nature l'a si libéralement dotée. Nous ne connaissons pas les intentions du ministre actuel placé à la tête du département des finances, mais il serait à souhaiter qu'il ne partageât pas les vues étroites de son prédécesseur. Le comte Cancrine était le fanatique partisan de la consommation des vins étrangers, et en même temps l'ennemi déclaré du développement de l'industrie vinicole, qu'il considérait comme devant porter la plus grave atteinte aux revenus des douanes de l'empire.

Dans l'état actuel des choses il serait difficile de déterminer d'une manière positive l'avenir qui peut être réservé aux vignobles de la Tauride. Pour nous,

nous sommes intimement persuadé que la France ne saurait redouter de ces régions aucune espèce de concurrence. Que la culture de la vigne se concentre dans les vallées ou sur les coteaux, nous ne pensons pas que ses produits puissent jamais rivaliser avec les nôtres. Ainsi qu'on l'a très-bien remarqué, partout où la vigne et l'olivier croissent ensemble, les vins ne sauraient avoir cette délicatesse et ce bouquet qui appartiennent exclusivement à nos climats tempérés. Nous croyons néanmoins que si l'on imposait les produits de l'Archipel, si l'on facilitait les moyens de transport, si l'on développait davantage la culture sur les coteaux plus ouverts qui s'étendent vers l'orient de la chaîne taurique, la Crimée parviendrait facilement à suffire à la consommation de l'empire pour vins ordinaires, et exercerait peut-être une influence extrêmement heureuse, en réagissant sur l'usage si désastreux des liqueurs fortes. Une pareille révolution ne saurait évidemment porter aucune atteinte au commerce français, qui n'expédie dans la Russie méridionale que des vins de première qualité.

Voici, d'après un rapport imprimé dans les journaux russes en 1834 et reproduit par M. Dubois, la statistique des plantations anciennes et nouvelles, qui comptaient en 1834 environ 7,100,000 ceps, répartis de la manière suivante :

Côte sud-ouest de la Crimée	1,600,000
Soudak et côte sud-est	2,000,000

Vallée du Katch	2,000,000
— de l'Alma	500,000
— de Belbek	500,000
Colonies allemandes	500,000

En 1832, la récolte en vin s'est élevée à 32,307 hectolitres, chiffre dans lequel la côte sud-ouest figure pour 1694 hectolitres, Soudak pour 6050, et la vallée du Katch pour 7865.

Depuis lors les plantations ont considérablement augmenté; nous n'oserions toutefois pas accepter comme authentiques les chiffres suivants, qui nous ont été donnés par des propriétaires, en 1840, comme ceux de la production annuelle de la Tauride :

Vallée de Soudak . . .	80,000 vedros =	9,760 hectol.
Côte méridionale . . .	120,000 — =	14,640 —
Vallées septentrionales .	750,000 — =	91,500 —

Nous avons peu de chose à dire des autres branches de l'industrie purement agricole; elles sont toutes dans l'état le plus déplorable. Les magnifiques forêts, si riches en bois de construction, qui recouvraient autrefois les montagnes, disparaissent rapidement. L'élève du chameau, autrefois fort productive pour les Tatars de la plaine, a fait place à quelques maigres troupeaux de mérinos. Les vallées les plus fertiles sont dans le même état d'abandon où les ont laissées les grandes calamités qui désolèrent la Tauride à la fin du dernier siècle, et à peine la presqu'île produit-elle aujourd'hui assez de céréales pour suffire à sa propre consumma-

tion. L'horticulture seule a fait des progrès réels. Quelques propriétaires étrangers s'en occupent avec succès et bénéfice dans les vallées septentrionales, qui depuis plusieurs années ont le privilège de fournir tous les fruits qui sont servis sur les tables de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

L'industrie manufacturière se trouve à peu près dans les mêmes conditions de décadence que l'industrie agricole. Les maroquins et les cuirs formaient autrefois une partie importante de l'exportation de la Crimée; aujourd'hui le chiffre de ces expéditions se borne à 129,646 roubles. L'anéantissement de cette branche industrielle remonte à environ cinq ans. Il existait alors au milieu des montagnes de la presqu'île une grande quantité de chèvres, lesquelles, il faut l'avouer, par la liberté dont on les laissait jouir, causaient un grave préjudice aux forêts, en empêchant les jeunes pousses de se développer. L'administration locale, suivant l'habitude russe de s'attaquer plutôt aux causes secondaires qu'au vice radical lui-même, crut n'avoir rien de mieux à faire que de prêcher une guerre d'extermination, en donnant à chacun le droit de poursuivre et de tuer les chèvres en tout temps et en tout lieu. Les malheureux animaux furent ainsi en grande partie anéantis, et leur destruction amena fatalement celle de la plupart des fabriques de maroquin. Sous une administration sage et éclairée, il aurait été certainement facile, sans recourir à des mesures aussi

brutales, de concilier la vie des chèvres avec la conservation des forêts; mais les autorités ne voulant ou ne pouvant pas mettre en cause les grands seigneurs, les véritables destructeurs, se vengèrent dans leur impuissance sur les quadrupèdes. L'on ne saurait en effet s'imaginer avec quelle rapidité disparaissent les plus belles forêts de la Tauride; d'année en année des collines entières sont totalement dépouillées, et le gouvernement, si sévère pour les chèvres, ne prend aucune mesure pour arrêter cette fatale dévastation. Plusieurs grands propriétaires se trouvent engagés dans des procès compromettant gravement leurs droits, et en attendant que leur cause se décide, ils rivalisent de zèle et d'ardeur dans leur œuvre d'anéantissement; parmi eux se distingue en première ligne l'amiral Mordvinof, dont les coupes incessantes ont déjà détruit les plus riches forêts qui recouvraient les versants de la vallée de Baïdar. Les effets de ce déboisement se font déjà cruellement sentir, les rivières perdent du volume de leurs eaux, un grand nombre de sources se sont déjà taries, et le bois de chauffage se vend aujourd'hui à Ialta, sur la côte méridionale, jusqu'à 40 roubles la toise.

Une autre branche d'industrie, également très-productive autrefois, consistait dans l'exploitation des riches salines situées dans les environs de Kozlov (Eupatorie). Il y a peu d'années encore, il arrivait dans le port de cette ville, des côtes de l'Anatolie,

jusqu'à quatre-vingts bâtiments pour prendre leur chargement. Le prix du sel était alors très-réduit; mais le mouvement auquel cette exportation donnait lieu, n'en était pas moins pour toute la population avoisinante une source de travail et de bénéfice. Le ministre des finances fut jaloux des profits que des particuliers réalisaient dans ce commerce. Le sel fut donc frappé d'un droit considérable de sortie. L'année suivante tous les bâtiments de l'Anatolie renoncèrent à leur voyage; il ne se fit pas un seul chargement, et l'on ne tarda pas à apprendre que la nécessité avait fait découvrir de riches salines sur les côtes méridionales du Pont-Euxin.

Voici, d'après des documents officiels, la situation du commerce de la Crimée pendant les deux années 1838 et 1839.¹

	IMPORTATION.		EXPORTATION.	
	1838.	1839.	1838.	1839.
	Roubles.	Roubles.	Roubles.	Roubles.
Kertch.	175,321	250,887	226,999	123,082
Théodosie . . .	673,535	695,130	1,281,244	955,108
Eupatorie . . .	185,480	131,222	2,299,365	2,394,867
Balaklava . . .	6,605	=	=	=
Totaux . . .	1,040,941	1,077,239	3,807,608	3,473,057

1. Nous croyons les chiffres de ce tableau exagérés; car ils ne s'accordent nullement avec ceux résultant des détails de l'exportation et de l'importation que nous donnons ci-dessous.

Nous ferons remarquer que le chiffre seul de l'exportation des céréales en 1839 s'éleva pour Théodosie à 835,486, et pour Eupatorie à 1,755,052 roubles. Si l'on observe en outre que toutes ces céréales proviennent exclusivement des contrées situées au nord de la Crimée, il sera facile de juger de la nullité de l'exportation de la presqu'île. Au reste, le chiffre total lui-même, de 3 ½ millions, forme à peine la quinzième partie de la quantité de produits que la ville d'Odessa à elle seule exporte annuellement à l'étranger.¹

1. Voici, pour mieux faire apprécier la situation industrielle et commerciale de la Crimée, les détails de son importation et de son exportation en 1839.

IMPORTATION.				EXPORTATION.			
	KERTCH	THÉO- DOSIE.	EUPA- TORIE.		KERTCH	THÉO- DOSIE.	EUPA- TORIE.
	roubl.	roubl.	roubl.		roubl.	roubl.	roubl.
Coton.....	49993	33650	=	Cuir crus.....	15152	22653	68312
— filé.....	4080	4986	=	Poissons.....	7310	=	=
Cotonnades turques...	14164	532976	=	Caviar rouge.....	13113	=	=
Chaises, fauteuils....	5750	=	=	Graine de lin.....	6100	=	=
Vaisselle en bois.....	3645	2441	=	— de colza.....	6600	=	=
Fez en laine.....	4504	29218	=	Froment.....	31040	745031	1544313
Huile.....	20636	3589	16997	Laine.....	41185	19087	344997
Faux.....	5000	=	=	Cordage.....	=	3275	=
Vins.....	12069	2190	2342	Feutre en laine.....	=	7670	31424
Porter.....	4600	=	2171	Cuir tannés.....	=	18375	5150
Cassonade.....	14354	=	=	Lin, chanvre et étoffes	=	11323	27065
Fruits frais et secs....	100402	15107	27464	Beurre.....	=	8133	61445
Perles fines.....	=	4000	=	Fer en barres.....	=	2340	14700
Café.....	=	5319	25102	Sel.....	=	8813	5700
Fil de lin.....	=	2204	=	Soude.....	=	4691	=
Suc de nard et raisins.	=	6269	=	Seigle.....	=	48157	66600
Tabac turc.....	=	3345	7823	Orge.....	=	39185	133640
Olives.....	=	3467	=	Millet.....	=	2870	1910
Soie grège.....	=	9008	=	Colle.....	=	=	3494
— filée et teinte....	=	20915	=	Filasse de chanvre....	=	=	3264
Glands.....	=	=	20387	Serrures.....	=	=	22296
Couleurs.....	=	=	13814	Vaisselle en cuivre...	=	=	3050
Légumes.....	=	=	2122	Laiton et fil d'archal.	=	=	4650
Poivre.....	=	=	3063	Coutellerie.....	=	=	13509
				Epées et épaulettes...	=	=	3000
				Toisons de brebis....	=	=	3650
				Suif.....	=	=	11893
				Térébenthine.....	=	=	2100
				Haricots.....	=	=	8589
				Farine.....	=	=	2120
				Soie grège.....	=	=	3200

Quoi qu'on en ait dit, nous croyons qu'il serait très-injuste de chercher exclusivement dans le caractère général des populations de l'Orient les causes du dépérissement que nous venons de signaler. Les Orientaux, il est vrai, ne possèdent pas cette activité fiévreuse qui caractérise les peuples de nos climats, leurs besoins sont d'ailleurs trop limités, trop faciles à satisfaire, pour que dans l'état actuel de leurs conditions sociales ils puissent jamais devenir d'infatigables travailleurs. Cependant, soit par suite d'un mélange de race avec les anciens habitants, soit par suite de la seule influence d'un climat largement favorisé par la nature, les Tatars, ainsi que nous l'avons déjà fait connaître, dès l'origine de leur occupation de la Tauride, se distinguèrent par leurs travaux agricoles et industriels; ils s'occupèrent même avec tant de succès de l'horticulture, de la culture des vignes et de celle des céréales, que la Crimée, sous la domination des khâns, était considérée comme une des principales régions d'approvisionnement de Constantinople. Il n'y eut que les tribus des steppes qui restèrent fidèles à leurs mœurs primitives et à leur vie nomade, ne possédant pour toute richesse que l'élève du bétail; aussi existe-t-il encore de nos jours une différence des plus remarquables entre les deux fractions de la race musulmane de la Crimée, autant sous le rapport du développement intellectuel, que sous celui de la constitution purement physique.

Nous pensons donc qu'il aurait été facile, sous un régime véritablement progressif, de réveiller les dispositions laborieuses des Tatars, en facilitant et en encourageant les transactions commerciales, et de faire évanouir peu à peu les justes appréhensions qui découragèrent la population musulmane, après les grandes calamités dont elle fut la victime. Nous ne saurions certes, en aucune manière, faire un crime à la Russie de la dépopulation du pays, cause première de la décadence. En leur qualité de vainqueurs, les Russes ont usé de tous les droits de la victoire et de la force, afin d'assurer leur conquête et d'anéantir toute chance d'insurrection. Les moyens, sans doute, ont été violents, désastreux, souvent même ils ont dépassé toutes les lois de l'humanité; mais il était difficile que des excès ne fussent pas commis dans une guerre entre des Russes chrétiens et des Tatars musulmans qui avaient tant de fois bravé, menacé et dominé la puissance moscovite. On ne saurait donc véritablement mettre en cause que les mesures prises par le gouvernement russe postérieurement à la conquête, à partir du jour où la tranquillité ayant été complètement rétablie, les Tatars courbèrent leur tête sous la nouvelle domination, et perdirent tout espoir de délivrance.

On a vu plus haut de quelle manière avait succombé devant un caprice la prospérité commerciale de Théodosie, qui aurait naturellement exercé la plus grande

influence sur le développement industriel de la presqu'île; nous avons également indiqué à la suite de quelles mesures fâcheuses furent anéanties différentes branches de l'industrie indigène. A ces causes de décadence, dont le gouvernement, avec son fatal système de prohibition et de demi-mesures, est seul coupable, viennent se joindre d'autres causes non moins énergiques, parce qu'elles agissent principalement sur la population agricole, à laquelle les encouragements sont le plus nécessaires. Déjà plusieurs fois nous avons fait mention des déprédations sans nombre des agents subalternes du gouvernement. En Crimée, la différence de religion et de langue, et la difficulté de toute espèce de réclamation, rendirent naturellement l'administration locale plus vexatoire, plus spoliatrice que dans aucune autre province. Il résulta de là que les Tatars vécurent dans la crainte et la défiance, que les travaux d'agriculture furent négligés, et que chacun, pour ne pas exciter l'avidité des employés, se borna à cultiver ce qu'il lui fallait annuellement pour fournir à la subsistance de sa famille.

A son avènement au pouvoir, M. le comte Woronzof, avec la bienveillance qui le distingue, s'occupa activement de l'amélioration matérielle du sort des Tatars; il les prit sous sa protection spéciale, et les défendit autant qu'il fut en son pouvoir contre la rapacité des subalternes. Malheureusement ses efforts dépassèrent difficilement les limites de ses propriétés,

et toutes ses généreuses intentions échouèrent ou finirent par se lasser devant les incessantes chicanes des administrations. Rien ne saurait faire connaître d'une manière plus frappante la défiance des Tatars, que les événements qui signalèrent la disette de 1833. La misère était alors si grande dans la presqu'île, que des familles entières périrent d'inanition et de faim. A la vue de tant de malheurs, le gouvernement offrit des secours aux Tatars; cependant, chose véritablement incroyable ! ces secours furent généralement refusés, tellement la population musulmane redoutait le prix que l'on exigerait plus tard en retour de cette assistance.

Vers 1840, après la création du ministère des domaines, confié à la direction du comte Kizilev, le gouvernement impérial essaya à son tour d'accomplir l'œuvre dans laquelle le comte Woronzof avait échoué. On envoya en Tauride les hommes les plus recommandables par leurs lumières et leur probité. Mais tous leurs efforts furent inutiles, et bientôt, fatigués d'une lutte infructueuse, ils abandonnèrent la malheureuse Crimée, qui se vit de nouveau livrée, comme par le passé, au pouvoir sans limite, ainsi qu'aux inépuisables chicanes des capitaines Ispravniks et des dignes agents subalternes de l'administration locale.

Maintenant quelles sont les destinées réservées ultérieurement à la population musulmane de la Crimée ¹,

1. Les Tatars ont été jusqu'à ce jour exempts du service

qui de nos jours compte à peine 100,000 âmes ¹? Nous sommes très-porté à croire à son anéantissement total, dans un avenir plus ou moins éloigné. Les tribus s'abâtardissent, se corrompent de plus en plus; les forces morales et physiques de la nation faiblissent de jour en jour, les richesses territoriales des Tatars ont été anéanties, vendues ou divisées, les familles indigènes puissantes soit par leur passé, soit par leur fortune, ont disparu; la population, au lieu de se développer, diminue. Il ne reste donc plus aucun élément de vitalité et d'avenir qui puisse réveiller les forces éteintes de ces derniers débris d'une puissance qui fit trembler la Russie pendant tant de siècles, et menaça même un moment l'existence politique de toute l'Europe.

militaire; ils sont simplement tenus de fournir à la garde impériale un escadron, dont les hommes se renouvellent tous les cinq ans. Quant aux impositions, elles s'élèvent au chiffre illusoire de 10^f50^c par âme mâle, sans compter les corvées pour les routes, les transports, etc.

1. La population totale de la Crimée se compose d'environ 200,000 âmes; on y compte des Russes, des Grecs, des Arméniens, des Karaites, des Allemands et d'autres étrangers.



CHAPITRE XXI.

Notice historique sur la Bessarabie.

Situation géographique de la Bessarabie. — Région des plaines et région des collines. — État politique du Boudjiak et de la partie septentrionale de la Bessarabie à l'arrivée des Russes. — Notice sur les anciennes forteresses d'Ismaël, de Khotin, de Soroka, de Bender et d'Ackerman. — Richesses agricoles de la Bessarabie. — Émigration totale des Tatars Nogais. — Conduite de la Russie en prenant possession de sa conquête. — Rédaction d'une nouvelle constitution; sa sanction. — Situation financière du pays. — Ruine des fermiers. — Suppression de la franchise commerciale; introduction du système impérial. — Mise en vigueur du système administratif de la Russie à l'avènement de l'empereur Nicolas. — Conséquences de cette révolution. — Récriminations des Boyards. — Nomination d'une commission de recherches. — Émancipation des serfs; son influence sur l'industrie agricole du pays. — Situation des paysans de la Bessarabie. — Colonies bulgares, cosaques et allemandes. — Villages Grands-russes. — Colonies bohémiennes. — Élevage des moutons, des chevaux et des bêtes à cornes. — Tableau du commerce d'exportation et d'importation de la province. — Population mélangée de la Bessarabie. — Catégories principales dont elle se compose. — État de la noblesse. — Détails de mœurs sur la classe agricole.

Pour compléter notre tableau des contrées méridionales de la Russie, il nous faut enfin parler de la Bessarabie, la province la plus reculée que les czars possèdent sur les côtes occidentales de la mer Noire, le pays qui formait, encore au commencement de notre siècle, un des plus riches fleurons de la principauté de la Moldavie. Nous n'essaierons pas ici de soulever le voile qui recouvre l'histoire des temps passés, ni d'étudier l'influence qu'exercèrent successivement sur cette province les expéditions de Darius et d'Alexandre,

les conquêtes romaines, les invasions des Tatars, et plus tard la domination musulmane : nous nous bornerons exclusivement à des notions contemporaines, les seules qui puissent avoir quelque chance d'exciter sinon l'intérêt, du moins la curiosité.

La Bessarabie est bornée au midi par le Danube, au nord et à l'est par le Dniester et la mer Noire, et à l'ouest par le Pruth, qui la sépare de la Moldavie, et par la Boukovine, dépendance de l'Autriche. Elle forme ainsi entre deux fleuves, qu'il serait facile de rendre navigables, une lisière de plus de 600 kilom. de développement, et dont la largeur moyenne ne dépasse pas 80 kilom. Cette lisière, qui s'élargit peu à peu en se rapprochant du littoral maritime, se partage en deux contrées totalement distinctes, autant par la nature de leur population que par leur constitution topographique. La partie méridionale, à laquelle les Tatars ont donné le nom de Boudjiak, se compose du pays plat qui s'étend au bord de la mer, entre les embouchures du Danube et le cours inférieur du Dniester. Cette région, qui présente déjà tous les caractères des steppes de la Russie et ne possède que quelques maigres ruisseaux sans importance, est principalement favorable à l'élevé du bétail; l'agriculture proprement dite y est peu productive, à part dans quelques localités, le long des cours d'eau, où se sont établies de nombreuses colonies d'Allemands et de Bulgares. La partie septentrionale, confinant à

l'Autriche, présente au contraire un pays de collines, admirablement accidenté, couvert de magnifiques forêts, et riche de tous les produits des climats tempérés les plus favorisés.

Au moment où les Russes parurent sur les bords du Dniester, les steppes du Boudjiak étaient occupés par des Tatars Nogais, généralement nomades, qui, après avoir été dans le principe les tributaires des khâns de la Crimée, s'étaient placés sous la protection de la Porte; la région septentrionale, d'un autre côté, était possédée par une nombreuse population moldave, essentiellement agricole, soumise aux lois du servage, et reconnaissant l'autorité des hospodars de Jassy. Quant au pouvoir ottoman, il se trouvait uniquement représenté par des garnisons militaires occupant pacifiquement sur le Danube les deux forteresses d'Ismaël et de Kilia ¹, et sur le Dniester celles de Khotin ², de

1. La forteresse d'Ismaël est célèbre par les sièges que les Turcs y soutinrent contre Souvarof. La Russie a peu ajouté à ses fortifications; elle y entretient une garnison assez nombreuse et un matériel d'artillerie considérable. C'est au pied des murs d'Ismaël que stationne la petite flotille militaire du Danube. Quant au fortin de Kilia, il est aujourd'hui complètement abandonné.

2. La forteresse de Khotin est de construction moitié génoise, moitié turque. La citadelle ou le château offre un carré irrégulier flanqué d'énormes tours. Les Turcs, puis les Russes, ont ajouté à ces anciens travaux de nouvelles fortifications, sans rendre pour cela la position plus redoutable. Dans l'état actuel

Bender et d'Ackerman ¹. La Bessarabie passait alors à juste titre pour une des provinces les plus fertiles et

de l'art militaire, Khotin n'a plus aucune espèce d'importance. Dominé de tous les côtés par des collines, situé au bord même du Dniester, ce fort ne résisterait pas à un siège régulier de quelques heures. Les murailles, formées d'assises de briques et de pierres de taille, offrent de nombreuses inscriptions génoises. Au-dessus de la porte principale on remarque un lion et un léopard enchaînés à côté d'un éléphant portant une tour. Ces sculptures, qui portent le cachet oriental, datent de la domination des Turcs. De nombreux versets du Coran décorent aussi les portes et les montants des fenêtres. La grande mosquée de la forteresse a été malheureusement démolie, il ne reste plus que son minaret, qui s'élève solitaire au milieu de la place, comme pour protester contre le vandalisme des conquérants. De l'autre côté du Dniester, à une courte distance du fleuve, se trouve Kaminietz, la capitale de la Podolie, à laquelle nous avons emprunté la vue de son ancien château (voyez notre Atlas historique, pl. 22).

1. Bender et Ackerman possèdent également deux châteaux de construction génoise et turque. Le second, situé sur le limane du Dniester, a été abandonné; le premier, situé sur la grande route de la Turquie, conserve une garnison. Entre Bender et Khotin se voient, sur les bords du Dniester, les ruines d'une quatrième forteresse, appelée Soroka, qui mérite une description spéciale, vu qu'elle n'a absolument rien de commun avec les autres constructions que nous avons signalées dans la Russie méridionale. Elle forme une enceinte circulaire de 31 mètres de diamètre intérieur. Aux quatre extrémités de 2 diamètres, se coupant à angle droit, s'élèvent quatre tours, qui en dehors font saillie, sous forme de demi-cylindres, tandis qu'intérieurement elles sont prismatiques. Entre les deux tours situées du côté du fleuve s'en trouve une cinquième, qui défend la

les plus productives de la mer Noire. Ismaël¹ et Reny en étaient les deux grandes places d'exportation pour les céréales ; Ackerman de son côté envoyait annuelle-

seule et unique porte d'entrée du château. Les tours ont intérieurement 5^m,50 de diamètre, avec une épaisseur de murs de 3^m,80. Elles ont des embrasures à leurs parties supérieures et quelques rares ouvertures placées à différentes hauteurs. Dans la cour intérieure, tout autour des murailles, existe une espèce de rez-de-chaussée, également circulaire et assez bien conservé. Il se compose de dix logements casematés, de 7 mètres de profondeur, recevant uniquement le jour de l'intérieur, et qui formaient probablement les écuries de la forteresse. Au-dessus de ces voûtes on remarque les restes d'un deuxième étage qui, avec les tours, devait naturellement former la demeure de la garnison. Toute la construction présente la plus grande solidité et le ciment y est admirable de dureté. Mais ce que le voyageur déplore amèrement, c'est qu'il n'existe sur toutes ces murailles aucune trace de sculpture, aucune inscription qui puisse fixer les idées du savant. La forteresse n'a jamais eu de fossés, sa force consistait uniquement dans la hauteur et l'épaisseur de ses murs. La seule porte d'entrée est située du côté du Dniester, à 4 ou 5 mètres de l'escarpe qui borde le fleuve. Cette disposition a probablement été adoptée afin de s'assurer une retraite et de pouvoir recevoir des vivres par la voie du cours d'eau. — Voilà une description que j'abandonne aux archéologues. Quant à moi, le château de Soroka m'a involontairement rappelé les constructions romaines, surtout celles élevées sur les frontières qu'il s'agissait de défendre contre les barbares, et dont il reste encore des restes dans plusieurs contrées de l'Europe.

1. On prétend que cette ville voyait annuellement arriver dans son port jusqu'à 800 navires de toutes grandeurs.

ment à Constantinople de nombreux chargements de fruits et de provisions de bouche en tout genre; les magasins des forteresses regorgeaient de blé et de maïs; les steppes du Boudjiak, couverts d'innombrables troupeaux, fournissaient de la laine à l'Orient et à l'Italie, et chaque année l'Autriche en retirait, à elle seule, plus de 60,000 têtes de bétail. Telles étaient les conditions de la Bessarabie lorsque les Russes, au plus fort de leurs désastres, au moment même où Napoléon entraînait en vainqueur dans leur ancienne capitale, eurent la courageuse habileté de se faire céder cette province, de reculer leurs limites jusqu'au Danube, en obtenant en même temps l'avantage inappréciable de pouvoir retirer leurs troupes et les faire marcher contre les armées ennemies qui avaient envahi leur territoire.

A la prise de possession par la Russie, les Nogaïs, dont plusieurs tribus avaient déjà émigré antérieurement à cette époque, renoncèrent complètement à leurs anciennes possessions, pour se retirer au delà du Danube; il ne resta ainsi en Bessarabie que la population moldave, population chrétienne appartenant, comme les Russes, à la religion grecque. La conduite du gouvernement envers les Bessarabes fut dès le principe aussi facile, aussi accommodante, aussi libérale que possible. On leur assura officiellement la conservation de leur langue, de leurs lois, de leurs tribunaux, et de toutes leurs formes administratives. Les gouverneurs du pays furent choisis

parmi les indigènes, et la province conserva intactes les libertés et les franchises commerciales, bases premières de la prospérité agricole. Tous ces beaux privilèges ne tardèrent toutefois pas à soulever des récriminations : sous l'influence de prétentions maladroites, et peut-être aussi sous l'action d'intrigues politiques, l'administration ancienne fut discréditée, et devint même, de la part des boyards, le but d'incessantes attaques. Ces réclamations furent telles que l'empereur Alexandre, toujours animé des meilleures intentions, et se rendant aux vœux de la population, décida qu'il serait procédé à la rédaction d'une nouvelle constitution, plus en harmonie avec les mœurs, les besoins et le développement de la civilisation du pays.

Il fut nommé à cet effet une commission de vingt-huit membres, auxquels fut confiée la mission de doter le pays d'un nouveau règlement organique. Parmi eux figura en première ligne M. Pronkoul, un des boyards les plus honorables du pays. Il devint l'un des principaux rédacteurs de la constitution, et il en fit adopter les articles les plus libéraux avec une habileté très-louable, très-courageuse, sans doute, mais à laquelle manquait essentiellement une juste appréciation de l'état des choses. Les travaux de cette commission étaient à peine terminés, lorsque l'empereur Alexandre vint visiter, en 1818, la Bessarabie. Le czar fut accueilli avec l'enthousiasme le plus sincère, au milieu des fêtes les plus somptueuses ; il reçut de

la province un don national de 5000 chevaux de cavalerie, et il fut véritablement émerveillé de la prospérité et des ressources inépuisables de sa nouvelle conquête. On voulut alors naturellement profiter de sa présence pour faire sanctionner la fameuse constitution. Mais cette sanction, qui mettait en cause les principes d'unité politique de l'empire, ne s'obtint pas facilement. On fit comprendre avec raison à Alexandre qu'il serait imprudent, impolitique, d'accepter définitivement un règlement dont le temps seul pouvait faire apprécier la véritable valeur et l'opportunité. L'empereur céda devant ces considérations, et il ordonna simplement la mise en vigueur de la constitution, en gardant toutes réserves pour l'avenir.

Les bases de cette constitution furent aussi libérales que possible; trop libérales, sans doute, pour qu'elles pussent avoir la moindre chance de durée. La Bessarabie conservait toute sa nationalité; le gouverneur et le vice-gouverneur seuls pouvaient être russes; tous les autres employés devaient être exclusivement Moldaves; la province continuait à jouir de toutes les franchises commerciales, et les finances elles-mêmes se trouvaient sous l'inspection et le contrôle immédiat des indigènes. Pour tout homme sensé et prévoyant, le maintien d'une semblable constitution était chose véritablement chimérique. Comment, en effet, pouvoir espérer que la Russie laisserait subsister sur ses extrêmes frontières, en contact avec la

Turquie, une province conquise se gouvernant par ses propres lois, et possédant une administration diamétralement opposée à celle qui régit les autres gouvernements de l'empire.

Les boyards moldaves considérèrent néanmoins la promulgation du règlement organique comme une victoire, et, dans leur folle présomption, ils crurent pouvoir défier toutes les éventualités de l'avenir. Les événements ne tardèrent pas à leur donner un éclatant démenti, et l'incurie de leur propre administration provoqua la première atteinte portée à leurs privilèges. Fidèle aux anciennes traditions, le gouvernement continuait à vendre aux enchères publiques les impositions, qui se trouvaient ordinairement affermées par les grands propriétaires de la province. Ce système financier, essentiellement vicieux et qui avait été mis en pratique sous le régime oriental des hospodars, devait inévitablement avoir de fatales conséquences avec le nouvel ordre de choses. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la Bessarabie, après sa réunion à la Russie, avait conservé sa liberté commerciale dans toute son étendue. Sous l'influence de cette liberté, promptement dégénérée en abus, grâce à l'imprévoyante prodigalité des Moldaves et à toutes les idées fort peu comprises de civilisation et de progrès qui fermentaient dans les têtes, le luxe s'était développé parmi la noblesse outre mesure, et Kichinev, la capitale, était devenue célèbre dans toute la

contrée par ses fêtes et la richesse de ses magasins. Il résulta de là que les recettes du trésor marchaient en raison inverse du luxe, et que les fermiers, dont les dépenses absorbaient au delà du revenu, finirent par se trouver dans l'impossibilité de solder leurs droits de fermage. Le gouvernement impérial se montra naturellement peu exigeant les premières années, et il n'usa d'aucun moyen coercitif pour faire rentrer les impositions. Cette conduite encourageant la dilapidation, les fermiers inconsidérés continuèrent avec ardeur à consommer leur ruine, et hâtèrent ainsi l'anéantissement de la fameuse constitution. Les désordres financiers devinrent, en effet, bientôt tels que l'intervention énergique du gouvernement russe fut indispensable pour faire cesser cette désastreuse situation. Les franchises commerciales de la province furent donc supprimées vers 1822, pour être remplacées par le système prohibitif des douanes impériales, et l'on exigea en outre, de la manière la plus impérieuse, le paiement de toutes les sommes arriérées. Cette dernière mesure donna forcément lieu à d'interminables procès et à des exécutions judiciaires sans nombre. La ruine des principales familles s'accomplit de la sorte en même temps que la destruction de toute leur influence politique, et le gouvernement put dès lors arrêter le jour où ses principes d'unité politique se trouveraient complètement impatronisés dans sa nouvelle conquête.

La constitution ainsi dénaturée se maintint néanmoins jusqu'à la mort d'Alexandre; mais à l'avènement au trône de l'empereur Nicolas, ses dernières destinées s'accomplirent : elle fut complètement supprimée, et la Bessarabie, déshéritée de tous ses privilèges et même de sa langue, fut assimilée, pour toutes les formes administratives, aux autres provinces de l'empire¹, à cela près toutefois que le gouvernement, pour assurer le succès ultérieur de ses mesures, enleva à ses habitants le droit d'élire les capitaines *Ispravniks*, spécialement chargés de la police champêtre.

Une révolution aussi radicale dans l'administration de la Bessarabie ne put naturellement s'opérer sans entraîner après elle de graves perturbations. Il suffit, en effet, de se rappeler ce que nous avons dit de la vénalité administrative, pour apprécier combien les

1. La Bessarabie compte aujourd'hui neuf districts, dont les chefs-lieux sont, en partant du midi, Ismaël, Ackerman, Kahoul, Bender, Kichinev, Orgeiev, Beltz, Soroka et Khotin. Kichinev est la capitale du gouvernement; elle formait autrefois un mauvais bourg situé sur le Bouik, petite rivière qui se jette dans le Dniester : on lui a donné la préférence à cause de sa position centrale dans le pays. Sa population s'élève aujourd'hui à 42,636 âmes, parmi lesquelles les Juifs seuls comptent pour 15 à 18,000. C'est à l'administration du lieutenant-général Fædorof que cette ville doit les nombreux embellissements et les principales constructions publiques qu'elle offre aux regards du voyageur.

Bessarabes eurent à souffrir de toute cette multitude d'employés russes qui élurent domicile dans leurs villes et leurs villages. Sous l'empire de leurs intrigues et de leur esprit de chicane, les anciens procès, déjà si nombreux, se compliquèrent de plus en plus, et les relations entre les propriétaires, les affranchis et les paysans serfs, devenant de jour en jour plus difficiles, bouleversèrent tous les éléments de la richesse nationale. A toutes ces causes de désorganisation vint ensuite plus tard, à l'époque de la lutte avec la Turquie, se joindre l'occupation militaire, qui fut d'autant plus onéreuse, que les riches se rachetèrent à prix d'argent, et que tout le fardeau retomba exclusivement sur les petits propriétaires et les paysans les moins aisés.

En présence de l'épuisement du pays, les récriminations des boyards ne se firent pas attendre. Lors du voyage de l'empereur Nicolas, en 1827, elles furent tellement énergiques, que sa majesté se décida à faire nommer une commission destinée à lui porter à Saint-Pétersbourg les doléances de la province. Les élections pour le choix de ces commissaires eurent lieu immédiatement; mais, comme les boyards ressuscitèrent leurs anciennes prétentions, tandis que le gouvernement tenait énergiquement à son système d'unité politique, il ne fut pas possible de s'entendre sur les améliorations à introduire dans le régime administratif. Les élections, plusieurs fois annulées et recommencées,

ne produisirent donc aucun résultat, et la dernière commission nommée fut définitivement dissoute sans avoir pu se rendre à Saint-Pétersbourg.

Toutes ces longues altercations finirent nécessairement par jeter de l'aigreur dans les rapports de la Bessarabie avec l'administration supérieure, et bientôt le gouvernement impérial, lassé de ces discussions, ne recula plus devant aucune mesure pour réduire les Moldaves à la nullité politique et administrative la plus absolue, même au détriment des éléments de la prospérité nationale. Ce fut dans ce but que l'on se décida à rompre le dernier moyen d'action que le servage accordait aux boyards, en promulguant un *oukase* en vertu duquel tous les serfs furent déclarés libres, avec la faculté de choisir à leur gré leur domicile. Les conséquences de cette brusque émancipation furent naturellement désastreuses pour l'industrie agricole. Obéissant soit à des intrigues, soit à l'espoir chimérique d'une amélioration matérielle, les paysans, sur différents points, ne tardèrent pas à abandonner leurs anciennes habitations pour aller s'établir ailleurs, et principalement sur les terres nouvellement acquises par des Russes. De la sorte, de nombreux villages devinrent déserts, les terres restèrent en friche, et les propriétaires, aux abois, se virent tout à coup privés des bras nécessaires à leurs travaux.

En faisant abstraction de toute considération politique, la mesure du gouvernement était incontestable-

blement prématurée. Rien dans la situation morale et matérielle des Bessarabes ne pouvait encore motiver une destruction aussi radicale de tout ce qui tenait à l'ancien régime. Les conditions du servage étaient en effet très-supportables et parfaitement en harmonie avec la civilisation du pays. Les paysans n'étaient attachés au sol qu'autant qu'une certaine étendue de terrain était mise à leur disposition. Quant à leurs obligations vis-à-vis de leurs seigneurs, elles étaient déterminées par des règlements. Elles se composaient ordinairement de dix-huit journées de travail par an, de quelques transports et de la dîme des produits. Les propriétaires, sans doute, abusaient parfois cruellement de leur pouvoir; mais ces abus n'étaient pas sans remède. Avec une volonté ferme, et sous une administration consciencieuse, il aurait été facile de les faire disparaître. Sous le régime actuel, les paysans ne possédant point de terres, nous ont paru en réalité beaucoup plus esclaves, et réduits à une situation matérielle infiniment moins satisfaisante. Autrefois les intérêts des seigneurs et des serfs se trouvaient intimement liés, la prospérité des uns réagissait forcément sur celle des autres; mais aujourd'hui que les serfs émancipés, dépourvus de moyens de subsistance qui leur soient propres, ne cultivent plus la terre qu'en vertu d'un contrat, les propriétaires songent uniquement à en tirer le plus grand profit possible pendant la durée de leur engagement, et ne

s'inquiètent nullement de ce qu'ils peuvent devenir plus tard. Les paysans, il est vrai, ont le droit de porter leurs plaintes devant les tribunaux, mais grâce à la vénalité des administrations, leurs réclamations ne servent le plus souvent qu'à leur occasionner des frais et à empirer leur sort. Un riche boyard me disait très-naïvement à ce sujet : « Comment voulez-vous que le cultivateur obtienne justice, lorsque là où il donne un œuf, nous, nous donnons un rouble argent ? » D'une autre part, les mutations de séjour souvent réitérées sont extrêmement fâcheuses, par les pertes de temps et les dépenses qu'elles occasionnent. Il faut reconstruire d'autres demeures, contracter de nouvelles habitudes; et le paysan, bientôt réduit au dénûment, finit par se voir contraint d'accepter toutes les conditions qu'on veut lui imposer. De cette manière la dépendance de la population agricole, pour être limitée, n'en est que plus grande, et sa situation vis-à-vis des propriétaires ne présente ni sécurité pour le présent, ni garantie pour l'avenir. Ses obligations de travail n'ont également subi aucune modification, et les abus sont exactement les mêmes que sous l'ancien régime. Dans les limites des règlements, un paysan donne à son maître la dîme de tous les produits agricoles, lui paie en outre 1^r,20 par tête de gros bétail, 0,16 par mouton, et lui livre une ruche à miel sur cinquante qu'il possède. Il se charge en outre de toutes les réparations des constructions, des clôtures, etc.,

fournit des gardiens pour la nuit, exécute annuellement au moins trois transports à 60 kilomètres de distance, et travaille rarement moins de vingt-huit à trente ¹ jours pour son propriétaire. Sous le rapport du bien-être matériel, les résultats de l'émancipation sont donc complètement illusoires; d'autant plus illusoires que les paysans ne jouissent d'aucun droit politique, et qu'ils supportent exclusivement toutes les charges et corvées. En définitive, le nouveau régime n'a encore produit que ruine, trouble et perturbation dans les grandes comme dans les petites fortunes. Quant à des espérances pour l'avenir, on ne saurait sérieusement en concevoir que pour des temps bien reculés. Il faudra nombre d'années, même avec le secours d'une administration sage et éclairée, pour rendre une situation normale à un pays dont la population se compose de quelques propriétaires territoriaux peu nombreux, et d'une masse de cultivateurs sans domicile fixe, ne possédant d'autres ressources que la chance d'un contrat à terme et le travail de leurs mains.

Nous n'entrerons pas dans les détails de toutes les mesures administratives prises par le gouvernement russe dans les questions agricoles et commerciales de la Bessarabie; ces mesures furent aussi contradictoires, aussi peu sensées que celles qui ont été signalées dans

1. Ce chiffre s'élève souvent à 50 et même à 60.

notre historique de la Tauride. On favorisa, il est vrai, les émigrations des Bulgares¹ et des Allemands²; on leur concéda les terres les plus fertiles du Boudjiak; plusieurs villages de Cosaques³ et de Grands-

1. Les colonies bulgares, les plus prospères de toutes celles qui ont été établies dans le Boudjiak, comptaient, en 1840, 10,153 familles, dont 32,916 hommes et 29,314 femmes. La superficie de leurs terres a été évaluée à 585,463 hectares, parmi lesquels 527,590 terres labourables et bonnes pour la récolte de foin, et 57,873 incultes. Les colons bulgares paient à la couronne 50 roubles par famille. En 1839 leur récolte en céréales s'est élevée à 211,337 tchetoutes. Ils ont su conserver chez eux la race des moutons zigaïs, dont la laine, longue et forte, est recherchée en Orient, et qui formaient, antérieurement à l'occupation russe, la principale source de la richesse des Bessarabes; ils possèdent environ 343,479 têtes.

2. Les colonies allemandes comptent 19 villages et 1736 familles. Leur situation laisse beaucoup à désirer.

3. Après la destruction de la célèbre Setcha du Dnieper, les Cosaques Zaporogues se réfugièrent en grand nombre de l'autre côté du Danube; et ils s'établirent avec l'autorisation des Turcs dans cette branche secondaire du Balkan qui s'élève entre Isaktchy et Toultscha. Pendant les guerres de 1828 et 1829, le gouvernement russe parvint à rallier à son pouvoir plusieurs descendants de ces Zaporogues qui lui servirent d'espions. Le nombre en fut assez considérable pour que la Russie, à la fin de la campagne, les organisât en colonies militaires dans le Boudjiak. Ces colonies, qui prirent bientôt un assez grand développement, grâce à l'asile qu'elles offraient à tous les réfugiés et mauvais sujets de la Russie, présentaient, en 1840, un effectif de deux régiments de cavalerie, de 600 hommes chacun, avec une population totale de 3000 familles, réparties dans 8 villages sur 50,000 hectares de terres.

Russes¹ furent établis dans les mêmes régions; on essaya même avec un certain succès la colonisation des tribus nomades de Bohémiens². Mais toutes ces excellentes créations, dont la pensée première appartient toujours au chef de l'État, furent largement compensées par les fâcheuses mesures des administrations. Ce fut ainsi qu'à la suite du partage entre de grands seigneurs russes de toutes les immenses prairies que possédaient autrefois les hospodars, et qu'ils donnaient à bail pour la pâture des troupeaux, l'industrie nationale des moutons zigais se trouva anéantie et remplacée par quelques établissements ruineux de mérinos. L'on précipita en même temps le dépérissement de l'élève des chevaux et des bêtes à cornes, que le gouvernement avait déjà sérieusement compromis en forçant les propriétaires de haras à se faire sujets russes ou à renoncer à leur industrie, et en entravant par mille formalités vexatoires l'entrée et le séjour dans la province des marchands étrangers. En 1839, la Bessarabie ne vendit que 2365 chevaux, tandis qu'autrefois l'Autriche seule

1. Nous n'avons rien de positif sur ces villages, dont la situation est assez misérable. Leur population se compose exclusivement de fuyards, auxquels le gouvernement avait, pendant plusieurs années, accordé un asile en Bessarabie au détriment des propriétaires des gouvernements voisins.

2. Les Bohémiens comptent 3 villages avec 900 familles. L'établissement de ces colonies ne se fit pas sans difficultés, et il fallut toute la sévérité d'une administration militaire pour les forcer à ensemençer leurs terres.

en retirait jusqu'à 12 à 15,000 par an pour la remonte de sa cavalerie. ¹

Voici, d'après les documents officiels, le tableau général de l'exportation et de l'importation de la Bessarabie par la voie du Danube et par la voie de terre. ²

VOIE DU DANUBE. <i>Importation.</i>				
	1838.		1839.	
	MARCHANDISES. Roubles.	NUMÉRAIRE. Roubles.	MARCHANDISES. Roubles.	NUMÉRAIRE. Roubles.
Ismaël	253,697	1,632,996	238,996	820,035
Reny	50,193	797,497	85,429	553,174
Total	303,890	2,430,493	324,425	1,373,209
<i>Exportation.</i>				
Ismaël	3,913,494	9,915	2,793,244	2
Reny	718,040	50,773	609,541	77,745
Total	4,631,534	60,688	3,402,785	77,745
VOIE DE TERRE. <i>Importation.</i>				
Novo-Selitza, frontière d'Autriche	221,324	1,939,604	245,198	3,048,064
Skouleni sur le Pruth	222,507	497,209	195,088	721,015
Leovo sur le Pruth	52,336	29,932	55,664	26,291
Total	496,167	2,466,745	495,950	3,795,370
<i>Exportation.</i>				
Novo-Selitza	1,978,172	163,868	3,277,660	81,868
Skouleni	829,692	525,638	737,462	540,618
Leovo	96,832	60,537	59,906	36,709
Total	2,904,696	750,043	4,075,028	659,195

1. Depuis notre départ, le gouvernement russe semble vouloir s'intéresser à la Bessarabie. D'après ce qui nous a été communiqué, il se préoccupe en ce moment-ci de la navigation du Dniester. La mise en activité de cette navigation est d'autant plus importante, que le Dniester baigne la Bessarabie dans toute sa longueur, et qu'il n'existe encore dans cette province aucune voie de communication praticable en tout temps.

2. Ce tableau ne saurait néanmoins indiquer d'une manière positive la situation commerciale de la Bessarabie, vu que les

Total des droits de douane et autres perçus dans les cinq localités indiquées ci-dessus, en 1838, 361,332 roubles, et en 1839, 319,134 roubles.

D'après quelques détails épars que nous avons donnés, on a déjà pu se convaincre que la population de la Bessarabie est extrêmement mélangée. Dans le Boudjiak habitent à la fois des Grands-Russes, des Cosaques, des Allemands, des Bulgares, des vignerons suisses, des Bohémiens et des négociants grecs et arméniens. La partie septentrionale de la province, au contraire, est presque exclusivement occupée par la race moldave, dont les villages se prolongent même le long du Dniester, jusque dans le voisinage d'Ackerman. En faisant abstraction des colonies étrangères et de la multitude de Juifs¹ qui encombre les villes et les bourgs, la population bessarabe peut se partager en quatre grandes catégories² : les nobles, les

marchandises déclarées dans les cinq places désignées sont en assez forte partie des marchandises de transit qui ne font que traverser la province, et que d'un autre côté celle-ci reçoit une masse d'objets manufacturés et autres de la Russie méridionale, dont il n'est pas tenu compte dans le tableau. On voit quelle réduction il faudrait faire subir à nos chiffres pour en faire la véritable expression de l'état de la Bessarabie.

1. Les Juifs pullulent surtout dans la partie septentrionale de la Bessarabie. Il en existe fort peu dans les villes du Boudjiak.

2. Voici quelques notions statistiques sur l'état de la population en 1831 :

paysans libres et propriétaires, les paysans nouvellement libérés et les Bohémiens. Les nobles se composent de l'ancienne aristocratie moldave, des employés des administrations, des officiers en retraite et d'un grand nombre de Russes devenus propriétaires dans le pays. A cette catégorie se rattache celle des *Mazils*, qui sont les descendants des anciens boyards, mais que la guerre et les nombreuses révolutions qui ont désolé leur pays, ont réduits à la misère. Ils forment aujourd'hui une classe intermédiaire entre la nouvelle noblesse et les paysans, et ne diffèrent de l'aristocratie qu'en ce qu'ils ne prennent point part aux élections des juges et des maréchaux de noblesse. Les paysans libres sont ceux qui, ayant été

8 villes, 16 bourgs, 1030 villages et hameaux; population générale, 469,785 âmes.

Nobles héréditaires.	1,324
Officiers en retraite et en activité.	1,534
Clergé séculier	8,647
Moines	546
Soldats en retraite avec leurs familles.	745
Habitants soumis à l'impôt.	435,911
Paysans de la couronne.	13,175
Bohémiens esclaves.	7,903
Total.	469,785

Surface du pays, 2,148,584 hectares :

Métairies et biens communaux.	83,561	hect.
Terres labourables	823,875	—
Prairies.	832,112	—
Forêts de la couronne.	32,825	—
— particulières.	215,800	—
— publiques	3,226	—
Rivières, routes et marais.	156,079	—

affranchis dans des temps plus ou moins reculés, possèdent des terres, et ne dépendent ni de la couronne ni des propriétaires, tout en étant soumis aux impositions et aux corvées ordinaires. Les paysans nouvellement libérés se composent de ceux qui sont établis par suite d'un contrat, d'une convention, sur des terres particulières ou sur des terres appartenant à la couronne; ils constituent la majeure partie de la population du pays. Quant aux Bohémiens, ils sont encore soumis aux lois de l'esclavage. Les uns dépendent de la couronne, au nombre d'environ 900 familles, et les autres, des propriétaires moldaves, qui les emploient ordinairement comme domestiques, ouvriers et musiciens.

En Bessarabie, comme partout en Russie et dans les principautés du Danube, la nouvelle génération noble a renoncé complètement aux habitudes d'autrefois. Elle a nécessairement adopté le frac, le pantalon étroit, la cravate, et tout ce qui compose notre costume civilisé; elle ne présente donc plus rien de saillant. Les vieux boyards seuls tiennent encore à leurs coutumes. Le large divan, la pipe, le café, les douceurs, le kief après le dîner, leur sont indispensables. Pour plusieurs même le massage est encore une délicieuse nécessité. Je connais un certain seigneur qui ne saurait s'endormir sans se faire délicieusement frotter les pieds par son Bohémien. Mais ce qui frappe et séduit tout étranger, le Français surtout, c'est la

bienveillance empressée et l'hospitalité aimable que l'on rencontre dans toutes les maisons moldaves. Partout l'on est sûr de trouver des hommes qui sympathisent de cœur avec tout ce que notre civilisation et nos efforts ont produit dans ces derniers temps de grand et d'utile à l'humanité. Il est seulement à regretter que ces brillantes qualités soient souvent ternies par le poison de la corruption que la vénalité et la rapacité administrative, jointes à de longues occupations militaires, ont insensiblement répandu dans toutes les classes de la population.

En Bessarabie l'homme du peuple est essentiellement agriculteur; bien rarement il exerce un métier. Il faut donc le voir dans l'intérieur des terres, loin des villes, pour le juger et l'apprécier à sa véritable valeur. Le paysan moldave est brave, gai et hospitalier; il accueille avec empressement l'étranger, et le plus souvent il aurait honte d'accepter la moindre gratification. Les Russes lui reprochent une paresse excessive. Ce reproche me paraît peu fondé. Le paysan moldave, sans doute, a rarement la prétention de thésauriser; cependant il travaille toujours avec ardeur, jusqu'à ce qu'il ait atteint la position à laquelle il aspirait, le degré d'aisance qu'il rêvait, et ce n'est véritablement qu'après l'accomplissement de ses désirs qu'il devient paresseux, et que ses efforts le plus souvent se bornent à procurer simplement à sa famille les quelques sacs de maïs dont elle a besoin pour sa sub-

sistance. Mais augmentez ses besoins, faites-lui connaître d'autres jouissances que celles qu'il se donne à si bon marché, et vous le verrez infailliblement sortir de son apathie naturelle, pour se mettre de niveau avec les nouvelles idées qu'il aura adoptées.¹

Ce qui séduit surtout dans les villages moldaves, c'est l'exquise propreté des habitations, généralement entourées de jardins et de riches vergers. Pénétrez dans la maison la plus pauvre, et vous y trouverez presque toujours une petite chambre parfaitement propre, garnie d'un lit, et de larges divans en bois, recouverts d'épaisses étoffes en laine. Des tapis aux mille couleurs, des piles de coussins avec des broderies à jour, des serviettes longues au tissu rouge et bleu, souvent entremêlé de fils d'or et d'argent, constituent les éléments essentiels du luxe intérieur, et entrent en même temps comme partie principale dans la dot des jeunes filles.

Les femmes s'occupent généralement peu des travaux de la campagne; mais elles sont en échange extrêmement laborieuses dans leur intérieur. Elles sont toutes très-habiles tisseuses, et fabriquent avec beaucoup d'art et de goût les tapis, les objets de vêtements et la toile nécessaire à leur usage. Dans chaque village c'est à qui aura la maison la plus propre, la plus

1. Voyez, pour le costume moldave, la planche XXI de notre Atlas historique.

confortable, la mieux montée en linge et en ustensiles de ménage. Les jeunes femmes surtout mettent dans cette lutte toute leur vanité et leur préoccupation.

Telle était la Bessarabie lorsque je la parcourus en détail au retour de mes grandes explorations dans les steppes de la mer Caspienne. Je la visitai une seconde fois au moment de quitter la Russie pour me rendre dans les principautés du Danube, et en traversant le Pruth, je ne pus m'empêcher de renouveler mes vœux pour que les inépuisables ressources de cette province fussent appréciées, et pour que des mesures efficaces vinssent enfin la faire sortir de cette longue période de décadence dans laquelle elle se traîne depuis tant d'années.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

	Pages.
CHAPITRE I. ^{er} Départ d'Astrakhan. — Passage du Volga. — Littoral de la mer Caspienne. — Déserts de sables. — Prouesses de notre faucon. — Arrivée à Houdouk, à l'embouchure de la Kouma. — Horrible ouragan. — Deux jours passés dans une station de poste. — Résignation stoïque de marchands arméniens. — Insensibilité des Russes. — Vol commis par les Kalmouks. — Départ de Houdouk pour la mer Caspienne. — Coup d'œil original de notre caravane. — Déception à propos des chameaux. — Mésaventure de notre drogman. — Koumskaïa. — La mer Caspienne. — Aspect désolé du pays. — Maisons enterrées dans les sables. — Nouvelle tempête. — Tentes kalmoukes emportées dans la mer. — Une invasion de <i>Tarakanes</i> . — Situation intolérable. — Un Tatar nous propose d'aller à la recherche d'une mine d'or.	1
CHAPITRE II. Retour à Houdouk. — Consternation du maître de poste. — Travaux de nivellement — Première journée de notre vie nomade. — Halte à midi. — Grandeur du steppe. — Campement de nuit. — Apparition d'un cavalier kalmouk. — Promenades à dos de chameau. — Singulière vengeance d'un de nos chameaux. — Intérieur de notre tente. — Campement kalmouk. — Hospitalité. — Danse. — Troupeaux de chameaux. — Manque d'eau douce. — Rencontre d'un convoi de Turcomans. — Situation critique. — Influence d'une distribution d'eau-de-vie. — Amour des Kalmouks pour leurs steppes. — Anecdote.	

— Conquête d'une Satza kalmouke. — Manque absolu de pain.	Pag. . .
— Arrivée à Solenaïa Sastava. — Animation du pays. — Misérable habitation. — Comment on peut être dépouillé par un lieutenant-colonel russe. — Départ de quelques-uns de nos cosaques pour aller prendre d'autres chameaux. — Révolte des Kalmouks contre leurs exactions. — Nouvelle d'une incursion des montagnards du Caucase. — Épouvante générale. — Le lieutenant-colonel monte la garde à notre porte. — Sa colère au moment de notre départ. — Sources du Manitch. — Impossibilité de continuer le voyage jusqu'à la mer d'Azof. — Absence complète d'eau et de pâturage. — Retour sur les rives de la Kouma. — Un conteur cosaque. — Visite à la femme d'un chef kalmouk. — Dernière nuit passée sous la tente. — Arrivée chez un officier russe, surveillant des Kalmouks. — Aimable accueil	19

CHAPITRE III. <i>Notice historique sur les Kalmouks.</i> Voyage de Pallas et de Benjamin Bergmann. — Difficultés que présentent les excursions dans les steppes de la mer Caspienne. — Origine des Mongols. — Grandeur et dissolution de l'empire de Tschinkis-khân. — Division des Mongols. — Les Éleuthes ou Kalmouks; leur division en quatre grandes tribus. — Puissance des Soongars; leur décadence. — Première émigration des Kalmouks en Russie. — Le prince Daitchink prête serment de fidélité à l'empire. — Nouvelles émigrations. — Règne d'Aiouki-khân. — Discordes intestines et empiètement de la Russie. — Règne de Dondouk-Ombo et de Dondouk-Dachi — Oubacha est nommé vice-khân. — Arrivée de nouvelles hordes kalmoukes. — Campagnes contre les Nogaïs du Kouban. — Fuite des Kalmouks. — Explication de B. Bergmann. — Arrivée d'Oubacha en Chine. — Proclamation de l'empereur Kien-Long.	53
---	----

CHAPITRE IV. Administration des Kalmouks après l'émigration d'Oubacha. — Rétablissement de la dignité de vice-khân sous le règne de l'empereur Paul. — Assujettissement complet des	
---	--

Kalmouks et destruction de toute souveraineté nationale. —	
Mécontentement des hordes. — Nouvelles émigrations. — Co-	
lère de l'empereur Paul. — Supercherie d'un drogman. —	
Comité d'administration des Kalmouks. — Son organisation	
actuelle. — Division des hordes kalmoukes, leurs campements	
d'hiver et d'été. — Limites de la Kalmoukie russe. — Notice	
sur des tribus turcomanes et tatares fixées dans les gouverne-	
ments d'Astrakhan et du Caucase. — Kalmouks chrétiens,	
organisation civile et militaire. — Marches des émigrations	
annuelles. — Importance des roseaux dans les steppes de la	
mer Caspienne. — Population kalmouke, obstacles à son dé-	
veloppement. — Elève du bétail. — Exportation des chevaux.	
— Fâcheuse mesure prise par le gouvernement russe. —	
Tentatives d'agriculture chez le prince Tumène, fabrication	
de vins de Champagne. — Difficultés d'une colonisation perma-	
nente. — Division sociale de la population. — Caractères exté-	
rieurs de la race mongole. — Costume, mœurs, usage, nour-	
riture et habitations. — Préparation du thé. — Hivernage sous	
la tente. — État de l'instruction chez les Kalmouks.	83

CHAPITRE V. Origine du bouddhisme ; propagation de cette reli-	
gion chez les Mongols. — Puissance du Dalaï-Lama. — In-	
fluence du christianisme sur les principes du bouddhisme. —	
Cosmogonie religieuse des Kalmouks. — Influence, pouvoir,	
hiérarchie et état moral du clergé. — Relâchement dans les	
mœurs. — Description des tentes consacrées au culte. — Fêtes	
et cérémonies religieuses. — Procédé mécanique pour prier.	
— Les jours fortunés et les jours néfastes. — Cérémonies des	
funérailles. — Particularités de la vie privée. — Polygamie.	
— Obstacles à la civilisation. — Tentatives inutiles des frères	
moraves de Sarepta pour opérer une conversion. — Intolé-	
rance du clergé russe. — Notice sur les Khirguises et quelques	
autres tribus musulmanes. — Tableau général de la population	
nomade des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase .	112

CHAPITRE VI. Adieu aux hordes kalmoukes. — Arrivée sur les bords de la Kouma. — Vladimirofka. — Brillante habitation de M. Rébrof. — Coup d'œil de notre caravane à son entrée dans la cour du château. — Retour aux habitudes de la vie civilisée. — Description de Vladimirofka. — Moulins, plantations de mûriers, fabrique de vins de Champagne, jardins. — Courage de M. Rébrof. — Il repousse les Circassiens qui attaquent son village. — Préparatifs pour le voyage au Caucase. — Notre escorte reprend la route d'Astrakhan. — Départ de Vladimirofka. — Arrivée à Bourgon-Madjar. — Un intendant polonais. — Destruction des ruines de l'ancienne Madjar. — Voyage le long de la Kouma. — Apparition de l'Elbrouz et de la grande chaîne du Caucase. — Pluie à verse. — On nous refuse des chevaux dans un village. — Situation critique. — Arrivée à Géorgief. — Égoïsme du voyageur. — Un colonel russe veut s'emparer de notre logement; sa mésaventure. — Aimable hospitalité du général commandant la forteresse de Géorgief. — Histoire d'un chef circassien	154
--	-----

CHAPITRE VII. Départ de Géorgief pour les eaux du Caucase. — Brouillard. — Route déserte. — Une dame polonaise enlevée par les Circassiens. — Rencontre de plusieurs montagnards alliés de la Russie. — Beauté remarquable de la race caucasienne. — Vallée de la Pod-Kouma. — Aspect général de la chaîne du Caucase. — Route dangereuse. — Vue de Piatigorsk. — Le docteur en chef des eaux nous donne l'hospitalité. — Excursion sur la montagne; visites aux sources. — Pavillon d'Éole. — Harpe éolienne. — L'imagination du docteur supplée à ce que les brouillards nous empêchent de voir. — Grottes naturelles et artificielles. — Description de la ville de Piatigorsk. — Portrait du docteur Conrad. — Campagne des Russes contre les montagnards. — Jeune fille recueillie sur le champ de bataille. — Le temps se remet au beau. — Départ pour aller visiter les eaux acides de Kislovodsk. — Route pittoresque.	
--	--

— Postes de surveillance. — Halte de montagnards. — Source de Kislovodsk. — Excursion à la cataracte. — Retour à Piatigorsk. — La colonie allemande de Karas. — Départ. — Notice historique sur les eaux du Caucase. 185

CHAPITRE VIII. *Situation des Russes dans le Caucase.* Importance politique du Caucase. — Projets de Pierre le Grand. — Première apparition des Russes dans les contrées transcaucasiennes. — Mort de Pierre I.^{er} — Changement de politique. — Abandon des conquêtes. — Mission religieuse chez les Ossètes sous le règne d'Élisabeth. — Avènement au trône de Catherine II. — On reprend les projets de Pierre le Grand. — Organisation de la ligne armée du Kouban et du Terek. — Établissement de colonies militaires. — Conséquences du traité de Koutchouk-Kainardji. — Nouvelles négociations avec les Ossètes. — Une escadre impériale reparait dans la mer Caspienne. — La Géorgie accepte le protectorat de la Russie. — Ouverture des défilés de Dariel. — Guerre avec la Turquie. — La Circassie centre d'opérations militaires. — Paix de Jassy. — Prise de Tiflis par Aga Mohamed-khân. — Déclaration de guerre à la Perse. — Prise de possession de la Géorgie. — Nouvelle rupture avec la Perse et la Turquie. — Traités de Boukarest et de Gulistan. — Traité de Turckmanchai en 1828. — Guerre avec les montagnards du Caucase. — Topographie générale du Caucase. — Coup d'œil sur ses différentes tribus. — Limites politiques du Caucase indépendant. — Ligne armée du Kouban et du Terek. — Blocus des côtes. — Barques cosaques. — Notions générales sur le caractère des montagnards. — Prisonniers de guerre. — Religion. — Commerce des esclaves. — Anecdote. — Beauté des femmes. — Visite à un prince tcherkesse 213

CHAPITRE IX. Conséquences du traité d'Andrinople. — Déclaration de guerre aux tribus du Caucase. — L'Abkhasie envahie. — La guerre éclate dans le Daghestan. — Kasi-Moulah et Schamil. — Opérations militaires sur les côtes de la Circassie.

— Établissement du blocus. — L'empereur Nicolas visite le Caucase. — Expédition du lieutenant-général Grabe en 1839.	
— Désastres des Russes pendant l'année 1840. — Destruction de la route militaire de Guelendchik à Ekaterinodar. — Bulletin publié par les journaux russes. — Campagne contre les Lesghis et les Tchetchenzs. — Mouvements dans la grande Kabarda. — La Russie ne fait aucun progrès. — Obstacles à la conquête du Caucase. — Vices de l'administration militaire. — Désastreuses conséquences. — La Russie ne saurait employer de grands corps d'armée. — Autres causes de faiblesse des armées russes. — Le Caucase est devenu un lieu de déportation. — Tactique militaire. — Destruction des forêts. — Machine électrique employée par un général pour épouvanter les montagnards. — Singulière mystification. — Tentatives de pacification sous le règne de l'empereur Alexandre. — Établissement de relations commerciales avec la Circassie. — Nouveaux projets de domination de l'empereur Nicolas. — Droits des Russes sur le Caucase. — Affaire du Vixen. — Importance de l'occupation du Caucase. — Mémoire adressé à l'empereur. — Coup d'œil politique sur la Russie méridionale. — Projets de conquête des Russes sur les Indes. — Voies ouvertes aux invasions des peuples du Nord. — Mission du conseiller d'État Negri à Boukhara. — Expédition du général Pérofsky contre Khiva. — Difficultés d'un rapprochement entre la Russie et les populations de l'Asie centrale. — Routes par la Perse. — Les projets de la Russie sont impraticables. — Influence du cabinet de Saint-Petersbourg à Khiva, à Boukhara et à Caboul. — Comparaison entre les projets des Russes et les expéditions d'Alexandre et celles des Mongols. — Situation de la Grande-Bretagne dans les Indes. — Concurrence en Perse entre les Anglais et les Russes pour le placement de leurs produits. — Comment les intérêts de l'Europe occidentale se trouvent engagés dans la guerre du Caucase. — Situation de la France en Algérie, comparée à celle de la Russie dans le Caucase.	253

CHAPITRE X. Départ de Piatigorsk. — Ouragan dans le Caucase. — Nous affrontons les dangers d'un voyage de nuit. — Un officier polonais se met en route avec nous; il s'égare au milieu de l'obscurité : situation périlleuse. — Arrivée dans une station de poste. — Impossibilité de continuer notre marche. — Coup d'œil pittoresque de la route de Stauropol. — Grande foire dans la capitale du gouvernement du Caucase. — Un chef circassien. — Hospitalité dans une famille française. — Notice historique sur le Gouvernement du Caucase et le territoire des Cosaques de la mer Noire. — Colonies agricoles et colonies militaires	310
CHAPITRE XI. Départ de Stauropol. — Rapidité du voyage. — Noces russes. — Arrivée sur les bords du Don. — Passage périlleux du fleuve pendant la nuit. — Tribulations en tous genres. — Nous nous égarons dans le steppe. — Un cocher ivre. — Étrange hospitalité d'un Français à Rostof. — Arrivée à Taganrok. — Premiers froids. — Traversée des colonies allemandes. — Un chasse-neige. — Retour à Odessa	341
CHAPITRE XII. Départ d'Odessa pour la Crimée. — M. Taitbout de Marigny, capitaine du brick <i>la Julie</i> . — Arrivée à Balaklava. — Coup d'œil pittoresque de cette ville. — Origine de la colonie grecque de Balaklava. — Visite au monastère Saint-Georges. — Le cap Parthénique. — Souvenir de l'antiquité : Oreste et Iphigénie. — Constructions monacales de la Russie. — Étrange hospitalité des moines de Saint-Georges. — Sévastopol, grand port maritime de la Russie dans la mer Noire. — État de la flotte impériale. — Détails sur les constructions et les fortifications du port. — Excursion à Inkerman.	365
CHAPITRE XIII. Départ de Sévastopol. — Paysages de la Crimée. — Bagtché-Séraï, ancienne capitale du pays. — Coup d'œil sur les révolutions historiques de la Tauride. — Description du palais des khâns, restauré par l'empereur Alexandre. — Sou-	

venirs de la comtesse Potocki, captive chez les Tatars. — Le colonel Vanderschbrug. — Excursion à Tchoufout-Kalé, la ville des Karaïtes. — Un rabbin poète	Pages. 391
CHAPITRE XIV. Simphéropol, chef-lieu du gouvernement de la Tauride. — Retour à Bagtché-Séraï. — Voyage à cheval. — Karolez. — Visite à la princesse Adil-bey. — Excursion à Mangoup-Kalé.	413
CHAPITRE XV. Route de Baïdar. — Arrivée sur la côte méridionale. — Admirable panorama. — Musique militaire. — Le colonel Olive. — Miskhor, propriété du général L. Narichkin. — Aloupka, château du comte Woronzof. — Réflexions sur ce manoir féodal. — Engouement des seigneurs russes pour la Crimée	428
CHAPITRE XVI. Trois femmes célèbres	440
CHAPITRE XVII. Ialta. — M. Taitbout de Marigny se fait enlever par son second. — Départ de Ialta. — Koutchouk-Lampat. — Parthenit. — Le noyer du prince de Ligne. — Arrivée à Oulou-Ouzen chez M. ^{me} Lang. — Un jardin transformé en volière. Jeunes femmes tatares. — Excursion à Soudagh. — Visite à M. ^{lle} Jacquemart.	471
CHAPITRE XVIII. Départ de Soudagh. — Excursion aux ruines de Soldaya. — Notice historique sur cette ville. — Route de Théodosie. — Coup d'œil sur la côte orientale de la Crimée. — Physionomie des villages tatares. — Arrivée à Caffa. — Fondation, grandeur et destruction de cette colonie génoise. — Vandalisme moscovite. — Destruction des monuments de Caffa. — La presqu'île de Kertch. — Quelques mots sur Panticapée et sur les fouilles de ses tombeaux	487
CHAPITRE XIX. <i>Révolutions politiques et commerciales de la Tauride.</i> Colonies milésiennes et héracleennes. — Fondation de Théodosie, de Panticapée et de Kherson. —	

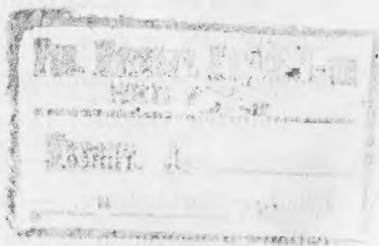
Royaume du Bosphore. — Commerce d'exportation et d'importation de la Tauride au temps des républiques de la Grèce. — Mithridate. — État du royaume du Bosphore sous les Romains. — Invasion des Alains et des Goths. — Décadence de la prospérité de la Tauride. — Situation de la république de Kherson. — Invasion des Huns, destruction du royaume du Bosphore. — Les Khersonites se mettent sous la protection de l'empire d'Orient. — Invasion et puissance des Khazares. — Apparition des Petchénègues et des Comans. — Les Tatars Mongols se rendent maîtres de la Tauride et y fondent le royaume de la petite Tatarie. — Établissement des colonies génoises. — Prospérité commerciale de la mer Noire. — Prise de Constantinople par Mahomet II. — Destruction des colonies génoises. — État de la Crimée sous les Tatars. — Nouveau développement agricole et industriel de la presqu'île. — Invasion des Russes et destruction du royaume des Tatars . . . 515

CHAPITRE XX. Établissements de la domination russe en Crimée.

— Mesures administratives pour le rétablissement du commerce. — Situation de Caffa; importance de cette ville : elle est sacrifiée à Kertch. — Parallèle entre ces deux ports. — Établissement et institution de la quarantaine fondée à l'entrée de la mer d'Azof. — Interdiction de la mer d'Azof. — Nature de la navigation de cette mer. — Singulières conséquences des règlements sanitaires de la quarantaine de Kertch. — Ressources commerciales de cette ville. — Développement de la marine de cabotage. — Situation agricole et industrielle de la Crimée. — Industrie vinicole; la vallée de Soudak. — Productions générales de la Crimée. — État de l'agriculture. — Élevage du bétail. — Horticulture. — Industrie manufacturière. — Fabrication du maroquin. — Destruction des chèvres. — Déboisement du pays. — Exploitation des salines. — Tableau général du commerce de la Crimée. — Causes de la décadence commerciale et industrielle de la Crimée. — Avenir de la population tatare 534

CHAPITRE XXI. <i>Notice historique sur la Bessarabie.</i> Situation géographique de la Bessarabie. — Région des plaines et région des collines. — État politique de Boudjiak et de la partie septentrionale de la Bessarabie à l'arrivée des Russes. — Notice sur les anciennes forteresses d'Ismaël, de Khotin, de Soroka, de Bender et d'Ackerman. — Richesses agricoles de la Bessarabie. — Émigration totale des Tatars Nogaïs. — Conduite de la Russie en prenant possession de sa conquête. — Rédaction d'une nouvelle constitution; sa sanction. — Situation financière du pays. — Ruine des fermiers. — Suppression de la franchise commerciale; introduction du système impérial. — Mise en vigueur du système administratif de la Russie à l'avènement de l'empereur Nicolas. — Conséquences de cette révolution. — Récrimination des boyards. — Nomination d'une commission de recherches. — Émancipation des Juifs; son influence sur l'industrie agricole du pays. — Situation des paysans de la Bessarabie. — Colonies bulgares, cosaques et allemandes. — Villages Grands-Russes. — Colonies bohémiennes. — Élevage des moutons, des chevaux et des bêtes à cornes. — Tableau du commerce d'exportation et d'importation de la province. — Population mélangée de la Bessarabie. — Catégories principales dont elle se compose. — État de la noblesse. — Détails de mœurs sur la classe agricole	563
---	-----

FIN.



L'ouvrage est composé de

3 forts volumes de texte grand-in-8.°, et 1 Atlas in-fol., publiés en 22 livraisons, à 5 francs chacune. Prix total, 110 francs.

On peut avoir séparément : 1.° La *Partie historique*, 2 Volumes avec 1 Atlas, composé d'une Carte géographique et statistique de la Russie méridionale, sur grand-aigle, et de 25 planches de costumes, paysages et coutume, pour 80 francs.

2.° La *Partie scientifique*, 1 Volume et 1 Atlas, renfermant la Carte indiquée ci-dessus, coloriée géologiquement, 4 Cartes (double format), donnant une suite de monuments géographiques du moyen âge et des temps modernes, 1 Planche de coupes et plans (aussi double format), et 6 Planches de fossiles, pour 50 francs.

3.° La *Carte coloriée*, pour 20 francs.

ON SOUSCRIT, SANS RIEN PAYER D'AVANCE, CHEZ

P. BERTRAND, ÉDITEUR,

Libraire de la Société géologique de France, rue Saint-André-des-Arcs, 65, à Paris.

M.^{me} V.^e LEVRAULT, à Strasbourg, rue des Juifs, 33.

CAARELSEN et C.^e, à Amsterdam.

TIRCHER, à Bruxelles.

MOLINI, à Florence.

CHERBULLIEZ, à Genève.

VANDERHOCK, à Leyde.

BAILLIÈRE,

BELLIZARD et C.^e, à Londres.

DULAU et C.^e,

ARTARIA et FONTAINE, à Mannheim.

DUMOLARD et fils, à Milan.

LEROUX frères, à Namur.

BELLIZARD et C.^e, à Saint-Pétersbourg.

ISSAKOFF,

BOCCA, à Turin.

ROHRMANN, à Vienne.